BABOLAIN

PAR

GUSTAVE DROZ

QUATORZIÈME ÉDITION



PARIS
J. HETZEL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
18, RUE JACOB, 18

1872

BABOLAIN

I

Vivre sa vie, si humble qu'elle soit, c'est là le triomphe ! Avoir un instrument à soi, en jouer librement!... Et dire que tant de gens ont seulement eu la peine de souffler dans cet instrument-là pour en tirer des airs charmants, alors que moi je n'en ai pas même su trouver l'embouchure !

Ce n'est pourtant pas que je sois complétement dénué d'intelligence, même j'en eus toujours assez pour souffrir de n'en avoir pas davantage, ce qui est quelque chose. Doué d'ailleurs dans une certaine dose du sens critique et de l'esprit d'analyse, j'ai porté sur les autres et sur moi-même des jugements justes parfois, mais qui malheureusement n'arrivaient jamais à temps pour éclairer mon chemin et m'éviter les erreurs. J'ose dire que je ne me suis jamais ignoré longtemps ni même perdu de vue. Par crainte du ridicule, — cette crainte fut mon cilice éternel, — je fus toujours inquiet, curieux de m'observer moi-même, de sonder mes caves, et le résultat presque unique de ces observations fut de constater en moi la présence de l'orgueil le plus prodigieux. Il est même incroyable qu'une

passion ait pu pénétrer aussi avant dans les fondations d'un pauvre homme.

En dehors de cela, rien et beaucoup de choses. Dans ma méchante cervelle tout était disjoint, mal enchevêtré, prêt à choir. J'ai souvent examiné mon crâne : il est irrégulier, contrefait; sauf erreur, bossu..., et dans son intérieur, je suppose des cavernes.

En somme je fus pitoyable et.... j'allais dire inutile! le brin d'herbe qui végète entre deux pavés a lui aussi sa raison d'être et sa petite mission. Par le seul fait que j'ai vécu, n'est-il pas clair, mon Dieu! que vous m'aviez réservé une place que sans doute je n'ai pas su trouver, confié un rôle que je n'ai pas su comprendre?... Je ne me plains pas, j'ai eu mes joies et ma part de soleil; mais que d'averses!

Ma mère mourut le lendemain de ma naissance, et six ans plus tard, lors de la grande inondation de la Loire, mon père, qui était professeur au collége d'Orléans et habitait par économie une petite maison du faubourg, fut noyé.

En vieillissant, on se retourne involontairement vers le chemin parcouru; on dirait que le passé vous tire par la manche : je revois comme à travers un voile mon pauvre père, chétif et pâle comme moi, ajustant ses lunettes, ou de sa main maigre façonnant son toupet avant de l'emprisonner sous sa calotte, qu'il glissait avec de grandes précautions; ou bien encore, courbant la tête avec un petit sourire triste sous l'autorité bruyante de son frère cadet, mon oncle Babolain, qui habitait aux environs de Beaugency. Jamais deux êtres unis par des liens aussi étroits ne furent plus différents l'un de l'autre. Autant l'auteur de mes jours tenait peu de place, moralement et physiquement, autant par l'esprit et par le corps mon oncle était volumineux. Doué d'une vigueur prodi-

gieuse que développaient encore ses travaux de vigneron propriétaire, sûr de lui, confiant dans son poids, riche, bien portant, coloré, crachant sec et de loin dans son vaste mouchoir à carreaux qu'il tenait étendu devant lui de ses deux grosses mains velues, brisant les noix et les noisettes par le simple choc de son doigt, soulevant les barriques pleines et raidissant les muscles de son bras qu'en ses moments de belle humeur il aimait à faire tâter.... c'était un homme avec lequel il fallait compter.

Lorsqu'il parlait ou riait, l'ouragan qui s'échappait de ce vaste coffre faisait vibrer les fenêtres et trembler le plafond.... Ah! mon pauvre père bien-aimé, que vous ressembliez peu à ce héros, dont la renommée n'est pas encore éteinte à dix lieues à la ronde autour de Beaugency! Mon oncle m'apparut toujours comme un personnage surprenant et redoutable, tenant un peu de l'ogre.

En somme, malgré ses duretés, l'oncle Babolain fit en ma faveur autant qu'il pouvait faire.

Au sortir du cimetière où mon père venait d'être enterré, mon oncle mit par-dessus son habit vert foncé une large blouse brodée au col et toute pleine de petits boutons, disposa son mouchoir autour du crêpe flottant de son chapeau, car il pleuvait un peu, et d'un bras, me saisissant à la ceinture, il me déposa dans sa cariole au milieu des débris du mobilier paternel que l'on avait pu sauver. — A gauche, sur la banquette, garçon, fit-il de sa grosse voix. — L'émotion me rendait maladroit, et les larmes m'empêchaient de voir. Il monta lui-même rapidement, malgré les gémissements de la voiture, qui semblait prête à se briser, empoigna les guides, siffla d'une façon particulière, et le bidet partit au grand trot pour s'arrêter quelques instants après devant la boutique du

bourrelier. Malgré mon chagrin, j'en fus bien aise, car l'oncle Babolain s'était assis sur ma main, et je ressentais à chaque cahot une douleur très-vive. Plusieurs fois encore, nous nous arrêtâmes devant les magasins, et à chaque station la carriole s'emplissait d'objets de toute sorte, mon oncle ayant profité de l'enterrement qui l'amenait à Orléans pour y faire de nombreuses acquisitions.

Lorsque tout fut enfin terminé, il entoura ses grosses jambes d'une vaste couverture, fit gaîment claquer son fouet, et nous nous engageâmes dans les faubourgs solitaires. La pluie avait redoublé; bientôt les maisons devinrent plus rares et nous fûmes dans la campagne, encore couverte des grandes flaques jaunâtres de l'inondation. Il me sembla que tout se brisait autour de moi; les désastres qui m'entouraient semblaient ne faire qu'un avec ma propre infortune. A travers mes sanglots, je disais adieu aux maisonnettes, aux buissons, à ces arbres qui défilaient devant moi.... j'aurais voulu m'y accrocher.

Mais je n'osais pas bouger à cause de mon voisin, qui me faisait peur, et me regardait de temps en temps comme on regarde un paquet mal placé que l'on craint de perdre en route. J'abaissai ma casquette, d'où la pluie ruisselait, je joignis les mains, et je priai le bon Dieu de tout mon cœur.

J'étais trempé jusqu'aux os et frissonnant de la tête aux pieds lorsque, vers le soir, nous arrivâmes à la Closerie. On détela le cheval dans la grange, on déchargea la voiture, et mon oncle demanda le souper. Ma mine était sans doute bien pitoyable, car en m'apercevant dans le coin où je m'étais réfugié, son visage eut une expression de pitié réelle, et immédiatement il m'envoya coucher.

Je ne sortis de mon lit que six semaines après, jour

pour jour, à peine guéri d'une fluxion de poitrine qui avait failli m'emporter. J'étais, comme on le pense, plus pâle, plus faible que jamais, ce qui doublait mon embarras, car mon oncle avait une répulsion instinctive pour les souffreteux. Je savais qu'il n'avait jamais pu cacher à mon père le mépris que lui inspirait sa chétive constitution. Je ne devais pas m'attendre pour moi à plus d'indulgence. Cependant je fis de grands efforts, je ne dirai pas pour me concilier ses bonnes grâces, car je l'évitais avec le plus grand soin, mais pour ne pas trop choquer les êtres robustes et joufflus dont j'étais entouré : je voulus manger comme les enfants de la ferme, jouer leurs jeux, porter leurs fardeaux.... J'eus des indigestions, je faillis me casser la jambe, et ma maladresse naturelle acheva de m'enlever toute considération.

Alors, au lieu de racheter mes défauts par des qualités que je pouvais peut-être atteindre, je devins jaloux de tous ceux dont le seul crime était d'avoir une organisation physique supérieure à la mienne, et mon malheureux orgueil aidant, je considérai bientôt leurs avantages comme autant d'infériorités qui me grandissaient d'autant. Je vécus à l'écart, en sauvage, m'enfermant dans mes infirmités comme dans un sanctuaire inaccessible aux profanes. Bref, après quelques mois de cette vie détestable, lorsque mon oncle, qui avait assez de son rôle de protecteur, m'annonça que le collége d'Orléans m'offrait une bourse entière, en souvenir des services rendus par mon père, il me sembla que cette réhabilitation était bien due aux mérites exceptionnels de mon intelligence méconnue. J'entrai au collége comme un conquérant. J'allais donc vivre enfin avec mes pareils! Pauvre cher père, que n'étiez-vous près de moi, avec votre douce parole et votre bon regard!

Était ce mon costume, qui certainement était étrange, car depuis bien longtemps personne ne s'en était occupé; était ce ma personne elle-même? Je ne saurais le dire, mais ce qui est certain, c'est que j'excitai tout d'abord l'hilarité de mes camarades. Quand on sut que j'étais le fils de ce père Babolain qui était si drôle, l'hilarité tourna au fou rire; tous ces petits misérables se tordaient. On me chanta des couplets dont le défunt était le héros, on trouva que je lui ressemblais, et en effet j'étais tout son portrait; décidément le petit père Babolain n'était pas mort; il était rajeuni seulement et redevenait élève pour payer son passé de professeur.

Mes nouveaux camarades ne se doutaient certainement pas de la douleur profonde qu'ils me causaient: on n'est cruel qu'à son insu; mais j'avais trop peu souffert encore pour comprendre tout cela. A la récréation du soir qui suivait le souper, mon parti était pris : sans hésiter, je me campai droit et raide devant l'un de ceux qui s'étaient le plus moqués de moi. Il était des plus forts et des plus grands, je l'avais justement choisi à cause de sa taille, de sorte qu'il me dépassait de la tête. Cependant tout mon sang refluait au cœur, et véritablement j'entrevoyais la mort.

« Monsieur, lui dis-je en balbutiant beaucoup à cause de l'émotion, monsieur, je ne veux plus que l'on insulte ma famille, et vous. .. et vous ne passerez pas.... »

Il fallait que je fusse bien comique car j'entendis aussitôt ce rire abominable qui m'avait accueilli le matin et qui me poursuivit, hélas! pendant si longtemps.

« Mon petit vieux, fit mon adversaire en me frôlant gaiement la joue, — l'assistance piétinait de joie, — tu vas te faire fouetter si tu ne te déranges pas.

— Vous allez demander pardon à papa, m'écriai-je.»

En même temps, je me haussai sur la pointe des

pieds, et d'un coup j'envoyai bien loin le chapeau de mon camarade. Presqu'en même temps, je reçus en pleine figure un soufflet violent qui acheva de me faire perdre la conscience de moi-même. Je me jetai en avant et des poings et des pieds, sans rien voir ni rien entendre, je frappai avec rage. Je ne sais combien de temps dura ce combat, car je ne retrouvai mes sens que dans un lit de l'infirmerie où l'on m'avait porté. J'étais couvert de compresses, les draps étaient tachés de sang, et lorsque je voulus faire un mouvement, je ressentis vers l'extrémité du bras droit une douleur intolérable.

« Demandez pardon au bon Dieu, mon enfant, murmura la sœur qui était près de moi en compagnie du médecin; faites un acte de contrition.

— Diable! diable!... pardon, ma sœur; l'enragé s'est démis le poignet, dit le docteur brusquement. Voilà ce que l'on gagne, petit sauvage, à se battre contre les murs. »

Il paraît en effet que dans ma colère j'avais chargé la muraille, à la grande joie de l'assistance, et je m'étais meurtri contre les pierres.

Je restai longtemps dans cette infirmerie et je m'y trouvai bien tristement, car la cause qui m'y avait amené n'était pas de nature à m'inspirer les sympathies. Le proviseur ne m'avait pas caché la terreur que lui causaient pour l'avenir mes instincts pervers, et bien certainement tout le monde me considérait comme un être des plus dangereux. Un soir que la sœur apportait mon potage et se penchait vers moi pour repousser l'oreiller, j'eus tout à coup le cœur tellement gonflé de reconnaissance pour tous ses soins que, l'entourant tout à coup du bras qui me restait libre, je l'embrassai en fondant en larmes. Elle se recula vivement avec une réelle indignation, son vi-

sage se couvrit de rougeur et dès lors, je fus soigné par un garçon malpropre et qui avait une odeur très-désagréable. L'abandon de la bonne sœur me fit une peine extrême; encore un châtiment que je ne comprenais pas! je supposai vaguement qu'elle avait ressenti pour moi un dégoût irrésistible, causé par ma laideur naturelle et peut-être aussi par quelque infirmité dont j'étais affligé sans le savoir. Toutefois, je n'osai jamais lui demander en quoi je l'avais irritée; d'ailleurs je n'en eus pas le temps, car deux jours après on me renvoya parmi mes camarades, encore meurtri, très-faible, mais décidé à tout supporter d'eux.

Il y a dans l'humilité qu'on s'impose à soi-même une certaine joie consolante; c'est la force des faibles que de plier sans se plaindre, de s'envelopper d'indifférence, de se réfugier en soi et de pouvoir dire : ici, je suis le maître. Il y a là un triomphe qui flatte la vanité et endort le ressentiment, car l'âme humaine est ainsi faite que les sentiments qui y naissent se doivent faire contre-poids et s'équilibrer, et les petites victoires que l'on remporte au dedans de soi font oublier les défaites du dehors : on a des chaînes aux pieds et des lauriers dans sa poche....

Je me précipitai dans l'étude comme on se jette à l'eau, par désespoir, et je fis si bien qu'après quelques mois d'efforts, j'étais à la tête de la classe. Alors les cruautés que j'avais eu à subir cessèrent peu à peu et l'on se contenta de se moquer de moi. Quelle sensation de bien-être j'éprouvai

II

Un dimanche soir, — j'avais, comme à l'ordinaire, passé ce jour de congé dans la plus grande solitude, — je fus abordé dans l'escalier du dortoir par mon voisin de classe, qui chantonnait joyeusement. Ce garçon s'appelait Timoléon, et comptait parmi les personnages influents de la division ; il était grand, robuste, adroit à tous les jeux; ses grands cheveux blonds entouraient son visage riant et rosé comme celui d'une fille, ses yeux bleus avaient une expression de franchise et de gaieté tellement séduisante qu'il était aimé de tous, en sorte qu'étant le plus dissipé il était pourtant le moins puni, sans qu'on songeât à s'en étonner. Ajoutons que cet enfant gâté était extrêmement paresseux; encore eût-il fait aimer la paresse par la grâce joyeuse avec laquelle il portait son ignorance.

« Petit vieux, me dit-il, je t'apporte quelque chose qui te fera plaisir, » et il me mit dans les mains un paquet contenant deux brioches.

J'étais si peu habitué à des procédés semblables que d'abord mon embarras fut extrême et, je l'avoue à regret, j'éprouvai un sentiment de méfiance. Les chiens qu'on a trop battus s'éloignent lorsqu'on les appelle.

« Pourquoi me donnes-tu cela? murmurai-je. »

— Mais, pour te faire plaisir. Tu ne sors jamais, mon pauvre petit vieux, personne ne vient te voir, et tu n'as pas un sou....

— Je ne me plains pas.

— J'ai été long à découvrir ce que tu valais.... ne mets donc pas tes vieilles lunettes sur le bout de ton nez. Écoute, Babolain, — c'était la première fois qu'un camarade m'appelait par mon nom, — veux-tu que nous soyons amis? dis, le veux-tu? »

Je fus touché jusqu'au fond du cœur. Je n'avais jamais supposé que personne pût m'adresser d'aussi douces paroles. Je murmurai : « Tu ne crains donc pas de t'attirer des désagréments en te liant avec moi? »

Il se redressa fièrement comme un garçon brave et généreux qu'il était.

« Des désagréments! ah! je voudrais bien voir qu'on trouvât à redire à ce que je fais et que quelqu'un touchât un cheveu de celui que j'appelle mon ami. Donne-moi une poignée de main; c'est dit?

— Oh oui, c'est dit. Jamais je n'oublierai cela, Timoléon; non, jamais.

— Bonsoir, petit vieux.

— Bonne nuit, Timoléon. »

Je regagnai rapidement mon lit, et, lorsque je fus couché, je me mis à manger lentement une brioche tout entière. J'avais faim, j'étais heureux.

Notre camaraderie, qui ne s'éteignit jamais, car Timoléon a toujours joué un rôle dans ma vie, débuta d'une façon qui me contraria fort : le surlendemain de ce fameux dimanche, il me pria en passant de lui faire sa composition. Il me demandait cela comme il m'eût demandé de lui prêter une balle ou de lui passer la carafe; je voyais bien qu'il n'y attachait aucune importance, et je l'aimais trop, je lui étais trop reconnaissant pour refuser un service qu'il estimait si peu; mais il m'en coûta! J'étais timide, facile à m'alarmer, esclave de la discipline, et ma conscience me disait clairement : ce que tu fais là est déloyal et coupable.

Cependant je commis cette faute, et régulièrement, presque chaque semaine, il me la fit renouveler sans qu'une seule fois j'aie osé lui dire combien j'en étais troublé. Comme il eût ri de bon cœur, si je lui avais avoué mes scrupules, ce grand enfant joyeux et excellent, qui ne voyait le mal nulle part. Ce brave Timoléon! il me disait toujours : « Dieu! que tu es bête, petit vieux! Voyons, tais-toi ou je t'abandonne. » J'avais toujours tort.... je l'aimais tant, n'ayant que lui.

Nous fûmes séparés plus tard lorsque j'entrai à l'école normale, mais nous ne nous perdîmes pas de vue pour cela. Il vint même me voir, quoiqu'il fût alors bien occupé par les plaisirs du quartier latin, dont il se grisait un peu trop. Eh bien! malgré cela, il vint à l'infirmerie de l'école voir son petit vieux.

Ces choses-là ne s'oublient pas. Cette maladie que je fis en entrant à l'école normale avait eu pour cause, le travail forcé que je m'étais imposé dans mes dernières années de collége. Mon intelligence était si lente, et j'avais devant moi tant de barrières à franchir avant d'être professeur! Grâce à Dieu, le prix d'honneur que j'eus en mathématiques spéciales me fit des protecteurs; outre que l'oncle Babolain, qui était venu me voir couronner, me glissa dix francs dans la main, le maire de la ville m'embrassa et me parla publiquement de l'avenir dû à mes talents. S'il avait su par quels efforts terribles j'avais obtenu cette couronne, il eût douté de mes talents tout autant que j'en doutais moi-même. Quoi qu'il en soit, l'excellent homme me promit officieusement une pension de trois cents francs, si toutefois la ville, fort obérée par la réparation de ses égouts, pouvait s'imposer cette nouvelle charge.

Elle ne le put jamais, la bonne ville! Cependant je fus autorisé à rester au collége en qualité de maître

d'étude, ce qui me permit de préparer mes examens sans avoir recours à la charité de personne. J'eus tout en haut dans les vieux combles une chambrette délicieuse. La température il est vrai y était torride en été, glaciale en hiver mais par la petite lucarne j'apercevais à l'horizon, entre deux grandes cheminées de brique, la tête branlante d'un peuplier.... et la nuit, quels effets de lune sur tous ces vieux toits! C'est dans ce réduit que j'éprouvai les joies les plus pures et les plus complètes de ma vie. J'eus des éblouissements de bonheur à la lueur de ce petit quinquet de confessional que l'aumônier m'avait donné et dont il fallait relever la mèche à l'aide d'un clou, la mécanique étant brisée. Le but semblait se rapprocher, j'entrevoyais ce diplôme chéri, plus désirable cent fois que le trône de France. C'est qu'en effet le bonheur est tout entier dans le désir et l'espérance : la chose ardemment souhaitée n'est qu'un canevas grossier que l'homme épris brode à sa guise; c'est dans l'action de broder qu'est la jouissance. L'aiguille est d'or ou d'acier, les fils sont de laine ou de soie, la tapisserie sera grande ou petite, insignifiante ou merveilleuse, qu'importe! L'homme a d'autant plus joui qu'il a mis dans son travail une plus grosse portion de lui-même et que dans un plus grand nombre de mailles il a laissé une parcelle de sa vie.

Peut-être eût-il été préférable que mes efforts fussent moins passionnés; je n'aurais pas été malade en entrant à l'école normale, et, mes succès étant moins rapides, je n'eusse point été aveuglé pas le sot orgueil qui s'empara de moi. Je me crus un être remarquable, et en même temps les blessures d'autrefois se rouvrirent plus cuisantes encore que par le passé, car pour être devenu mathématicien, je n'avais pas pour cela changé d'allure et de visage. Les moqueries de l'école

normale, moins brutales que celles du collége, n'en étaient pas moins douloureuses, tout au contraire : elles étaient dirigées d'une main plus sûre, atteignaient plus juste et pénétraient plus avant.

J'avais maintenant des preuves trop irrécusables de mon intelligence pour ne pas me croire très-spirituel, et quoi qu'il en coûtât à ma timidité, je tentai de me défendre et de mettre les rieurs de mon côté.... je fus tout à fait pitoyable. Il faut dire aussi que mon visage se prêtait mal à l'expression de mes finesses : jamais miroir de l'âme ne fut plus indocile que le mien. Mes traits malheureux étaient comme les touches d'un vieux clavecin ruiné dont Liszt lui-même n'eût tiré que des bruits discordants, bons à faire fuir le monde.

J'avais d'ailleurs d'autres tourments, étant arrivé à cet âge difficile ou des horizons nouveaux s'ouvrent à l'esprit, où l'âme est atteinte d'un malaise indéfinissable. L'aspect vainqueur de Timoléon que j'entrevoyais à de rares intervalles, les recherches de sa toilette, les délices de sa vie qu'il me révélait avec une discrétion pleine de coquetterie m'inspiraient une sorte de terreur et de jalousie. Je savais bien que son existence ne pouvait être la mienne, mais je n'en devinais pas moins tout un monde d'émotions dont jusque là mon innocence n'avait point supposé l'existence et qui m'attirait tout en me faisant peur. Le désir de cacher mon trouble augmenta ma sauvagerie. Aux jours de liberté que me laissait mon travail, n'ayant ni parents, ni amis à aller visiter, j'errais dans ce grand Paris, les narines dilatées, l'œil ardent, toujours prêt à frissonner, il me semblait que ma personne devait attirer tous les regards, que chacun pouvait lire en moi — où l'orgueil va-t-il se nicher? — et dans cette foule où personne ne me connaissait ma préoccupation était de conserver mon incognito

Eh bien ! malgré tout cela ou peut-être à cause de tout cela, j'étais toujours attiré vers les endroits les plus fréquentés. Les élégances aristocratiques me transportaient d'admiration ; je les guettais comme un chasseur à l'affût. En certains moments, je crois que j'eusse donné mon prix d'honneur et mon titre de normalien pour être un de ces cavaliers que je voyais passer au petit galop de leur cheval dans l'avenue des Champs-Élysées ; pour posséder ces grâces naturelles, cette aisance, cette distinction que le travail ne saurait acquérir, pour me mêler à ce monde éblouissant que je dévorais des yeux.... de bien loin, tout en cheminant dans l'allée sombre et humide que longe la terrasse des Tuileries. Dans le fond de sa vilaine boîte mon cœur bondissait, et toutes les femmes.. . oui, toutes, me semblaient avoir une beauté surnaturelle.

Parfois, la tentation de m'approcher d'elles était si grande que boutonnant mon habit avec une résolution que je trouvais héroïque, je pénétrais au milieu de la foule. Ma situation devenait alors intolérable.

J'étais comme un homme qui traverserait un feu d'artifice ayant une meute aux talons. Je croyais entendre des fusées d'éclats de rire retombant en gerbes sur ma tête, je sentais tous les regards fixés sur moi, je me prenais les jambes dans le cerceau des enfants, je marchais sur les jupes, je heurtais les vieux messieurs, et déshonoré, ahuri, je retournais en fuyant dans l'allée sombre d'où je n'aurais pas dû sortir.

On pourrait croire qu'après cela je ne souhaitais plus qu'un désert pour y cacher ma honte ; ce n'était pourtant pas ce que j'éprouvais : à peine éloigné de ces lieux enchanteurs, je respirais librement, mon pas reprenait son assurance et je me découvrais des tré-

sors d'initiative et d'audace. « Ah, certes, la prochaine fois, je ne serai pas si sot ! »

J'ai passé ma vie à redire cette niaise petite phrase!

Lorsque pendant longtemps on a manipulé les abstractions mathématiques, la formule devient la clef d'or qui ouvre toutes les armoires, celles du cœur comme les autres, et cette clef d'or, on l'a toujours pendue au cou. Doucement, logiquement, on se fait infaillible et l'on se promène alors dans le monde, la toque sur la tête, la craie à la main, tout prêt à faire un inventaire définitif et à coter les émotions.

Quoique je fusse trop hésitant et craintif pour tomber complétement dans ce travers, je n'y étais pas cependant tout à fait étranger; une fois rentré à l'école je retrouvais mon assiette, l'air que j'y respirais avait je ne sais quoi de réconfortant, je voyais les choses de plus haut, je n'étais plus étouffé par l'émotion, mais je la dominais, au contraire, et les impressions que j'avais éprouvées au dehors m'apparaissaient comme des renseignements physiologiques, comme les différents termes d'une équation à résoudre. La réalisation de mes folles aspirations n'était plus qu'un problème comme un autre qui ne pouvait embarrasser longtemps une intelligence habituée comme la mienne aux procédés d'une logique inflexible, et je me disais : « Pour être moi aussi un homme du monde et prendre ma part de ces joies délicieuses, que me manque-t-il donc en somme? — Un chapeau neuf et une paire de gants, rien de plus. »

Grâce à Dieu, je fus délivré de ces préoccupations absurdes par mes examens, que je passai très-heureusement et à la suite desquels je fus nommé professeur de mathématiques à Carcassonne.

L'émotion que j'éprouvai dans la diligence qui me conduisait à mon poste, ne peut être comprise que par

les conquérants. Il est impossible d'être plus glorieux que je ne l'étais. Évidemment la ville m'attendait, on devait se dire en pensant à moi : est-il grand, est-il petit, est-il beau, est-il laid?

Je composais d'avance ma démarche et mes phrases pour le moment où j'entrerais dans le cabinet du proviseur. Au roulement de la voiture qui servait d'accompagnement, j'étudiais les intonations de ma voix. Ce furent là des peines perdues : mon arrivée à Carcassonne fut aussi peu triomphale que possible. Sous une pluie battante qui défrisait un peu mon enthousiasme et transperçait mes vêtements, je suivis le crocheteur qui s'était emparé de ma petite malle. Sans hésitation il me conduisit dans une auberge de mince apparence où, sur ma mine, on me poussa directement dans les combles. Je n'avais pourtant pas résisté au plaisir d'écrire sur ma malle : monsieur Babolain, professeur au collége de Carcassonne!

La série des désenchantements que j'eus à subir ne suffit point à éteindre complétement mon ivresse : vainement mes élèves m'accueillirent avec la plus inconvenante hilarité, vainement le proviseur, qui était un homme superbe, me toisa de la tête aux pieds pendant trois bonnes minutes sans dissimuler la surprise que lui causait ma personne..., en dépit de tout, je restai conquérant; j'empoignai résolûment mon sceptre et me mis à travailler mon cours. Je voulais qu'il dépassât tout ce qu'on pouvait attendre.

Ces préoccupations et ce prodigieux gonflement de mon orgueil qui m'empêchait de douter de moi, me délivrèrent momentanément de mes rêves mondains, et ce fut vers la fin de ma première année de professorat seulement que de nouveau se manifesta le malaise moral dont j'avais souffert à l'école : ma carrière n'avait désormais plus d'obstacles pour moi, malgré

l'indiscipline de mes élèves, mon cours était estimé; j'étais posé dans la vie, j'avais un titre, une situation, mon œil était sûr, mon jugement infaillible, je possédais déjà sur les passions humaines un système tout préparé, enfin, j'avais des gants!... Le moment n'était-il pas venu de pénétrer dans l'idéal de la vie, de lâcher la bride à mon cœur qui frémissait toujours, indompté, le malheureux! et de prendre ma part des douceurs de ce monde?

Oui, en vérité, le moment était venu. Au moindre désir que j'en manifesterais on renouvellerait certainement les invitations auxquelles jusqu'à présent je n'avais pas osé répondre, les familles de mes élèves me recevraient avec empressement, le proviseur, le maire et bien d'autres m'attendaient le sourire aux lèvres sur le seuil de leur porte; je n'avais qu'à me présenter, j'en avais la conviction.

Mes promenades sentimentales recommencèrent mais bien autrement inquiètes qu'autrefois, car maintenant j'étais fort connu dans la ville — mon extérieur n'était pas de ceux qui pussent passer inapercus — la notoriété m'accablait....

« Cette ville de province avec ses mesquineries n'est pas décidément le théâtre qui me convient » pensais-je. Et je regrettai Paris où j'eusse été moins observé, plus maître de moi, moins raillé en cas d'insuccès. J'eusse pu sur cette vaste scène me faufiler dans la foule et pénétrer dans la société sans trop attirer l'attention, — la modestie me revenait. La Providence en fut satisfaite, car un matin je reçus une énorme lettre timbrée du ministère et contenant ma nomination comme professeur titulaire au collége Saint-Louis.

Tout en bouclant ma valise pour rentrer dans la capitale, je me disais: « Pourvu que le sort n'ait pas la main trop lourde et qu'il n'engage pas l'avenir par l'excès de

ses faveurs présentes. » J'étais effrayé. Combien je l'aurais été davantage si j'avais pu savoir ce qu'un avenir prochain me réservait! Je frémis encore quand je pense à la violence du coup dont je fus accablé.

J'étais à Paris depuis trois ou quatre mois, j'avais pris possession de ma nouvelle chaire, lorsque tout à coup, sans prévenir personne, mon oncle Babolain, le vigneron de Beaugency, fit un faux pas et glissa dans la tombe, me laissant bien involontairement vingt-cinq bonnes mille livres de rente. J'étais le seul parent du défunt et il n'avait pris aucune disposition testamentaire.

Des cervelles plus solides que la mienne eussent été ébranlées : je fus d'abord anéanti, puis, ainsi que font les colimaçons après une alerte, je tâtai le terrain et une douce chaleur me parcourut de la tête aux pieds, je me faisais l'effet d'un blessé sans blessure qui, retrouvant ses sens, s'allonge dans un bon lit douillet. Ce pauvre oncle Babolain!

Après le calme délicieux qui suivit le premier saisissement, l'ivresse d'une semblable fortune éclata tout à coup. Je n'avais donc pas compris que les portes d'un avenir resplendissant s'ouvraient toutes grandes devant moi? Désormais, j'étais grand, j'étais beau, j'étais robuste, savais-je au juste ce que j'étais maintenant? Je saisis ma canne, j'enfoncai mon chapeau sans aucun des ménagements qui m'étaient familiers et je sortis pour respirer le grand air. Paris n'avait plus le même aspect pour moi, je le possédais tout entier, que de surprises et de ravissements j'allais avoir à déguster!

Cependant ce diable de sens critique, ce don d'analyse exacte qui ne chômait jamais dans ma cervelle me faisait entrevoir que j'entrais dans une voie absurde; mais cela, d'une façon confuse qui n'avait rien de blessant pour moi; c'était en quelque sorte à l'hu-

manité tout entière que mon sens critique en voulait, de sorte que tout en lorgnant à la devanture des boutiques les cravates vert pomme et les nécessaires en cuir de Russie, je chantonnais : « L'homme en vérité n'est qu'une boîte à sottises! en vérité, en vérité. »

Lorsqu'après bien des démarches je me trouvai dans ma pauvre petite chambre, assis devant un gros sac d'écus que j'avais été chercher moi-même à la banque — l'or à cette époque ne courait pas les rues — j'enfonçai mes deux mains dans mes poches et je me mis à philosopher. Je ne voulais plus être dupe de mes émotions comme le premier enrichi venu; j'entendais ne rien ignorer de moi-même, conserver en mains les rênes et le fouet et ne pas permettre à mes chevaux de monter sur le siége. « Qu'ai-je fait, me dis-je, pour mériter ces richesses qui peut-être m'eussent tourné la tête si je n'avais pas été un homme de science et de raisonnement; qu'ai-je fait pour mériter ces dangereuses faveurs? Je n'ai pas été, en somme, plus malheureux que d'autres; ou du moins, bien d'autres ont été plus malheureux que moi!... Eh, eh! analysons : (je me méfiais toujours de mon premier mouvement) — analysons : grâce à ma nature qui est bonne au fond, très-bonne même, j'ai toujours su trouver le bon côté des choses, éviter les plaintes inutiles et me contenter de presque rien. Que de gens à ma place eussent maudit leur sort! je dois bien avouer que ma jeunesse fut un peu.... rude.... extrêmement rude.... quelles années atroces j'ai eu à supporter! « Ai-je eu dans ma vie des jouissances, ce qui s'appelle des jouissances? Non, jamais. Jamais tu n'as joui mon pauvre Babolain! » et mon passé défila au grand galop. Je me rappelais les longs corridors humides du collége et de l'école, les murailles sombres, les fenêtres grillées, mon travail de forçat, mes luttes obstinées.... et

cet isolement cruel durant les jours de congé, tandis que mes camarades étaient heureux dans leur famille! Avais-je oublié les moqueries, les mauvais traitements, ma pauvreté, mes embarras? Ne fallait-il pas que j'eusse en moi une certaine noblesse, que mon cœur fût incapable de rancune et de jalousie pour que le voisinage de tous ces gens plus heureux que moi ne me troublât pas davantage; pour que je restasse l'ami de Timoléon, par exemple, de ce gros privilégié? Il était grand, fort, joli garçon; j'étais petit, chétif et mal tourné. Il était riche, choyé, fêté; on me rudoyait. J'étais pauvre; il se moquait de moi! et cependant, durant des années entières, je lui ai fait ses versions et ses thèmes, je lui ai trouvé ses problèmes.... M'a-t-il seulement remercié? Que de misères, grand Dieu!... Allons franchement, la Providence me devait bien une compensation. »

J'ouvris mon gros sac, je pris une poignée de pièces de cent sous, j'en mis dans toutes mes poches, et je sortis pour aller déjeuner dans un cabaret fameux.

Je n'étais pas au bout de la rue que je m'arrêtai net, et je me dis : « Aurais-je l'âme vile, par hasard, serais-je déjà souillé? Moi qui veux lire dans le cœur des autres, que se passe-t-il donc au fond du mien? Riche depuis huit jours, et déjà je me fais un piédestal de misères imaginaires pour me prouver que cette fortune est une réparation qui m'est due! » Je me trouvai hideux. « Eh bien! misérable, ajoutai-je en me frappant la poitrine, tu déjeuneras ce matin avec un petit pain. »

Je tournai brusquement à droite, et j'entrai chez un boulanger.

Une femme maigre et pâle, accompagnée de deux enfants, était là dans la boutique, baissant les yeux devant la boulangère, qui, sur un ton fort animé, lui

disait : « J'en suis désolée, mais vous m'avez déjà trop souvent entortillée.... Qu'est-ce que monsieur désire?

— Madame, répondit la pauvre femme, je croyais que mon mari se rétablirait plus vite; quand il pourra travailler, nous vous payerons tout.

— Oh! je le sais bien, ce ne sont pas les bonnes raisons qui vous manquent, mais si je n'avais pas été compatissante jusqu'à la bêtise, je ne vous aurais pas ouvert un compte, et vous ne m'auriez pas fait des dettes. Dans votre bien, je dois vous refuser.... Ainsi, c'est dans votre bien, c'est dans leur bien, monsieur.

— Elle vous doit beaucoup d'argent, fis-je?

— Relativement, oui, monsieur; elle me doit vingt-cinq ou trente francs. Comment voulez-vous que ces gens se libèrent de trente francs?

— Les voilà, dis-je en déposant sur le comptoir les six écus que j'avais comptés dans ma poche; et je m'échappai rapidement, car ma position était embarrassante : ne pouvait-on pas croire que j'agissais ainsi uniquement par orgueil, et pour faire parade de mes capitaux, alors que c'était par fureur contre moi-même? Je murmurais en marchant : As-tu jamais manqué de pain, sot, misérable, impertinent, parvenu!

La femme pâle, qui m'avait suivi, criait derrière moi : « Mon bon monsieur, je vous en prie, mon bon monsieur, laissez-moi vous remercier.»

Je m'arrêtai tout à coup, et d'une voix sévère : « Je ne suis pas un bon monsieur.

— Oh ! Dieu vous récompensera. »

Précipitamment, avec colère, je lui mis dans la main tout ce qui me restait d'argent; après quoi, je pris la fuite pour aller en un endroit sûr, analyser les sensations par lesquelles je venais de passer.

En somme, la prospérité tardait bien à rétablir le calme dans mon esprit; il me semblait même que

jamais je n'avais été plus agité par ces intermittences de confiance et de terreur où se consumait ma vie.

Plus mes désirs étaient violents, et moins leur réalisation pratique me paraissait possible. Mon sens critique me prouvait clairement que dans la grande situation où je me trouvais maintenant, ma ridicule inexpérience était un obstacle plus redoutable que jamais : il ne m'était plus permis d'être sot et de prêter à rire; il était trop tard pour courir la chance des débuts; c'est justement parce que j'avais des théories solides sur le jeu des passions humaines que je craignais davantage les conséquences de mes plus petites actions. En ces questions du cœur, où je brûlais de me montrer, j'eusse bien voulu toucher du doigt, mais je tremblais d'être malhabile, de me compromettre et de me couvrir de honte. N'aurais-je pas été alors comme un général en chef qui deshonorerait ses épaulettes en faisant tout de travers la charge en douze temps ? Les quelques tentatives timides que je fis pour sortir de ma coquille n'eurent d'autres résultats que de me faire rentrer plus vite dans cette coque maudite où je commençais à me dévorer moi-même.

Aux premières heures de mon ivresse, j'avais loué sur le quai Voltaire un vaste appartement en rapport avec ma position, mais avant de m'y installer, lorsque par l'imagination je m'aperçus moi-même avec ma petite taille, mes petites façons et mes petites habitudes, errant dans ce grand salon, que j'entendis le ricanement de mon valet de chambre et de ma cuisinière, que je songeai à tous les ridicules qu'allait mettre en évidence ce cadre magnifique, je pris sans hésiter une feuille de papier blanc, et je donnai congé pour le plus prochain terme.

Et il en fut ainsi pour tout le reste.

Il n'est pas jusqu'à ma toilette qui ne me causât des

embarras inouïs : j'avais à profusion des vêtements tout neufs avec lesquels je n'avais jamais osé sortir, et quelque soin que je prisse pour combiner les détails de mon ajustement, il était bien rare qu'en m'apercevant, ce brave Timoléon, que j'avais retrouvé plus brillant que jamais, ne me dît en éclatant de rire : « Es-tu fagoté, mon pauvre petit vieux ! » C'étaient là des paroles dures, mais bien excusables dans sa bouche : il avait pour se bien mettre un goût si délicat! Quel charmant cavalier ! comme il était séduisant avec ses folies, son aisance et sa gaieté! je ne veux pas dire que j'en étais jaloux, mais il me laissait toujours plus rêveur qu'avant. Vers cette époque, il m'emprunta souvent quelques petites sommes, eh bien! j'en fus toujours affligé : je souffrais qu'il eût à me demander ces bagatelles ; il n'était pas dans l'ordre des choses, ce me semble, qu'il fût mon obligé. — Il m'éblouissait, j'étais timide devant lui. C'est pour cela, sans doute, que je n'osai jamais lui avouer mes tristesses et mes souffrances. Je crois qu'il les devina cependant, car il me dit une fois : « Que tu es sot de ne pas être heureux, mon petit vieux ! »

— Mais je suis heureux, mon cher, très-heureux.

— Toi? Est-ce qu'on ne lit pas dans toute ta personne, dans tes paroles, dans tes gestes, sur ton visage ridé comme une pomme, et jusque dans tes toilettes incohérentes, le trouble, l'inquiétude, la gêne?... Drôle de corps ! » Il me regarda fixement pendant quelques instants, et reprit : « Tu es à la fois gauche et hardi, naïf et compliqué, simple et prétentieux, intelligent et très-bête.... Tu ne m'en veux pas? Je me sauve. »

Lui en vouloir! Il fallait bien qu'il m'aimât sérieusement pour avoir pris la peine de m'observer avec tant d'attention.

III

Un peu avant 1830, le jardin du Luxembourg était un parc immense, aux allées sombres et fraîches, séparé de la pépinière, que l'on appelait encore l'enclos des Chartreux, par un petit mur fort bas, où j'aimais à venir m'accouder. On dominait de là l'enclos tout entier. Une bonne odeur se promenait dans l'air et vous arrivait par bouffées ; les poiriers et les pommiers craquaient sous le poids des fruits; la clématite et les liserons grimpaient dans l'aubépine; et les légumes s'épanouissaient avec béatitude. Sous le pavillon de la pompe, un cheval philosophe, pensif, les yeux bandés, tournait dans le manége; l'eau s'échappait au loin dans les rigoles, et l'on voyait une pluie fine sortir par gros panaches des arrosoirs en cuivre rouge, et tomber sur les feuilles de choux avec un bruit qui ressemblait au roulement lointain du tambour.

Après le coucher du soleil, lorsque les teintes bleuâtres du soir commençaient à envelopper la nature.... cet enclos, que les Chartreux semblaient avoir quitté la veille, avait un charme irrésistible. Rien, d'ailleurs, ne s'opposait au vagabondage de l'imagination : les pataches, les coucous de Fontenay-aux-Roses qui stationnaient dans la vieille rue d'Enfer avaient terminé leur tapage, on était comme à cent lieues de Paris. La rue de l'Ouest ressemblait alors

à une route tracée en pleine campagne; les maisons y étaient fort rares, petites, perdues dans la verdure.... tout cela était calme, tranquille, reposé. Quelle douce vie devait être celle de ces bons Chartreux!

Parfois, je croyais les voir, eux et leur monastère : là-bas était le moulin sur son tertre, dominant les blés, puis le cimetière où les pères venaient méditer, et la vigne empourprée, et les treilles immenses et les grands celliers frais, couverts de tuiles et de chaume, et parmi toutes ces choses, les frères à la grande barbe, à la tête rasée, ramassant le foin, ou, dévotement, liant les salades.

Ce qui surprenait au milieu de ce rêve, c'est le murmure des violons de la Grande-Chaumière, dont le vent d'ouest apportait les joyeux rigodons. Cependant les vaches, indifférentes à ces gaietés, s'approchaient lentement du petit mur, et leur conducteur, montant avec ses gros sabots les marches de l'escalier, venait prendre à travers la grille les bols que les amateurs de lait pur lui tendaient avec empressement.

Or, ce soir-là, j'aperçus dans le groupe des buveurs de lait un grand cavalier, large d'épaules, que je reconnus immédiatement. Sa fine moustache était crânement retroussée, les boucles blondes de sa chevelure retombaient sur le velours de sa redingote boutonnée haut et fort serrée. Son pantalon collant et de couleur claire s'étalait en forme de guêtre sur une botte extrêmement pointue. Un vaste foulard des Indes flottait autour de son cou, et un grand feutre noir, légèrement retroussé, donnait à ce beau garçon l'aspect d'un cavalier Louis XIII, sorti par hasard de son cadre.

Devant lui et fort près, car à chaque instant le gentilhomme gagnait du terrain, était une jeune fille au nez retroussé, à l'œil brillant. Elle avait déposé

sur la dalle du mur son panier à ouvrage, et les deux bras soulevés, la tête un peu en arrière, elle buvait. Rien n'était joli comme cette joue fraîche et ce petit nez moqueur à moitié perdu dans les blancheurs laiteuses de cette tasse. N'étant remarqué de personne, j'examinais tout cela.

Le cavalier Louis XIII, apparemment, lui murmurait à l'oreille des choses pleines d'intérêt et de gaieté, car la jeune fille était prise entre deux gorgées de petits éclats de rires qui laissaient voir ses dents blanches et ses lèvres vermeilles où des gouttelettes de lait restaient attachées. Lorsque le nectar fut complétement absorbé, sa nuque eut un si joli mouvement, ses bras s'arrondirent avec tant de grâce que le jeune homme, devenu plus entreprenant, lui dit d'une voix plus haute et tout en la caressant de ses beaux yeux bleus :

Pâque Dieu ! la charmante oreille pour y loger un baiser.... Elvire, ma belle, entendez-vous les violons et les chalumeaux.... Oublions nos chagrins, allons danser. Nous souperons après la danse de quelque racine et nous pleurerons d'amour ensuite, voulez-vous, belle demoiselle?

Comme la grisette tenait à la main son bol vide, le cavalier releva sa moustache et se retournant vers l'homme aux sabots :

« Holà ! maître Orsini, tavernier du diable, holà ! pasteur inculte, reprenez sur l'heure la coupe de cette dame. »

Tandis que les buveurs de lait murmuraient avec indignation, la jeune fille dit avec beaucoup de dignité :

« Mais, monsieur, je ne vous connais pas ; laissez-moi, monsieur, laissez-moi.

— Vous ne me connaissez pas, Elvire? ah ! cruelle !

— Je ne m'appelle pas Elvire. Ah çà ! voyons, j'en ai

assez de vos bêtises, je ne vous ai jamais vu de ma vie; vous me prenez pour une autre. Moi, je suis mademoiselle Julie du passage Dauphine et vous saurez que ma réputation est sans tache, monsieur. »

Ce disant, elle reprit sur le petit mur le panier qu'elle y avait déposé et s'échappa d'un petit pas rapide, plein de pudeur et de séductions.

Le cavalier allait sans doute s'élancer à sa poursuite, lorsqu'il se sentit retenu par la manche et s'étant retourné avec colère, il éclata de rire tout à coup.

« Eh bien! que me veux-tu, infernal petit vieux? « me dit-il. » Serais-tu, par hasard, mon rival?

— Moi! ah! Timoléon!... viens de ce côté, je t'en conjure.... au nom de notre amitié.... résiste pour un instant aux ardeurs de la passion.... je t'en supplie.... mon cher ami.... à ton âge!... cette conduite! »

J'étais fort troublé, car on nous regardait, et en même temps les écarts inouïs auxquels venait de se livrer Timoléon m'affligeaient profondément. Peut-être allait-il se laisser entraîner sur une de ces pentes fatales dont j'avais, dans mes rêves, mesuré tout le danger!

Il se laissa conduire dans l'allée de l'Observatoire et lorsque nous y eûmes fait quelques pas il posa brusquement sa main sur la mienne et me dit:

« Pourquoi manges-tu ta canne? »

J'avais en effet l'habitude de porter à mes lèvres la pomme de ma badine lorsque j'étais embarrassé. Sans dire un mot je mis la canne sous mon bras.

« Bon, reprit-il, voilà maintenant que tu t'acharnes contre tes lunettes! veux-tu donc les dévorer aussi? Calmez-vous, Babolain, et expliquez-moi votre indigne conduite.

— Tu sais que je t'aime beaucoup, mon cher Timoléon?... Or.... j'ai pensé qu'il était de mon devoir de

t'interrompre.... persuadé que tu m'en serais plus tard reconnaissant.... On t'observait.... j'ai voulu sauver.... en un mot, ta dignité; conséquemment.... »

Je trouvais difficilement mes expressions lorsque j'étais en présence de Timoléon, mais je fus confondu lorsque avec un ton grave et sévère que je ne lui connaissais pas, il me dit:

« Monsieur, vous m'avez fait au cœur une de ces blessures qu'entre gentilshommes....

— Sur mon honneur, Timoléon, je ne voulais pas te blesser.

— Dieu ! que tu es niais, petit vieux ! ne vois-tu pas que je plaisante ? je t'ai prié de ne pas manger ta canne.

— Si j'avais pu te blesser, je serais le premier à te faire mes excuses, sois en convaincu, car en....

— Tu es un ange de candeur; je t'aime; tais-toi. Sais-tu ce qui me causera un éternel chagrin ? c'est la sécheresse de ton cœur. »

Sans me demander s'il y avait encore là une plaisanterie, je fus profondément touché par cette accusation. Elle était fausse, absolument fausse, mais les apparences étaient contre moi. Il poursuivit sans pitié :

« Tu t'étonnes qu'à mon âge j'aie conservé cette fraîcheur de sentiments, cette soif de tendresse, cette facilité d'émotion qui sont les plus précieux trésors de l'âme humaine. Tu t'étonnes que le cou satiné de cette Elvire dont tu viens de m'arracher, me fasse frissonner; tu t'étonnes de tout cela, vilain petit professeur qui consume ta vie à galoper dans le cercle étroit des réalités pratiques ! Et si je m'étonnais à mon tour de ta glaciale indifférence, ô raisonneur, ô desséché !

— Mais, mon ami, je comprends l'amour, murmurai-je avec conviction.

— Il comprend l'amour ! et il traite de fous ceux qui

boivent à sa source vivifiante. Ne vois-tu pas, enfant, que dans cette sainte ardeur de la jeunesse, dans ce culte de la femme, il y a autre chose que le plaisir des sens ; il y a l'élan des âmes vers cet idéal qui est un rayonnement de Dieu même?

Je ne comprenais pas très-clairement, mais j'étais enthousiasmé par l'ardente poésie de Timoléon.

Oui, j'admets la passion, dis-je, — je cherchais à m'élever jusqu'à sa hauteur — La passion est une force nécessaire au mécanisme moral.

Mais de même qu'un corps sollicité par deux attractions inversement....

— Fais moi grâce de ton potage scientifique, ô Babolain. Je ne suis pas, grâce au ciel, un érudit capable de mettre Dieu en formule, de peser mes larmes dans une balance, de mesurer chaque battement de mon cœur. Je suis un pauvre garçon plein de faiblesses et de souillures; je n'ai pas sur moi-même l'empire que tu as, mais j'ai foi dans l'indulgence Divine et je crois comme le père Enfantin, mon maître, à la réhabilitation de la chair; je crois comme lui que la morale tout entière est contenue dans le culte de la femme, car c'est dans ses yeux que nous verrons la vérité.

— La vérité elle-même ne peut se passer de démonstration, et le raisonnement il me semble....

— Moi, je raisonne avec mon cœur. Je suis de ceux qui, dans la succession des amours divers que la Providence leur fournit, cherchent leur développement moral et pour ainsi dire l'épuration de leur cœur.

— Quoi, tu les as aimées toutes? murmurai-je avec stupéfaction. Je connaissais vaguement le nombre considérable de ses succès, il me répondit avec une entière franchise :

— Et certainement que je les ai toutes aimées; je

serais sans cela le plus méprisable des débauchés. Je fais partie de la classe des mobiles que le père Enfantin autorise à ne s'enchaîner que par une succession de mariages momentanés; je condamne les mariages exclusifs, qui sont la négation de l'amour et l'abâtardissement de la race.

— Mais, Timoléon, ce sont là des théories étranges qui veulent être soumises à une analyse sérieuse, car enfin il est.... »

Il s'arrêta, me frappa sur l'épaule brusquement et dit :

« Si tu veux entrer il faut aller chercher ton billet, petit vieux!

— Quel billet, Timoléon? »

Je levai la tête, car j'étais absorbé par mes réflexions et j'aperçus devant moi un garde municipal grave, immobile. sur le casque duquel, ainsi que dans un miroir, se reflétait tout un panorama d'orangers et de lanternes. J'étais sur le propre seuil de cette *Grande-Chaumière* qui m'avait toujours inspiré un secret effroi. Je frissonnai de la tête aux pieds.

Il faut avouer que bien souvent, autrefois, avant de rentrer à l'École Normale et récemment encore depuis mon retour à Paris, j'avais suivi d'un regard troublé la folle jeunesse se rendant au lieu de ses plaisirs, et tout en errant autour de cet infernal paradis, j'avais aperçu par-dessus le mur le chariot des montagnes russes, emportant avec fracas un couple d'amoureux serrés l'un contre l'autre. J'avais sondé d'un œil ardent cette allée tapissée de sable jaune, garnie de lilas et d'orangers au bout de laquelle, dans un nuage lumineux, on apercevait des jupes flottantes. Je connaissais ce municipal — un père de famille peut-être — qui gardait la porte, je l'avais envié, je l'avais plaint aussi de tout mon cœur en songeant aux tentations sans

nombre dont sa mission était la conséquence.... mais, je jure sur l'honneur, je ne l'avais jamais approché. Ma situation présente n'en était que plus cruelle : moi, professeur titulaire au collége royal de Saint-Louis, moi, posé dans le monde, revêtu d'un caractère considérable, moi, sur le seuil de cette porte!...

— Eh bien, voyons, entres-tu ou n'entres-tu pas? tu interceptes la communication et le municipal va se fâcher.

J'allais répondre comme je le devais, lorsque, de l'autre côté du boulevard, deux dames fort élégantes, accompagnées d'un monsieur, passèrent rapidement. Le monsieur me regarda avec une expression de doute, hésita un instant, puis, se retournant avec un sourire discret, m'adressa de la main un salut amical.

— Grand Dieu! Timoléon, mon ami, on m'a reconnu, m'écriai-je et je lui serrai le bras avec une violence extrême.

— Qu'as-tu, quoi, qu'est-ce, petit vieux?

— Tu vois ces dames qui....

— Tu les connais?

— Qui viennent de passer.... non, je ne les connais pas : j'étais suffoqué.

— Eh bien alors?

— Je connais le monsieur, c'est Prudent de la Sarthe. O mon ami!

— Prudent de quoi?

— De la Sarthe. Je suis perdu!

Et je m'élançai à la poursuite des deux dames et de leur cavalier à qui je voulais prouver mon innocence.

Quand je repense à tout cela, il me semble étonnant que cette rencontre m'ait aussi prodigieusement troublé. Avais-je instinctivement conscience des conséquences immenses qu'elle entraînerait pour moi?

IV

C'est au théâtre de l'Odéon, où j'allais fort souvent, que j'avais fait connaissance de Prudent de la Sarthe, homme fort distingué, âgé d'une cinquantaine d'années et causeur des plus brillants. On lui donnait le titre de peintre, mais à vrai dire, je ne vis jamais dans son atelier, où il eut la bonté de m'admettre, ni un pinceau ni une vessie. Son œuvre tout entière se composait de petits dessins très-remarquables, paraît-il, mais qui me semblaient extrêmement confus. Mon opinion est d'ailleurs insignifiante, car j'étais alors absolument étranger à toutes les questions artistiques. Il travaillait sur des papiers de toutes les couleurs et préparés avec mille peines. La teinte de ces papiers, leur grain, leur épaisseur, leur dureté, la nature des crayons, la composition des liquides à l'aide desquels il fixait ses travaux, étaient pour le savant artiste une préoccupation constante dont il m'entretenait souvent. Il me demanda même un jour des renseignements spéciaux au sujet d'un blanc inaltérable dont il cherchait depuis vingt-cinq ans les éléments constitutifs. Ce qui ne l'avait pas empêché d'inventer en se jouant plusieurs petits engins extrêmement ingénieux : pinces à ressorts, chevilles pour chevalet, porte-crayons autopulseurs et bien d'autres choses encore dont l'importance ne sautait pas d'abord aux yeux. Cependant lorsqu'il discutait en homme spécial sur la valeur de toutes

ces merveilles, il le faisait avec tant de science et d'autorité, il savait si bien appeler à son aide le souvenir des grands maîtres et l'avenir de l'art français que ces questions grandissaient tout à coup dans des proportions inouïes, et les petits dessins eux-mêmes, dont l'exécution avait été la cause de tant de recherches, prenaient une importance magistrale. Prudent de la Sarthe était d'ailleurs parfaitement élevé, courtois, homme du monde, protestant par la simplicité de sa mise contre les fougueuses excentricités des romantiques et, très-justement, se piquait de bel esprit.

Porté vers l'analyse des choses et doué, comme je l'étais, du sens critique, je prenais un plaisir extrême à cette conversation instructive et charmante, qui m'ouvrait sur les arts des horizons inconnus.

C'était merveille de voir avec quelle spirituelle aisance il volait d'un sujet à l'autre et, soit qu'il entrât dans l'étude des procédés de Corneille ou me révélât de curieux aperçus sur la fabrication du papier à dessin sous Léon X, il se montrait toujours supérieur.

Il est vrai que, dans les premiers temps, mon esprit un peu lent avait peine à suivre le sien dans ses rapides détours. Il en souriait parfois.

L'estime particulière et en quelque sorte respectueuse où je tenais Prudent de la Sarthe explique l'ardeur avec laquelle je m'étais précipité à sa poursuite, lors de notre rencontre devant la *Grande-Chaumière*. Mais, en dépit de tous mes efforts, il me fut impossible de le retrouver : les boulevards étaient alors fort peu éclairés, ma vue était mauvaise et sans doute aussi la fatalité s'en mêlait. Je dus rentrer chez moi fort triste et fort inquiet.

Le lendemain je me présentai chez lui, il était absent. Ce fut le surlendemain seulement que je le rencontrai à l'Odéon, assis dans sa stalle ordinaire : j allai

me placer à ses côtés. Il me tendit la main d'abord, d'une façon cordiale qui me remit un peu : je voyais bien qu'il ne me méprisait pas.

« Eh bien, mon jeune ami, » me dit-il en souriant avec une finesse un peu railleuse qui me larda de part en part « comment allez-vous depuis l'autre soir.... affreux mauvais sujet! ajouta-t-il comme en confidence et en me pressant la main plus affectueusement encore.

— Je vous jure sur l'honneur, fis-je, que j'étais là par hasard, tout à fait par hasard. Vous devez comprendre que dans ma position.... alors même que mes principes.... dans ma position, disais-je, je ne m'exposerais pas.... non.... assurément; conséquemment.... Mon Dieu, je vous ai cherché pendant une demi-heure, pour me disculper à vos yeux, pour vous affirmer que le hasard seul....

— Tout cela n'a aucune importance, mon cher ami. D'ailleurs, ne vous defendez pas trop, car cette apparante escapade ne vous a pas nui, tant s'en faut, aux yeux de ces deux dames.

— Ces deux dames que vous accompagniez?

— Précisément. » Le visage rose et bien rasé de mon voisin s'était épanoui.

« Mais alors elles ont pu croire que je me disposais à entrer dans ce.... »

Le savant artiste devint grave, et avec cette autorité de langage que personne ne lui contestait, il murmura : L'une de ces dames est Evelina Paline; l'autre est Esther Paline, sa fille.

J'attendis un instant, espérant qu'il allait ajouter quelques éclaircissements à cette révélation qui ne m'apprenait absolument rien; mais il resta silencieux et je dis :

« Ah, vraiment, ah!... je ne savais pas, je ne me doutais pas que ces dames.... fussent.... Mon histoire

est à la fois bien simple et bien extraordinaire : J'avais rencontré dans le Luxembourg un de mes amis et tout en causant, nous suivions l'allée....

— Le fait est qu'à les voir passer dans leur simple costume, on ne se douterait pas que ce sont là deux des femmes les plus distinguées, les plus remarquables, non-seulement par la.... beauté, » il sourit avec délicatesse et tâta le nœud de sa cravate, « mais encore par l'élévation de l'esprit et du cœur, par le sentiment des arts, par.... Plus de trois ou quatre fois dans la soirée elles m'ont parlé de vous. Vous avez fait leur conquête, mon cher.

— Leur conquête ! je ne peux pas croire.... assurément, vous vous moquez de moi. » Je me sentais rougir.

« Je plaisante si peu, que j'ai juré de vous présenter chez ces dames un de ces lundis soir. Ce ne sont point, comme vous pouvez bien le penser, des réceptions officielles et prétentieuses ; on est là dans un milieu tout intellectuel. Artistes, littérateurs, gens de goût et d'esprit.... société charmante, On cause peinture, musique, art, on prend une tasse de thé et voilà. Sérieusement, j'ai promis de vous amener. »

Il me parut bien, cependant, que Prudent de la Sarthe ne se jouait pas de moi. Cette aventure était prodigieuse !... « Pourquoi ? murmura tout bas mon effroyable orgueil, pourquoi ces dames si supérieures n'auraient-elles pas découvert les qualités peu ordinaires de ton esprit ? Ta carrière, ton titre, ta position ne prouvent-ils pas ta valeur morale ? Pourquoi cette valeur échapperait-elle à des yeux clairvoyants ? Il ne s'agit point ici de ces femmes du monde futiles et ignorantes, qui jugent un homme par la forme de son habit.... D'ailleurs, ta mise est soignée. Voyons, Babolain, trembleur incorrigible, relève enfin la tête ;

l'occasion est solennelle; sois à la hauteur des circonstances. »

L'orgueil me dit tout cela, de sorte que je répondis avec une aisance étonnante : « Je suis on ne peut plus sensible à vos bonnes paroles. L'indulgence de ces dames me confond et je ne sais comment vous exprimer.... mais....

— Oh, pas de mais ! J'ai donné ma parole; vous êtes attendu et je suis même venu ce soir ici tout simplement pour vous chercher.

— Comment, me chercher ! mais c'est impossible. Oh! non, non.... Me chercher?

— Sans doute. Ne sommes-nous pas lundi ? Prenez votre chapeau, l'entr'acte va finir. »

Comment se fait-il que la résistance me parut impossible, que l'abîme infranchissable qui m'avait toujours séparé du monde se trouva comblé tout à coup, et qu'ayant pris mon chapeau, je suivis l'artiste docilement ?

Mme Paline et sa fille habitaient rue Saint-Sulpice une maison de fort modeste apparence. Arrivés à la porte, mon introducteur prit les devants et nous montâmes un escalier étroit et mal éclairé. J'étais ému comme à l'approche d'un redoutable examen ; cependant cet escalier me paraissait d'un bon augure, il ne pouvait conduire que dans un milieu patriarcal; or, ce que je craignais le plus au monde, c'était un vaste salon resplendissant de lumière, c'était un grand laquais lançant mon nom à pleine voix, ainsi que je l'avais vu souvent sur la scène de l'Odéon.

Ma conduite est toute tracée, pensais-je en montant : je dois être très-simple, sans affectation toutefois; un peu froid, comme il convient à un savant, mais gracieux et courtois....

L'appartement de ces dames n'a rien de pompeux

me dit Prudent de la Sarthe en s'arrêtant au troisième étage devant un large ruban moiré qui pendait à côté de la porte et servait de cordon de sonnette. « Chez les artistes, vous le savez, on ne trouve pas le luxe tapageur dont se parent les enrichis du faubourg Saint-Honoré; mais vous êtes assez homme de goût pour apprécier tout cela. »

Une grosse cuisinière, à l'air fort respectable, vint nous ouvrir et nous entrâmes dans l'antichambre. On voyait tout de suite que ce n'était pas là un logis ordinaire : la fenêtre figurait un vitrail du moyen âge. Les murs disparaissaient sous une quantité d'estampes, de petites statues, d'objets de toute sorte, et sur une table étroite, recouverte d'un velours noir dont les bords découpés en dentelures régulières pendaient tout autour, brûlait une bougie rose à côté d'une paire de mouchettes en cuivre sculpté, où l'on voyait figurer le soleil de Louis XIV. Au-dessus étaient accrochés une guitare vénitienne et un morceau de cuirasse; dans un coin, un amas de paletots et de parapluies.

Je n'avais jamais rien vu de semblable, si ce n'est dans les boutiques de curiosités où par hasard j'avais jeté les yeux. Je ne pus retenir un mouvement de surprise qui n'échappa pas à mon compagnon. « Ces dames sont passionnées pour les souvenirs archéologiques, me dit-il; mais entrons dans l'atelier, c'est là qu'on se réunit, on y cause plus librement. »

Le bruit des conversations prouvait, en effet, qu'on y parlait sans contrainte. Cet atelier ne se distinguait d'une chambre ordinaire que par la profusion des ornements divers qui y étaient accumulés. De tous côtés, des toiles sans cadre et des cadres sans toiles, des mains et des pieds en plâtres suspendus au bout de ficelles, des morceaux d'étoffe à ramages bizarres pendant comme des drapeaux conquis, des pots de fleurs,

une bassinoire vieille au moins d'un siècle ou deux, des épées rouillées.... tout un monde, et sur la cheminée un grand buste en métal, brillant comme un tuyau de poêle. Devant un chevalet, sur lequel était un tableau d'assez grande dimension, six ou huit messieurs, portant pour la plupart des cheveux fort longs, semblaient être en contemplation.

A peine la grosse cuisinière m'eut-elle annoncé, que Mme Evelina Paline, venant à moi, voulut bien me tendre la main avec une affabilité des plus gracieuses. Je fus gêné pendant un instant, car il m'avait été impossible d'enfiler le pouce de mon gant et je cachais ma main droite dans le fond de mon chapeau; je me décidai rapidement à lui donner la gauche et saluai assez heureusement. « Soyez le bienvenu, monsieur, me dit-elle; présenté par notre cher Prudent de la Sarthe, vous êtes déjà de nos amis, » puis, se retournant vers l'assemblée, tandis que je cherchais une phrase convenable pour lui répondre, « messieurs, dit-elle, M. Babolain, l'un de nos chimistes les plus distingués.

— Non.... madame, pardon.... non.

— Et de la modestie par-dessus le marché ! oh ! mais alors !

Ce nétait pas modestie, c'était désir bien naturel de ne point me parer d'un titre qui ne m'appartenait pas.

« Je n'ai jamais fait en chimie de travaux spéciaux, murmurai-je, jamais; conséquemment....

— L'art et la science sont sœurs.

— Oui, mais n'étant pas chimiste, je ne voudrais pas.... il me serait même pénible que l'on....

— Chut, chut, n'interrompons pas la séance. Le paysage historique que ma fille destine au Salon de cette année passe pour l'heure à la censure. »

Elle posa sur ses lèvres un doigt couvert de bagues

et voulut bien m'adresser un sourire dont je ne saurais exprimer le charme. Cette dame réalisait vraiment le type de la noblesse et de la beauté. Je ne crois pas exagérer en parlant ainsi. Un embonpoint considérable sous lequel une femme ordinaire eût été accablée, n'était chez elle qu'un avantage et qu'une séduction de plus. Couverte de dentelle, de colliers et de bijoux, elle glissait sur le parquet avec une aisance majestueuse, tandis que la longue queue de sa robe la suivait respectueusement. La grâce et la distinction se révélaient dans ses moindres gestes. J'étais donc enfin en relations avec une femme du monde, j'étais assis à ses côtés, elle me témoignait de la sympathie.... Ce pauvre Timoléon, si excellent malgré ses folies, pouvait-il en dire autant? Cet intérieur un peu fantastique, qui d'abord m'avait surpris, se poétisait. Il me semblait impossible, maintenant, que ces toiles inachevées dont j'étais entouré, n'eussent pas une grande valeur artistique, que ces objets de toute sorte ne fussent extrêmement précieux, l'absence de tout luxe, le sans façon qui régnait dans le salon lui donnait un caractère dont les délicats, les gens initiés aux raffinements de l'art pouvaient seuls apprécier le prix.

Quant à Mlle Esther Paline, qui était restée immobile au milieu de ses juges, ma mauvaise vue m'empêchait de la bien voir et je n'osais sortir mon gros lorgnon, il me semblait cependant qu'elle avait le profil admirable de sa mère. D'ailleurs, elle était assez maigre, autant qu'on en pouvait juger sous la vaste robe de chambre en velours nacarat dont elle était drapée. Ses cheveux, relevés en hâte et tordus sur le sommet de la tête, étaient retenus par un vaste peigne en écaille planté de travers.

Tandis que je m'efforçais d'en voir davantage, Mme Paline se pencha vers moi et murmura :

« Vous nous excusez, n'est-ce pas, nous vous recevons en costume d'atelier.... entre artistes! mon Esther a travaillé aujourd'hui jusqu'au dernier moment: en deux heures elle a repiqué tous ses premiers plans. »

Je n'osai pas lui demander le sens de ces paroles qui m'échappait et je m'inclinai. Elle poursuivit:

« La pauvre mignonne était brisée de fatigue, je crois même qu'elle a eu un peu de fièvre; songez qu'elle a dû attendre pour recaler dans le cadre et ce maudit cadre n'arrivait pas! je vous laisse à penser dans quel état elle était! c'est demain le dernier jour, comme vous savez. Ne trouvez-vous pas la chère enfant énormément pâlie? » ajouta-t-elle en portant à ses yeux un charmant petit lorgnon en or.

Comme mes lunettes ne me suffisaient pas pour me faire une opinion sur la plus ou moins grande pâleur de Mlle Esther, je suivis l'exemple de ma voisine et je sortis mon verre de ma poche.

« Vous avez, comme moi, la vue très-basse, à ce qu'il paraît?

— Oh! je vois très-bien, maintenant. D'ailleurs, à distance je....

— Précisément comme moi. Ma vue est d'un capricieux qui déconcerte tous les oculistes.... c'est ce qui m'a fait renoncer à la peinture.

— Ah! vous?...

— Oui, oui, oh! beaucoup; sans m'élever toutefois jusqu'au talent de mon Esther, mais je n'ai jamais éprouvé une ombre de jalousie pour elle, la chère belle aimée! D'ailleurs, comme je vous le disais, ma carrière fut brisée par les caprices de ma vue. Hélas! nous autres pauvres femmes, nous sommes exposées dans la vie à tant d'épreuves! ce sont d'abord les chagrins qu'entraîne fatalement une union mal assortie.... »

Il lui échappa un soupir profond qui certainement était l'écho de grandes douleurs.

« Les tortures incessantes qui étouffent et brisent; or, l'art, comme la science, veut l'âme tout entière, mon cher monsieur.... Et puis, ajouta-t-elle d'une voix confidentielle, certaines natures nerveuses, délicates, ne peuvent supporter les assauts trop nombreux de la maternité : je fus heureuse de ne pas payer de ma vie des épreuves au-dessus de mes forces et d'en être quitte pour cette faiblesse de la vue qui m'oblige au continuel emploi de ce lorgnon. Oh! sans mon lorgnon, je serais morte aux trois quarts! Que voulez-vous, il faut en ce monde de la philosophie. »

Je m'inclinai respectueusement. Cependant j'étais parvenu à observer le visage de la jeune artiste :

« Il m'est assez difficile, dis-je, ne connaissant pas le teint ordinaire de mademoiselle votre fille....

— C'est la seule qui me reste de trois enfants; aussi, ce que j'éprouve pour elle n'est pas de la tendresse mais de l'idolâtrie. On pourrait croire que je suis orgueilleuse, que son talent, sa réputation.... non, oh! non!

— Sans doute.... je la trouve, en effet, un peu pâle, mais il m'est impossible de savoir si cette pâleur est plus grande qu'à l'ordinaire, n'ayant aucun terme de comparaison.... »

Mme Paline tressaillit, et posant sa belle main sur mon bras :

— Pourquoi me parlez-vous de la pâleur de mon Esther? mon Dieu! lui trouveriez-vous quelque symptôme de maladie, quelque signe alarmant? oh! parlez! je vous en prie! Elle est si belle, ma fille, et si bonne; son âme est si haute! ne craignez pas de me tout dire : je suis forte! »

Pauvre mère, elle était tremblante.

« Oui, je suis forte. Vous autres, médecins, vous prévoyez l'avenir.

— Mais, madame, je ne suis pas médecin, je....

— Et que m'importe, monsieur, que m'importe.

— Je suis désolé d'être la cause involontaire de votre émotion, madame; je répondais simplement à la question que vous voulûtes bien m'adresser il n'y a qu'un instant. Ne trouvez-vous pas que ma fille est un peu pâlie par le travail, me disiez-vous. C'est à cela que je répondais.

— Ah! c'est juste, pardon; suis-je assez folle; j'en frissonne encore, cette idée de maladie!... je vous ai fait une question ridicule, insensée.... je ne sais pourquoi je vous parle comme à un ami de vingt ans, il me semble que je vous ai toujours connu. Oh! mais c'est bien mal, cela! pardonnez-moi.

— Veuillez croire, madame, que.... la confiance dont vous m'honorez me.. . »

On ne peut pas s'imaginer combien il est difficile, en certaines circonstances, d'achever une phrase mal commencée. J'étais touché par les confidences de Mme Paline: que de sentiment et de délicatesse dans ce noble cœur si prompt à s'alarmer! et le décousu tout aristocratique de cette conversation fiévreuse, brillante, délicieuse, et cette grâce inimitable, et la simplicité de ce salon où des artistes éminents se donnaient rendez-vous.... non, mes rêves n'avaient point atteint cet idéal.

« Mais taisons-nous donc, murmura ma voisine, chut! Cirbec va enfin porter son jugement, je suis émue comme un enfant; songez-donc, le grand Cirbec! quel admirable talent, n'est-ce pas? Écoutons, écoutons. »

Depuis dix bonnes minutes, en effet, le grand Cirbec, les sourcils froncés, les bras croisés sur la poi-

trine, regardait le tableau de la jeune fille. Tout à coup il allongea le bras et d'une voix profonde il dit :

« Bien, très-bien.

— Ne trouvez-vous pas, cher maître, remarqua la jeune artiste, que je ferai bien d'accentuer cette lumière frisante qui caresse le rocher? »

Cirbec prit son menton dans sa main, fronça de nouveau les sourcils et resta silencieux, tandis que tout le monde attendait son oracle dans le plus grand recueillement.

— Lumière frisante, fit-il enfin d'une voix sourde, oui.... bonne idée.... j'y pensais.

— A moins de supprimer la lumière frisante et le rocher, poursuivit Esther en se mordant le petit doigt.

— Bon.... bien.... oh! oh!... parfait! »

Ayant ainsi parlé, le grand Cirbec reprit son chapeau qu'il avait déposé sur le piano et s'éloigna, mais comme à regret, marchant de côté et enveloppant le paysage d'un dernier regard.

« Ne prendrez-vous pas une tasse de thé ou de chocolat avec nous, dit Mme Évelina Paline en s'éloignant de moi.

— Non, mille regrets. Rendez-vous chez Cavé, pour affaire. M. Thiers veut me parler. .. mille regrets. »

Il salua les assistants d'un faible mouvement de tête et disparut accompagné de ces deux dames.

Durant l'absence des maîtresses de la maison, je profitai de l'isolement où était le tableau de Mlle Esther pour m'en approcher, et, soulevant mes lunettes, j'examinai avec attention. Contre mon attente, il me fut à peu près impossible de comprendre quoi que ce soit à ce que j'avais devant moi. Peut-être aussi, dans mon inexpérience et gêné par ma mauvaise vue, regardais-je de trop près, car à un certain moment mon nez, j'ai honte de ces détails, se heurta contre une épaisse cou-

che de couleur et j'éprouvai une étrange sensation de fraîcheur.

Cependant l'approbation du célèbre Cirbec, l'admiration, l'enthousiasme de la compagnie, ne me permettaient pas d'avoir un doute sur la valeur de l'œuvre; j'étais évidemment en face d'un tableau remarquable, mais comment en constater l'indiscutable mérite? Vainement je concentrais mon attention. Où était ce rocher dont ils avaient parlé; où était cette lumière frisante? Le sentiment de mon impuissance me faisait beaucoup souffrir. Quoi! depuis mon enfance j'avais travaillé avec acharnement, mon esprit s'était enrichi d'une foule de connaissances, mon jugement s'était formé, j'avais de la logique, du sens critique, et cependant j'ignorais tout un monde. Les joies les plus pures de l'intelligence humaine m'étaient-elles donc interdites? Ne pouvais-je même pas saisir la trace de ce sentiment artistique, de cette flamme admirable que tous ces gens avaient en eux?

Je pensais ainsi, lorsque derrière moi j'entendis une voix charmante qui disait:

« Vous examinez mon tableau en connaisseur, monsieur; vous cherchez, je le vois, à surprendre mes procédés. »

Quelle raison pouvais-je avoir de suprendre ces procédés?

« Oh! non, mademoiselle, fis-je en abaissant mes lunettes, et, faute de mieux, j'ajoutai: « La peinture doit être bien difficile! »

La jeune fille me regarda avec une assurance, un sang-froid qui me fit baisser les yeux; puis, après avoir enfoncé ses mains dans les poches microscopiques de son grand vêtement: « Difficile? mais non. Quand on ait s'y prendre, c'est la chose du monde la plus simple. d'abord il vous faut des poils de lapin; c'est indispen-

sable. Si vous n'avez pas de lapins, ou si vous êtes dans un pays où les lapins n'aient point de poils, il ne faut pas songer à faire de la peinture. »

N'ayant pas alors l'habitude de ce genre de plaisanteries, j'écoutais avec une attention croissante :

« Vous étalez donc ces poils de lapin sur une table bien propre, vous les divisez par petits paquets au bout d'une baguette longue comme cela, environ

— Ne voulez-vous pas parler des pinceaux ? murmurai-je avec embarras.

— Vous connaissez donc les termes techniques ? Alors ce qui me reste à dire est insignifiant. Vous achetez des pâtes diversement colorées, vous trempez votre petit balai dans ces pâtes diverses avec intelligence et discrétion, puis vous balayez à votre idée une toile tendue sur un châssis. Voilà ce que c'est que la peinture. »

Tout le monde se mit à rire.

Il ne me restait plus qu'à m'associer à l'hilarité de tous : j'exécutai donc une douloureuse grimace, mais je sentais les veines de mon front se gonfler, tandis que des gouttes de sueur glissaient sur mes tempes.

« A ce propos, dit Prudent de la Sarthe, il me revient en mémoire une petite anecdote dont Cadamour est le héros. Vous savez? Cadamour, le modèle de Girodet.

— Parfaitement, il avait des attaches admirables.

— Oui, mademoiselle, précisément. Or, un jour.... »

J'aurais bien voulu entendre cette histoire, qui sans doute allait m'initier à quelque particularité de ce monde merveilleux; mais Mme Paline, par un excès de courtoisie sans doute, vint s'asseoir à côté de moi et tout à coup me demanda :

« Comment trouvez-vous Cirbec? il est fort bien, n'est-ce pas?

— A coup sûr. Il a un grand talent, à ce qu'il paraît?

— Oui, oui, c'est un juge extrêmement sévère, et les éloges qu'il vient de nous donner me touchent d'autant plus qu'entre son talent et celui de mon Esther il y a des analogies évidentes qui pourraient bien lui inspirer un peu de.... jalousie ; mais Cirbec est au-dessus de ces misères, chose rare dans les arts, mon cher monsieur!

— Ah! vraiment!

— Eh sans doute : l'extrême délicatesse de l'esprit entraîne des susceptibilités toutes naturelles. L'épiderme est sensible chez les artistes; de là des souffrances profondes dont le public ne peut apprécier la cause. De là des indignations, des révoltes au simple contact de certaines banalités.... Je sais ce qu'il en est : c'est affreux! Non pas que mon mari eût une mauvaise nature, mais la médiocrité de son intelligence, son impuissance à s'élever jusqu'à notre idéal!... Quel est le secret, me direz-vous, de certaines unions en quelque sorte monstrueuses? comment se fait-il qu'une jeune fille de naissance se trouve un beau jour l'épouse, l'esclave d'un notaire, perdue, étouffée dans le fond d'une province? vous me demanderez en un mot comment j'ai pu....

— Je ne me permettrais jamais une indiscrétion semblable, veuillez le croire, madame.

— Eh! mon Dieu, la marquise de Salvain n'était pas moins étonnée que vous. « Ma belle, me disait-elle le lendemain de mon mariage, tu viens de faire une horrible chute; l'épouvantable trou dans lequel tu es tombée!

« La marquise était une de Plancel, et avait épousé en premieres noces le cousin germain de ma mère, qui elle-même était une Martignac, une Martignac-Corbon, branche cadette. Or, vous entrevoyez, n'est-ce pas? quel navrant effet dut produire mon mariage dans un

pareil milieu. Ah! Seigneur, que de choses étranges dans la vie, que de hasard, de fatalité!

— Le hasard n'est pas compatible avec la fatalité, madame, car si d'une part....

— Tout beau, mon cher, vous me rendriez folle. »

Tandis que mon oreille droite recueillait les confidences de ma belle voisine, mon oreille gauche était assiégée par les éclats de la plus bruyante conversation. Un tout petit jeune homme, en particulier, à l'œil étincelant, aux gestes énergiques, gesticulait furieusement. « Oui, s'écriait-il, avec un accent méridional des plus prononcés, oui certes, je tremperai ma plume dans le fiel pour flétrir ces réputations scandaleuses.

— Écoutez, mon cher Tambergeac, reprit un autre, j'admire vos éminentes qualités de critique d'art, mais je vous trouve sévère pour Cirbec. Avez-vous vu ma Galathée?... — Le talent de Cirbec! ah! ah! ah!... — Messieurs, entendons-nous.... si l'on étudie les Vénitiens.... — Chez moi c'est un dogme, et si vous aviez vu ma Galathée.... — Oui trempée dans le fiel, car je le répète : artistiquement, Cirbec est un pleutre. — Comme si on pouvait séparer l'homme de l'artiste! Cirbec n'a jamais été qu'un polisson. »

« D'après tout cela vous devez comprendre ce que fut ma vie, n'est-ce pas? murmura Mme Paline, qui n'avait pas cessé de parler. Obligée de ménager la susceptibilité des de Martignac, et en même temps....

«.... Ma Galathée était un morceau solide et.... — Ce qui ne l'empêcha pas d'être refusée au Salon. — Je le sais aussi bien que vous; elle le fut en même temps que les deux natures mortes de mademoiselle.

— ....Qui étaient deux bijoux! » s'écria Mme Paline en se précipitant tout à coup dans la conversation générale. Ce fut l'injustice la plus révoltante, la plus

effrontée. Ce jour-là l'Institut s'est laissé voir à nu : Impuissance et bassesse!

— Mais quelle pouvait être la cause d'une telle infamie, » fis-je à mon tour. La fièvre générale me gagnait, et je partageais malgré moi l'indignation de ma noble voisine.

« La cause? Hélas! c'est l'éternelle haine des êtres médiocres et repus contre tout ce qui est original, puissant, jeune, individuel; c'est la lutte éternelle de la banalité qui se venge par la traîtrise et veut réduire tout à sa taille.

— Mais, madame, cela est horrible! m'écriai-je avec conviction.

— Cela serait atroce si l'on n'avait pas l'estime de ses amis, dit à son tour la jeune artiste en m'offrant sa main.

— Et l'avenir pour soi, ma fille. »

V

J'eus une nuit fort troublée par des rêves incohérents : deux ou trois fois je dus me lever pour avaler un grand verre d'eau. Vers le matin, cependant, je m'endormis profondément, et à mon réveil j'éprouvai un bien-être délicieux : les rayons du soleil emplissaient ma chambre, tout étincelait autour de moi, mon cœur était plein d'allégresse et d'audace.... j'étais homme du monde. Je ne sais quel besoin d'étrangeté me poussa ce matin-là dans la boutique d'un coiffeur.

M'étant installé dans le plus profond des fauteuils, je me livrai aux mains du garçon. Après m'avoir rasé, il s'absenta et revint en tenant à la main un fer à friser qu'il faisait tourner rapidement, tandis qu'il cherchait un papier sur lequel il pût éprouver la chaleur de son instrument. Pour la première fois de ma vie j'allais être frisé!

Il fallait, dans tous les cas, que j'eusse assez bon air pour que ce coiffeur, sans me consulter, de lui-même, tout naturellement, en arrivât à ces raffinements. Cependant j'avais envie de rire.

« Monsieur n'a pas besoin de savon de toilette? — Nous en avons d'excellents.... Peignes, eau de quinquina contre les faiblesses de l'épiderme. Monsieur sait à combien de maladies la bulbe est exposée? »

Entortillé dans mon grand peignoir blanc, les jambes étendues, j'écoutais cette musique qui me ravissait. On s'occupait de moi, on m'entourait de considérations, on s'efforçait à m'embellir.

« Nous avons aussi un assortiment complet de brosses anglaises, rondes ou ovales, que nous vendons par jeu ou séparément.... Il n'y a que les brosses anglaises qui ne laissent rien à désirer.

— Quel est le prix? » fis-je. Cette question m'était échappée, tant étaient profondément enracinées mes habitudes d'économie. Je fus contrarié, mais bientôt distrait, car je voyais dans la glace chacune de mes mèches rebelles s'enrouler autour du fer, tandis qu'un léger *pich pich* se faisait entendre et qu'un nuage odorant montait dans l'air. Et ce fer étant écarté prudemment par petites secousses successives, je voyais une belle boucle remplacer la longue mèche plate et raide dont la nature m'avait doté. N'était-ce pas là l'image de la métamorphose physique et morale qui m'attendait?

« Le prix diffère, poursuivit le coiffeur, suivant la monture, qui est en buis, en ébène ou en ivoire.

— Ah! vous en avez en ivoire? » L'hésitation ne me paraissait pas possible, la brosse en ivoire m'était commandée par les circonstances; je ne pouvais désormais me passer d'un bijou semblable.... Et puis quelle joie d'oser enfin jeter l'argent par la fenêtre!

Dix minutes après, je sortais de chez le coiffeur, emportant dans la poche de ma redingote non-seulement une brosse incomparable, mais encore une jolie fiole contenant une liqueur parfumée et cravatée d'une faveur rose. J'éprouvais une satisfaction très-grande dont je ne voulais pas cependant rechercher la cause, par crainte de trouver là quelque faiblesse indigne de moi. Mme Paline ne me suivait-elle pas de son regard noble et velouté, tandis que sa fille me gratifiait d'un sourire approbateur? C'était pour elles, en somme, que je souhaitais d'être moins laid.

Par hasard, je levai la tête et j'aperçus une horloge qui me rappela le collége. Au milieu de ces préoccupations mondaines, j'avais été sur le point d'oublier les devoirs sacrés de l'enseignement! Poursuivi par l'odeur du jasmin dont ma chevelure était parfumée, je me mis à marcher très-vite: mes pas, quoique tout petits, étaient fort rapides.

A l'aspect des externes qui chuchotaient en me regardant et dissimulaient mal leur gaieté, je me souvins des élégances factices de ma coiffure. Le premier moment fut désagréable; mais ce n'était pas au lendemain d'un triomphe que je pouvais être intimidé par une poignée de jeunes étourdis. Je promenai autour de moi le regard circulaire d'un homme chatouilleux qui va chercher querelle au prochain; puis, m'avançant vers le tableau noir: « Messieurs, dis-je avec beaucoup de

fermeté, soit A B C D E la base d'un polyèdre ; soient M et N les sommets. »

Je pris un morceau de craie, et, après avoir relevé par un grand mouvement de bras la manche de ma robe, je traçai quelques lignes.

Oui certes, c'était pour elles que je souhaitais de ne plus déplaire. Quelle réception cordiale, quelle douceur dans cette main tiède et satinée dont je ressentais encore le contact! Je m'appliquais plus que de coutume aux figures que je traçais sur le tableau ; je m'aperçus même que je soulevais le petit doigt avec une certaine grâce. Cette soirée, passée au milieu d'artistes, faisait naître en moi un respect inaccoutumé pour le côté graphique de ma démonstration. Pendant ce temps, la brosse en ivoire se balançait sous ma robe et me frôlait la jambe gauche, tandis que la jolie fiole cravatée de rose agaçait la jambe droite; de sorte que j'étais à chaque instant ramené dans le petit salon du coiffeur, et de là, par un enchaînement involontaire de la pensée, je me trouvais assis entre ces deux dames....

Cette classe fut bien pénible pour moi, car à mesure que ma démonstration scientifique s'avançait, j'étais de plus en plus envahi par le charme du plus doux des rêves; et c'est avec des larmes de tendresse dans la voix que je prononçai ces dernières paroles : « Donc enfin, messieurs, deux polyèdres semblables ont les faces homologues semblables et les angles solides homologues égaux. C'est ce qu'il fallait démontrer. »

Le difficile était de retourner chez Mme Paline ; j'en brûlais d'envie, mais comment faire? Il était indispensable de laisser passer quelques jours avant cette seconde visite qui me paraissait maintenant d'autant plus périlleuse que le succès de la première avait été plus complet. Comptant sur une rencontre heureuse pour renouer mes relations avec ces dames, je passais et

repassais dans la rue Saint-Sulpice; et lorsque j'étais arrivé devant le numéro 14, j'étais pris dans les genoux d'une défaillance incompréhensible. A l'heure où les habitants du quartier venaient au Luxembourg pour y respirer l'air du soir, j'errais parmi les promeneurs, mais prudemment, car on devait lire sur mon visage l'état tumultueux de mon cœur. Or le surlendemain du grand événement, je n'eus pas fait dix pas dans le jardin — ces choses n'arrivent qu'à moi — que je me trouvai nez à nez avec la personne dont je redoutais le plus la perspicacité, j'entends: mon cher Timoléon. Il était plus gai, plus ouvert, plus Louis XIII que jamais :

« Eh! le voilà, le petit vieux, s'écria-t-il. On ne te voit plus; au fond de quel trou te caches-tu, mon cher? » puis, se reculant d'un pas: « Et dans quel costume te retrouvai-je! Ce pantalon noisette, cette cravate vert-pomme, ces cheveux bouclés! »

J'avais eu en effet la faiblesse de retourner chez le coiffeur. J'essayai de sourire, je mangeai ma canne et voyant bien qu'il fallait m'abaisser jusqu'à mentir pour détourner ses soupçons, je lui dis: « Oh mon Dieu, je travaille beaucoup en ce moment-ci, je suis très-occupé et je ne sors pas.... Mais quelle belle soirée! dis moi, oh! quelle belle soirée!

— Petit vieux, petit vieux.... tu vas te marier, » fit-il en éclatant de rire.

Je ne sais quelle plaisanterie il ajouta; je ne l'entendis pas car en ce moment-là même, à dix pas de nous, au beau milieu de l'allée, ces deux dames passèrent dans la plus noble et la plus imposante des toilettes. Je tressaillis de la tête aux pieds et soulevant mon chapeau d'une main tremblante, je saluai de mon mieux.

« Tu connais ces princesses? dit Timoléon, Pâque-Dieu! mon gentilhomme vous êtes friand! La plus

jeune de ces deux déesses, la fille sans aucun doute, a des jambes incomparables. »

On m'eût donné publiquement un soufflet en plein visage que je n'eusse pas ressenti une émotion plus poignante : et c'était mon ami préféré qui me blessait ainsi dans mon honneur ! Je me redressai avec indignation et lui saisissant le bras : « Tais toi, lui dis-je, tais-toi, je ne peux supporter ces insultes, ces insinuations calomnieuses. Les personnes qui viennent de passer sont dignes de tous les respects et par leur naissance et par leurs rares mérites. »

Je devais avoir l'air terrible en disant cela, car j'étais vraiment capable d'affronter tous les dangers. Cependant Timoléon ne fut pas autrement intimidé.

« Mais, sabre de bois ! petit vieux, lorsqu'on est amoureux de cette façon-là, on prévient les gens. Voyons, calme-toi. Cette jeune fille, tout au contraire, a des jambes affreuses; elle en a même une en bois, là, es-tu content? en vieux bois.

— Timoléon, je t'en supplie.... je te jure que je ne vais plus pouvoir me contenir.

— Et que puis-je faire de mieux? je te dis : en vieux bois. Si tu veux en avoir la preuve, va au musée, vers trois heures, et devant les Rubens, tu apercevras l'infortunée sur une sorte d'échelle à larges marches où elle copie la tête d'un personnage cuirassé et moustachu. Attends que l'artiste descende pour parler à sa mère qui lit en bas du Lord Byron, approche-toi, mon ami, mets toutes tes vitres et tu verras que, outre les vertus morales, cette jeune personne possède une jambe.... comme je te l'ai dit.

— Si tu ajoutes un mot, je me brouille avec toi pour toujours. Au nom de notre vieille amitié, je te conjure de m'écouter. »

Je m'étais pourtant juré de renfermer tout en moi;

mais il fallait bien le convaincre, lui prouver combien était faux le jugement que dans son incorrigible étourderie il venait de porter sur elles. Je ne voulais pas laisser dans l'esprit de Timoléon l'ombre d'un doute sur l'honorabilité de Mme Paline; mon honneur, ma dignité y étaient engagés.... et je lui ouvris mon âme tout entière. A minuit nous causions encore et la paix était signée.

Cette conversation eut sur moi un effet considérable. Elle fut comme une révélation de mon état moral. En effet, à mesure que je racontais mes impressions, elles se précisaient à mes yeux, devenaient plus nettes; toutes les émotions confuses que j'avais éprouvées depuis quelques jours se groupaient, s'enchaînaient l'une l'autre, et j'étais effrayé par la gravité de ma situation.

« Tu es amoureux comme un fou! s'écriait Timoléon. Sonnez, trompettes; petit vieux languit d'amour! »

Je m'en défendais comme d'un sacrilége; c'était impossible! Et cependant si c'était vrai, si ces symptômes ne mentaient pas! Aurais-je en moi, grand Dieu! le germe d'une passion?

Dès lors je voulus me rendre un compte exact; j'analysai chacune de mes pensées, j'en discutai la nature, je fouillai dans tous mes recoins et j'irritai si bien ce léger bouton, d'abord sans importance, que le jour où je retournai place Saint-Sulpice, j'avais une plaie profonde.... j'aimais! Était-ce la mère, était-ce la fille? En vérité je n'aurais pas su le dire, et cette incertitude augmentait encore mes terreurs. Car enfin si je les aimais toutes deux j'étais victime d'une passion déshonnête, inavouable.... Dans quel enfer étais-je plongé?

La cordialité de l'accueil que je reçus me calma beaucoup et me fit un grand bien. La présence seule de

Mme Paline était comme une caresse et une consolation. En m'apercevant, elle me tendit la main avec effusion et poussa un soupir joyeux plus éloquent cent fois que tout un discours. On eût dit qu'elle m'attendait. Au bout d'un instant elle murmura :

« Nous craignions que vous ne revinssiez pas, monsieur Babolain; oui vraiment nous le craignions. Esther m'en parlait encore ce matin.... J'ai tort sans doute de vous dire cela : si ma fille m'entendait !

— Ne plus vous revoir ! oh ! madame !

— Assurément : le monde des arts n'est pas pour plaire à tous ; aux savants surtout qui ont l'immense avantage de ne point se laisser aveugler longtemps par la vivacité, souvent trompeuse, des premières impressions. Peut-on supposer qu'un homme habitué à ne se fier qu'à ses calculs puisse prendre du goût pour ces discussions d'artistes toutes de sentiment d'imprévu, parfois insaisissables. Un savant doit nécessairement nous considérer comme des êtres futiles, nerveux à l'excès, impressionnables jusqu'au ridicule ; il doit juger bien sévèrement notre sans façon, nos manières un peu particulières.... A moins qu'il ne soit lui même le plus fin des observateurs et, à son insu, le plus délicat des artistes. »

Elle façonna de sa belle main les boucles de ses cheveux et à plusieurs reprises la gaze de son corsage se souleva. C'en était assez pour me faire comprendre qu'elle était émue, et je vis bien que ses dernières paroles s'adressaient à moi.

— Je suis peut être au-dessous de ce que vous pensez, madame, mais si....

— Vous plaisantez j'imagine ? Ne me croyez-vous ni tact ni finesse pour juger les gens ?

— .... Si vous vouliez me guider un peu, sans doute je deviendrais beaucoup meilleur. »

Elle m'enveloppa d'un sourire admirable et je sentis que j'avais en elle une amie dévouée.

C'est de cette façon charmante que se nouèrent définitivement mes relations avec ces dames Paline. Comment aurais-je pu rester insensible aux égards affectueux, aux attentions de toute sorte dont elles voulaient bien m'entourer. Bientôt je me sentis plus à l'aise : je risquai quelques observations, je me mêlai de mon mieux à ces conversations que parfois je croyais comprendre et presque toujours elles m'approuvaient, disant: « Voilà qui est juste, bien pensé, bien dit; voilà qui résume admirablement la question. » Je savais qu'elles y mettaient une grande indulgence; mais c'est précisément cette indulgence, si nouvelle pour moi, qui me faisait du bien. Et puis on me consultait, on me confiait mille choses avec le charmant abandon d'une amitié de dix ans. On me demandait des nouvelles de mes migraines; on m'indiquait un remède contre les maux de gorge, auxquels j'étais sujet.... Il me semblait parfois que tous ces petits soins et ces douces paroles s'adressaient à un autre dont j'usurpais la place. Les misères de mon passé, les ridicules de ma personne, me revenaient à l'esprit pendant un court moment. « Elles m'estiment supérieur à moi-même, me disais-je. Ne les ai-je pas trompées; n'ai-je point à mon insu joué la comédie? Si elles s'apercevaient, mon Dieu ! de leur erreur! Je suis indigne de tout ce bonheur.... et pourtant s'il fallait qu'un jour il cessât.... » Et je ne sais quelles vagues idées d'avenir, de foyer, de famille, se mêlaient à mes craintes.

Que de fois, rentré chez moi, le soir, me trouvant seul, je pleurai dans mes deux mains en songeant à ce qu'elles faisaient pour moi. Il y avait évidemment beaucoup de charité dans leur conduite ; elles n'avaient aucune raison d'être aussi bonnes, elles ignoraient même

la tendresse que je leur portais, car je m'observais beaucoup à cet endroit, de peur de leur déplaire.

Bientôt, non content des nombreuses visites que je faisais rue Saint-Sulpice, je pris l'habitude d'aller au musée où ces dames passaient une partie du jour. Je m'étais donné pour prétexte la nécessité d'entamer sérieusement mon éducation artistique. Je m'étais acheté une petite lorgnette à un seul tube que je cachais aisément dans ma main, de sorte que je les apercevais de loin dans la galerie. Elles étaient toujours parées avec une élégance et une recherche que je ne rencontrai jamais chez d'autres femmes..... Mais qu'il m'en coûtait de marcher sur le parquet glissant de cette interminable galerie ! Je me savais observé ; j'étais seul au beau milieu de ce désert trop ciré et un simple faux pas pouvait amener une catastrophe dont la seule pensée me faisait frémir. Croirait-on que par délicatesse toute féminine, par indulgence pour ma gaucherie, elles affectaient de ne point me voir jusqu'à ce que je fusse à trois pas d'elles. Alors je marchais sur la pointe des pieds pour ne point troubler Esther dans son travail ; j'échangeais avec Mme Paline un sourire, une poignée de main et j'allais m'établir à quelque distance devant le tableau dont je voulais analyser les secrets. C'était toujours un Rubens, le maître préféré par mes amies. Là, j'étais heureux, je me sentais dans leur voisinage, et si par hasard je détournais la tête, j'apercevais la jeune fille au haut de son estrade, regardant sa palette d'un œil inspiré. Quelle profondeur mystérieuse dans ce regard d'artiste ! Un jour elle m'avoua que l'harmonie des couleurs lui causait une sorte d'ivresse et que devant certaines toiles de Rubens elle éprouvait une émotion dont elle n'était pas maîtresse de calmer la violence.

Par quels moyens arriver à comprendre la cause de

ces émotions ? Et d'abord — je voulais procéder avec méthode. — Quel lien mystérieux entre un sentiment et la juxtaposition de certaines couleurs, entre les vibrations du nerf optique et la sensation douce ou pénible qui en est la conséquence ? Il y avait là comme en musique des lois numériques qu'on pourrait peut-être arriver à surprendre.... Et remettant à plus tard l'étude théorique, je voulais me soumettre à l'épreuve expérimentale, je concentrais mon attention dans un petit coin de la grande toile et j'appelais l'émotion de tout mon cœur. « Cette teinte rosée, me disais-je, n'est pas là par hasard : son effet se combine certainement avec celui de cette autre teinte bleuâtre qui est à côté. Toutes deux, probablement, se modifient par le voisinage; il y a une sorte d'échange réciproque, de fusion, d'endosmose ; car si je me recule, ces deux nuances se confondent absolument. Mais est-il bien certain que cette touche soit rosée et cette autre bleuâtre ? n'est-ce point là une illusion d'optique ; serais-je déjà sous le charme ? » Je montais sur un tabouret pour observer de plus près et bientôt, dans la moindre touche, je devinais des complications infinies, ma vue devenait moins nette, tout se brouillait, miroitait, et les personnages du tableau m'apparaissaient la tête en bas.

Que de sciences, de calculs prodigieux, de combinaisons merveilleuses dans une œuvre d'art ! Je remettais ma lorgnette dans ma poche, et, sous le coup d'une violente migraine, j'allais rejoindre ces dames. « C'est étourdissant, disais-je !

— N'est-ce pas que c'est beau, bien beau? répondait parfois la jeune fille. Souvent aussi elle haussait légèrement les épaules et cavalièrement disait : « Laissez-nous tranquilles, vous n'y comprenez rien. »

Décidément, il m'était impossible de m'expliquer nettement le caractère de Mlle Esther. Il fallait vraiment

que l'amour de l'art se fût emparé de son esprit bien puissamment : tantôt gaie, insouciante, affectueuse, elle se jetait dans un fauteuil, riait à tout propos, m'adressait mille plaisanteries ; tantôt elle devenait sérieuse, ses grands yeux restaient fixes. Si on lui adressait la parole, elle semblait ne pas comprendre, avait un mouvement d'impatience et détournait la tête, à moins qu'elle n'éclatât de rire.

Ces étrangetés dont Mme Paline cherchait à atténuer l'effet par ses douceurs, me plongeaient dans des alternatives de joie et d'inquiétude ; mais j'étais d'autant plus curieux d'approfondir ce caractère que je le sentais plus difficile à pénétrer. Je faisais appel à toutes mes facultés critiques ; j'étudiais la physionomie capricieuse de la jeune fille, son regard, ses gestes ; je notais dans ma mémoire les plus minces détails de sa personne.... et, à chaque instant, je découvrais des séductions nouvelles qui m'enchantaient.

Un jour Mme Paline, m'attirant vers la fenêtre, me dit, avec sa noblesse et son aisance ordinaire :

Venez çà, chér ami, je vous trouve soucieux, qu'avez-vous ? Confiez-vous à moi ; veuillez m'avancer ce tabouret. Je parierais qu'Esther s'est livrée à quelque boutade.

J'aurais sacrifié mon petit doigt plutôt que d'avouer l'importance extrême que j'attachais aux bizarreries de la jeune artiste. Je me contentai de sourire avec embarras.

Eh bien, moi, dit-elle, je vous ouvrirai mon cœur ; aussi bien, j'ai besoin d'un conseil. L'affection et l'estime que j'ai pour vous peuvent seuls me décider à une aussi entière franchise.... le sujet est fort grave.

— Mon Dieu ! de quoi s'agit-il ? Parlez, madame. Vous ne doutez pas de mon dévouement ! »

Pour toute réponse, elle me tendit la main, puis, après un sourire, qui me troubla beaucoup :

« Une pauvre veuve se trouve bien seule, allez, lorsqu'elle s'aperçoit tout à coup que la santé, la vie de son enfant sont peut-être en danger. »

Mon visage exprima sans doute l'angoisse que je ressentais, car la pauvre mère tressaillit à son tour en me regardant :

« Vous l'avez remarqué comme moi, dit-elle, n'est-ce pas? ne le niez pas, oh! ne le niez pas, vous ne sauriez me tromper : je lis dans votre cœur, » et portant à ses beaux yeux un mouchoir plus richement brodé qu'à l'ordinaire : « Mon Dieu! que nous réservez-vous? Lui aussi a vu que mon Esther était languissante. Ma fille, oh! ma fille aimée, que deviendrai-je sans toi? Vous la trouvez très-mal?

— Je n'ai rien remarqué, je vous jure, rien absolument.

— Faites-moi la grâce de me traiter en mère courageuse, mon ami. Le coup est porté, que sert de me tromper.... Parlons plus bas, elle est dans la pièce voisine. Puis-je ne pas m'apercevoir que son caractère change étrangement depuis un mois ou deux, que le mal s'aggrave? Vainement elle cherche à me dissimuler son état. Vous me direz qu'elle est artiste, c'est-à-dire impressionnable, sensible à l'excès, que les préoccupations de son art doivent influer sur son humeur, que le refus de son grand paysage au Salon a dû l'impressionner fortement; mais elle, si vaillante autrefois, eût puisé dans cet échec une nouvelle ardeur; or vous avez vu que, depuis, elle n'a pas touché un pinceau, si ce n'est pour terminer sa superbe copie de Rubens, et encore avec quelle peine! Que de fois s'est-elle jetée dans mes bras en me disant : « Mère, je ne peux plus, non, je ne peux plus! » Mon amour, lui

répondais-je en dissimulant mes larmes, tu dois à ta réputation d'achever cette copie.... Vous ne savez pas mon ami, vous ne pouvez savoir quels trésors renferme ce cœur de vingt ans. Hélas! hélas! elle est trop belle et trop bonne pour ce monde. »

Quelles profondeurs infinies dans cet amour maternel! Comme je comprenais les larmes de ma noble amie, comme je partageais sa douleur! Cependant la cause première de ces chagrins me paraissant mal définie :

— Peut-être, dis-je avec beaucoup de discrétion, peut-être vous alarmez-vous à tort, chère madame, les symptômes ne me....

— N'achevez pas, vous me briseriez le cœur. Rien ne peut échapper à une mère qui aime, voyez-vous bien. En dépit de ses efforts pour me cacher ce qu'elle souffre, car elle se cache de moi, comprenez-vous, elle se cache de moi! Ne la vois-je pas languissante, s'éteindre sous l'action mortelle de je ne sais quelle torture morale? Elle a perdu l'appétit, n'a plus de goût pour rien; elle passe indifférente devant ses meilleures ébauches.... Et ses nuits! Vous ai-je parlé de ses nuits?... Je ne sais en vérité, car ma tête se perd.... de ses nuits affreuses. Qu'est-ce que ces mouvements nerveux, ces mots entrecoupés qui lui échappent? Et vous voulez que je ne sois pas mortellement inquiète? Ah! mais c'est qu'alors vous ne comprenez rien ou ne voulez rien comprendre.

— C'est affreux! mon Dieu! que faire? m'écriai-je.

— Oh! merci, voilà une bonne parole. Oui, cela est affreux. J'en arrive à me demander parfois si je dois souhaiter sa guérison. » Je frissonnai devant ce désespoir muet. « Et sans doute, pour certaines natures trop délicates et trop impressionnables, mourir jeune est un bienfait. Quel est l'homme qui saurait l'appré-

cier; où trouver un époux digne d'elle? Ah! certes plutôt mourir que d'être exposée à ce que j'ai souffert! »

J'avais des larmes dans les yeux, et je voulais m'écrier : « Je suis cet époux que vous cherchez; je suis homme à lui sacrifier chaque heure de ma vie, à l'aimer, à l'adorer; » mais outre que je n'étais pas sûr d'être digne d'elle, je ne trouvais pas une forme décente pour exprimer ce que je ressentais, de sorte que je dis simplement :

« Est-ce que vous craignez que la poitrine soit attaquée?

— Je redoute tout, mon ami. Quant à présent, le mal est moral, j'en suis sûre, je le sens à ses alternatives de tristesses accablantes et de folle gaieté, à toutes les bizarreries que.... Ainsi, tenez, ce matin même, je vous dis tout, excusez-moi, ce matin, j'entre dans sa chambre pour l'embrasser et je la trouve assise dans un coin, complétement absorbée par la lecture d'un petit livre qui m'est inconnu. Je m'approche : « Que lis-tu là, ma mignonne, lui dis-je? » alors elle me tend le volume avec ce geste plein de grâce et de candeur que vous lui connaissez.

— Oui, oui.

— ... Où en étais-je?... ah! m'y voici : je regarde donc ce volume; c'était un petit traité d'arithmétique dont elle avait fait usage autrefois à la pension. Je lui dis en souriant : « Tu recommences donc tes classes, ma chérie? » Mais elle, se jetant dans mes bras et m'embrassant avec passion : « C'est si beau la science, mère, c'est si beau! »

Il me sembla que tout mon sang refluait au cœur, et je ne sais plus vraiment quelles paroles inintelligibles j'eus la force de balbutier. Mme Paline s'était emparée de ma main, et me dévisageant de son regard anxieux : « Que faire, disait-elle, mon ami, que faire? Com-

ment porter remède à un mal dont on ignore la nature.... Mais chut! je l'entends marcher; elle vient. Et moi qui ai les yeux rouges! Soyez discret et prudent, pas un mot qui puisse.... »

Je me levai brusquement et me précipitai vers la porte; impossible de rester, m'écriai-je. Pardon ... ma classe.... impossible. » Je traversai la salle à manger, l'antichambre comme un ouragan.

Mme Paline me poursuivait disant :

« Mais qu'avez-vous?... vous reviendrez demain, ce soir, n'est-ce pas, vous reviendrez? »

Lorsque je fus dans la rue, je m'arrêtai un instant, car mon cœur battait si fort que je ne pouvais plus respirer; puis, je pris ma course à l'aventure, droit devant moi, comme un criminel que les remords poursuivent.

« Je suis le jouet d'un rêve, pensais-je; j'ai cru voir dans la terrible confidence de Mme Paline un sens qui n'y est pas. Je suis absurde, agité par la fièvre, fou d'orgueil! » et je maudissais ce don fatal d'analyse qui me soufflait à l'oreille : « Cette jeune fille t'aime, Babolain; ne te refuse pas à l'évidence, considère l'enchaînement logique de ces détails dont la résultante saute aux yeux. » Et cette pauvre mère qui dans sa douleur ne voit rien, ne s'aperçoit pas du danger, ne se doute pas qu'elle me livre le cœur de son enfant, à moi qui l'adore!

J'ôtai mon chapeau; ma tête était en feu!

Je luttais de mon mieux contre l'ivresse qui me gagnait, me disant : « Non, je ne suis pas fait pour assurer le bonheur d'une femme exceptionnelle, d'une artiste qui sera bientôt célèbre et qu'attendent la gloire, la fortune, les succès du monde. N'est-il pas évident que je suis.... allons, soyons franc, que je suis trop au-dessous d'elle? Qu'adviendrait-il lorsque Esther,

ouvrant enfin les yeux, verrait de quelle illusion elle a été victime, dans quel piége je l'ai fait tomber.... Tout cela est honteux, misérable ; c'est à moi à prévoir, et s'il le faut à résister. Je m'éloignerai. Je ne la reverrai plus, et elle guérira de son incompréhensible folie. Que m'importe ma carrière.... je retournerai en province.... Et cependant son amour pour moi est peut-être profond, indestructible !

VI

Deux jours après, malgré mes résolutions, je remontais l'escalier de Mme Paline. J'avais beaucoup réfléchi et le calme s'était fait en moi. Quoi ! sur un mot qui pouvait être interprété de mille façons diverses, j'avais bâti tout un roman et il m'avait fallu deux jours de réflexion pour me convaincre de démence ? A quoi sert-il donc d'avoir de la logique dans l'esprit ? La pauvre enfant, m'aimer !

Cependant lorsque j'eus dans la main le ruban de la sonnette, je sentis un léger tremblement. Peut-être n'étais-je pas délivré de ce rêve ridicule aussi complétement que je le pensais. « Quand bien même j'aurais dû les quitter, ne leur devais-je pas un adieu et un remercîment pour l'accueil qu'elles m'ont fait ? » La porte s'ouvrit et Mme Paline apparut. Elle me sourit et m'offrant la main :

« Mon pressentiment ne m'a point trompée ; je vous attendais. Parlez bas, Esther est dans l'atelier. Cela va un peu mieux, ajouta-t-elle.

— Que j'en suis heureux, chère madame !

— Oui, nous avons causé ensemble, elle s'est remise au travail et vous allez la trouver achevant l'esquisse d'une nouvelle composition. Oh ! vous serez étonné, je ne sais ce qui se passe en elle. Ce n'est plus du tout son genre ; plus du tout ! Elle a renoncé à la couleur ; mais quelle noblesse, quelle grandeur dans la conception du sujet ! C'est un Caïn et Abel. L'ardeur qu'elle met dans son travail me fait trembler, vous allez dire que je m'inquiète toujours ? Eh, mon cher ami, c'est là le lot des mères. Le fait est que hier à minuit, elle dessinait encore. Attendez que je frappe ; quand elle compose, vous savez, il ne faut pas trop la déranger. » Et tout en frappant à petits coups, la chère maman murmurait avec douceur : « C'est notre ami Babolain, ma mignonne, peux-tu nous recevoir ? »

La réponse fut favorable et nous entrâmes. L'atelier, comme on l'appelait, était méconnaissable : tous les vains ornements qui pendaient au mur avaient été enlevés : la jeune artiste travaillait dans un désert. Sur une foule de papiers errants dans la pièce, on distinguait des têtes colossales fusinées d'une manière fougueuse. Esther était tellement absorbée devant son chevalet qu'elle ne détourna même pas la tête : « Ah, vous voilà, » fit-elle. Au bout d'un instant elle ajouta : « Eh bien, qu'est-ce que vous dites de cela ? Et sa mère me montrant les feuilles de papier éparses :

« Elle a fait tout cela depuis deux jours ; n'est-ce pas inouï ? Vous voyez là l'ensemble de la composition.... prends un peu de repos, ma chérie, je t'en conjure, fais cela pour moi. »

La jeune fille passa rapidement sa petite main dans ses cheveux :

« Je me reposerai quand j'aurai trouvé mon affaire,

— Sans doute, mais ta santé, mon enfant!... Dieu qu'il est noble cet Abel!

— Votre santé, mademoiselle.... la position du Caïn est vraiment superbe.

— Est-ce que vous gagnez à la loterie, me dit Esther, en ricanant?

— Non, mademoiselle, non je n'ai jamais gagné à la loterie.

Cela ne m'étonne pas, car vous n'avez pas de chance. Je conviens que mon Abel a du galbe, du souffle, de l'ampleur.

— .... Il est magnifique, ma fille, il est étourdissant.

— Enfin il n'est pas mal; je l'ai trouvé du premier coup; mais en revanche mon Caïn que monsieur admire, ne vaut rien; c'est du Cirbec.

— Oh, permets, mignonne, permets....

— Vous êtes trop sévère, mademoiselle.... Et le tableau sera-t-il grand?

— Mais plus grand que nature; croyez-vous que je veux faire un dessus de romance ou de tabatière? »

Alors elle me regarda avec une fixité désespérante qui m'intimida prodigieusement: « c'est l'expression de la tête qui m'embarrasse murmurait-elle. J'ai mon idée mais je ne peux la rendre. Je cherche, je cherche! » Elle s'approcha de sa mère sans pour cela me quitter des yeux et lui parla tout bas.

— Oh, ma mignonne! mais je n'oserai jamais.... Savez-vous ce que me dit Esther, mon cher monsieur Babolain! n'allez pas lui refuser, au moins! Ma fille vient d'être frappée par une certaine expression de votre physionomie.... c'est là précisément ce qu'elle cherche depuis hier.... seriez-vous assez son ami pour rester immobile un moment; le temps de prendre une note, de faire un bout de croquis? »

Je crus d'abord qu'elles se moquaient de moi et je

restai niaisement sans répondre, attendant que la plaisanterie s'accentuât.

« Si monsieur ne veut pas me rendre ce petit service, fit la jeune artiste d'un air boudeur, il est libre.

— Mademoiselle! mais je croyais que vous vous moquiez de moi. Sérieusement, vous voulez.... on m'a pourtant bien souvent rappelé que je n'étais pas beau.

— Il ne s'agit pas de beauté, mais de caractère.

— Je vous en conjure, faites ce qu'elle vous dit, chuchota la mère; puis, reprenant sa voix ordinaire : « Esther a raison, mon cher monsieur, il y a dans votre visage un cachet, un accent.... c'est le profil surtout. Vois donc, ma chérie, quelle fermeté dans ses méplats. » J'étais résigné mais fort ému. « Montez sur ce petit tabouret; bon. Ne bougez pas, mon cher ami, oui, c'est cela. Que vous êtes aimable et complaisant!... La tête un peu à gauche.... Regardez le clou qui est là dans le coin. » Tout cela fut dit très-rapidement et j'exécutai de mon mieux ce qu'on me priait de faire.

« Bravo, s'écria Esther, en frappant dans ses deux petites mains avec une joie enfantine, voilà mon affaire. On ne dira pas que c'est poncif au moins! »

L'artiste prit une feuille de papier, saisit un morceau de fusain et on entendit immédiatement le grincement de ce charbon s'écrasant sur le papier. Elle mordait ses lèvres vermeilles, penchait la tête en fermant à moitié les yeux, ou de son petit doigt coquettement relevé elle effaçait les traits inutiles.

La contrainte que je m'imposais était si grande, je faisais des efforts musculaires si énergiques pour rester immobile que des gouttes de sueur commençaient à me tomber du front.

« Ah, si vous bougez, par exemple, bonsoir la compagnie. » Il y avait dans les vibrations de sa voix un

charme irrésistible. « Savez-vous que vous êtes excellent, monsieur Babolain, ajouta-t-elle avec un mélange de pudeur et d'affectueuse bienveillance qui me ravit. » Je n'osais pas vraiment vous imposer cette corvée, quoique j'en eusse envie.

— Tu es un enfant, ma chérie, prends-tu monsieur pour un bourgeois? Voyons, ne dis plus de folie. Il connaît assez les artistes, l'est trop lui-même.

— Oh madame, par exemple!...

— Je vous demande pardon, mon ami; je sais ce que je dis.... Il l'est trop lui-même pour trouver étrange une demande aussi simple.

— Dame, maman, une jeune personne a sa petite timidité; on n'est pas un dragon.

— Veux-tu bien te taire, espiègle, on va avoir de toi une jolie opinion!

— Mauvaise opinion! par exemple.... pouvez-vous croire.... murmurai-je en tâchant de sourire.

— Mais ne bougez donc pas, restez à votre clou.... Maman, le monsieur qui se décroche! »

Les éclats de rire s'échappèrent de son gosier comme une volée d'oiseaux. Sa gaieté avait quelque chose d'agressif et vous irritait délicieusement. Elle s'y abandonnait tout entière, et l'on peut dire qu'elle était gaie avec passion : le corps renversé, les yeux presque fermés. On voyait par l'étroite ouverture de son corsage mal joint, les frémissements de son col et de sa poitrine. Sa petite bouche s'ouvrait si librement que l'on distinguait dans leur entier les deux rangées de ses dents blanches, étincelant dans cette chambrette fraîche et colorée comme une rose humide. Cependant, Mme Paline avec sa douceur et son tact ordinaires disait :

« Mon ange, calme toi; ne seras-tu jamais raisonnable? .. Vraiment, je suis confuse.... excusez-la, mon-

sieur Babolain, c'est nerveux.... Mon Dieu, mon Dieu, c'est plus fort qu'elle. »

Perché sur mon petit banc comme un pêcheur à la ligne l'est sur sa pierre étroite, je souffrais bien un peu d'être ridicule à ce point, mais je n'en voulais pas à la jeune fille de ce fou rire interminable. Bien mieux, je lui trouvais quelque chose de franc, de loyal qui me touchait. Avec un étranger elle eût trouvé la force de se contraindre et d'être polie. Il y avait donc entre elle et moi un lien dont elle éprouvait la force sans oser se l'avouer.... Et si sa charmante impertinence n'était qu'un moyen de dissimuler la vérité! Que sait-on! Il est si difficile de lire ce qui se passe en elle.... Cette étrange gaieté n'était pas naturelle; était-ce bien de moi qu'elle riait ainsi? — Je n'en étais plus qu'à moitié sûr, et dans tous les cas j'éprouvais une sorte de jouissance à me sentir victime de son espièglerie; je m'imposais avec joie cette petite souffrance qui me rapprochait d'elle.

On souffre de l'aiguille qui vous entre dans la chair, mais on jouit parfois en voyant la main qui la pousse et l'on ne voudrait pas être délivré de l'aiguille, si en même temps la main devait s'éloigner.

Ah! que c'est bon de rire, fit Esther au bout d'un instant. Vous m'excuserez, n'est-ce pas, monsieur Babolain? Là, me voilà calmée, maintenant, à l'ouvrage. Voulez-vous me donner l'expression s'il vous plaît.

Quelle expression? je....

— Drôle de question! vous venez de tuer votre frère, n'est-ce pas?

Je me rappelai tout de suite le Caïn. « Ah! c'est juste, pardon, mademoiselle, j'ai tué mon frère en effet. Ah! ah!... la fiction est un peu....

— Eh bien, après ce meurtre, vous ne pouvez pas avoir l'air d'enfiler des perles; votre frère, c'est ce

clou; regardez-le avec horreur et stupéfaction. Un enfant de quinze jours comprendrait cela.

Je ne saurais dire combien me fut pénible cette grimace dont elle avait besoin. J'y mis cependant toute la bonne volonté possible. Au bout d'un instant elle s'écria tout à coup :

« Maman, je ne peux rien faire avec cette redingote, ce col blanc, cette cravate bleue. » Je frissonnai. « Ce costume est d'une banalité qui me coupe bras et jambes.

— C'est juste, ma mignonne ; voyons, que pourrions-nous inventer pour éviter cela.... Ton dessin a une grande tournure, mon enfant.... Ah !... Si monsieur Babolain voulait me permettre de lui jeter sur les épaules la grande draperie blanche. Qu'est-ce que tu en penses ? en l'ajustant un peu....

Le visage d'Esther s'épanouit tout à coup : « Oh, c'est cela, oui, certainement. Mais où donc est-elle, cette, cette draperie blanche ?

— Dans la salle à manger, sur les confitures, je vais la chercher, » murmura Mme Paline en s'échappant.

Nous nous trouvâmes seuls : il me sembla que le visage d'Esther se dépouillait d'un masque. Elle baissa les yeux et avec un air d'embarras et de modestie : « Vous ne m'en voulez pas de ma gaieté de tout à l'heure ? Je ne suis pourtant pas méchante, je vous l'assure ; il ne faudrait pas me croire plus folle que je ne le suis. J'ai mes petits moments, je le sais bien.... enfin, si je vous ai fait de la peine, vous savez, je vous en demande pardon. » Et elle me regarda bien franchement avec une expression de.... bonté.... Il y avait plus que de la bonté dans cette expression-là.

« Ne dites pas des choses semblables, je vous en supplie, fis-je à mon tour. J'avais envie de me jeter à ses pieds. Je connais bien mes défauts, mademoiselle.

je sais combien ils sont choquants.... Moquez-vous de moi toujours un peu; si vous ne le faisiez pas, il me semblerait que vous m'en voulez. »

J'étais si fort ému que je fis à peine attention à Mme Paline qui apportait la draperie blanche et déjà se disposait à l'ajuster sur mes épaules. Je pensais à part moi : « ces allures étranges que les sots peuvent mal interpréter, ne sont-elles pas la preuve de la plus angélique candeur! Comment n'ai-je pas compris cela? à force de vouloir tout expliquer par l'analyse et la logique, aurais-je perdu le sens commun? Serais-je assez blasé déjà par l'étude théorique de phénomènes pour ne plus pouvoir distinguer la tendresse véritable sous ces apparentes folies? La science aurait-elle desséché mon cœur? Elle est émue, elle aussi, elle sait que je l'observe, elle sait que chacun de mes regards est comme un coup de scalpel qui peut mettre à nu une fibre de son cœur. Et si plus tard..... mon Dieu, je déraisonne.

— Pourquoi baissez-vous les yeux, monsieur Babolain, vous avez perdu une pièce de dix sous !

Et si plus tard, demain peut-être, elle me disait : « Eh bien oui, la dissimulation ne m'est plus possible. Assez d'épreuves pour vous, assez de contraintes pour moi.... soyons l'un à l'autre; » si elle me parlait ainsi, oserais-je accepter, en serais-je digne? oserais-je flétrir sa divine ingénuité par le contact de mon scepticisme analytique? Je me faisais pitié, je me trouvais trop fort!

Durant ce temps, Esther dessinait tantôt avec fougue, tantôt avec onction. Tout à coup elle pâlit, se leva, arracha la feuille de papier sur laquelle elle travaillait, la pétrit dans ses deux petites mains et la lança au milieu de la pièce avec le morceau de fusain qui fut réduit en miettes

« Là, voilà, c'est fini.... je vous remercie; j'ai ce qu'il me faut, » dit-elle, et elle se précipita dans les cous sins du divan qui était proche.

Mme Paline s'avança précipitamment et je m'élançai vers elle quoiqu'un peu empêché par la grande draperie dont j'étais entortillé.

« Mon enfant, ma fille, qu'as-tu ma chérie?

— Mademoiselle.... souffrez-vous?

— Voyons, ma belle mignonne, je suis là, qu'as-tu? confie-le à ta mère; tu me mets au désespoir.

— Je n'ai rien, mais je n'ai rien, laissez-moi. »

On ne voyait pas son visage qui était tourné contre le mur, mais on apercevait sa main crispée égratignant les coussins, tandis que son pied s'agitait impétueusement.

« ... Un verre d'eau hasardai-je, mademoiselle, avec un peu de fleur d'orange.

— Pour l'amour de Dieu, taisez-vous; vous me donneriez une attaque de nerfs; votre voix m'agace m'agace!

— Laissez-nous seules, mon ami, fit Mme Paline; je ne comprends rien à tout cela, mais votre présence l'émeut.... je devine qu'elle va éclater en sanglots. Pauvre chérie, pauvre amour! » ajouta-t-elle à haute voix.

Je me dépouillai de la draperie, je pris mon chapeau et je gagnai la porte. Mais lorsque j'eus passé le seuil de la chambre, je m'arrêtai un instant; je ne pouvais me décider à l'abandonner ainsi dans une circonstance aussi critique.

Presque aussitôt, Mme Paline dit d'une voix irritée :

« Ah çà! voyons, qu'est-ce que c'est que toutes ces bêtises-là?

— Il m'agace, voilà, répondit la jeune fille avec beaucoup de calme. Dis-donc, mère, tu sais que le divan est décousu?

— Oui, c'est Cirbec l'autre soir en s'asseyant. »

VII

Ainsi donc je l'agaçais, ma seule présence avait été la cause de cette crise. J'étais un malheureux, un paria. Durant toute ma vie n'avais-je pas irrité mon prochain? Je l'agaçais, elle ne pouvait supporter le timbre de ma voix, ma personne lui était odieuse.... Et cependant, ne m'avait-elle pas, une heure avant, demandé pardon pour ses railleries, ne m'avait-elle pas dit: « Je ne suis ni folle ni méchante. » Ne me rappelais-je pas la douceur affectueuse de sa voix, l'expression presque tendre de son regard?... Cet agacement que je lui causais était-il bien réel? Le calme avec lequel elle en avait parlé était au moins étrange. Et cette façon de couper court à toute explication en faisant remarquer que le divan était décousu, que fallait-il en penser? Peut-être savait-elle que j'étais encore là, derrière la porte, et avait-elle voulu me soumettre à une nouvelle épreuve?

Je ne pus fermer l'œil de la nuit. Après m'être agité pendant plusieurs heures, j'allumai définitivement ma lampe et j'ouvris le traité sur la femme, du docteur Virey. J'avais lu et relu cet ouvrage de physiologie, j'en avais couvert les marges d'annotations, et je dois dire que de ces statistiques irréfutables, de tous ces documents scientifiques, de ces lumineuses observations, j'avais dégagé certains inconnus de grande valeur. Mais maintenant, semblable à ces gens qui ayant

trompé leur faim par la lecture d'un livre de cuisine, donneraient, à six heures du soir, tous les traités culinaires du monde pour une petite côtelette cuite à point, je trouvais sec, aride, ce livre du docteur Virey qui cependant avait été pour moi l'ami le plus constant. Il me semblait désolant et désolé.

Vers neuf heures du matin, on me remit un billet de Mme Paline; il contenait ces simples mots : « Crise affreuse; ne venez pas. » Tout d'abord je m'imaginai que la pauvre enfant était morte et je baisai le billet.

Je m'expliquais maintenant ma pénible insomnie : pouvais-je dormir lorsqu'elle souffrait ? N'avions-nous pas l'un sur l'autre une influence mystérieuse et puissante ? Vainement elle avait cherché à s'y soustraire et en dissimuler les effets, la pauvre amie ! Non, non je ne l'agaçais pas, je faisais plus: je torturais son cœur.

Une demi-heure après, j'étais rue Saint-Sulpice, cherchant dans l'aspect de la maison la trace visible de cette crise affreuse. Comment ces vieilles pierres pouvaient-elles rester insensibles et conserver leur apparence ordinaire dans un pareil moment? Je m'approchai jusqu'au seuil de leur demeure et tout à coup je pris la fuite. C'était lui faire courir le plus grand danger que de m'exposer à son regard ! Comment avais-je été assez imprudent, assez égoïste pour venir jusque-là?

Mon cœur battait avec violence et j'errais par les rues, éprouvant cependant une sorte de consolation à souffrir en même temps qu'elle, à prendre ma part de cette crise horrible.

Je ne sais comment cela se fit, mais je me trouvai bientôt dans la grande galerie du musée, en face de ces rubens qu'elle aimait tant. Quelques artistes travaillaient comme à l'ordinaire, sans avoir l'air de se

douter qu'Esther n'était pas là. Les tableaux des maîtres étaient décolorés; un voile de mélancolie s'était répandu sur cette galerie, et parmi ces échelles, ces tabourets, je me demandais où étaient ceux dont elle avait dû se servir.

Vers le soir, n'y pouvant plus tenir, je montai résolûment l'escalier de ces dames, mais en dépit de mon insistance je ne pus être reçu. Le lendemain, le surlendemain, même insuccès. J'étais désespéré, je me disais : c'est fini, c'est bien fini. Je n'y peux plus retourner puisqu'elles ne veulent pas de moi. L'idée de quitter Paris me revint à l'esprit, mais cette pensée me causait maintenant une douleur bien autrement cruelle que par le passé. Je ne pouvais plus raisonner, me rendre compte, voir clair en moi.

Le troisième jour, comme je faisais une dernière tentative pour pénétrer, je rencontrai dans l'escalier la mère d'Esther : « Vous ici, monsieur, » me dit-elle avec une émotion visible. Sa noblesse ordinaire avait acquis quelque chose de grave et d'imposant qui m'accabla. Il me semblait que j'allais comparaître devant un juge justement indigné; je murmurai :

« J'étais tellement inquiet que je n'ai pas eu le courage... comment va-t-elle?

— Mieux, merci; mais remontons, s'il vous plaît; une explication est devenue inévitable entre nous, remontons, monsieur. »

Je la suivis dans une petite pièce sombre, et Mme Paline ayant fermé les portes avec soin, vint s'asseoir sur une chaise, porta son mouchoir à ses yeux et l'on entendit le bruit des sanglots mal étouffés.

« Je vous étonne, n'est-ce pas, me dit-elle? Vous vous demandez la cause de ma douleur? Ah! malheureux jeune homme, pourquoi donc avez-vous franchi le seuil de cette demeure!

— Ne pleurez pas, madame, je vous en supplie : » je tremblais et je n'osais pas la regarder en face; « qu'ai-je pu faire, mon Dieu ?

— Ce qu'il a fait ! Vous avez fait, monsieur, le malheur de deux femmes isolées, sans défense, vous avez....

— Mais comment cela est-il possible ! moi qui donnerais ma vie pour vous rendre heureuses?

— Que le mal soit volontaire ou non, peu importe; et d'ailleurs, ajouta-t-elle avec un soupir navrant, ne revenons pas là-dessus, n'y revenons pas. Il ne me reste plus qu'à faire appel à votre honneur, à votre loyauté. Partez, jeune homme, partez; mettez l'univers entre nous, » et au milieu des sanglots, tandis que de son bras étendu elle semblait me repousser, elle balbutia: « Esther... Esther vous aime! Comprenez-vous ce qu'il m'en coûte pour vous faire de pareils aveux? Comprenez-vous ce qu'il me faut de force et d'amour maternel pour ne pas mourir de honte? Oh, partez, je vous en conjure. Vous le voyez, je supplie à genoux quand je pourrais ordonner; je foule aux pieds tout sentiment d'orgueil; mais c'est qu'aussi ma tête se perd, je n'ai plus la force, non, je n'ai plus la force de lutter. S'il vous reste un peu de charité dans l'âme, fuyez, monsieur, sauvez ma pauvre enfant. »

Elle avait posé son bras sur mon épaule, et prête à se jeter à mes pieds, les yeux pleins de larmes, elle répétait: sauvez-la, sauvez-la. Enfin, vaincue par l'émotion, elle tomba pâmée dans mes bras.

« Laissez-moi parler, madame, au nom du ciel, laissez-moi parler, » disais-je en faisant des efforts suprêmes pour replacer Mme Paline dans son fauteuil, car j'étais peu robuste. « Remettez-vous, écoutez-moi... il faut vous avouer la vérité, si pénible que soit

cet aveu; moi aussi, je... revenez à vous. » Je frappai timidement dans les mains de la malheureuse mère qui bientôt rouvrit les yeux; alors je continuai :

« Oui, je vous l'aurais caché toute ma vie, je me le cachais à moi-même, mais l'heure est venue; il faut que je parle.

— Eh bien, parlez.

— J'aime... j'aime, j'adore Mlle Esther.

— Monsieur !

— Et ma vie... oh, je suis sincère; toute ma vie lui sera consacrée.

— N'achevez pas, » dit-elle avec force, et reprenant d'une voix basse, lente et pleine d'amertume : « Il ne comprend même pas ce qu'a pour nous d'insultant son audacieuse proposition; non, il ne le comprend pas. Seigneur, donnez-moi la force d'être calme. Ne savez-vous pas qu'une union mal assortie, loin de réparer le mal que vous avez fait, le rendrait plus irréparable encore. Ce langage que vous tenez, monsieur, je le connais de longue date et je payai par toute une vie de sacrifice la folie d'y avoir ajouté foi. Mon mari, lui aussi, m'implorait, se mettait à mes pieds. Lui aussi il me disait : « Mon nom et ma vie sont à vous.... » J'étais jeune, j'étais belle, et moi, une de Martignac-Corbon, j'épousai ce notaire qui trouva la chose toute simple, ayant tout payé de son argent. Ma fille et moi ne sommes pas riches, je le dis sans honte, mais notre honneur, notre indépendance nous sont d'autant plus chers et, veuillez le croire, nous avons l'âme trop haute pour être éblouies par une fortune dont vous vous exagérez sans doute les séductions. Vous avez à faire à deux artistes, monsieur, et à deux femmes bien nées. »

Pour la première fois, depuis bien longtemps, je me rappelai que j'étais riche et je n'en fus que plus com-

plétement ébloui par la grandeur et la fierté du désintéressement de ces deux nobles créatures.

Ainsi donc ce qui facilite le bonheur des autres hommes causait irréparablement ma perte. Pendant un instant je détestai l'oncle de Beaugency, dont l'héritage brisait ainsi mon existence. Si j'avais eu alors ma fortune tout entière, contenue dans un portefeuille, avec quel bonheur je l'aurais jeté par la fenêtre! mais ce n'était pas là le seul obstacle : j'étais aussi sans naissance, mon nom était des plus humbles, il ne leur était pas permis à elles de passer par-dessus les préjugés du rang. Ma physionomie exprimait sans doute une douleur profonde, car Mme Paline me dit en se radoucissant un peu :

« La fatalité a peut-être tout fait; je veux vous estimer encore, mais partez, partez vite.

— Et s'il y avait un moyen. Laissez-moi une lueur d'espérance, madame. Oui, cela est vrai, j'ai de la fortune, je n'y songeais plus, mais il n'est pas si difficile de se ruiner; je peux tout donner et acheter ainsi le bonheur d'être pauvre.

— Ne dites pas de ces folies, si nobles qu'elles puissent paraître. On ne renonce pas plus à un héritage légalement et loyalement transmis qu'on ne renonce au nom honorable que vos parents vous laissent. Cela ne peut pas, ne doit pas se faire. Voudriez-vous qu'on crût que la fortune dont vous avez hérité a été mal acquise et que vous rougissez de l'accepter? Ne verrait-on pas dans votre conduite un excès d'orgueil ou la preuve d'une honte dont vous ne voulez pas être solidaire.

— Cependant si je ne devais plus rien qu'à moi-même? Il faut mériter la main de Mlle votre fille, je le sens bien. Oui, je reconnais qu'en ce moment-ci je suis encore indigne d'elle. Elle sera plus tard célèbre,

illustre et la fortune que lui assure, dans l'avenir, son talent, sera cent fois supérieure à la mienne. Je travaillerai moi aussi pour me faire un nom. Il y a dans les sciences des travaux admirables à tenter. Si je n'ai pas une grande intelligence, j'ai du moins l'habitude du travail, et l'on est bien puissant, allez, madame, lorsque le bonheur tient au succès des efforts. » Je pris ma tête dans mes deux mains et je ne dis plus rien. J'entendais l'excellente femme qui murmurait: «Comme il l'aime, mon Dieu, comme il l'aime! » Elle reprit bientôt d'une voix entrecoupée :

« Ne me parlez plus, au nom du ciel, laissez-moi réfléchir, ne m'obligez pas à répondre; vos sentiments me touchent, l'éloquence de votre cœur me trouble; en ce moment je ne suis plus maîtresse de moi. Eh! sans doute, si je n'écoutais que mon émotion, je vous dirais d'espérer. Que m'importent à moi les préjugés de fortune et de naissance! mais je suis mère, j'ai charge d'âme, je n'ai pas le droit d'autoriser mon enfant à une folle action que le monde ne lui pardonnerait pas, à rompre en visière avec cette société dans laquelle elle devra vivre. Ne me dites plus rien vous auriez raison de moi peut-être. Je me croyai plus forte, je.... je.... Grand Dieu! j'entends ma fille. elle vient. Ouvrez la porte, qu'elle ne se doute de rien, oh! mon ami, qu'elle ne se doute de rien : elle en mourrait. »

Esther entra presque aussitôt. Elle était fort calme et chantonnait un petit air avec la plus parfaite insouciance. Que d'empire et de force sur elle-même, quelle délicatesse et quelle dignité dans cette apparente indifférence! Pourrai-je jamais atteindre à la hauteur de ta grande âme, noble fille, le pourrai-je?

« Vous êtes tout pâle, monsieur Babolain, fit-elle

c'est le bleu de votre cravate sans doute? rien ne pâlit comme le bleu.

— Ma cravate.... murmurai-je dans ma confusion, ah, oui, le bleu.... vous trouvez ma cravate laide, mademoiselle?

—Mais pas mal, et vous? »

Incapable de soutenir une conversation, j'allais me retirer, lorsque Mme Paline se retournant vers moi avec une solennelle majesté me dit :

« Eh bien, cher ami, offrez donc votre main loyale à ma fille bien aimée, peut-être ne vous refusera-t-elle pas. » Et elle ajouta d'une voix plus basse : « Si je fais mal, que Dieu me juge! »

VIII

A quelque temps de là, une élégante voiture s'arrêtait bruyamment devant une des rares portes cochères de la rue de Vaugirard, et un petit monsieur, assez gauche dans ses manières mais lustré, paré, frisé, mit pied à terre et offrit sa main à deux dames admirablement belles.

Le petit monsieur, c'était moi; l'une des deux dames était ma future belle-mère; l'autre : mon Esther chérie que j'allais épouser. Ma joie était si grande qu'à chaque instant j'éclatais de rire, j'accrochais les dentelles de ces dames ou je marchais sur leur jupe. J'étais fou. Penser que j'allais être uni par les liens les

plus étroits à ces deux femmes si fières et si imposantes dans leur toilette princière!

« Le premier aspect n'est-il pas charmant? dit Mme Paliné, aussitôt qu'elle fut hors de la voiture: cette porte cochère entre deux pavillons, ces arbres dont on aperçoit le feuillage.... je suis sûre que cela nous conviendra parfaitement. »

Nous entrâmes : « Le rez-de-chaussée est toujours à louer, mon enfant? reprit ma belle-mère, en s'adressant à une jeune femme qui remplissait les fonctions de concierge. Voyons, montrez-nous cela.

— Oui, montrez-nous cela, » dis-je à mon tour. J'avais je ne sais quel sot besoin de parler, de m'épanouir. Tandis que la concierge agitait son trousseau de clefs, ouvrait les portes avec fracas, Mme Paline lorgnait de droite et de gauche, disant avec indifférence : « cela n'est pas mal; voici le petit salon, où est le grand?

— Madame est dans le grand salon. Le petit se trouve plus loin, à côté de la salle à manger.

— Il n'est pas énorme, votre grand salon, ma belle enfant, combien dites-vous; vingt-quatre pieds de long?... Enfin. »

Quant à moi, ne pouvant me figurer qu'un appartement aussi magnifique pût jamais devenir le mien; je ne cachais guère mon admiration. Esther me dit en souriant :

« Taisez-vous donc, vous avez l'air d'avoir toujours habité un quatrième étage à Pantin. Cet appartement est convenable, rien de plus.

— En somme, je ne vois dans tout cela que quatre chambres à coucher, reprit Mme Paline.

— Il y a en plus deux chambres d'amis, une chambre de débarras et plusieurs cabinets où l'on peut coucher.

— Il y a écurie et remise?
— Non, madame.
— Cela se trouve joliment bien, fis-je gaiement.
— Vous ne pouvez pas rester un instant sans parler, » murmura Esther. Et ma belle-mère après m'avoir décoché un regard mécontent, reprit avec un sourire très-fin :

« Sans doute, cela se trouvera bien si je vends mes chevaux, mais je n'y suis pas du tout résolue. »

Cette plaisanterie, dont le seul but était de tromper la concierge, me choqua beaucoup, car j'avais toujours eu une horreur instinctive pour les mensonges petits ou grands. Je n'y pensai bientôt plus; j'étais épris trop complétement pour approfondir quoi que ce soit. Je ne quittais pas ma future femme, je dégustais des yeux chacun de ses gestes, j'avais l'oreille toujours tendue pour recueillir ses moindres paroles, et si par hasard elle me frôlait, je lui en étais reconnaissant comme d'un service signalé. J'étais d'ailleurs dans l'impossibilité d'analyser mes sensations; le temps me manquait absolument : il fallait courir chez le notaire, accompagner ces dames chez les tapissiers, dans les magasins de nouveauté.... J'acceptais tout, je trouvais tout parfait. Rien n'était trop beau ou trop cher pourvu que le choix fût rapide. Et puis, j'avais sur mes revenus les idées les plus vagues, et en certains moments même, j'étais porté à croire mes ressources inépuisables; aussi, allais-je au-devant des scrupules que ces dames parfois avaient la bonté d'exprimer :

« Je vous en prie, leur disais-je, rendez-moi le service de choisir pour moi. Je n'ai pas bon goût et je ferais quelque sottise. Ce qui peut arriver de pis, c'est que nous nous ruinions en famille.

« Mes enfants, dit Mme Paline, lorsque nous fûmes remontés en voiture, tout cela est fort bien, mais il

faut agir avec prudence ; l'économie est une nécessité pour tout le monde. Or cet appartement que nous venons de voir est convenable.

— Je le trouve vraiment princier, fis-je remarquer.

— Il peut être princier et n'être que convenable. Je vous accorde qu'il est vaste. Esther, te rappelles-tu le grand salon de ta cousine de Salvain?

— Non, maman.

— Tu m'étonnes..., au fait tu étais beaucoup trop enfant pour te souvenir de cela. Quel admirable salon était celui des de Salvain ! peu importe. L'appartement dont il s'agit n'est pas mal, mais le prix me paraît un peu.... il est vrai que je paye une partie du loyer. Vous savez, mon ami, que nous sommes convenus de cela?»

Je me sentis blessé. Cette pitoyable question d'argent reviendrait-elle donc à chaque instant? On ne pouvait donc l'étouffer une bonne fois. « Madame, dis-je, je vous en prie, laissons tout cela.

— Oh, je suis inflexible. Si je consens à vivre avec vous, mes enfants, c'est à la condition d'être absolument indépendante et par conséquent de payer ma part du loyer.

— Il faudra mettre des vitraux moyen âge à toutes les fenêtres, dit Esther dont les yeux brillaient ; puis, dans la salle à manger, un énorme dressoir encombré de plats et de hanaps ciselés. Je veux un orgue dans le salon, oh! je veux un orgue.

— Rien n'est plus simple, mademoiselle.

— Oui, sans doute, mais il me faut un grand orgue montant jusqu'au plafond.... Quant au plafond je le peindrai moi-même ; c'est superbe à composer. »

Mme Paline nous regarda avec une expression de bonté infinie, et nous souriant :

« Ah! mes pauvres enfants, je vois bien que si je ne

m'en mêle pas, vous ferez des folies. Il faut compter dans la vie et vous oubliez que le loyer de cet appartement est de trois cents louis. C'est énorme; dans ce quartier surtout.

— Mais nous sommes en plein faubourg Saint-Germain, fit Esther.

— En plein faubourg Saint-Germain, répétai-je machinalement.

— Oui, cela est vrai. Je parle de ce loyer parce que mon devoir est de calculer pour vous, car sans cela!... Je ne trouve pas d'ailleurs que cet appartement soit trop cher.

— Relativement, il me semble bon marché, qu'en pensez-vous, mademoiselle ?

— Moi je pense qu'il est pour rien; c'est une trouvaille : ce salon de vingt-quatre pieds et cette énorme chambre du fond qui fera un atelier délicieux.

— Quant à cela, remarqua ma belle-mère, cette chambre du fond a pour nous une valeur inappréciable.... non, vraiment, trois cents louis ne sont pas un gros prix.

— Je crois, maman, que le concierge s'est trompé : cela vaut plus.

— En ce cas il faudrait se hâter, dis-je à mon tour. C'est une occasion qu'il ne faut pas laisser échapper; qu'en pensez-vous, madame?

— Il faut réfléchir, mes enfants. Je vous accorde du reste que nous ne retrouverons rien d'aussi convenable pour nos besoins.

— Je vous en prie, laissez-moi louer cet appartement qui plaît tant à Mlle Esther.

— Ah! que j'aurai de la peine à vous rendre économe; enfin!

— Si nous allions voir des orgues, mère?

— Petite folle, tu sais bien que nous avons rendez-vous pour ces cachemires. Pendant ce temps vous pourriez aller chez le propriétaire, mon ami, puisque, un peu contre mon gré, vous avez pris une résolution.... je crois qu'il faudrait conclure immédiatement. De là vous viendrez nous rejoindre chez le tapissier. Ne perdez pas de temps, car vous savez que nous devons choisir l'argenterie à cinq heures. Que de choses, mon Dieu, sans compter la couturière ! allons, au revoir, à tout à l'heure.

— Ne soyez pas long, » murmura Esther en me saluant d'un délicieux sourire.

Elle avait de ces petites choses-là qui me rendaient fou.

Je crois que durant les derniers jours qui précédèrent mon mariage, je fus pris d'un véritable vertige; je fus entraîné et je n'eus certainement pas le libre usage de mes facultés analytiques.

Un beau soir, dans le grand salon de la rue de Vaugirard encore vide de meubles et sonore comme une cathédrale, un notaire en cravate blanche, assis devant une petite table, ouvrit un large cahier blanc et à la lueur des deux bougies, lut notre contrat de mariage tandis que ces dames chuchottaient gaiement; puis, on se passa une grande plume d'oie et chacun apposa sa signature. La mienne était tellement petite et égratignée, — j'écrivais ainsi, — qu'au milieu de ces parafes elle avait l'air de s'être introduite sournoisement, par surprise, comme un convive inattendu à l'heure du dîner.

Un quart d'heure après, tandis qu'Esther, Timoléon, Cirbec, Prudent de la Sarthe, le notaire et trois ou quatre autres amis entamaient je ne sais quelle discussion, Mme Paline m'attira dans un coin et me dit :

« Mon cher ami, je n'ai pas voulu diminuer la no-

Quelques caisses à moitié déballées erraient dans l'antichambre, qu'une lampe sans abat-jour éclairait à peine. On se prenait les pieds dans des poignées de paille qu'on n'avait point songé à balayer; le notaire faillit tomber.

« Sais-tu que ta femme est charmante, fit Timoléon, lorsqu'il se trouva seul avec moi dans la rue. Charmante en vérité, fine, intelligente, spirituelle et riche par-dessus le marché. » Je pressais le bras de mon ami, n'osant répondre. « Et sa mère, ajouta-t-il?

— Ah, mon cher Timoléon, quand tu la connaîtras, tu verras quelle nature d'élite.... Elle est de grande famille : ma belle-mère est une de Martignac-Corbon branche cadette.... artiste comme sa fille, mais moins célèbre naturellement. Non, vois-tu, Timoléon, je suis trop heureux.... un peu trop. Si j'avais le temps d'y penser, je serais effrayé, mais je n'y songe pas; conséquemment....

— Conséquemment, tu n'as pas peur. Ce brave Babolain! ah, ce qui t'arrive là me fait furieusement plaisir. Qui aurait dit, il y a dix ans, qu'un jour tu.... moi j'aurais parié que tu resterais garçon.

— Oui, ce qui m'arrive est inouï; c'est un rêve, car enfin entre nous, — tu me connais assez pour pouvoir me juger — entre nous, je n'ai rien de séduisant, au contraire; je suis même ce qu'on appelle un drôle de corps. Tu te souviens, au collége? Et à l'École normale, ah grand Dieu!... on n'avait pas tout à fait tort. Eh bien, malgré tout cela ...

— Tu es le meilleur des hommes, petit vieux.

— Voyons, voyons, soyons sérieux, et parle-moi comme à un frère : pour quelle raison Esther peut-elle m'aimer? car elle.... c'est pourtant vrai, mon ami, elle m'aime; nous faisons un mariage.... d'amour! Je prononce ce mot-là bêtement, niaisement,

tu savais combien je t'aime! ah! si tu le savais! » Mais, hélas, il était impossible qu'elle le sût, car c'était loin d'elle seulement, et réfugié dans quelque coin, que j'osais exprimer par des mots ma tendresse.

Cependant, le matin du grand jour, comme j'arrivais en toilette, ma fiancée me dit :

« Mais, monsieur le marié, regardez-vous donc dans la glace, vous n'êtes pas pâle, vous êtes vert. »

Je crus remarquer qu'elle faisait cette plaisanterie pour dissimuler son embarras. La timidité a parfois des allures si étranges ; je sais ce que c'est! Je lui répondis : « Je suis si heureux, mademoiselle. » C'était une sotte réponse, j'y pensai plus tard, car le bonheur ne se peint pas nécessairement sur le visage en teintes verdâtres.

« Dépêchons-nous, dit Mme Paline, il ne faut pas nous faire attendre, mes enfants. Esther, mon fils, je n'aurai jamais la force de supporter tant d'émotions. Laissez-nous seules dans la même voiture, mon ami, que ma fille soit à moi pendant quelques instants encore, je vous en prie, et puis....

— Et puis nous serons moins chiffonnées, » ajouta Esther très-gaiement. Quoique j'en éprouve un peu de honte, je l'avoue franchement : ce fut pour moi une terrible torture que cette cérémonie où toutes les pompes divines et humaines se réunirent pour allier, — je cite les paroles du prêtre qui nous maria, — pour allier l'art à la science. Comment pouvais-je élever mon âme, alors que j'étais grelottant, blotti dans un coin de ce fauteuil doré, beaucoup trop grand pour moi, alors que toute une foule me dévisageait, et que ce gros diable de suisse, qui était à trois mètres, semblait toujours sur le point d'éclater de rire ?

A mesure que les splendeurs de cette journée se

déroulaient lentement, une terreur nouvelle s'emparait de moi : je n'avais jamais osé démasquer ouvertement ma tendresse qui s'était gonflée dans mon cœur d'autant plus violemment, en sorte que je voyais avec effroi arriver le moment d'une explosion dont je ne serais pas maître. Tout à l'heure, lorsque nous nous trouverions seuls ensemble, quel parti prendre? Ne devait-elle pas douter de mon amour? Rien ne lui prouvait, en somme, que j'en eusse pour elle. Pauvre chère Esther! que d'inquiétudes, de terreurs peut-être, dans cette âme trop fière et trop timide pour avouer ses faiblesses.

Mais aussi quel ravissement quand sonnerait l'heure de la confiance, quand nous pourrions nous dire les mille petits supplices délicieux qui avaient précédé le divin épanchement.

A deux heures du matin, la fête étant presque terminée, je m'acheminai doucement vers la grande chambre que nous devions occuper désormais. Pour égayer et sécher un peu cette pièce inhabitée depuis longtemps, on avait allumé un feu petillant devant lequel ma femme était assise et chauffait en regardant la flamme, sa petite bottine en satin blanc. Au bruit que je fis en entrant, elle détourna la tête : « Ah! c'est vous, fit-elle avec une moue indéfinissable, tout le monde est parti? »

Si naturellement que la question fût faite, je frissonnai.

« Oui, fis-je, oui, tout le monde, ma.... » Je ne savais pas comment l'appeler : le moment était solennel, la moindre maladresse pouvait avoir des conséquences incalculables. Pour plus de sûreté, je n'achevai pas ma phrase, et je m'approchai d'elle lentement, à petits pas, frémissant et tremblant comme un enfant qui ne sait pas sa leçon.

« Pourquoi toussez-vous toujours ainsi, fit-elle en me regardant fixement.

— Je ne sais pas; cela n'est rien, merci; j'y ferai attention.

— Oh, si vous en avez l'habitude, il ne faut pas vous gêner. »

Je compris à peine ce qu'elle me disait, car tout à coup je fus envahi par une étrange ivresse. Il me sembla qu'un immense besoin d'aimer, qui someillait en moi depuis mon enfance, éclatait maintenant. Je fléchis les genoux devant la jeune femme dont le cœur allait donner asile au mien, et lui prenant les deux mains dans les miennes, je penchai la tête et je pleurai. Je ne sais ce que je dis au milieu de ces larmes, qui loin de se tarir, coulaient de plus en plus abondamment.

Enfin je relevai la tête et je m'écriai : « Esther, ma femme chérie ! » tandis que je fouillais avec impatience dans les deux basques de mon habit pour y trouver mon mouchoir dont j'avais besoin pour m'essuyer le visage et nettoyer le verre de mes lunettes obscurcies par les larmes.

« Vous me pardonnerez de pleurer ainsi comme un écolier.... Cela est plus fort que moi. J'avais pourtant bien des choses à vous dire, mais je ne sais plus quoi. Il ne faut pas me mal juger; je fais si maladroitement les choses que l'on pourrait peut-être se méprendre.... C'est de joie que je pleurais.

— Oui, mais les autres croiraient que je vous ai battu, à vous voir dans un pareil état. » Elle dit cela d'une voix affectueuse. « Je ne suis pas fâchée le moins du monde. Tout cela veut dire que vous avez de l'affection pour moi, n'est-ce pas, mon ami? eh bien alors!... »

C'était la première fois qu'elle m'appelait son ami.

« Vous serez indulgente, mon Esther?... Tu.... tu vois, je tremble d'une manière absurde. J'ai si peur de ne pas trouver mes mots pour te dire que je t'aime; si peur de mal embrasser tes belles mains et tes grands cheveux!... Veux-tu me permettre de les baiser, dis? Tu ne peux pas savoir combien tu es belle! » Elle agitait son petit pied tout en souriant. « C'est ta beauté qui m'intimide, et ton esprit aussi. Me dire : « J'ai pour femme une artiste enivrée d'idéal.... elle me laissera pénétrer dans les trésors de son cœur.... pensées, émotions, tout entre nous sera commun. J'ai fait de fameuses économies de tendresses, ma chérie, depuis que je suis au monde! Tu verras, tu verras.... Je te dis : *tu*. Cela ne vous blesse pas?

— Pas trop, tant que nous sommes seuls; cependant quand il y aura du monde....

— Oui, oui, oh! sans doute.... Comme vous êtes bonne!

— Bonne ; qu'en savez-vous?

— Si vous ne l'étiez pas, me parleriez-vous avec douceur? Je sais bien qu'il y a en moi mille choses qui doivent vous déplaire, et si vous n'étiez pas indulgente, vous m'en feriez apercevoir. »

Je sentais avec inquiétude que je devenais bavard; mais il m'était maintenant impossible de me taire et de dissimuler mes impressions. « C'est trop de bonheur d'un coup, repris-je. Je suis ébloui comme un homme qui, au sortir d'une cave où il a toujours vécu, regarde le soleil en face.

— Vous êtes poétique, mon cher ami.

— C'est beaucoup dire; mais je le deviendrais, bien sûr, si tu me laissais penser avec toi. Ce qui est certain, c'est que j'ai toujours eu besoin de rêver; seul héritage que mon père m'ait transmis. Pauvre homme!

comme tu l'aurais aimé! il était professeur aussi, professeur à Orléans.

— Ah! vraiment?

— Oui, oui. Il eût même été un excellent professeur, s'il avait eu la force de se faire respecter par ses élèves; mais il était trop bon, trop doux; ses qualités morales n'étaient pas apparentes; tout cela était renfermé dans un pauvre petit corps souffreteux. Il fut noyé lors de l'inondation, et je me trouvai tout seul. Ce fut un moment bien terrible, je t'assure! Je vois encore son corps immobile, inanimé.... Je ne voulais pas y croire, je....

— C'est une mort affreuse. Mais que disiez-vous tout à l'heure à propos de rêves, je crois?

— Je ne sais plus.... Il eût été bien fier, mon pauvre père, s'il eût assez vécu pour te connaître et t'appeler : Ma fille.... Je me souviens qu'il me parlait toujours de....

— Il s'agissait de poésie....

— Ah! oui : je disais que j'avais beaucoup rêvé dans ma pauvre vie, quoique, à vrai dire, je n'aie fait qu'un seul grand rêve : celui d'être un peu aimé. Malheureusement ... je n'ai jamais trouvé d'occasion.

— Vous m'étonnez.

— Non, jamais. C'est que probablement je vous attendais, instinctivement. Oui, mon Esther, je t'attendais. Quel bonheur, que celui d'avoir souffert! Car, vois-tu bien, les souffrances passées sont une fortune dont on payera les joies de l'avenir. Les lois morales veulent que les sentiments s'équilibrent et se fassent contre-poids; le sourire n'est qu'une larme qui se sèche. Il faut avoir pleuré pour savoir être heureux, et c'est pour cela, ma bonne petite femme, que mon bonheur présent me trouble. Il me semble que je ne serai jamais assez riche pour payer tout cela.

— Nous en recauserons au moment de l'échéance, fit-elle gaiement. Mais comme vous êtes sensible, pour un philosophe! voilà encore vos yeux qui se mouillent! C'est une calamité cela. Voyons, séchez-vous, monsieur mon mari. »

Elle prit son petit mouchoir brodé qui sentait la verveine, et de sa main le promena sur mes yeux.

« Mon amour, mon amour, murmurai-je à son oreille, je voudrais mourir.

— Mourir! ah, ah, ah, vous avez le bonheur lamentable, et c'est une drôle d'idée que de vouloir commencer par la fin! Pourquoi me regardez-vous ainsi? Il y a devant vos yeux comme un voile de deuil.

— Oh! par exemple! n'allez pas croire cela. Ce sont tout simplement mes lunettes : souvent la réfraction de la lumière produit....

— Vous m'expliquerez cela plus tard. » Les coins de sa bouche s'abaissèrent imperceptiblement, la fossette qu'elle avait à la joue se creusa davantage.... « Justement, je voulais vous demander quelque chose.

— Quel bonheur! Que désires-tu? Au moins si cela pouvait m'obliger à un gros sacrifice! Je suis à toi : mets-moi à l'épreuve.

— Vous m'aimez donc vraiment?

— Je t'adore. Voyons, parle.

— Eh bien.... Il y a longtemps que je voulais vous demander cela; en me l'accordant, vous me ferez vraiment plaisir. »

Elle approcha son visage si près du mien que les boucles de ses cheveux frôlaient ma joue : « Mettez donc un pince-nez au lieu de ces affreuses lunettes, » dit-elle en laissant échapper un petit éclat de rire. « Voulez-vous faire cela pour moi? »

Et comme je murmurais avec un peu de confusion :

« Pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt. Mon Dieu! c'était si simple ! » elle reprit :

« C'est que vraiment ces lunettes vous donnent un petit air.... je ne vous fâche pas ?... un petit air de sacristain et d'alchimiste.... Mais je me tais, car vous êtes susceptible.

— Je ne croyais pas. Comme on se connaît peu! Oh! je vous en prie, dites-moi tout, tout ce que vous pensez de moi. Puisque ton mari a des ridicules, eh bien! moquons-nous de lui, parbleu! c'est le plus sûr moyen de le corriger »

La porte s'ouvrit avec fracas, et ma belle-mère entra tout à coup dans la chambre.

« Vous ici ! dit-elle en se retournant vers moi, qui étais toujours agenouillé au pied de ma femme. « Ne crains rien, mon Esther, ta mère est là, » et, m'invitant par un geste à sortir : « Je voudrais vous parler, monsieur. »

Je suivis ma belle-mère, ainsi que je le devais. Lorsque nous fûmes seuls dans le petit salon, où des bougies achevaient de brûler, elle se retourna et, mettant la main sur son cœur, elle dit :

« Vous m'avez fait mal, bien mal ! Mais, monsieur, quel démon vous pousse? que cachez-vous donc sous votre apparente bonhomie? Quel homme êtes-vous? » Ses yeux exprimaient l'effroi. « Quel monde avez-vous fréquenté? Dieu puissant! quel monde a-t-il pu fréquenter pour avoir l'audace de nous tromper ainsi !

— Je ne comprends pas très-bien, murmurai-je avec émotion, on m'a calomnié sans doute, expliquez-vous, ma mère.

— Ah! n'employez pas ce nom sacré ! Ne sentez-vous pas que c'est le cœur d'une mère qui saigne en ce moment, et aussi l'orgueil d'une femme bien née qui s'indigne? Mais les sauvages eux-mêmes respecteraient

ces derniers moments de la pudeur alarmée; ils rougiraient, sur mon honneur, de pénétrer, ainsi que vous venez de le faire, dans une chambre nuptiale, avant la bénédiction maternelle. Au-dessus du code écrit, qui autorise peut-être.... Ne m'interrompez pas.... qui autorise peut-être dans un certain monde des brutalités semblables, il y a, monsieur, le code de l'honneur et du savoir-vivre, et celui-là tient pour sacré le seuil de ce temple où la jeune fille éplorée verse une dernière larme, et offre son front à la bénédiction maternelle. Mais peu vous importe tout cela; ayant le texte de la loi pour vous, peu vous importe de tuer mon Esther. »

Quoique j'éprouvasse un certain respect, je dirai même une sorte d'admiration pour Mme Paline, il me parut évident que l'amour maternel l'aveuglait singulièrement; de sorte que je lui dis avec une grande franchise :

« Vous vous trompez, ma mère.

— Enfin, vous vous démasquez ! Voilà donc ce que cachait cette candeur diabolique dont vous vous êtes paré pour nous mieux séduire !

— Oh! madame! jamais.... permettez....

— Et maintenant vous relevez la tête, vous entendez piétiner sur nos cœurs.

— Mais votre erreur....

— Voilà les insultes qu'il me jette à la face ! Je n'étais pas assez éprouvée, mon Dieu ! Le jour même où il me ravit mon Esther, ma vie.... Je devais m'y attendre.

— Quelles insultes?... Moi, des insultes! Ma mère, calmez-vous.

— Non, je n'avais point assez souffert sous le joug de mon mari! Frappez, monsieur, accablez-moi, achevez votre œuvre, écrasez-nous sous votre main de fre-

chassez-moi maintenant, chassez-moi, je n'ai pour me défendre ni époux, ni frère. Vous êtes un tigre! mais, sur mon âme, je vous aime mieux ainsi. Du moins, vous n'êtes plus hypocrite.

— Je suis au désespoir, écoutez-moi.

— Non, monsieur, je ne veux pas vous écouter. Vous ne m'imposerez pas, j'espère, de vous écouter.... Non, ma fille, je ne te laisserai pas seule, sans défense; je lutterai.... oui, monsieur, je lutterai.... »

Elle ne put en dire davantage, et, fermant les yeux, elle s'affaissa sur un siége. Je commençais à perdre la tête : n'avais-je pas, en somme, commis quelque faute indigne d'un galant homme? Mes intentions étaient pures, il est vrai, mais je pouvais m'être trompé. Malheureusement le temps me manquait pour analyser ma conduite.

Cependant, l'état de Mme Paline était vraiment inquiétant : des mouvements nerveux l'agitaient tout entière; ses beaux bras se tordaient.

« Pardonnez-moi, lui disais-je, quoiqu'elle parût ne pas m'entendre, pardonnez-moi, écoutez-moi. » C'était, hélas! une attaque de nerfs, elle y était sujette. Ses dents claquaient, et l'on apercevait entre ses deux paupières soulevées le blanc de ses beaux yeux, ce qui était véritablement effrayant. Alors, je lui pris les mains, je la conjurai, je m'humiliai, j'avouai mon crime. Elle ne me répondait pas, et la crise allait croissant. Tout à coup — la nécessité vous rend ingénieux — j'eus une idée : je courus dans la salle à manger, qui depuis le dîner de la veille était restée dans un grand désordre, j'emplis un verre d'eau pure, j'y trempai une serviette, et, revenant en hâte vers la pauvre femme qu'il fallait à tout prix sauver, je lui cinglai vivement le visage de la serviette mouillée.

Quoique fort mal, elle tressaillit comme sous l'influence d'une décharge électrique, se leva immédiatement, et me lançant un regard où le mépris et la fureur ne se peignaient que trop clairement :

« Brutal, sot, dit-elle d'une voix sourde. » Puis elle sortit, et l'on entendit la porte de sa chambre qui se fermait avec fracas. Je restai stupéfait, tenant d'une main le verre à moitié plein, et de l'autre la serviette humide : « Pourvu qu'Esther n'ait point entendu cette scène; elle, si impressionnable, » pensai-je! Trois heures du matin sonnaient à une horloge voisine; je déposai ce que j'avais à la main et me dirigeai sans bruit vers la chambre de ma femme, à la porte de laquelle je frappai discrètement. Il faut parfois un peu de diplomatie : je ne pensais pas lui faire un mensonge, mais je voulais lui cacher une partie de la vérité. Je frappai une seconde fois plus nettement, mais pas plus qu'avant je ne reçus de réponse. Je voulus quand même tourner le bouton de la serrure; la porte, fermée à double tour, résista à mes efforts. Alors un mouvement d'indignation s'empara de moi; je me le reproche, car cette indignation était tout à fait inutile, et j'aurais dû avant tout chercher les causes de ce qui m'arrivait; mais j'étais encore jeune et orgueilleux! J'aurais voulu frapper encore, appeler, me faire ouvrir, et peut-être je l'eusse fait si je n'avais eu la crainte de m'exposer encore à la colère de Mme Paline, qui sûrement serait arrivée au bruit.

Mon pardessus était resté accroché dans l'antichambre, je le pris, m'en enveloppai, et rentrant dans le salon, où le vieux divan de la rue Saint-Sulpice avait été déposé, je m'y étendis. Chose singulière : lorsque je fus là, j'éprouvai une espèce de bien-être; j'étais soulagé comme l'est un homme que la nécessité force à remettre au lendemain une entreprise difficile.

Et même, en sentant ma tête s'enfoncer doucement dans les coussins, je me rappelais ce jour où Esther, étendue sur ces mêmes coussins, les égratignait de sa petite main blanche, tandis que sous le velours de sa grande robe de chambre j'apercevais les saillies de son corsage.

Je venais de me réveiller et j'étais en train de dénouer le foulard dont j'avais enveloppé mon crâne, lorsque ma femme entra brusquement dans le salon.

« Qu'avez-vous fait hier au soir, dit-elle, qu'avez-vous fait, mon ami? Ma mere a passé une nuit horrible. Comment vous êtes-vous oublié jusqu'à en arriver aux brutalités et aux violences; car ma mère parle de violences et de brutalités. Ne pouvez-vous, ne serait-ce que par affection pour moi, résister aux emportements de votre nature? »

Précisément, je me préparais à demander à Esther d'amicales explications au sujet de cette porte fermée, mais en apercevant sur son charmant visage les traces évidentes d'un profond chagrin, je fus complétement désarçonné.

« Ma chère amie, dis-je, ne vous affligez pas avant de m'avoir entendu; voici ce que c'est....

— Oh! taisez-vous, fit-elle en plaçant sa main devant ma bouche. Voudriez-vous, par hasard, me faire douter des paroles de ma mère? Elle m'a tout raconté. Hélas! je sais bien que les hommes tiennent à honneur de ne jamais céder, et préfèrent pousser l'énergie jusqu'à l'injustice. Vous ne vous reprochez rien, dites-vous, mais....

— Je n'ai rien dit qui pût....

— Ayez la loyauté de ne pas dénaturer les faits. A qui ferez-vous croire, mon ami, que, sans raison aucune, ma pauvre mère, si bonne et si indulgente, quoi-

qu'elle ait tant souffert, puisse se trouver dans l'état où elle est. Elle vous aimait si sincèrement! Ah! vous ne savez pas ce qu'il y a dans son cœur de nobles vertus! Sa susceptibilité en tout ce qui touche aux choses du cœur n'est-elle pas la preuve la plus évidente de sa délicatesse?

— A coup sûr. Mais voici ce qui s'est passé. Ma bonne amie, ne me....

— Toute explication de votre part serait une accusation détournée, vous devez le comprendre.

— Moi, accuser votre mère?

— Alors vous voyez bien que vous regrettez ce qui s'est passé.

— Assurément; mais je ne peux pas comprendre que....

— Vous ne pouvez pas avoir assez de courage pour reconnaître un tort même involontaire, pour aller trouver ma mère simplement, loyalement, et lui exprimer vos regrets? Vous ne pouvez, au lendemain de notre mariage, me sacrifier un peu votre orgueil?... Eh bien, moi, je sais que vous pouvez faire tout cela, et.... tu le feras, n'est-ce pas? »

Rien ne peut rendre la tendresse du regard qu'elle m'adressa. Il eût été monstrueux de résister à sa prière. Je courus offrir mes excuses à Mme Paline, qui les accepta sans trop de peine. Ce petit incident n'eut pas de suites fâcheuses, mais il me fit comprendre que je devais maintenant agir avec une grande prudence, si je voulais ne blesser personne.

IX

Cependant il régnait dans l'immense appartement de la rue de Vaugirard un désordre inqualifiable. Tandis qu'on apportait pièce à pièce l'orgue monumental qui devait occuper le fond du salon, les serruriers démontaient les fenêtres pour faciliter la pose des vitraux gothiques. Les tapissiers déclouaient les tapis et les tentures disposés le jour du mariage, les peintres dressaient leurs échelles pour transformer le plafond en un ciel d'azur parsemé d'étoiles d'or; et au milieu de tout cela, on défaisait des caisses, on ouvrait des ballots. Grâce à l'infatigable activité de ces dames, qui du matin au soir parcouraient Paris et achetaient à profusion, les paquets de toute espèce et de toute grosseur arrivaient à chaque instant. On les déposait au hasard, un peu partout, les uns sur les autres, mais plus particulièrement dans la salle à manger, qui était devenue le dépôt central. Il y avait là des montagnes de vaisselle dorée parmi les cartons à chapeau, des cristaux sous des paquets de linge, des vêtements, des tableaux, des chevalets, des manchons et des gravures écrasées sous la batterie de cuisine. Tout cela était tellement confondu dans la paille et le papier, qu'il était impossible à première vue de rien distinguer. Jamais je n'aurais pensé qu'il fallût autant de choses pour installer un ménage. Cependant on empilait, on empilait, et la marée montait

toujours. Ce qui me contrariait, c'est que mes livres et mes papiers gisaient tout au fond, sous le chaos de la salle à manger. Je recevais d'ailleurs les paquets et je payais les notes avec une sorte d'enthousiasme bien naturel, assurément, car.... depuis deux jours Esther m'avait laissé comprendre l'amour qu'elle ressentait pour moi. J'étais désormais l'époux, le compagnon de cet être supérieur qui, cherchant l'exquis jusque dans les choses ordinaires de la vie, ne pouvait se plaire qu'au milieu des splendeurs de l'art, dans un milieu d'or et de soie. Il devait y avoir dans tous ces paquets de véritables merveilles!

Mon indifférence naturelle pour le confortable et le luxe m'était douloureuse maintenant. N'était-ce pas le signe d'une grossièreté intellectuelle sans doute ineffaçable? J'en étais inquiet. Du reste, pas un nuage n'avait obscurci notre horizon. Il est vrai que je veillais avec une extrême attention sur mes moindres gestes et mes moindres paroles. Il faut dire aussi que ces dames étaient toujours dehors.

Ce qui me ravissait, c'est que ma femme commençait à se confier à moi, et j'entrevoyais les premiers symptômes d'une grande intimité morale. Un soir qu'elle déroulait ses cheveux, elle me dit :

« J'ai fait une grande faute, vois-tu, mon ami, lorsque j'ai ébauché mon Caïn. On se laisse aller à des enthousiasmes vraiment absurdes. Le dessin ne peut me suffire! Voyons, tu me connais assez maintenant pour m'apprécier : crois-tu vraiment que les sécheresses du dessin puissent me satisfaire? »

Ce n'était pas seulement de l'amour, c'était aussi de l'amitié, c'était une confiance aveugle en mon jugement. Si elle avait su combien j'étais ignorant sur cette grave question de la couleur et du dessin! si elle avait pu supposer que ces deux mots n'avaient

même pas un sens précis pour moi! Et cependant, en ce moment-là je crus tout comprendre: rien n'était plus simple, plus clair, plus lumineux.... Je lui répondis avec conviction :

« Assurément, le dessin ne peut te suffire, ma chérie, il ne peut te suffire; il est au-dessous de toi.

— Tu dis des bêtises. Il n'est ni au-dessus ni au-dessous.... Tiens, regarde donc, mes cheveux ne font pas mal, relevés ainsi. Je dis simplement que le dessin n'est pas mon affaire. Moi, vois-tu, j'ai le tempérament des Vénitiens; la couleur est ma vie

— Est-ce que tu ne pourrais pas te coiffer toujours comme cela? Tu es si jolie!

— Ça ne tiendrait pas.... Oui, le tempérament des Vénitiens, je le sens, je.... Au fait, ça tiendrait peut-être. Il faudra que j'essaye avec de grandes épingles. Sais-tu ce qui ferait admirablement avec cette coiffure? Ce serait une pluie, une profusion de perles.

— Tu crois? Eh bien, mais il n'y a rien d'impossible à cela.

— Monsieur, vous êtes un prodigue! Tu comprends bien que je ne me mettrais pas sur la tête les premières perles venues, et une parure comme celle qu'il me faut coûterait trop cher. Non, non, soyons raisonnables, et, quant à présent, ne songeons qu'à la décoration et à l'ameublement de l'appartement; c'est une grosse affaire. Et puis, dépense pour dépense, ne serait-il pas infiniment plus sage d'avoir une voiture et un cheval? Dans un quartier aussi désert que celui-ci, cela est une sécurité : on peut avoir besoin tout à coup d'un médecin; que faire? Perdre à chercher un fiacre introuvable deux grandes heures durant lesquelles on a le temps de mourir vingt fois? La seule pensée vous donne le frisson. Ma

mère n'est pas aussi bien portante qu'on pourrait le croire. C'est encore une santé avec laquelle il ne faudrait pas jouer! »

Ce que je trouvais admirable dans mon Esther, c'est cette puissance d'imagination, et en même temps l'aisance tout aristocratique avec laquelle elle improvisait des fenêtres pour y jeter l'argent. Réduit à mes propres ressources, je fusse mort sous le fardeau de ma fortune, sans trouver le moyen d'en diminuer le poids: « Mais vous avez toujours une calèche à vos ordres, lui dis-je.

— Sans doute, nous la louons, et c'est horriblement cher. Toi, de ton côté, mon ami, tu dois dépenser en cabriolets un argent fou?

— Moi! non, je ne prends jamais de voiture.

— En vérité! Mais ce n'est pas tout: il faut songer qu'un cocher sera ici comme un second valet de chambre, et dans cette maison-ci un seul domestique mâle est tout à fait insuffisant. Si tu veux tuer Joseph, tu n'as qu'à l'obliger à continuer le métier qu'il fait. Mais je bavarde là follement. C'est au maître de la maison à décider ces graves questions. »

Tout en parlant ainsi, elle avait continué à se coiffer: « Eh bien, ma foi, cela tient très-solidement. Comment me trouves-tu, accommodée de la sorte? Cela me change joliment, n'est-ce pas?

— Tu es admirable, » fis-je avec enthousiasme.

Elle s'approcha de moi, et me prenant la tête comme on fait avec un enfant:

« Ne vas pas faire la folie de m'acheter des perles, au moins! Tu ne t'y connais pas, tu ignores même où cela se trouve, tandis que moi, je sais où sont les bons coins.... Eh bien, voyons, tu ne m'embrasses donc pas? »

Que n'aurais-je pas fait pour mériter un bonheur

semblable! Oui, oui, elle aurait une calèche à elle, des valets; et j'irais la voir passer dans son brillant équipage. Il fallait qu'elle fût reine par le luxe comme elle l'était par le talent et la beauté. Elle aurait des perles, des diamants, des parures; sa chambre, tapissée de satin, serait un temple digne d'elle. Comment avais-je pu jusqu'à présent contraindre ces deux femmes à monter en fiacre!

Bientôt ce tempérament vénitien dont Esther avait parlé me revint à l'esprit, et je m'aperçus que décidément je n'avais aucune notion sur le sens de ces mots Je ne pouvais cependant pas rester dans l'ignorance de ces questions indispensables à notre intimité morale, à la communauté d'idées et d'émotions qui devait nous unir. Qu'entendait-on au juste par la couleur et le dessin? Les vacances me donnaient du loisir, je résolus de me mettre à l'étude; j'achetai le livre du docteur Brücke, je me procurai : *La Chromatique et la Chromatographie* de George Fied, *l'Optique*, de Newton, et je fus bientôt complétement absorbé. Ce fut un véritable bonheur. Satisfaire en même temps mon besoin de travail, qui avait toujours été le pivot de ma vie, et lui prouver ma tendresse par une étude qui me rapprochait d'elle!

Malheureusement, dans cet appartement encombré de paquets et d'ouvriers, il m'était impossible de trouver un seul petit coin où je pusse travailler à l'aise. Ayant brisé plusieurs assiettes dans la salle à manger avant de rentrer en possession de mes livres et de mes papiers, chassé successivement de toutes les pièces où le vacarme me poursuivait, je pris le parti de m'installer sur une grande malle, dans un petit cabinet ouvrant sur l'antichambre, éclairé par une porte vitrée, et destiné à servir de fruitier. C'est à cette porte que presque chaque jour, venait frapper mon brave Ti-

moléon, qui était devenu rapidement le familier de la maison.

« Bonjour, petit vieux, disait-il, ces dames sont chez elles? Tu travailles; ne te dérange pas. »

Et ces dames, en le voyant entrer, s'écriaient toujours en riant de tout leur cœur : « Ah, le voilà, le voilà, comme il arrive à point! » C'est qu'en effet il avait l'art de se rendre utile, indispensable : il plantait des clous, racontait des histoires avec une verve incroyable, soulevait les meubles, transportait les tapisseries ou, grimpant à l'échelle, allait écrire sur le mur, à l'aide d'un morceau de craie, les indications que lui dictait Esther :

« Tracez une raie verticale, disait-elle; bien. Maintenant, écrivez au milieu du panneau de gauche : brun rouge avec une pointe.... Dieu! que vous écrivez lentement!

— C'est que l'échelle tremble, marquise. » Il avait trop de gaieté pour que ses plaisanteries fussent blessantes. « Une pointe de quoi?

— .... De cobalt; c'est cela. Tracez une autre raie à cinquante centimètres de la première, et entre les deux, écrivez : boiserie sculptée.... Fort bien. Maintenant, dans le panneau de droite, mettez : drap d'or à ramages noirs et rouges. Descendez vite et venez voir l'effet.

— A vous dire le vrai, chère marquise, je ne trouve pas que depuis cinq minutes ce mur ait notablement changé d'aspect.

— Vous êtes un bourgeois, vous n'avez pas la foi. Venez dans l'atelier, nous aider à ranger les toiles. »

Timoléon se livrait à des enfantillages si bouffons, racontait des choses si plaisantes, que ces dames oubliaient de sortir, et bientôt on entendait sonner sept heures du soir à l'horloge des Carmes.

« Croyez-vous qu'il y aurait indiscrétion à vous de

mander à dîner? murmurait notre ami avec une timidité affectée.

— Quelle plaisanterie ! Ce bon monsieur Timoléon ! Qu'est-ce que nous avons à dîner, ma fille?

— Ah ! mon Dieu ! mais j'ai oublié de commander le dîner, et toi, maman, y as-tu songé ?

— Assurément non, ma mignonne; j'ai même envoyé la cuisinière chez le tapissier.

— Et Joseph qui est chez le dentiste, où on lui arrache une dent.

— Une dent ! les trente-quatre y auront passé; il est parti depuis midi. Nous voilà bien ! » On éclatait de rire.

« Mesdames, s'écriait Timoléon, ce qui nous arrive est adorable. Je ne connais pas de situation plus artistique. Avez-vous du beurre, des œufs, un peu de safran et du poisson frais? J'excelle à faire la bouille-à-baisse.

— Voyons, soyons sérieux, observait ma belle-mère en se retournant vers moi. Mon ami, vous allez courir au plus proche restaurant, et pendant ce temps-là nous mettrons le couvert.

— C'est cela, bravo ! » Esther battait des mains, retroussait ses petites manchettes, sautait par-dessus des objets de toute sorte, suivie de sa mère, toujours digne et souriante, qui murmurait : « Ce cher Timoléon ! quel entrain, quelle gaieté ! »

Quand j'avais rencontré mes bottes, trouvé mon chapeau, découvert ma cravate, je m'enfuyais, et une demi-heure après je revenais escorté d'un garçon portant un énorme panier. Moi-même j'avais deux bouteilles sous le bras et un tire-bouchon dans mon gousset. On ouvrait avec précipitation le grand panier, et l'on en sortait tout ce que le restaurateur avait bien voulu y mettre. Il s'ensuivait le plus étrange des dî-

ners : point de potage, mais un homard, des crevettes, un pâté monumental, trois petits pains, pas une goutte d'eau. Timoléon était étincelant, ces dames se pâmaient, chacun tirait à soi la pièce de toile qu'à défaut de serviettes, on avait déroulée sur ses genoux.

Je ne sais pourquoi, je me sentais glacé par cette gaieté folle, je perdais l'appétit, le sourire me devenait impossible. Ce n'était pas seulement de la gêne et de la contrainte que j'éprouvais, mais une véritable tristesse.

Il était bien naturel qu'ils se moquassent un peu de ma piteuse mine, et je ne m'en étonnais pas; mais ils doublaient mon embarras sans me rendre plus gai pour cela. Le repas terminé, Esther se mettait au piano, et Timoléon, me prenant à part, disait :

« Écoute, mon cher, je peux t'assurer que tu es complétement ridicule avec tes airs contrits. Je te dis cela parce que nous sommes de vieux amis. Tu choques énormément ces dames.

— Est-ce que tu le crois vraiment? Je n'avais aucune intention de....

— J'en suis sûr. Cela te regarde, tu comprends, mais fais-y attention, petit vieux.

— Je suis désolé, Timoléon. Tâche d'arranger cela, mon ami. Tu sais tout expliquer, toi ! Dis-leur que c'est plus fort que moi, que j'avais la migraine, que je suis souffrant; dis-leur n'importe quoi, mais avant tout, qu'elles ne soient pas choquées. »

A mesure que les jours et les semaines se succédaient, j'éprouvais à de rares intervalles un certain sentiment de malaise. Plus que jamais j'étais épris de ma femme, mais la fièvre des premiers moments commençait à s'éteindre; les éblouissements causés par la transformation subite de toute ma vie s'étaient un peu calmés; je retrouvais la terre sous mes pieds, et

en même temps mes goûts et mes habitudes d'autrefois me tiraient un peu par la manche. Parfois, au milieu de ce désordre qui changeait d'aspect sans diminuer pour cela, je me rappelais ma chambrette de célibataire, étroite, nue, mais si bien rangée ; ma table, mes livres, mes papiers étaient là sous ma main. Ah ! j'aurais donné beaucoup pour vivre bien doucement, sans fracas, dans quelque petit appartement modeste où l'intimité est facile, où l'on se sent chez soi. Il me semblait qu'en un pareil milieu j eusse possédé ma femme plus complétement. Lorsque je passais dans une rue et que j'apercevais, au troisième étage, ces fenêtres à rideaux bien blancs, encadrées de volubilis et ornées de giroflées, je ne pouvais en détacher mes yeux. Comme on devait être à son aise, là-haut !

Il y a des âmes d'envergure différente : celles-ci se plaisent aux grandes entreprises, aux vastes projets, il leur faut de la place pour déployer leurs ailes, et les champs infinis de la fiction et de l'idéal leur deviennent bientôt un espace nécessaire. L'impossible du rêve les attire ; ils le regardent en face, sans trembler ni frémir, comme font les aigles qui fixent le soleil Ce sont là de beaux êtres privilégiés, et nécessaires sans doute à l'équilibre moral du monde. Mais à côté de ces oiseaux de haut vol, que de moineaux qui ne peuvent dépasser les gouttières, et doivent vivre heureux des miettes oubliées çà et là !... J'étais né moineau, fait pour voleter à deux pieds de terre, dans les petits chemins fréquentés et bordés de haies.

Mon orgueil n'en était plus blessé, quoique j'eusse parfois rêvé les profondeurs du ciel. Mais j'étais affligé qu'un aussi grand obstacle me séparât d'Esther. Cependant l'aurais-je autant aimée si la nature l'avait faite moins différente de moi ?

Je retournais cette question sous toutes ses faces. Ce que je ne pouvais nier, c'est la contrainte toujours croissante que j'étais obligé de m'imposer pour partager la vie et les goûts de ces dames. L'interminable décoration de l'appartement, la présence éternelle des ouvriers, ces projets et ces plans sans cesse modifiés me mettaient à la torture. J'avais beau faire, je ne pouvais plus me le dissimuler.

On avait acheté la voiture et le cheval, une bête superbe dont les impatiences me faisaient trembler, et un cocher irréprochable, qui m'intimidait tout autant, avait augmenté le personnel de la maison. C'était un très bel homme, recherché dans sa mise, froid, grave et doué d'une distinction inimitable. Vis-à-vis de ce personnage, je sentais la nécessité de conserver mon rang, je m'étais même efforcé de lui parler en maître, ainsi que le faisaient ma femme et ma belle-mère J'avais remarqué leur façon glaciale et tout à fait aristocratique de lancer cette phrase : « Louis, vous attellerez pour deux heures, » et leur geste qui soulignait cet ordre, et leur manière de renverser la tête, comme on fait lorsqu'on appelle quelqu'un qui est tout là-bas. J'avais analysé tout cela; mais au moment d'imiter mon modèle j'éprouvais une honte insurmontable; il me semblait que j'allais commettre quelque vilaine action. Pourquoi humilier cet homme qui, physiquement au moins, m'était bien supérieur? N aurait-il pas pu croire que j'étais jaloux de lui? Alors j'employais mille petites périphrases :

« Est ce que vous pourriez être prêt pour telle heure? » disais-je.

J'évitais de l'appeler par son nom, ce qui me semblait arrogant dans ma position. « Vous ferez plaisir à ces dames en étant exact.... Allons, au revoir. » Et je m'en allais en lui souriant. Tandis que je lui parlais

ainsi, son silence, son imperturbable gravité avait quelque chose d'effrayant. Que de chagrins, que de tortures morales peut-être dans le cœur de cet homme, assurément déclassé!

Il m'était impossible de passer à côté de lui comme devant une borne, sans lui adresser la parole; et soit qu'il lavât dans la cour les roues de la voiture, attelât le cheval ou montât sur son siége, je disais : « Ah! ah! vous lavez les roues, » ou bien : « Vous aurez bien chaud aujourd'hui. »

C'était inconvenant. Mme Paline, à qui rien n'échappait, me le fit bien comprendre; mais le moyen de faire autrement?

J'étais ainsi pour mes deux domestiques. En certains moments, en vérité, j'aurais voulu prendre leur place pour m'éviter la vue de leur servilité, que je me reprochais. Si l'un deux se levait à mon approche, je disais tout bas : « Mais restez donc assis, est-ce la peine de vous déranger! »

J'analysai cette impression et je constatai qu'il y entrait beaucoup d'orgueil : les égards de ces braves gens étaient comme une sorte d'ironie; leur respect payé contrastait trop violemment avec les railleries sans nombre dont j'avais été le but toute ma vie. J'avais conscience d'être plus ridicule encore sous le panache dont ils ornaient ma coiffure. Que de fois j'ai attendu que le valet de chambre ou le cocher fussent hors de la cour ou de l'antichambre, pour sortir sans crainte d'être salué par eux!

D'ailleurs, j'eusse été révolté qu'on n'eût pas pour ces dames les égards et les respects dont je ne voulais pas pour moi. Lorsque j'entendais le roulement de la calèche rentrant dans la cour, que j'apercevais ma femme et sa mère dans leur brillante toilette, étalées sur les coussins, je frissonnais de plaisir. Je sou-

levais le rideau, je collais l'œil contre la vitre, épiant les moindres mouvements de leur allure triomphante. Je ne me disais pas : elles me doivent tout. Je n'ai jamais eu autant de bassesse dans le cœur. J'étais à cent lieues de compter sur leur reconnaissance, puisque j'étais payé par le plaisir que me causait leur vue; mais j'étais fier d'elles, et j'eusse aimé qu'un public enthousiaste les acclamât, à la condition de rester spectateur inconnu, derrière mon rideau, vêtu de ma redingote râpée où j'étais si bien.

Sous mille prétextes je me réfugiais dans mon petit coin, car là seulement j'étais vraiment chez moi. Vainement ma pauvre Esther m'avait imposé une robe de chambre en damas gris à ramages verdâtres, avec des manches à la Véronèse, alors fort à la mode dans le monde des arts. Vainement elle m'avait donné des pantoufles indiennes se terminant en pointes effilées. J'évitais toujours d'endosser ce costume, qui me pesait sur les épaules comme un cilice de plomb. Je m'en parai deux ou trois fois pour déjeuner; mais je me trouvai tellement gêné et tellement ridicule sous ces ornements somptueux, qu'il fut impossible de me les faire reprendre.

X

Le congé de plusieurs mois que l'on m'avait gracieusement accordé à l'o casion de mon mariage allait enfin se terminer. Je dis : enfin, car, en dépit de mon

amour pour ma femme et de ma respectueuse affection pour ma belle-mère, il faut bien avouer que j'attendais avec une grande impatience la reprise de mon cours. De plus en plus incapable de partager la vie de ces dames, ignorant tout des distractions ordinaires aux gens riches, pourchassé dans ce grand appartement, je souffrais beaucoup de mon désœuvrement, qui m'obligeait à l'existence la plus piteuse. Mon esprit, me disais-je, a besoin des aliments sains et substantiels de la science, de l'analyse exacte, du raisonnement inflexible. C'est par là seulement que je peux arriver à l'intuition des arts; il faut savoir procéder, aller du connu à l'inconnu. Ai-je été sot de me jeter tête baissée, sans boussole et sans guide, dans le chaos de l'impressionnabilité sentimentale; j'aurais pu tout compromettre.

Mais que je me sentis heureux et léger lorsque je me retrouvai dans ma large robe noire, que j'eus extrait du petit carton vert où elle sommeillait ma toque professorale, glorieuse et légèrement décousue! Au fond de ce petit carton il me sembla que je retrouvais la conscience de moi-même. Mes collègues me félicitaient, me tendaient la main, et ces banalités me charmaient. La salle de classe me parut riante, harmonieuse à l'œil..... cette bonne classe hospitalière et sonore, avec ses murs décorés d'une belle et solide teinte jaunâtre, avec son plafond reblanchi et sans étoiles d'or. Je me sentais à l'aise, chez moi; mon regard errait avec complaisance sur ces bancs tachés d'encre, sur ces fenêtres grillées, sur ce parquet grisâtre.... C'est ainsi que le guerrier qui revient d'une expédition lointaine et glorieuse s'arrête avec émotion devant les noyers et les toits de chaume de son village, témoins de sa vie passée. Il arrive même ceci dans l'esprit du guerrier, c'est que en face de ces cabanes

et de ce clocher, ses succès militaires prennent une certaine teinte héroïque.

Pareillement, tandis que je professais, avec l'assurance d'un homme qui ne sera ni interrompu ni discuté, ma situation d'époux et de maître de maison devenait rayonnante jusqu'à m'éblouir.

Avec la tâche régulière et quotidienne, l'ordre et le calme revinrent un peu dans ma vie. Le travail, en réveillant mon énergie de professeur, me détachait de mille préoccupations qui m'avaient trop complétement envahi.

Je n'aimais pas moins ma famille, mais ma personnalité retrouvait un peu d'assiette. Souvent même, lorsque la conversation de ces dames s'élevait jusqu'à ces régions artistiques où je n'avais pas encore pu pénétrer, loin de m'obstiner à les suivre, je m'esquivais poliment par la pensée, et je songeais à la leçon du lendemain, à quelque démonstration nouvelle; ou bien encore je me laissais aller à remonter au gré de mes souvenirs vers ces années d'école qui n'étaient point aussi sombres que je l'avais cru.

« Quand j'ai l'honneur de vous parler, mon gendre, vous seriez aimable de m'accorder la grâce d'une réponse, disait tout à coup Mme Paline.

— Mille pardons! Oui, sans doute, vous avez raison. Je pensais....

— Ah! j'ai cru que vous dormiez. Vous devriez prendre des amers : votre sang s'épaissit. »

Malgré ces avertissements, je me réfugiais de plus en plus dans un monde à moi, et je me faisais à côté de ces dames une existence à part. De temps en temps, lorsque je m'apercevais de mes absences, j'avais de véritables remords. Alors je rentrais dans la vie de famille comme par effraction, j'éclatais en questions de toute sorte sur l'ameublement, les domestiques, les

toilettes; je trouvais des adjectifs étonnants pour qualifier ce qui m'entourait, et, dans mon empressement à payer ma dette d'admiration, presque toujours je dépassais le but et blessais ces dames profondément.

Je crois qu'à cette époque je fus vraiment insupportable. Je les aimais pourtant de tout mon cœur, mais on ne peut changer complétement sa nature. Ah! si elles avaient pu comprendre avec quel bonheur je leur abandonnais ce train de maison; avec quelle jouissance, du fond de ma coquille, je contemplais leur luxe! Il n'y avait pas jusqu'aux domestiques dont je n'eusse plaisir à constater le bon air, depuis que je ne les considérais plus comme étant les miens. Mais elles ne pouvaient lire en moi! Je fus pourtant bien sincèrement touché, bien reconnaissant pour leur bonté, lorsqu'elles m'introduisirent dans le beau cabinet qui avait été préparé pour moi, qu'elles me montrèrent la table recouverte de velours vert, où je devais travailler, et le fauteuil énorme, sculpté comme une rosace de cathédrale, où je devais m'asseoir, et la peau de lion où mes pieds reposeraient, et la lampe byzantine qui pendait du plafond, et les sabres turcs, et les pistolets circassiens qui décoraient les murs.... Est-ce ingratitude, égoïsme, vice de nature? je ne sais, mais ce jour-là même je m'installai définitivement dans le fruitier. Sur les planches, je rangeai mes livres et mes papiers, je disposai dans le coin une petite table, une chaise de paille, je fermai à double tour la porte de ce sanctuaire, et je mis la clef dans ma poche.

Après avoir pris ce grand parti, je ressentis la joie de l'homme libre qui, pour toujours, vient d'assurer son indépendance. Et cependant, je le jure, j'adorais ma femme.

Vers cette époque, le grand salon fut relativement mis en ordre, les murs sur lesquels Esther devait exé-

cuter des peintures restèrent nus, il est vrai, mais les fauteuils gothiques et les ottomanes, les tapis d'Orient, les crédences et les lustres furent placés régulièrement, et ces dames se mirent à recevoir. Contre mon attente, il y eut d'abord énormément de monde, et dès le premier jour j'eus à saluer une dame polonaise inimitable sur le violon, un comte italien, deux artistes valaques, un major prussien qui dessinait le paysage et jouait du basson. Ces soirées promettaient vraiment de devenir fort brillantes.

« Comment connaissez-vous toutes ces personnes, mon amie? dis-je à ma femme. Vous n'avez pourtant pas beaucoup voyagé?

— Il paraît, mon cher, que ma petite réputation suffit à attirer tout Paris; je ne peux rien à cela. Dans notre monde d'artistes, cela se passe ainsi. On sait déjà que je veux exécuter des peintures décoratives, et beaucoup de curieux viennent sans doute pour cela. J'ai même dû leur exhiber mes ébauches. Dans l'enseignement, vous n'avez pas de ces ennuis-là, vous n'êtes pas comme nous en évidence. Enfin, ce sont les inconvenients du métier.

— Sais-tu que dans ton salon tu es comme une reine au milieu de ses sujets? Si j'étais jaloux! ah! ah! ah! tu es assez belle pour.... Tu vois bien que je plaisante.... Mais je ne savais pas vraiment que ton talent fût aussi populaire.

— Voilà ce que c'est que de ne pas lire les journaux, monsieur le savant : *la Ferme-Modèle* m'a consacré un long article qui n'est pas trop mal tourné, ma foi.

— Et tu ne m'en as rien dit! Voilà donc enfin le succès et la célébrité qui couronnent tes efforts. Ah! que je suis heureux, ma chère Esther! Il faut aux artistes la gloire, l'éclat, le triomphe, et je comprends bien cela. »

. Ces réceptions m'apparurent alors sous un aspect nouveau : elles étaient la constatation du talent de ma femme; et quoique j'eusse à triompher de mille répugnances, je considérai comme un devoir d'y faire bonne contenance. Je m'efforçais d'être aussi simple que possible. Je savais bien que tous ces artistes n'étaient point venus pour moi, mais qu'ils avaient été attirés uniquement par le talent de ma femme, c'était donc à elle à faire les honneurs de son salon; mon rôle était tout à fait secondaire et dans le fond de mon cœur j'en étais enchanté. Je ne négligeais rien cependant pour aider Esther dans ses délicates fonctions; je tâchais de trouver pour chacun une phrase aimable et, dans l'embrasure des fenêtres, je parlais avec chaleur sur le seul sujet qui pût les intéresser, à savoir le talent de ma femme et la peinture décorative Ce n'était pas un mince labeur! Quoique je misse à remplir ma tâche une grande énergie, il était évident qu'elle était lourde pour moi, car Esther, en passant près de moi, me dit un soir :

« Le nœud de votre cravate se défait. Mais, dites-moi; j'ai honte, mon pauvre ami, de te faire veiller aussi tard; tu te lèves de grand matin; vraiment, ne te crois pas obligé de vider le calice jusqu'à la dernière goutte au moins; en t'esquivant adroitement, personne ne te remarquera.

— Rien ne t'échappe, mon ange! Je parle, je parle pour me tenir éveillé, mais, en vérité, je tombe de sommeil

— Ne te gêne donc pas, je t'en conjure. »

Quoi, même au milieu de cette soirée où on l'entourait d'hommages, elle avait une pensée pour moi! « Quel bon cœur, » pensai-je, en exécutant une retraite savante.

L'autorisation que m'octroyait ma femme me faisait

d'autant plus de plaisir que je n'étais pas habitué à veiller et que deux fois déjà, le lendemain de ces soirées, je m'étais levé trop tard et étais arrivé au collége cinq minutes après l'heure, ce qui m'avait profondément humilié. J'avais pour la ponctualité un respect religieux. Je me rappelai un réveil-matin que j'avais acheté en province au début de ma carrière, et pour éviter tout accident nouveau, je résolus de m'en servir comme je faisais autrefois. Je disposai donc le petit meuble bien soigneusement, derrière le rideau et je me tins éveillé pour prévenir Esther qui, certainement, comprendrait la nécessité qui me faisait agir.

Le diable voulut qu'au moment où elle rentrait je fusse endormi profondément. Le lendemain matin, à six heures et demie précises, je fus réveillé tout à coup par un vacarme épouvantable avec lequel je n'étais plus familiarisé, et tandis que la conscience de la réalité me revenait lentement, ma femme, réveillée tout à coup, s'écria :

« Qu'y a-t-il? mon Dieu, qu'y a-t-il?

— Mon ange, calme-toi, ce n'est rien, dis-je en souriant pour la rassurer plus sûrement... Voyons, Esther, ce n'est qu'un petit réveil-matin. Je voulais te prévenir hier au soir et je me suis endormi. Je suis désolé, ma chérie, et je te demande pardon. »

Ces paroles de conciliation, accompagnées par le carillon de la maudite machine, loin de la calmer, n'avaient fait qu'exciter ses nerfs : « Le sot, » disait-elle en accompagnant ces paroles de gestes désespérés. Et dans la chambre voisine, qui était celle de Mme Paline, on distinguait les clameurs confuses d'une voix en détresse. Bientôt la cloison résonna sous les coups qu'on lui portait, et les sonnettes de la maison se mirent à carillonner.

Tremblant, pour le coup, je me jetai hors du lit et, à la lumière du jour qui commençait à pénétrer, je m'habillai rapidement. Ma belle-mère allait apparaître, les domestiques accouraient déjà... J'entendais le bruit lointain des portes.

« Chère amie, oui, cela est vrai, j'ai été absurde, je l'avoue, j'aurais dû ne pas tirer la ficelle jusqu'au bout, mais ta mère a bien tort d'avoir peur.

— N'insultez pas ma mère. Dieu, que je suis malheureuse ! »

Je sortis sans bruit, tenant à la main ma cravate, et je me trouvai nez à nez avec la femme de chambre et la cuisinière qui arrivaient en se frottant les yeux

« Ce n'est rien, leur dis-je avec douceur et gaieté, rien du tout....

J'avais fait une sottise, mais, en vérité, pouvait-on supposer qu'une simple étourderie entraînerait d'aussi funestes conséquences?

Le grand air me remit tout à fait. Tout en marchant à l'aventure, je pensais : il est clair que la culture des arts met le cerveau dans un état particulier. Une imagination trop puissante ne peut-elle être considérée scientifiquement comme une maladie? Maladie sublime, à coup sûr, mais enfin maladie, manque d'équilibre entre le système nerveux et musculaire. J'aurais dû la prévenir! la moindre impression inattendue l'ébranle, la trouble, et c'est cette excessive impressionnabilité qui la rend si charmante et lui donne son talent. Comme, en ce monde, tout se fait logiquement contre-poids. Et moi-même, si je n'avais pas eu un tempérament et des goûts absolument opposés aux siens, j'eusse été peut-être indifférent aux délicatesses de cette nature exceptionnelle. Deux électricités de nom contraire s'attirent, tandis que deux électricités de même nom se repoussent. L'effort qu'on fait pour se

comprendre n'est-il pas le lien le plus solide qui puisse réunir deux êtres? Qu'est-ce donc que la tendresse. si ce n'est une suite de curiosités non satisfaites. Qu'est-ce donc que la communauté morale, si ce n'est l'échange incessant, intime d'idées et d'impressions dissemblables. L'éternelle loi veut que les choses soient ainsi. Le mariage est un sel et dans tous les sels il y a un acide et une base. Or, l'un des deux éléments ne serait-il pas mal venu de se plaindre de ce que son voisin n'a pas les mêmes propriétés que lui, puisque cette dissemblance est la raison d'être de leur union.

Ma pauvre Esther! il est bien fâcheux que je ne l'aie pas prévenue.

Lorsque, vers onze heures, je rentrai rue de Vaugirard, mon premier soin fut de demander comment allaient ces dames, mais, avant même qu'on m'eût répondu. des éclats de rire s'échappèrent du salon et je reconnus la voix de Timoléon. Je me frottai les mains de contentement.

Ce cher ami arrivait toujours au bon moment; très-certainement sa gaieté irrésistible avait réparé le mal que j'avais fait. J'entrai. le sourire aux lèvres, mais ces dames se levèrent avec gravité: « Viens travailler, mon enfant; cédons la place, » dit Mme Paline qui, en passant à côté de moi, me lança un regard dont la hauteur exprimait le plus profond dédain.

« Que le bon Dieu te bénisse avec tes machines à sonnerie, fit Timoléon, lorsqu'il fut seul avec moi.

— Ah, tu sais cela? C'est vrai, mon cher, j'aurais dû prévenir, mais je me suis endormi.

— Non, vois-tu, petit vieux, il y a tout un ordre de choses que tu ne comprends pas. Tu es tout d'une pièce, logique, carré, droit comme un I. Pour toi, homme

de bronze à jointures d'acier, les délicatesses, les nuances physiques et morales sont des infirmités ridicules. Tu ne connais aux mots qu'un sens, aux idées qu'une forme.

— Écoute, mon ami, permets-moi de te dire....

— Je n'ai pas besoin que tu me le dises : tu es matérialiste. Les vagues inquiétudes de l'âme, les aspirations confuses, les irritabilites inexplicables, tout ce qui constitue la nature de la femme, de la femme artiste surtout, est pour toi lettre close. Mme Paline, que tu rougiras un jour d'avoir méconnue....

— Moi, ne pas apprécier ma belle-mère? ah, Timoléon!

— Je m'entends. Eh bien, Mme Paline me le disait avec des yeux humides : « J'estime mon gendre, mais je le redoute; il me fait peur. » Et en effet, avec ta façon d'analyser toutes les émotions, de traiter l'âme comme une pièce anatomique, tu es très-capable, quoique tres-bon garçon, de faire le malheur de ces deux pauvres femmes.

— Que me dis-tu là? Tu plaisantes, assurément. Elles, malheureuses par moi! mais que leur ai-je fait?

— Peut-on énumérer les mille coups d'aiguille qui blessent à la longue autant qu'un coup de poignard? D'ailleurs, je le sais bien, tu n'as pas conscience de tout cela, petit vieux.

— Tu ne me connais pas. Je te jure que je suis sensible.

— Laisse-moi donc tranquille : tu es stoïque.... Et puis, vois-tu, pas de religion, pas de sensibilité.

— Tout ce que j'ai pu faire pour les rendre heureuses et satisfaire leurs goûts, je l'ai fait.

— Bon, voilà que tu mets ta fortune en avant. On sait, de reste, que tu es riche, et que, matériellement, tu fais très-bien les choses : pianos à queue, orgues

de cathédrales, cochers superbes, voitures, tapisseries, meubles.... Là, tu es dans ton domaine; c'est clair, net, cela se pèse, se mesure

— Je crois que tu es injuste, Timoléon, et tu me fais beaucoup de peine.

— T'imagines-tu que ta conduite ne m'en fasse pas et que si je ne t'aimais pas de tout mon cœur, j'aurais le courage de te dire aussi franchement ma façon de penser? Cela, d'ailleurs, ne m'empêche pas de te défendre, de t'excuser auprès de ces dames; mais j'ai beau faire, est-il possible que ces deux créatures si impressionnables ne s'aperçoivent pas du soin que tu prends à t'isoler d'elles, à rester indifférent à tout ce qui les intéresse et les occupe? Crois-tu qu'elles ne s'aperçoivent pas de l'espèce de mépris avec lequel tu réponds noir, lorsqu'on te parle blanc, et tu coupes court à toute question artistique, mondaine par une banalité. Pourquoi sont-elles toujours seules comme deux pauvres veuves? pourquoi affectes-tu d'être étranger dans ta propre maison, et laisses-tu à ces dames tout le poids de la direction et du commandement? pourquoi leur prouves-tu enfin par tous les moyens possibles que tu les considères comme des êtres au-dessous de toi, ce qui est tout à fait faux?

« Quand je pense que tu n'as pas même demandé à voir l'esquisse des compositions que ta femme veut exécuter! Voyons, mon vieux camarade, est-ce là de l'affection?

— Mais j'adore ma femme, je te le jure, je l'aime de tout mon cœur et je suis prêt à faire tous les sacrifices.

— Encore tes sacrifices! mais c'est convenu, tu les assassines de bienfaits, es-tu content? Au reste, si mes paroles te blessent, parlons d'autre chose.

« Je t'ai dit tout cela dans le seul but de te rendre ser-

vice et aussi parce que mes convictions, mes idées.... ma religion, disons le mot, me défendent de rester indifférent aux malheurs d'autrui. Or, crois-moi, tu passes à côté du bonheur; tu n'as jamais observé les deux êtres excellents qui vivent près de toi, ou pour mieux dire, tu ne les a jamais vues qu'à travers tes maudits instruments de précision. Tâche de les juger avec ton cœur.

— Tu es un brave ami, un peu sévère; mais je ne t'en remercie pas moins. Donne-moi la main, et après je te dirai toute la vérité. Tu vas déjeuner avec nous?

— Ces dames ont déjeuné, autant du moins que l'émotion leur a permis de le faire.

— Ah, j'ai été bien fou hier au soir, je l'avoue.

— .... Et j'ai pris une tasse de café pour qu'elles ne fussent pas seules. D'ailleurs, je suis en retard, j'ai un rendez-vous.... à ce sujet; j'oubliais que j'ai un service à te demander. Mais après la conversation que nous venons d'avoir, voudras-tu me rendre un service?

— Ah, morbleu, mon cher, je ne peux pas laisser passer cette plaisanterie-là! Quelle raison as-tu de douter de mon affection?

— Je n'en ai aucune, mon petit vieux, j'aurai donc recours à toi. En deux mots, voici la chose: J'ai absolument besoin pour aujourd'hui de deux mille francs. »

Je ne pus m'empêcher de tressaillir, car l'idée m'était venue tout à coup que je n'avais peut-être pas cette somme.

« Si tu ne veux pas me prêter cette misère, ne te gêne pas, j'irai trouver ce bon Vilser.

— Mais pas du tout, comment, voilà que tu te fâches.

— Dame, tu as l'air de chercher un prétexte. Je m'adresse à toi franchement, le cœur sur la main.... Non,

j'aime mieux aller trouver Vilser. Tu me traites, le diable m'emporte, comme un indiscret!

— Ah, par exemple!

— Tu n'as pas conscience de tes rudesses. Je ne t'en veux pas, parce que je te connais; mais comment veux-tu que ces deux pauvres femmes, qui ont l'épiderme plus sensible, ne soient pas accablées ? »

Je me dirigeai vers un petit meuble et je fouillai dans les tiroirs.

« Ah, heureusement j'ai presque ce qu'il te faut: voilà dix-sept cents francs.

— J'aurais mieux aimé deux mille, mais donne toujours : Huit, neuf, dix, cinq et deux font sept, c'est bien cela.

— Il m'est impossible de te prêter davantage; c'est tout ce qui me reste de soixante mille francs. »

J'affectais un grand calme, mais j'étais singulièrement ému. C était la première fois de ma vie qu'une question d'argent me troublait ainsi.

« Mais tu n'es pas raisonnable, me dit Timoléon avec beaucoup de douceur. Je sais bien qu'une installation comme celle-ci nécessite une première dépense considérable.... C'est une petite brèche qui....

— Ce n'est pas la seule, je me souviens maintenant.

— Avec un peu d'économie, tu combleras tout cela. Ta belle-mère me paraît si entendue comme maîtresse de maison!

— Oui, certainement. Ces dames ont dû faire une foule de petites dépenses.... indispensables.... conséquemment elles ont puisé dans le trésor sans compter beaucoup.

— Elles ont donc la clef de la caisse?

— Naturellement. Crois-tu que je vais leur compter écu par écu? Je mets dans ce tiroir une somme, et je

regarde de temps en temps; ou bien ces dames me préviennent et je remets de l'argent quand cela est nécessaire Cela a toujours très-bien marché. En agissant autrement, je les aurais blessées.... j'aurais eu honte N'avons-nous pas les mêmes intérêts, la, franchement! J'irai dans la journée chez le notaire chercher des fonds, voilà tout.

— Je suis fâché de cela, mais c'est que, vois-tu, j'ai l'échéance de ce billet.... Tu n'es pas amoureux, toi, philosophe?

— Pas amoureux! je suis fou de ma femme, tu le sais bien.

— Tu es fou sagement, raisonnablement. Tu ne fais jamais de sottises, moi je m'en permets une. Il faut dire qu'en ce moment-ci la princesse en vaut la peine. Cher petit ange! J'en ai vu pas mal dans ma vie; eh bien, je n'aurais jamais cru qu'il pût y avoir chez une pauvre enfant sans éducation autant de candeur et de pureté, d'aussi nobles aspirations. Non, vraiment, je n'ai jamais eu l'âme plus épanouie. Pendant que nous sommes là, dis-moi donc au juste, petit vieux, ce que je te dois en tout, je veux régler cela; je déteste les dettes qui se prolongent.

— Oh, cela n'est pas pressé, dis-je en consultant un petit cahier que je plaçais dans un tiroir spécial fermé à clef. Tu me dois en tout douze mille deux cents francs.

— Tu as de l'ordre. Oh, tu as raison; je t'admire. Comme cela s'accumule, est-ce étonnant? Douze mille deux cents! je veux m'acquitter sans retard, mon cher.

— Quand tu voudras, mais n'en parlons plus.

— Pas de plaisanteries, j'y tiens absolument. Allons, au revoir, petit vieux. »

Soixante mille francs, murmurais-je, tout en déjeu-

nant. Soixante mille francs ! mais c'est le désordre, c'est la ruine ; où donc l'argent peut-il passer ! Maintenant, j'entrevoyais un abîme ouvert sous mes pieds. Bien souvent j'avais été tourmenté par de vagues inquiétudes, mais j'avais toujours remis au lendemain le soin d'analyser ce malaise qui me semblait être l'indice d'une âme étroite et mesquine. En présence d'une dépense aussi prodigieuse, mes instincts de petit bourgeois économe et rangé se réveillant tout à coup; il fallait absolument sonder le mal et y apporter un remède, car il était impossible de rester dans une situation semblable. J'étais reconnaissant à ce brave Timoléon qui, par son emprunt inattendu, m'avait ouvert les yeux et m'obligeait ainsi à prendre un parti définitif. Je me dirigeai donc après déjeuner vers l'atelier où étaient ma femme et sa mère. J'étais résolu, mais fort calme.

Esther, armée d'une palette énorme, les cheveux en désordre, le regard animé, les mains cachées dans de longs gants de peau de Suède, semblait être en pleine composition. Les meubles étaient encombrés d'étoffes, de cartons, de gravures.

« Je ne vous dérange pas, mesdames,» fis-je doucement.

Pour toute réponse, Mme Paline eut une petite toux sèche qui me rappela l'histoire déplorable du réveil-matin. Comme il allait être difficile d'en arriver à la question financière !

« Ma chère Esther, ma bonne mère, je viens vous faire mes excuses pour ma maladresse de ce matin, et....

— Oh, pas un mot là-dessus; cela finirait par devenir agaçant. Vous êtes devant mon jour, mon ami, vous voyez, je travaille.

— C'est juste, dis-je avec plus d'assurance, pardon. Moi qui me flanque là bêtement devant ton jour! et

voûs, ma mère, je pense que vous oublierez ce petit accident ridicule?

— Je n'aurais pas osé me servir de cet adjectif, mais puisque vous l'employez, il a mon approbation : ridicule, en effet, extrêmement ridicule. Brisons là. Vous avez des habitudes bruyantes et matinales auxquelles nous saurons nous soumettre. Vous n'avez pas été en retard ce matin? J'espère que vos jeunes gens ont bien travaillé? .. je vous saurais gré de ne pas écraser en vous asseyant les gravures qui sont sur cette chaise.

— Ah, pardon! j'intercepte le jour, j'écrase les gravures.... qu'ai-je donc aujourd'hui !

— Mais rien d'extraordinaire, il me semble.... »

Je me retournai vers ma femme : « Ah, voilà l'ébauche du.... pour le salon. Tu as joliment à travailler, ma bonne amie, et tu commences à mettre les couleurs.

— Oui, je mets les couleurs. » Ces deux dames échangèrent un regard de commisération. Je sentis en effet que je venais de parler comme un vrai bourgeois. Je les blessais toujours ainsi par maladresse et inadvertance; il faut dire que j'étais préoccupé par la question d'argent. Je comprenais aussi qu'il était nécessaire de la complimenter sur son travail, mais que dire? je ne distinguais dans ces ébauches qu'un cahos tout à fait indéchiffrable. Cependant je voulais être aimable pour amener plus doucement la fatale explication. Fort heureusement un souvenir intéressant me revint à l'esprit:

« Ce qui m'étonne, dis-je avec empressement, c'est que la lumière venant toujours du côté gauche ne te gêne pas horriblement.

— C'est pour empêcher les couleurs de briller que l'on se place ainsi.

— Je ne dis pas, mais cette habitude est la cause d'erreurs graves dans l'appréciation des couleurs.

— C'est la première nouvelle; et pourquoi, s'il vous plait?

— A cause de la lumière scléroticale, ma chérie.» Certain de les intéresser vivement par ce petit détail scientifique qu'elles ignoraient sûrement, j'avais, je crois, prononcé le mot scléroticale avec une certaine emphase. Ces deux dames éclatèrent de rire, mais je n'en fus pas trop démonté, car je savais très-bien que j'avais raison Je poursuivis : «Il faut d'abord remarquer que la lumière qui arrive au fond de l'œil ne pénètre pas seulement par la pupille : la sclérotique, autrement dit la cornée opaque, le blanc de l'œil si tu aimes mieux, et qui est chez toi d'une couleur azurée si délicate....

— Vous êtes bien bon.

— Tu vas comprendre dans un instant : la sclérotique et le tissu vasculaire sous-jacent qui la tapisse, laissent aussi passer une notable partie de la lumière extérieure.

— Ah mon Dieu, qu'est-ce que tu me dis là, fit ma femme avec une terreur comique?

— Cela est peut-être fort intéressant, observa Mme Paline, laisse professer ton mari, mignonne.

— Je ne continuerai pas si cela vous est désagréable.

— Mais au contraire. Je me sens déja pleine de sympathie pour cette sclérotique.

— Méchante! Je poursuis : une forte dose de lumière passe donc à travers la sclérotique et le tissu vasculaire....

— Sous-jacent, c'est entendu.

— Sous-jacent; parfaitement. Or cette lumière se colore en rouge par son passage à travers les mem-

branes de l'œil, se répand ensuite d'une manière diffuse sur la rétine et, en raison de sa couleur, diminue la sensibilité de cette même rétine pour le rouge.

— Vous me navrez, mais que puis-je faire à cela ?

— Il n'y aurait pas en effet d'inconvénient si cette lumière scléroticale pénétrait également dans les yeux, mais comme en peignant on a toujours la fenêtre à gauche, il s'en suit qu'il s'introduit dans l'œil gauche beaucoup plus de lumière scléroticale que dans l'œil droit, et par suite la rétine gauche des peintres est bien moins sensible au rouge que leur rétine droite.

— C'est un malheur, et puis après?

— Après ?.... Dame, voilà. On pourrait rétablir l'équilibre entre les deux yeux à l'aide de lunettes dont les verres seraient diversement colorés.

— Vous êtes secrètement associé avec un marchand de lunettes, voilà ce qui est certain et vous voulez placer votre marchandise. »

La question financière s'éloignait de plus en plus. Par un hasard providentiel ma belle-mère me fournit l'occasion d'y revenir.

« Mon cher gendre, me dit-elle avec une grande affabilité, je viens de recevoir quelques notes Je ne sais au juste de quoi il s'agit : tentures, meubles.... Vous verrez cela. Je dois vous faire remarquer quant au mémoire du carrossier que les prix avaient été convenus entre moi et cet homme. Tous ces papiers sont là sur la table, mais continuez, je vous en prie, votre petite leçon.

— J'ai fini.... » Je murmurais à part moi : Il faut parler, il le faut, voyons, Babolain, sois un homme. « Est-ce que l'ensemble de ces notes monte à une grosse somme? fis-je d'une voix étouffée.

— Voyez vous-même, mon ami, la collection est là.... vous marchez sur ma robe, prenez garde.»

Je me mis à feuilleter et tout d'abord je lus : Lampe de chœur Byzantine en émail cloisonné, quinze cents francs. Dessin original, attribué à Véronèse, neuf cents francs.

J'eus un éblouissement et je sentis en moi une tempête prête à éclater: « Comment, dis-je, cette veilleuse horrible qui est dans la pièce voisine a coûté quinze cents francs, mais j'ai vécu avec une pareille somme pendant une année entière. Où allons nous?... cela est affreux. Ma bonne mère, ma chère Esther, réfléchissez. Nous sommes perdus, la ruine nous attend si vous ne vous retenez pas sur cette pente funeste. Quoi! pas une note payée? mais à quoi ont servi les sommes énormes que j'ai déposées dans le tiroir.... à quoi? c'est la folie du désordre et de l'imprévoyance.... Cet appartement qui dépasse en luxe les demeures princières, ces chevaux, ces équipages! cela est sans limite, c'est un gouffre, une progression arithmétique croissante et indéfinie.»

Le silence qui m'entourait comme d'un manteau de glace produisit bientôt son effet : ma langue s'épaissit, les mots m'arrivèrent difficilement et finalement je restai court, stupéfait de ma propre audace.

« Je vois, monsieur, que je ne m'étais pas trompée sur votre compte, murmura Mme Paline, avec une dignité souveraine. Soyez sans crainte, monsieur, vos intérêts seront sauvegardés; je payerai de mes propres deniers toutes les dépenses qui ont été faites ici, vous m'entendez? et maintenant vous pouvez vous retirer.»

Il était vraiment impossible de résister à l'autorité de ces manières. Je gagnais donc la porte dans une grande émotion lorsque Esther me saisissant le bras, s'écria : « C'est donc une séparation que vous voulez,

dites? Il ne te suffit pas, malheureux, d'avoir brisé notre cœur par mille supplices et mille hontes, tu veux encore le scandale public, tu veux l'agonie de tes victimes, tu veux les joies du tigre, tu les veux? »

Les yeux enflammés, les narines frémissantes, la bouche entr'ouverte, le visage a moitié voilé par ses grands cheveux qui venaient de se dénouer, elle était admirable.... Je n'y pus résister, je me retournai et tout à coup la serrant dans mes bras, je m'écriai : « Mon Esther, mon amour.... je.... je suis un bien pauvre homme! » et je m'échappai rapidement.

Tandis que je m'acheminais chez mon notaire je pensais en moi-même : « Oui, je suis un bien pauvre homme. Rien n'est plus lâche que de reprocher un bienfait et de le reprocher avec cette violence! » Plus je réfléchissais à mon inqualifiable sortie, plus je me trouvais vil et bas. C'était par mollesse, sot orgueil et gaucherie bien plutôt que par tendresse que j'avais laissé ces deux pauvres femmes s'engager dans une voie de dépenses folles dont elles ignoraient les conséquences; n'aurait il pas suffi d'un mot pour leur ouvrir les yeux avant que leur imprévoyance devînt une habitude? Je n'avais jamais ignoré qu'elles avaient besoin de vivre dans une atmosphère de luxe, au milieu de jouissances artistiques et délicates. Je savais qu'elles n'étaient point femmes de ménage, économes, attentives aux misères de la petite vie bourgeoise, mais enthousiastes prodigues, poëtes, incapables de compter et de prévoir; et n'est-ce pas tout cela qui m'avait séduit en elles? N'avais-je pas joui de leur faste et de leur prodigalité? Piteusement, il est vrai, en grigou; mais en somme n'en avais-je pas joui? Et maintenant qu'il me fallait payer ces dépenses que j'avais encouragées, mon avarice relevait la tête, et dans une pieuse indignation j'en appelais à la morale, aux saintes vertus domestiques!...

Si encore je l'avais gagné, cet argent, mais il m'était tombé du ciel. Comment puis-je comprendre ces grandes âmes poétiques, planant dans l'espace, moi qui piétine dans le sentier comme un mendiant honteux, n'ayant d'autre horizon que les cailloux du chemin.

Cependant une voix timide presque éteinte, que je ne voulais pas écouter, mais que je ne pouvais pas m'empêcher d'entendre, me disait : « Le bonheur est-il si loin? N'auraient-elles pas été heureuses dans un milieu plus modeste? N'étais-tu pas né, fou que tu es, pour les joies calmes et douces d'une vie laborieuse et bien ordonnée? Ta femme devait être une fille simple, économe, discrète, n'ayant d'autre ambition que d'allaiter ses enfants et de conduire ton ménage, et alors tu aurais été peut-être un savant distingué; au lieu d'être le mari pitoyable d'une femme de génie, tu aurais entrepris l'un de ces nobles travaux que tu rêvais quand tu étais pauvre, et l'on t'aurait salué sur ta route comme on salue celui qui a rempli la tâche que la Providence lui avait marquée. » La voix me parlait ainsi; mais loin d'y prêter l'oreille, je pensai : « Comme l'homme est habile à se tromper soi-même! Qu'y a-t-il dans cette vie humble, étroite, qui m'apparaît comme un idéal, si ce n'est le désir d'entasser? Aurais-je des pensées semblables si je n'étais égoïste et avare? Mais par Dieu, je saurai bien arracher de mon cœur ces passions-là, et tu n'auras plus à en rougir, mon Esther! je ne serai plus un obstacle à ton talent et à ta gloire. »

Et je m'acheminai chez mon notaire avec l'énergie d'un homme qui monte à l'assaut.

XI

Je revins de chez le notaire les poches pleines et l'esprit un peu calmé. J'avais pris mon parti : j'hypothéquerais mes vignes, je vendrais une petite ferme, et je tirerais tout le parti possible de mon titre de professeur en donnant des répétitions. J'étais persuadé que, à mon insu, j'avais été bassement jaloux de la célébrité d'Esther. Je ne pouvais, il est vrai, me prouver cette jalousie par des faits, mais les sentiments honteux savent se cacher si profondément dans les replis du cœur ! Oui, oui, j'avais été jaloux de la supériorité de ma femme et je voulais m'en punir.

En attendant, ce qui ne pouvait être long, qu'elle vendît ses œuvres au poids de l'or, qu'elle acquît la fortune que lui assurait son talent, je voulais qu'elle eût toutes les jouissances matérielles que procure l'argent, je devais lui fournir loyalement ce superflu qui était son nécessaire. Si l'un de nous deux devait se sacrifier à l'autre, il était juste que ce fût moi, moi, sans génie, sans besoins, né pour l'obscurité. Et d'ailleurs l'idée de m'imposer pour elle un rude labeur que tout le monde ignorerait, me consolait beaucoup. Je l'obligerais ainsi à accepter, sans qu'elle pût s'en défendre, le fruit de mon travail. Ce ne serait plus de l'argent tombé du ciel, mais de l'argent que j'aurais gagné et péniblement gagné.

A peine rentré chez moi je me dirigeai vers le petit

salon où était le meuble pour y déposer le contenu de mon portefeuille. Quoique j'eusse sonné sans ménagement, que je n'eusse pas songé à dissimuler le bruit de mes pas, et que la porte de l'atelier fût restée entr'ouverte, ces dames ne m'entendirent pas, car, en dépit de ma présence, elles continuèrent à causer comme si je n'étais pas là. Ce fut même cette conversation qui me fit comprendre toute l'étendue du mal que je leur avais fait.

« Se sachant riche, disait Esther, il se croit intelligent, cela est naturel. Nous sommes pour lui des folles, rien de plus.

— Ne blasphème pas, mon amour.

— Moi qui avais rêvé dans le mariage une communauté d'enthousiasmes, un élan incessant vers les pures régions de l'idéal ! et au lieu de cela, je trouve l'esclavage honteux et déshonorant, je trouve l'asservissement de mon âme sous la volonté d'un être inflexible comme l'acier.

— Ton père était ainsi, mon amour ; je sais ce que l'on souffre !

— C'est à en mourir !

— Oui, certes ; mais je suis là, mon enfant. Et d'abord je veux que notre situation soit nette ; je l'obligerai... oui, je veux lui imposer cette honte, je l'obligerai à accepter cette pension que je n'avais point encore osé lui offrir par égard pour lui-même. Je le payerai, comme on paye un maître d'auberge, un vil fournisseur, un simple cordonnier.

— Soyons chrétiennes, ma mère.

— Mais que deviendrais-tu, ma colombe, si j'avais le malheur de mourir, que deviendrais-tu au fond de cet abîme ?

— Je trouverais dans l'amour de mon art une force indomptable. Oh ! je le sens, toutes les ardeurs de mon

âme se reportent vers la peinture, vers cette passion du beau qui me dévore. Eh ! mon Dieu, c'est par la souffrance que le talent s'épure ?

— Tu es admirable, mon pauvre ange.

— Désormais, je ferai de la peinture religieuse ; celle-là seulement peut maintenant me convenir. La douleur et la résignation, voilà ce que je veux peindre en touches passionnées. Mon Abel était, je le vois, une tentative heureuse, seulement j'ai ébauché avec des siccatifs, de sorte que je me suis trompée sur les causes de mon insuccès. La couleur est pour les âmes épanouies, heureuses ; il faut du soleil dans la nature et dans le cœur pour être coloriste. Ces beaux temps sont passés ! La ligne austère, le pur dessin me consoleront. Oui, je veux faire pour le salon prochain, — j'ai encore quinze jours, — je veux faire deux figures allégoriques sur fond d'or, à la façon des primitifs. Cela sera : *Le Désespoir* soutenu par le *sentiment religieux ;* un groupe, je le vois, je le sens. Je peindrai le Désespoir d'après moi, pour éviter les modèles, et tu me poseras le sentiment religieux, n'est-ce pas, mère ? Ma carrière recommence. Nous verrons ce que deviendra le nom de cette pauvre Esther Paline, de cette folle, de cette exaltée.... Veux-tu sortir, mère, j'étouffe !... et puis nous irons chez le doreur pour commander le fond d'or.

— Je vais faire atteler. Quel désastre, grand Dieu !

— Et nous reviendrons par les Champs-Élysées.

— D'autant mieux qu'il faut passer rue Royale pour ce lustre.... »

Tout en tenant compte de l'exaltation naturelle aux artistes, je ne voyais que trop clairement par cette conversation combien était profonde la souffrance de ces dames. Dure et salutaire leçon que m'infligeait le hasard ! Je jurai qu'elle ne me serait pas inutile et

que je ferais tout pour me réhabiliter à leurs yeux et regagner leur affection.

A partir de ce jour, je fus attentif à toute chose, et prévins leurs désirs de mon mieux; malheureusement, je devinais mal le plus souvent. Je m'intéressais avec empressement à tout ce qu'elles aimaient, je les accablais de prévenances, je leur faisais mille petits cadeaux. Au sortir de la classe, je courais chez Chevet pour y prendre des primeurs que Mme Paline aimait beaucoup; d'autres fois, c'étaient des fleurs rares dont je faisais emplir le salon.... enfin j'agissais pour le mieux.

Elles acceptaient tout avec une politesse froide qui me désolait. J'avais conscience, il est vrai, de m'y prendre mal : je ne savais pas offrir; cela n'arrivait jamais au moment, mais trop tôt ou trop tard; et dans mes prévenances, on devait lire les efforts que je faisais pour les rendre plus séduisantes. On eût dit que ma conduite leur inspirait une sorte de méfiance et les éloignait de moi. Mon accès de brutalité leur avait causé certainement moins de répulsion que leur en inspirait maintenant mon humilité et ma plate soumission. Elles ne me haïssaient plus, mais je les écœurais. J'en eus la preuve un soir. Il y avait du monde à la maison; j'étais très-fatigué, ayant travaillé depuis le matin, et j'étais assis dans un coin lorsque ma belle-mère s'approcha de moi, et me souriant avec bonté, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps :

« Mon gendre, me dit-elle, votre chère petite femme est tout à fait souffrante. Oh! ne vous effrayez pas; il n'y a rien là de grave, mais il lui faut beaucoup de repos, un grand calme; quelques nuits de bon sommeil la remettront sans doute.

— Vous espérez vraiment que cela ne sera rien? Ma pauvre Esther! Elle veille peut-être trop tard.

— Elle est peut-être réveillée de trop bonne heure;

c'est d'ailleurs l'avis du médecin. Vous quittez la maison au point du jour....

— Sans doute, je suis si occupé....

— Je n'ai nullement l'intention de censurer vos actes ; cela ne me regarde pas, mais enfin votre départ matinal et le vacarme qu'il entraîne la troublent infiniment. Pour quelque temps il serait prudent de lui éviter toute espèce de dérangement; où voulez-vous que je fasse dresser votre lit? »

Il me sembla que j'allais me trouver mal tant fut violente mon émotion ; il n'y avait pourtant rien que d'assez naturel dans les paroles de Mme Paline.

« Dans mon petit cabinet, si vous voulez; là, je ne dérangerai personne.

— Dans le fruitier? comme il vous plaira. Veuillez me donner la clef de ce boudoir.

— Merci, j'y vais aller moi-même. »

Je ne pouvais pourtant accepter ce bannissement sans m'en expliquer avec Esther, sans lui dire bonsoir et sans l'embrasser. J'attendis que tout le monde fût parti et j'allai frapper à la porte de sa chambre.

« J'ai à vous remercier, mon ami, me dit-elle tout de suite, vous ne serez pas bien, là-bas dans ce trou, mais vous avez une prédilection pour les petits coins.

— C'est de toi qu'il s'agit, ma chérie, tu es donc très-souffrante ?

— Je suis très-fatiguée, rien de plus : je travaille trop à cause de ce tableau que je veux terminer.

— Mais aussi quelle imprudence ! exécuter en quinze jours un travail de cette importance.

— Cela est une autre question. Ce qui est certain, c'est que je ne dors plus. C'est que j'ai la fièvre. C'est que.... soit dit sans reproche, vous ronflez comme un héros. »

J'eusse préféré tout, sa colère même, à cette observation faite si doucement.

« Mais il fallait me réveiller, me prévenir, rien au monde n'est plus intolérable....

— Vous réveiller! vous croyez que cela est facile? Quand vous dormez avec passion, et c'est votre façon ordinaire, vous seriez insensible aux raisonnements d'un boxeur. Ajoutez à cela que lorsque après une nuit blanche, je commence à prendre un peu de repos, l'heure de la Diane sonne pour vous et le vacarme.... Vous devez le comprendre. Voyons, ne me regarde pas de cette façon lamentable ; je ne t'en veux pas, mais j'ai besoin.... d'un congé ; la, vrai. Embrasse-moi, c'est entendu, je ne t en veux pas ; bonsoir, mon ami.

— Bonsoir, » murmurai-je. J'approchai mes lèvres de son front, et comme elle baissa la tête, j'embrassai ses cheveux.

L'idée que, à mon insu, même durant mon sommeil je lui avais imposé ce supplice, intolérable pour une femme nerveuse, me poursuivait. Et elle avait eu, malgré tout, la bonté de ne me faire aucun reproche! Ah! si elle avait pu lire en moi, voir avec quelle ardeur je me promettais de redoubler d'attentions et d'égards! mais le malheur était que je ne savais pas me faire deviner; j'étais comme emprisonné dans une maudite armure dont je ne pouvais me défaire. Si elle avait pu constater la joie singulière que j'éprouvais depuis plusieurs jours en voyant le tiroir se vider avec une rapidité croissante, me disant : Du moins elles ne m'accuseront pas d'avarice! si elle avait pu s'apercevoir des efforts que je faisais!

C'est ainsi que le fruitier devint ma chambre à coucher. J'étais assurément bien malheureux et cependant... — il y a des impressions étranges! — Le sen-

timent d'indépendance que j'éprouvai entre ces quatre murs ne fut pas sans charme. J'étais loin d'elle, il est vrai, mais j'étais plus libre de penser sans crainte de lui déplaire en la regardant ou en m'approchant d'elle, sans crainte de l'irriter par une question indiscrète ou par le timbre perçant de ma voix. Je pouvais, par la pensée, la dévisager, lui prendre les mains, la couvrir de baisers, la serrer sur mon cœur, et je ne tremblais plus pour les résultats de mon audace. En vérité, je la possédais davantage.... Et le soir! — ces folies me reviennent à l'esprit. — Quand j'embrassais mon oreiller en murmurant : bonsoir, mon Esther, bonsoir mon amour, je croyais la voir sourire, je lui en étais reconnaissant. Et le matin, au petit jour, tandis qu'en me hâtant je mangeais un morceau de pain et de chocolat, je lui parlais tout haut, sans crainte de la réveiller, je lui racontais mes pensées les plus intimes, je causais mathématiques, et elle ne bâillait pas. Je comptais devant elle le nombre de mes répétitions, la consultant sur le moyen de les rendre plus nombreuses encore, je lui disais l'argent gagné, je calculais ce que cela nous rapportait par jour, par heure. « Tu vois que tu peux faire la princesse, ma petite chérie, » lui disais-je en l'embrassant, et on voyait bien qu'elle n'était point indifférente.

Oui, je fus bien heureux dans ce vilain petit fruitier! et grâce à mes habitudes d'analyse et de critique, j'eus la chance de ne pas laisser passer une seule de ces joies sans la constater et la pressurer comme une orange. Tout est là dans la vie.

Un jour que je revenais du collége, marchant très-vite le long des murs et portant sous mon bras un gros paquet de livres et de papiers, j'entendis derrière moi la voix de Timoléon :

« Te voilà donc devenu colporteur, petit vieux? Que deviens-tu, que fais-tu?

— Je suis occupé.... je. .. j'ai beaucoup à travailler, répondis-je. Tu te portes bien?

— A en juger par la grosseur de ton bagage, tes occupations ne sont pas minces. Est-ce que tu commences le fameux travail, tu sais, le livre que tu projetais?

— Non, oh non.... c'est-à-dire oui; j'y songe, mais enfin.... Tu viens de chez ces dames?

— Sans doute et j'avais l'espérance de t'y rencontrer, mais tu deviens introuvable; je disais tout à l'heure à Mme Paline : « Où donc avez vous caché mon ami, dans quelle armoire l'avez-vous enfermé? L'auriez-vous vendu, échangé? » j'ai vu tout de suite que je tenterais vainement de les faire sourire. Tes absences prolongées affligent profondément les deux pauvres femmes.

— Est-ce vrai? fis-je tout à coup, ma femme t'a parlé de moi? »

J'aurais bien voulu lui avouer que je travaillais pour elles; qu'occupé depuis le matin, j'avais déjeuné d'un petit pain acheté en passant chez le boulanger.... Mais lui avouer tout cela, c'était ne pas faire parade de dévouement alors que je remplissais mon devoir, rien de plus Et puis, aux yeux de Timoléon, c'était descendre de mon petit piédestal scientifique? Je voyais bien d'ailleurs qu'il me considérait comme un homme dissimulé qui veut cacher sa conduite.

« Écoute, mon petit vieux, je te l'ai déjà dit une fois : tu es dans une voie déplorable; sous prétexte de travaux sérieux, tu négliges ta famille. Ta mère et ta femme pleurent, se lamentent; le deuil est entré dans la maison.... Il faut changer tout cela.... Ah! laisse-moi parler, ou je ne me mêle plus de rien. Les deux

pauvres femmes ont besoin de distractions un peu vives, il est indispensable d'organiser une petite fête, une sauterie, un bal costumé, par exemple, que diable, quand tout Paris s'amuse, se déguise, fait des folies, elles resteraient là, seules dans leur couvent de la rue de Vaugirard.

— Mais, mon ami, tu crois peut-être que....

— Je crois tout simplement que tu restes pendant des journées entières hors de chez toi, que c'est à peine si tu rentres aux heures des repas.... Est-ce vrai ou n'est-ce pas vrai?

— Oui, cela est vrai, mais....

— Il n'y a pas de mais, morbleu! Les faits sont les faits. Un homme qui aime sa femme n'agit pas ainsi Je te dis la chose carrément, car en vérité mon cœur saigne quand j'entends ces pauvres dames murmurer: « Que fait-il? pourquoi nous abandonner ainsi? quelles habitudes prend-il donc en dehors de son ménage, quels gens fréquente-t-il, pourquoi s'envelopper de mystères? Il ne croit donc à rien, même à Dieu? » Tu agis mal, mon cher. »

Je ne pus résister plus longtemps à mon émotion et je répondis :

« Il n'y a pas de mystères dans ma vie, Timoléon. Je travaille beaucoup et rien de plus. Je donne.... hum, hum.... je donne des répétitions en grande quantité, étant un peu gêné dans ce moment-ci.

— Comment, gêné? Tu plaisantes, j'imagine. Gêné avec ta fortune? Voudrais-tu par hasard me rappeler que je n'ai point encore réglé nos comptes? Tu seras payé, mon cher. Ah, morbleu! tu seras payé.

— Timoléon, mon ami, mon vieux camarade, ne crois pas cela au moins! » Son observation me faisait une peine extrême. J'avais donc toujours agi bien mal pour que le meilleur des hommes me crût capable

de sentiments pareils ! « Ne m'abandonne pas, repris-je, tu sais combien je suis maladroit. Tandis que toi, c'est bien différent. Tu as raison, il faut distraire ma femme, donner une fête, un bal masqué, certainement.... il n'y a pas de doute à cela. Leur santé, leur bonheur doit passer avant tout. Tu organiseras tout cela, n'est-ce pas? mais, crois-moi, je t'ai dit la vérité : je donne des répétitions parce que je suis à court d'argent.

— N'en dis pas un mot à ces deux pauvres femmes au moins; cela les blesserait ! Quelle humiliation! Elles ne pourraient le supporter. Mais comment en es-tu réduit là ! Tu as donc fait des spéculations malheureuses ?

— Oui, c'est cela, j'ai fait des spéculations.

— En un mot, tu as joué.... tu es joueur ! ah! les infortunées créatures !

— Non, je ne suis pas joueur; c'est un hasard... tu sais ce que c'est? un placement d'argent.... on peut se tromper. Ne leur dis rien ; cela sera bientôt réparé. Tu me jures que tu ne leur diras rien?

— Oui, certainement, je te le jure. Irais-je leur dire cela pour les tuer ?

— Je te remercie ; tu es toujours bien bon. Tu n'oublieras pas la petite fête ? moi je n'ai pas le temps. »

Quelle bonne idée il avait eue là, ce brave Timoléon ! comme il était homme d'expérience et excellent ami ! Dès le lendemain je pus constater les effets de sa bienveillante intervention : cette idée de bal fut comme un baume réparateur. Esther, épuisée par l'exécution de son grand tableau sur fond d'or, fut tout à coup ranimée et elle se livra sans réserve, avec son enthousiasme d'artiste, aux préparatifs du bal. Cependant cette petite fête qui ne devait être d'abord qu'une sauterie intime et comme improvisée, prenait

peu à peu un caractère officiel qui m'inquiétait. Les listes d'invitation s'allongeaient à chaque instant et déjà trois ouvriers installés dans les salons, taillaient, clouaient presque jour et nuit. Timoléon dirigeait tout cela et ne quittait plus la maison. Et chaque soir en rentrant je remarquais avec un grand plaisir l'activité dévorante de ces dames.

« Enfin, elles sont heureuses et ne m'ont pas fait un reproche, me disais-je, qu'importe le reste! »

Ma chère femme, gaie, rieuse, active, courant, s'emportant, riant de bon cœur, songeant à tout, prévoyant toute chose, était comme un général à la veille d'une bataille. Je me disais: Elle va bien mieux; elle va maintenant tout à fait bien, et le régime qu'elle est obligée de suivre n'aura bientôt plus de raison d'être.... Dieu, quelle joie!

« Je parie que tu songes à aller te coucher, mon petit vieux, disait Timoléon en me frappant sur l'épaule, voilà qu'il est dix heures du soir! »

Je ne voulais pas laisser paraître l'extrême fatigue que je ressentais toujours à cette heure-là. « Mais non, répondais-je.... Vois donc, mon ami, comme ma femme est jolie! Elle n'a plus l'air d'être malade, plus du tout, n'est-ce pas? Comme elle est fraîche, épanouie!

— Je n'avais pas remarqué : c'est vrai, mais tu as envie de dormir.

— Tu te moques de moi, Timoléon. Dis donc, donne-moi un conseil, mais sincèrement, un conseil d'ami, ce qui s'appelle. Est-ce que tu penses que je doive me.... costumer?

— Tiens, parbleu, c'est indispensable.

— Ah, vraiment, la, sérieusement, c'est indispensable? C'est que cette pensée-là me préoccupe beaucoup. Je ne me suis jamais déguisé.

— Je me déguise bien, moi. Il faut faire comme tout le monde.

— C'est que je vais être bien ridicule? S'il le faut absolument, je le ferai. Depuis trois jours je ne pense qu'à cela. Oh, j'aimerais bien mieux ne pas me.... tu comprends, étant professeur.

— Ce que tu dis là est absurde. Rien ne t'oblige à te déguiser en sauvage, à te mettre des plumes sur la tête et des anneaux de rideau dans le nez, mon petit vieux. Prends un costume historique, quelque chose de sérieux, un déguisement de maître de maison en un mot. Ce n'est là qu'une simple formalité. Je ne suis pas plus que toi disposé à jouer un rôle de paillasse ; d'ailleurs nous aurons un monde fou et les excentricités seraient inadmissibles.

— Il y aura beaucoup de monde? Ces dames n'en sont pas effrayées? C'est pourtant un grand embarras.... Tu dis : un costume historique?

— Tu comprends bien que tout ce qui touche aux arts de près ou de loin voudra venir à ce bal; ce sont là les conséquences fatales de la célébrité.

— C'est vrai. Et tu persistes à croire que, malgré le nombre des invités, je dois me déguiser? Alors il faudra que j'y songe. C'est que je suis bien occupé.

— Ah, c'est juste! Ça marche-t-il, tes répétitions ; es-tu content?

— Oui, oui, très-content.

— Allons, tant mieux. »

Le grand jour arriva. Une rangée de gros lampions fumait dans la cour fraîchement sablée, et tandis que dans l'appartement une escouade de valets, en costumes de truands moyen âge, allumaient les bougies, disposaient les banquettes, tandis que l'orchestre s'installait et que ces dames se livraient dans leur chambre aux mains du coiffeur et des habilleuses,

je m'enfermais à double tour dans le fruitier et j'enfilais une culotte de soie noire un peu trop longue pour moi. J'étais pâle, ému, triste à pleurer et je ne pouvais m'expliquer pourquoi. Lorsque j'eus tant bien que mal ajusté la culotte, je me retournai vers mon petit lit sur lequel étaient étalés un pourpoint noir, un manteau court également noir, des gants de même couleur et une perruque châtaine à longues boucles pendantes. Je pris la bougie et je contemplai tout cela avec une sorte de désespoir. « Pourquoi en Charles Ier, me disais-je? J'ai eu tort : j'aurais été plus à mon aise et plus caché dans le grand manteau de Richelieu.... il est vrai que ce manteau est rouge et le rouge se remarque beaucoup. Les membres du conseil des Dix portaient aussi une robe, ce me semble, et de plus un masque. Un masque! Comment n'ai-je pas songé à cela? j'étais sauvé. Le bourreau portait aussi un masque.... Cela eût été repoussant, mais j'eusse été à l'abri. »

Tout en me disant cela, je pensais à tous les accidents qui pouvaient encore m'empêcher d'assister à ce bal. Que sait-on? Je pouvais glisser sur le parquet, me casser une jambe ou simplement attraper une entorse. Oui, mais que de dérangements pour les domestiques si fort occupés déjà. Je pouvais avaler une bouteille d'eau-de-vie, une burette de vinaigre, une drogue quelconque.... Je chassai toutes ces folles pensées qui n'étaient pas d'un homme loyal et j'ajustai la perruque sur mon front couvert de sueur.

Ce costume royal n'était pas du tout ce qui me convenait. J'avais pourtant expliqué à M. Babin la situation délicate dans laquelle je me trouvais; j'avais même tout exprès demandé à lui parler en particulier.

« Je suis dans l'obligation absolue, lui avais-je dit,

d'assister vendredi prochain à un bal costumé, et quoique je ne.... »

— Chez madame Esther Paline de Martignac ? Parfaitement, monsieur; ce sera une fort belle fête; nous avons confectionné plusieurs costumes pour ce bal; donnez-vous donc la peine de vous asseoir. »

J'avais tressailli en entendant appeler ma femme par son nom de demoiselle, dont elle signait naturellement ses peintures, et j'avais été sur le point de répondre à M. Babin : « Permettez, je suis le propre mari de cette dame, et je me nomme Babolain, ancien élève de l'École normale, professeur titulaire de mathématiques spéciales au collége Saint-Louis. » J'avais été sur le point de dire cela, mais je n'avais pas osé : « Mes goûts et ma carrière, monsieur, je dirai, même ma position sociale, ne me porteraient pas à me travestir, mais comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je suis absolument contraint, je viens donc vous demander en toute franchise quel est le costume le moins.... le plus convenable, veux-je dire.

— Il n'y a aucune hésitation possible : dans votre cas, qui est fréquent....

— Ah ! vraiment; il arrive souvent que des personnes sont obligées de se déguiser contre leur gré ? je les plains beaucoup.

— Cela nous arrive à chaque instant, et alors il n'y a de possible qu'un Charles Ier. Ce costume est grave, historique; nous l'avons conseillé cent fois à des magistrats, à des médecins, à des notaires, et nous n'en avons jamais reçu de reproches.

— Alors je me décide pour ce costume-là, puisque vous m'assurez.... je ne suis pas notaire.

— Permettez que je prenne mesure.

— .... ni médecin.... cela sera très-simple, n'est-ce

pas, et aussi sombre que possible? je ne voudrais pas être remarqué. »

J'étais parti à moitié rassuré par quelques paroles affectueuses de M. Babin, et c'est ainsi que je me trouvais, non par excès d'orgueil, mais par la force des choses, déguisé en roi d'Angleterre. D'ailleurs, je dois le dire, sauf la culotte, qui était trop longue, tous ces vêtements étaient fort bien faits.

Lorsque je fus prêt, que j'eus mes croix, que j'eus collé les moustaches et la mouche qui complétaient le costume, je me regardai dans le petit miroir avec un mélange de terreur et de compassion. « Comme il faut que je t'aime, mon Esther, pour me mettre dans un pareil état. »

L'idée me vint aussi que j'aurais dû raser mes favoris, qui, je ne sais pourquoi, avaient quelque chose de choquant.

Cependant, depuis dix bonnes minutes, je me mouchais, je toussais, j'ôtais et je remettais mes gants à frange, murmurant : « me voilà prêt.... je n'oublie rien ? — Non.... je suis tout-à-fait prêt, » et, sous mille prétextes je retardais le moment où il faudrait sortir de ce fruitier discret pour affronter l'éclat des bougies. Enfin, on entendit le roulement des voitures.... il le fallait absolument : je me précipitai dehors, et sans regarder autour de moi, je pénétrai dans le grand salon étincelant de lumière, comme eût fait un pauvre acteur poursuivi par les huées et les pommes cuites C'est ma grande canne qui me gênait ! et aussi le crin de mes moustaches qui m'entrait dans les narines.

Tout d'abord, je n'aperçus pas ma belle-mère, qui, tout en agitant son éventail, donnait aux truands les derniers ordres. Elle était éblouissante, poudrée, parée, empanachée, et si complétement entrée dans

son rôle de marquise Louis XV, que je restai stupéfait.

« Mon Dieu, mon cher ami, s'écria-t-elle en dissimulant mal un éclat de rire, quelle drôle d'idée vous avez eu de vous affubler de ce costume.

— Je suis bien ridicule, n'est-ce pas ?

— Non pas, certes; je ne dis pas cela. C'est le premier moment, vous savez, il faut s'y faire. Prenez garde à votre canne. Mais c'est un cierge pascal que cette canne. Ah ! ah ! ah ! »

Madame Paline fut interrompue par l'entrée des invités, qui se succédèrent sans interruption. Je saluai les premiers avec beaucoup d'énergie, mais je m'aperçus bientôt que tous ces personnages m'étaient absolument inconnus, que je leur étais aussi tout-à-fait étranger, et que, par conséquent, il était inutile de m'imposer plus longtemps un supplice dont personne ne me tiendrait compte.

J'étais depuis quelques instants bien à l'abri dans un petit coin, lorsqu'au milieu de la foule, il s'éleva un murmure de surprise et d'admiration. Je m'avançai et j'entrevis Esther, ma propre femme, qui faisait son entrée triomphale. Je faillis tomber à la renverse : jamais, dans les rêves les plus enfiévrés de ma jeunesse, une créature aussi étrangement belle ne m'était apparue. Mais était-ce bien Esther qui était là, sous la forme de cette grande dame vénitienne aux cheveux d'or, à la peau blanche comme le lait, au regard indéfinissable, doux et terrible à la fois ? Par quel art magique avait-elle pu se transformer ainsi ? Une pluie de perles et de pierreries parsemait sa coiffure et couvrait le brocard somptueux de sa jupe, qui, relevée.... j'étais haletant en regardant tout cela.... qui, relevée sur la hanche, laissait voir des hauts-de-chausses écarlates; et tandis que des flots de

velours et de damas à grands ramages traînaient derrière elle comme une sorte de manteau royal, son cou, ses épaules, sa poitrine bombée, ses bras admirables.... tout cela, délivré de tout ornement, libre de toute contrainte, s'épanouissait avec une confiance que les malveillants auraient pu prendre pour de l'audace; mais je savais bien, moi, que cette excessive impudeur était tout simplement l'innocence du génie.

Instinctivement, toutes les têtes s'inclinèrent, et elle s'avança lentement, se laissant voir, simplement, sans honte aucune, souriant à tous ces regards avides et curieux qui ressemblaient à de chaudes caresses.

Je m'approchai, moi aussi, le cou tendu, le gosier sec, les jambes tremblantes, me soutenant sur ma grande canne royale, et murmurant dans mon angoisse : « Oui, je la reconnais, c'est elle, c'est ma femme. Dieu qu'elle est belle !... trop belle ! » Que ne pouvais-je jeter à la porte, tuer, massacrer cette foule d'inconnus, la serrer dans mes bras, l'emporter avec moi loin du monde, dans un désert.... et la fatalité voulait que le moment où je la désirais avec le plus de passion fût précisément celui où un nouvel abîme se creusait entre nous. J'en éprouvai un mouvement de terreur et de rage.

Elle se retourna, écarta deux ou trois personnes, fit un geste aux musiciens de l'orchestre qui attendaient son ordre pour commencer. Au moment où les instruments éclataient à la fois, nous nous trouvâmes nez à nez. Je ne pus me contraindre, et je lui dis à voix basse :

« Oh ! que tu es belle, mon amour, je t'aime, je t'aime !

— Cachez-vous donc, mon petit, cachez-vous donc, répondit-elle avec impatience. »

Je ne pouvais pas lui en vouloir, car elle avait raison, mais ces paroles-là m'entrèrent dans le cœur comme un clou. Je vis un grand seigneur du temps de Louis XI, au nez aquilin, au regard étincelant, à la démarche princière, s'approcher d'elle, lui offrir la main et prendre place pour le quadrille. Puis, comme la foule se précipitait autour des danseurs, je fus bousculé, repoussé, et je ne vis plus que le dos bariolé de tous ces gens, qui s'étouffaient pour admirer ma femme.

J'allai m'asseoir dans l'embrasure de la fenêtre; j'étais ébloui; tout tournait autour de moi. Deux Suissesses, coiffées de longues nattes, passèrent, et l'une d'elles dit à l'autre :

« Allons-nous-en ; nous n'aurions pas dû mettre les pieds ici. »

Malgré mon trouble, je crus reconnaître les filles de mon proviseur. J'aperçus aussi, confusément, le cocher et le valet de chambre de ces dames qui se dirigeaient de mon côté. Cette vue me rendit à moi-même. A tout prix, je voulais éviter les regards des domestiques ; je me levai donc, et me glissant non sans peine au milieu de tout ce monde, j'arrivai au bout de l'appartement dans un petit cabinet éclairé d'une façon discrète, et où personne n'avait encore mis les pieds. Je déposai ma canne dans un coin, je m'affaissai sur le canapé, et je laissai couler les larmes qui m'étouffaient.

J'étais là depuis longtemps peut-être, lorsque j'entendis derrière moi un bruit de pas ; je levai la tête, et j'aperçus dans la glace qui était en face, un Charles Ier, armé lui aussi d'une grande canne, et porteur de gants à franges d'argent. Il semblait accablé de tristesse, et je l'eusse pris pour ma propre image, si sa taille n'avait été beaucoup plus haute que la mienne,

et toute sa personne beaucoup plus robuste. Nous nous saluâmes d'un pâle sourire, et Timoléon, car c'était lui, s'assit à mes côtés en me serrant affectueusement la main.

« As-tu vu ma femme; l'as-tu vue ? lui dis-je avec une émotion dont je n'étais pas maître.

— Je l'ai aperçue, oui, je l'ai aperçue. » Chose étrange, sa voix frissonnait presque autant que la mienne. « Elle a un énorme succès. Il y avait même tant de monde autour d'elle que je n'ai pu la saluer.... C'est un bal magnifique. »

Et nous restâmes quelques instants sans dire un mot, regardant tous deux les ramages du tapis.

« Tu connais tous ces gens qui sont là, reprit Timoléon avec un emportement qui ne lui était pas ordinaire.

— Pas dix personnes, mon ami, et toi ?

— Moi, pas davantage. Mais, que diable, tu es chez toi, pourquoi n'es-tu pas dans le salon ?... cela est incroyable et de la dernière inconvenance ! Morbleu ! tu te dois à toi-même de faire les honneurs, de voir ce qui se passe chez toi.... moi, c'est différent : je viens m'asseoir ici parce que j'ai un mal de tête fou. Et puis, ta femme elle-même m'a reçu d'une façon glaciale.

— Il ne faut pas lui en vouloir, tu sais bien qu'elle a beaucoup d'affection pour toi, mais dans un pareil moment.... Elle est admirable, n'est-ce pas ?

— Oui, oui; oh ! oui.

— Tu es peut-être comme moi, tu la trouves trop belle.... cela n'est pas de sa faute, mais enfin, elle est trop belle. Si tu l'avais vue quand elle est entrée ! Cela brûlait les yeux, mon brave Timoléon. Tout le monde était ému, j'ai vu cela, eh bien.... c'est un sentiment égoïste que j'éprouve, je le sais, mais c'est plus

fort que moi ; tout cela me fait une peine affreuse. Je voudrais.... tu ne peux pas comprendre ce que je ressens. Je voudrais casser tout ce qui est ici.

— Calme-toi, mon bon petit vieux; un maître de maison ne doit pas se mettre dans ces états-là. Tes yeux sont rouges, tu es pâle comme un mouchoir de poche, et tu as perdu l'une de tes moustaches.

— Et qu'est-ce que cela me fait ? Tout m'est égal, vois-tu bien, tout, excepté elle. Je sais bien que je n'ai rien de ce qu'il faut pour lui plaire, mais je l'aime, moi, est-ce ma faute ? je l'aime comme un fou !.... Elle aurait pu choisir peut-être un costume un peu plus discret....

— Elle l'aurait dû, Babolain ; sur mon honneur, elle l'aurait dû, par respect pour elle-même et par égard pour toi ; car, enfin, elle porte ton nom, qui est honorable. Il n'y a pas à revenir là-dessus : elle est mariée !

— Il ne faut pas être trop sévère, je suis sûr qu'elle n'a point eu l'intention de me contrarier. Elle a naturellement l'imagination d'une grande artiste ; elle court d'abord et sans réfléchir vers ce qui lui paraît beau ; l'illusion, l'enthousiasme du rêve.... mais au fond, c'est là plus pure des femmes, tu n'en doutes pas, au moins, mon bon Timoléon, tu n'en doutes pas ?

— Ramasse donc ta moustache, elle est là, près de ce tabouret.... tu m'irrites, en vérité, tu m'irrites avec ta sotte manie d'approuver toute chose. Non, certes, il ne suffit pas d'être honnête au fond, il faut encore en avoir les apparences. A combien de conjectures mauvaises, d'interprétations blessantes, la folle conduite de ta femme ne peut-elle pas donner lieu ? Cela est un caprice d'enfant gâté, une fantaisie d'artiste, vas-tu dire ?

— Justement, Timoléon, c'est ce que je voulais te faire observer.

— Eh bien ! j'admets les caprices, les fantaisies les plus folles, mais à la condition qu'on sera seul à en supporter les conséquences. Deux époux sont solidaires l'un de l'autre; devant Dieu et devant les hommes, ils le sont. Les liens du mariage sont-ils une simple plaisanterie ? Ah ! morbleu !...

— Calme-toi, je t'en supplie; ton amitié pour moi te fait exagérer les choses.... énormément.

— .... si le respect sacré de la famille ne suffit pas à arrêter les effervescences de l'imagination, alors où s'arrêtera-t-on ?

— Oui, oui ; c'est ce que je pensais, mais ne nous laissons pas emporter, et tâchons d'analyser tout cela. Quand une femme est plus belle que les autres...

— Elle est obligée à de plus grands ménagements pour tenir à distance....

— .... les impertinents qui la.... je dis bien.... qui la souillent de leur regard.

— Assurément. Elle doit leur imposer le respect dont elle est digne.

— Car, enfin, Timoléon, il y a costume et costume.... c'est le.... je ne sais pas si tu as remarqué, c'est le corsage surtout qui m'a....

— Qui t'a indigné. Ah ! mon pauvre petit vieux, comme je comprends ce que tu as dû souffrir.

— Je sais bien comment tout cela est arrivé : elle n'aura pas résisté au plaisir de montrer un peu son beau bras, et puis, petit à petit, sans songer à mal.... Elle ne pensait peut-être pas qu'on la remarquerait autant.

— Tu es absurde. Est-ce par hasard qu'elle a mis cette perruque à reflets d'or et ces perles ? Est-ce par hasard qu'elle a fardé son visage ?

— Es-tu sûr qu'elle ait mis des fârds sur sa figure? Elle est pourtant bien belle sans cela ! Mon Dieu, mais alors elle est folle !... Et cette jupe relevée sur la hanche.... As-tu remarqué, Timoléon ?

— Oui. Est-ce encore le hasard qui a relevé cette jupe ? Écoute, Babolain, crois en ton vieux camarade, car ce n'est pas d'hier que nous nous connaissons.

— Non, certes, fis-je en lui serrant les mains avec effusion, ce n'est pas d'hier, mais je ne sais que d'aujourd'hui tout ce qu'il y a en toi de bonté, d'affection, de dévouement. Tu es mon ami, mon seul ami !

— Nous reparlerons de cela plus tard. Pour le moment, sois homme et retourne dans les salons; c'est là qu'est ta place et non pas ici. Il ne faut pas que le maître de maison se cache, morbleu, et dans certains moments, le mari doit se montrer.

— Je le sais bien, Timoléon, je le sais bien, mais vois un peu comme je suis ridicule sous ce costume.

— Eh bien, et puis après ? Si quelqu'un a le malheur de sourire en t'apercevant, saute sur lui et use des grands moyens. Quand tu en auras souffleté un, les autres deviendront souples. Et, d'ailleurs, s'ils ne deviennent pas souples, je me charge d'eux. Viens, Babolain, viens avec moi. »

Six heures du matin venaient de sonner au couvent des Carmes, tout le monde était parti, et le jour bleuâtre du matin pénétrant dans la salle de fête, luttait avec les lueurs jaunâtres des bougies prêtes à s'éteindre. Les fleurs et les plantes, asphyxiées, défaillantes, baissaient tristement la tête, plusieurs tables étaient encore chargées des débris du souper. Esther, la coiffure et le costume en désordre, animée, frémissante, plus belle encore sous son fard à moitié tombé, marchait à grands pas. Moi, j'étais assis sur le bout d'une banquette, la suivant du regard. J'avais la fièvre,

et les yeux me brûlaient. Elle s'arrêta, éclata de rire, se versa du champagne dans une coupe, et levant en l'air son bras, tandis que les colliers de perles s'entre-choquaient, elle dit d'une voix sonore :

« Buvons à Venise la belle. Le veux-tu, monsieur mon mari ? »

J'avalai d'un trait le contenu de la coupe qu'elle me présentait.

« C'était splendide, reprit-elle, avoue que c'était splendide, ô roi sans enthousiasme ! » Elle se dirigea vers l'orgue, plaqua quelques accords, lança deux ou trois notes à pleine voix, et revenant auprès de moi : « Es-tu content de voir le succès de ta femme, dis, roi d'Angleterre, es-tu content ? Je suis reine aussi, moi, reine de la beauté, reine de la peinture; je suis souveraine dans le monde des arts. Voilà mes ivresses, voilà mes triomphes. Dix ans de vie obscure pour dix minutes de cet éblouissement. Les as-tu vus comme ils me regardaient tous ? C'est beau, mon cher, d'attirer tout Paris chez soi par le seul prestige de son nom et de son talent, de voir les têtes s'incliner, de se dire : ils enragent; Cirbec écume, Prudent de la Sarthe et les autres vont éclater, et cependant ils s'inclinent tout de même. Ah ! ah ! ah ! »

Elle était fort près de moi, debout, immobile. Je pris son bras nu qui pendait et j'y collai mes lèvres, je dus la brûler; elle ne parut pas s'en apercevoir; mais moi qui depuis des heures désirais avec passion ce baiser-là, je frémis de la tête aux pieds et il me sembla qu'un incendie s'allumait en moi tout à coup. Je sentis que j'allais partager l'ivresse de cette femme adorable que je possédais enfin; j'étais seul avec elle, les angoisses de la soirée s'évanouissaient comme par enchantement... avec des ménagements infinis je glissai mon bras autour de sa taille et je murmurai :

« Tu ne peux pas savoir combien je t'aime, mon Esther... mon amour! j'ai été bien malheureux, va, pendant toute cette soirée.

— Tu craignais de me voir éclipsée, pas vrai? Tiens, tu es gentil, un peu drôle cependant en roi d'Angleterre, mais cela ne fait rien. »

Je l'embrassai une seconde fois tandis que souriante, regardant dans le vide, elle disait avec une extrême volubilité :

« M'éclipser! ah bien oui! Tu as vu la Polonaise et les deux Russes et la petite comtesse de Ripanera, et toutes les autres avec leurs diamants vrais... eh bien venez vous y frotter, mes amours! Les miens sont faux, mais venez vous y frotter. Je suis fille de Venise, mes belles, ah! ah! »

Je fus blessé : était-il bien possible que ma femme, que cette créature divine devant laquelle tous les fronts s'inclinaient eût des diamants faux comme une simple actrice, comme une aventurière! Était-il possible que cette grande artiste eût à rougir! Il y avait là quelque chose qui révoltait ma loyauté.

« Oui mon petit roi, mais tu le sais bien qu'ils sont faux! m'en as-tu jamais acheté de véritables? Je ne t'en ai jamais demandé, je ne t'en demande pas.

— Et pourquoi n'en aurais-tu pas? ces dames Polonaises, ces Russes ne te sont pas supérieures, mon amour... je veux que mon Esther puisse marcher la tête haute, je veux qu'elle soit la plus belle, la plus riche..., étincelante, admirable, je veux qu'on ne puisse pas la regarder en face sans baisser les yeux. »

Je perdais complétement la tête, j'étais ivre de tendresse et toutes les paroles me semblaient bonnes pour exprimer mon ivresse.

« Qui donc est aussi digne que toi de porter des bijoux?

— Ne dis donc pas de bêtises; tu ignores le prix de ces choses-là; la moindre rivière en diamants vaut vingt-cinq ou trente mille francs.

— Eh bien? » je n'avais plus la notion de la réalité. « Si tu as besoin de cette somme, je te la donne, tu sais bien que tout ce que j'ai est à toi. »

Elle me prit la tête tout à coup et m'embrassant avec une sorte de fureur :

« Tu veux donc que je t'adore, toi? »

Puis elle s'abandonna dans mes bras.

XII

M'adorer! C'était une manière de parler, bien entendu, une sorte d'affectueuse plaisanterie, mais quelle délicieuse façon de plaisanter! On a bien tort de désespérer et de se plaindre : jamais ma femme n'eut pour moi plus de bienveillance et de tendresse véritable que durant les quelques jours qui suivirent le bal. Lorsque je lui apportai les trente mille francs enfermés dans un portefeuille doublé de moire blanche, elle fut sur le point de ne point accepter. C'était, disait-elle, une dépense trop forte, il fallait renoncer à cette folie... Je dus la contraindre et presque me fâcher. Elle était excellente au fond et possédait des qualités solides.

Vers la fin de cette semaine exceptionnelle, je rentrais du collége, lorsque j'aperçus madame Paline, vé-

tue de noir et sous l'empire évident d'une violente agitation. Elle m'attendait :

« Mon cher ami, me dit-elle, j'ai un grand malheur à vous annoncer, soyez courageux, le coup est rude pour Esther surtout, la pauvre enfant! son *Désespoir soutenu par le sentiment religieux* vient d'être refusé au salon, exclus, chassé, oui, chassé.

— Comment encore! ces deux personnages sur fond d'or? ah! »

Ce ah! fut lancé sans indignation car, pour dire le vrai, j'éprouvais une sorte de soulagement : j'avais craint d'abord un malheur beaucoup plus grand. « C'est à n'y rien comprendre : encore refusée! et cela au moment même où elle reçoit ici l'hommage de l'admiration générale!

— Oui, c'est une infamie académique. Voilà donc à quel degré de bassesse la jalousie peut conduire des vieillards caducs et impuissants. » Après un silence elle reprit avec indifférence et dignité : « Je dois aussi vous dire une chose que vous ignorez sans doute : votre femme est enceinte de six mois environ, je ne sais pas au.... »

Cette phrase était à peine achevée que m'élançant vers madame Paline et la serrant dans mes bras sans aucun ménagement, je la couvrais de baisers.

« Esther enceinte, m'écriai-je, ah, voilà qui répare tout! enceinte! ma bonne mère... ah mon Dieu!

— Mais mon gendre, vous perdez l'esprit et... vous m'étouffez, vous êtes fou sûrement?

— Quel bonheur! ma chérie, mon Esther! un garçon ou une fille, savez-vous ? »

Et presque malgré moi, je me remis à embrasser ma belle-mère; si bien que, rouge de colère, elle dut me prier de sortir.

Avais-je eu tort de croire à l'avenir, aux joies et au bonheur intimes de la famille? j'avais bien dans le passé traversé quelques petites crises, mais désormais, quel épanouissement!

« Où est madame? » fis-je à la femme de chambre avec la voix d'un chef d'escadron. Et comme on me répondait que Madame était dans l'atelier, j'y entrai rapidement. Esther était couchée sur le divan, le visage caché dans ses mains et pleurait, je courus à elle et la prenant dans mes bras sans songer que je pouvais lui déplaire :

« Est-ce que c'est vrai, mon Esther, dis-moi que c'est vrai?

— Oui c'est la vérité, les misérables, les lâches! » ses petites mains se crispaient et ses grands yeux avaient une expression de haine profonde. « Ils ne veulent pas accepter la lutte au grand jour, la lutte loyale où ils savent bien qu'ils seront vaincus. Cirbec qui leur lèche les pieds a encore aidé à faire le coup. Cirbec, un maniéré, un raté, un pleutre! ah, ils ne craignent pas les faiseurs de pochades, les braillards de la palette. Vous voulez du galimatias, messeigneurs, eh bien non, je ne cèderai pas. Vous aurez la guerre puisque telle est votre bon plaisir et une guerre terrible. Quand on fait mine de m'écraser, je me défends, moi; je crie. »

Elle avait débité tout cela si rapidement qu'il m'avait été impossible de placer un mot.

« Sans doute, lui dis-je avec autant de douceur que possible, sans doute cela est contrariant, ma pauvre amie, mais tu n'en mourras pas, quand le diable y serait, et ces messieurs...

— Les gueux!

— C'est ce que je veux dire : ces gueux ne t'enlèveront pas ton talent! » Alors ne pouvant m'empêcher

de sourire, car j'avais des rayons de soleil dans le cœur, j'ajoutai : « Ce que m'a dit ta mère... tu sais bien?... est-ce vrai?

— Quoi, qu'est-ce qu'a dit maman?

— Que tu serais bientôt mère. »

Elle détourna la tête, les coins de sa bouche s'abaissèrent, les narines roses de son petit nez se gonflèrent.

« Eh bien oui, et puis après? Oh! tu m'agaces, tu m'irrites! va-t-en, je te déteste. Mais va-t-en donc, tu me donnerais une attaque de nerfs. » Et elle s'agita violemment sur le divan.

« Veux-tu bien rester tranquille, tu ne sais donc pas que tous ces mouvements-là sont excessivement dangereux pour notre enfant. »

En temps ordinaire, je ne lui aurais jamais parlé avec cette autorité et cette brusquerie, mais en ce moment-là, j'avais un courage extrordinaire.

« Je me calmerai quand vous serez parti, murmura-t-elle.

— Alors je me sauve. La moindre imprudence peut amener un accident affreux. »

Rien ne pouvait me distraire du sentiment nouveau qui s'était emparé de moi. On eût dit que je venais seulement de trouver ma véritable vocation. Le centre de ma vie était changé. L'idée de cet enfant, dont la venue prochaine colorait l'avenir de teintes imprévues, me poursuivait partout. J'en parlais à tout le monde, je ne pouvais retenir ma langue, et peu à peu je m'habituai à reporter vers ce but unique mes pensées et mes actions.

Si c'est un garçon, pensais-je, il aura de moi, sans doute, le sens critique et le don d'analyse qui sont mes seules qualités. Sa mère, lui transmettra cette puissance d'idéalisation, cette finesse artistique qui élève,

permet de généraliser, de trouver le principe et la loi dans le chaos des observations de détail. En outre, il aura la beauté d'Esther, son aisance admirable... Ce sont-là de bien grandes facilités dans la vie. Or, doué de la sorte, la carrière scientifique s'offre naturellement à lui : il débute dans l'université, mais aisément; la célébrité de sa mère lui donne des protections. Alors, par un trait de génie, il s'élance dans le royaume de la science pure : une découverte, un livre, le mettent d'un seul coup hors de discussion. Il exécute le grand travail que j'avais rêvé, je lui donne mes conseils, s'il me les demande, ce qui n'est pas bien sûr, car évidemment il doit me considérer comme une ganache... Ah! je ne t'en veux pas, mon cher garçon, qu'importe! je jouis de tes triomphes, je suis ton père, on ne peut pas m'enlever ce titre-là... Il faudrait lui trouver un beau nom de savant, qui eut bon aspect, en lettres d'imprimerie. Mais si c'était une fille!

Cette pensée me troublait beaucoup. Non pas que je fusse moins disposé à l'aimer que son frère, mais il lui faudrait, comme à sa mère, un milieu digne d'elle, riche, luxueux, et plus tard, une dot considérable. Comment n'avais-je pas compris que mon devoir était de transmettre intacte à ma fille la fortune de l'oncle Babolain, dont je n'étais que dépositaire? J'avais commis là, plus qu'une faute, un crime véritable. J'aurais dû arrêter ces dames dans leur prodigalité, elles eussent compris tout cela, elles m'eussent approuvé, remercié plus tard.

Dès lors, une rage d'économie s'empara de moi. J'achetai un gros registre, et je me mis à calculer; mais en même temps que je constatais l'énorme brèche faite à ma fortune, je m'apercevais qu'il était impossible de diminuer mes dépenses personnelles. Le sort de ma fille était donc tout entier entre les mains

de ces dames; comment leur imposer un nouveau genre de vie? Je me sentais lâche. En ce moment surtout où elles étaient agitées, en pleine lutte, comment leur parler de mille détails mesquins, de mille réformes nécessaires qu'ordonnaient la prudence et l'économie? C'est à peine si je pouvais dire un mot à ma femme: Le jeune et fougueux Tambergeac, critique d'art dans le journal *La ferme modèle*, passait maintenant des journées entières rue de Vaugirard. Grâce à sa plume sans pitié, un article des plus violents avait été lancé contre l'Institut, le nom de ma femme avait été prononcé, l'infamie dont elle avait été victime avait servi de texte à la mise en accusation de « ces messieurs du pont des Arts. »

On se réunissait chez Esther, à des heures fixes, on discutait avec passion, on arrêtait des plans de campagne, car peu à peu la question s'était élargie. Ce n'était plus de simples causeries entre gens mécontents, mais bien des discussions passionnées où l'avenir de l'art français se trouvait directement engagé, et le but avoué était maintenant la chute complète et immédiate de l'Institut. Cela était sévère, mais juste à ce qu'il paraît. Plusieurs artistes barbus, chauds partisans d'une révolution radicale dans le monde des arts, avaient été amenés par l'infatigable Tambergeac, qui choyé, entouré, avait son couvert à table, et un coussin sous ses bottes. Était-ce par mesure de propreté, ou par témoignage de haute estime?

Au milieu du plus grand salon, était une table énorme couverte de papiers et de plumes, les pains à cacheter émaillaient le tapis, et les journaux encombraient les meubles... Il était évident que ces dames se trouvaient à la tête d'un parti redoutable qui ne reculerait devant rien. Esther acheta une sonnette à manche d'ivoire, et tenta la rédaction d'un mémoire.

que ce maudit Tambergeac devait signer. Chaque soir, après ma journée faite, lorsque je me trouvais dans ce club, au milieu de gens animés, furieux et enroués, je me croyais sous l'empire d'un cauchemar. Je m'approchais d'elle, et je lui disais tout doucement:

« Tu t'échauffes le sang, mon amour, tu brûles ton pauvre sang. Dans ta position.., et puis, ma bonne amie, c'est la layette dont il faudrait s'occuper

— Alors, vous conseillez au soldat d'abandonner son poste, de déserter devant l'ennemi?

— Non pas, mais ta grossesse est fort avancée, et...

— Ne sommes-nous pas, moi et mes amis, les défenseurs, les véritables soldats de la plus sainte des causes? N'est-ce pas insulter à la Divinité elle-même, que de nier le grand art, ou de s'opposer à son libre épanouissement? Faut-il vous donner des preuves, citer des textes? Dans la vie morale d'un peuple, tout se tient et s'enchaîne! Qu'est-ce, je vous prie, que cette fermentation qui ébranle le trône?

— Tu as entrepris une mission pleine de noblesse, de grandeur, j'en suis convaincu quoique je n'aie pas étudié ces questions.

— Alors, taisez-vous. Notre lutte a pour but le triomphe de l'âme sur la matière, et s'il vous était possible de comprendre, à vous qui n'avez pas la foi, les conséquences mortelles de l'indifférence religieuse....

— Oui, je sais bien, mais tu t'échauffes le sang. On a vu des enfants venir au monde avec des germes de maladie parce que leur mère s'était échauffé le sang. Et puis, vois-tu, ajoutai-je timidement, le bon Dieu ne veut peut-être pas que l'Institut soit réduit en poussière.

— Ne savez-vous pas que votre plaisanterie est un sacrilége?

— Sous ce rapport, dit Mme Paline, je suis tout à

fait de ton avis, mon enfant : les paroles de ton mari sont de la dernière inconvenance, mais d'autre part, je trouve que toi et.....tes amis, comme tu le dis ironiquement sans doute, vous vous engagez dans une voie démocratique qui, je l'avoue, répugne à mes instincts. Outre que tous ces gens qui viennent ici sont d'une inqualifiable malpropreté. »

Esther prenait un trop grand plaisir à foudroyer sous le nom de Tambergeac cette affreuse académie pour se calmer immédiatement. Grâce aux attaques de plus en plus violentes de ma femme, la *Ferme modèle* se fit si bien remarquer que son fougueux critique arriva un soir avec une bande autour de la tête, une compresse sur l'œil et la main dans son gilet. Il avait reçu la veille deux forts soufflets et quelques coups de canne d'un fils d'académicien dont le père avait été particulièrement insulté par Esther.

« Mon cher, s'écria ma femme en prenant les mains du blessé, vous avez un grand cœur, vous êtes mon seul ami et je veux vous venger : passez-moi une plume. »

La générosité de sa nature enthousiaste se peignait là toute entière. Cependant le jeune critique exprima de son mieux sa reconnaissance mais fit comprendre qu'il était impuissant à lutter contre la détermination formelle qu'avait prise son rédacteur en chef de renoncer à toute polémique littéraire et artistique. Les concours de Poissy allaient commencer et la *Ferme modèle* devait se consacrer tout entière à l'étude spéciale de l'élevage. C'était à coup sur un grand désappointement, mais j'en fus enchanté.

« Ne serait-ce pas le moment de songer à la layette? » hasardai-je en me frottant les mains.

J'eus le tort de manifester aussi ouvertement ma satisfaction.

Deux ou trois jours après, vers les huit heures du soir, ma chère et bonne femme mit au monde une belle petite fille. Il est impossible de dire combien était charmante cette enfant. Je pleurais, j'éclatais de rire, j'embrassai tout le monde.... je serrai même les mains du cocher en l'appelant mon camarade. Toutefois on s'aperçut que ma fille était absolument sans vêtements et momentanément on l'enveloppa dans des serviettes. Le lendemain matin je montai dans la voiture de ces dames et je me rendis chez la lingère, que je dus faire réveiller. Durant la route, je chantais malgré moi, je m'asseyais tantôt sur une banquette, tantôt sur l'autre, et il me semblait que ma joie ne devait échapper à personne. Les passants dévaient se dire : « Tiens, voilà monsieur Babolain, professeur de spéciales, dont la femme vient d'accoucher. »

« Mademoiselle, dis-je à la lingère, pressons-nous, je vous en prie, ma petite fille n'a absolument rien pour se vêtir.... Merci, mademoiselle, je n'ai pas le temps de m'asseoir.... Nous avons été surpris.

— Ces choses-là arrivent parfois.

— Vraiment? Veuillez me donner ce qu'il y a de mieux.... Rien dans la santé de ma femme ne pouvait faire supposer une délivrance aussi proche.... Vous ai-je dit que c'était une fille?... Oh! donnez-moi tout ce que vous voudrez. »

Successivement on empila dans la voiture, qui fut bientôt pleine : langes brodés, bas en cachemire, brassières merveilleuses, chapeaux à plumes, et le reste. Tout en retournant rue de Vaugirard je tripotais ces jolies choses, caressant les chapeaux, embrassant les petits bonnets, sous lesquels je croyais voir ma fillette.

« Il est impossible de faire un choix plus inintelligent,

observa tout d'abord ma belle-mère. » Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, j'étais si heureux! « Ne craignez-vous pas, poursuivit Mme Paline en s'adressant au docteur qui était là, ne craignez-vous pas que mon gendre soit atteint de quelque vilaine fièvre? Il me confond.

— Nous verrons cela plus tard, répondit l'accoucheur en riant. Quant à présent, le plus pressé est d'avoir une nourrice, et je vais en choisir une.

— J'y vais aussi, dis-je. On n'est pas trop de deux pour faire un choix semblable, et je suis d'ailleurs assez physionomiste.

— C'est cela, venez. Votre voiture est là? Et puis, entre nous, l'accouchée a besoin de repos. »

Je compris qu'il n'était pas fâché de m'éloigner; dans l'expansion de ma joie, j'avais dû faire depuis la veille un tapage intolérable. Lorsque nous fûmes seuls dans la voiture, je lui dis :

« Docteur, je veux vous remercier de ce que vous avez fait pour moi. Vous êtes excellent, mon ami, mon cher ami.... Je vous demande pardon, mais je ne peux pas m'empêcher de vous appeler mon ami. Il faut m'excuser, je suis véritablement grisé par le bonheur.

— Cela est bien naturel. Il est rare de rencontrer une couche aussi heureuse chez une primipare.

— C'est juste, mon Esther est une primipare, je n'y songeais pas.... J'ai la tête à l'envers. Docteur, laissez-moi vous serrer la main. Je suis plus ému qu'un autre, parce que plus qu'un autre j'ai à me réjouir qu'un lien indissoluble, sacré, vienne sanctionner notre union. Ma femme, vous ne l'ignorez pas, est une grande artiste : elle en a les goûts, les nobles aspirations. La mère et la fille ont, je peux le dire, une nature admirable. Quant à moi, je suis tout-à-fait terre à terre.

Docteur, je vous parle avec une franchise toute fraternelle. Ah! ah! ah! Quand l'esprit a de longue date l'habitude de l'analyse exacte, il lui est difficile de pénétrer dans le royaume de l'imagination, en sorte que.... Bref, les commencements de notre mariage furent, je dois l'avouer, un peu pénibles.... J'avais été pauvre comme Job durant toute ma jeunesse.... Et tenez, voici un détail bien humain, bien curieux : maintenant qu'un autre horizon s'entr'ouvre, que l'avenir me sourit, j'éprouve une joie indéfinissable à me rappeler les chagrins.... les petits chagrins, entendons-nous, du.... »

Tout à coup j'abaissai la glace de devant et je secouai la redingote du cocher. Je venais d'apercevoir mon ami Timoléon, grave, pâle, soucieux, et n'ayant plus du tout ses allures triomphantes.

« Tu sais la nouvelle, mon bon, mon cher vieux camarade? lui dis-je quand il fut proche.

— Oui, Babolain, oui, je sais. Le ciel a béni ton union en t'envoyant ce petit ange. Je prierai pour vous tous; je tâcherai de prier.

— Comment! tu ne te réjouis pas. Qu'as-tu, mon brave Timoléon, qu'as-tu? Viens choisir une nourrice avec nous.

— Non, non, je suis pressé; au revoir! » Et il partit.

« Docteur, j'ai grand'peur que mon ami ne soit sérieusement malade. J'ai déjà remarqué que depuis quelque temps il changeait beaucoup.... Je vous disais donc que j'étais pauvre comme Job, lorsque mon oncle de Beaugency....

— Nous voilà place de l'Estrapade : descendons, le bureau est là. Il est convenu que vous êtes un de mes collègues. »

Nous entrâmes dans un petit salon fort bas, tout

plein d'une odeur fade extrêmement étrange. Sur la cheminée, une pendule en coquillages; au mur, deux gravures encadrées : Napoléon à Sainte-Hélène et Jeanne d'Arc en cuirasse.

Une grosse dame recouverte d'une robe écossaise, qu'on eût prise pour quelque vieux brigadier de dragons, réformé pour cause d'embonpoint, apparut, agita une sonnette, et huit ou dix nourrices portant leurs marmots vinrent se ranger en demi-cercle. L'examen fut consciencieux. Sous la main du docteur, le lait jaillissait en longs filets blancs qui d'abord faillirent m'atteindre.

L'une des nourrices ayant été choisie, la pauvre femme recommanda avec insistance qu'on lui envoyât sa malle à l'adresse de son nouveau maître, puis embrassa son enfant une dernière fois et monta dans la calèche, où nous nous trouvâmes seuls, le docteur ayant dû nous quitter pour aller à ses affaires.

« Ma bonne nourrice, fis-je, mettez-vous dans le fond et prenez garde aux courants d'air. Vous n'avez pas froid? Attendez, je vais lever la glace, c'est toujours plus sûr..... Et maintenant, dépêchons-nous. »

Il me semblait que ma fille devait trouver le temps bien long et commencer à s'impatienter. Quand la nourrice fut assise dans le fond de la voiture, elle souleva son tablier, chercha sa poche, et en ayant extrait un volumineux mouchoir à carreaux bleus et jaune, sans le déplier, de l'extrême bord de l'un des coins, elle essuya son œil en poussant un gros soupir.

« Pourquoi pleurez-vous? dis-je avec intérêt. Seriez-vous fâchée de venir avec moi?

— Le petit m'était déjà bien attaché; ça fait de la peine tout de même! »

Je fus très-ému par ces quelques mots si simples.

Comment l'égoïsme avait-il pu m'aveugler au point de me faire oublier que cette pauvre femme était mère et que je venais de lui arracher son enfant? Pourquoi le fils de la paysanne serait-il sacrifié à la fille du professeur? Est-il possible qu'il y ait en ce monde des êtres assez pauvres pour ne pouvoir aimer leur enfant qu'à distance?... Et je me fais complice de cette monstruosité sociale! Cette nourrice prit moralement de si grandes proportions à mes yeux, que je lui dis avec un embarras en quelque sorte respectueux :

« Madame, je comprends, veuillez le croire, ce que vous devez souffrir et j'aurai toujours, je vous le jure, après l'immense service que vous allez me rendre, la plus vraie, la plus sincère des reconnaissances. »

Elle écarta son mouchoir et me regarda fixement.

« Ah, je le sais bien, poursuivis-je, ce n'est pas avec de l'argent, ma bonne amie, que l'on paye de tels sacrifices....» Elle s'agita sur les coussins de la voiture, et parlant d'une voix énergique :

« Alors je vais retourner au bureau. Pourquoi que vous avez dit vingt écus par mois? et devant tout le monde encore! Vingt écus avec le sucre et le café. .. il y a des témoins. Dites à votre garçon de retourner au bureau.

— Vous vous méprenez sur mes....

— Quoi que vous dites? moi je n'aime pas les personnes qui ont deux faces.... Il y a des témoins.

— .... sur mes intentions, veuillez le croire, ma bonne amie, et vos suppositions me blessent.

— Quand ça que je vous ai blessé? quand ça que je vous ai fait du mal? Ah! mais, c'est que je veux retourner au bureau! Quand on a un lait.... comment est-ce qu'il a tourné cela le médecin? un lait savoureux qu'il a dit, — ça c'est la première qualité dans les laits

et quand on en a un comme ça, on n'est pas embarrassé de gagner ses vingt écus avec le sucre et le café.

— Mais je vous en donne vingt-cinq, ma bonne amie Vous voyez bien que vous m'avez mal compris. Et je vous promets en plus des cadeaux. Je ne serai pas ingrat, je vous l'assure. »

La bonne femme continuait à me regarder avec une surprise croissante. Enfin, radoucie tout à coup, elle murmura d'une voix faible où l'on devinait encore une légère méfiance : « Pourquoi que monsieur a dit tant de paroles alors? »

Elle avait raison, mais j'avais cru bien faire.

XIII

J'étais le plus heureux des hommes : ma petite Valentine—c'était le nom de ma fille—avait accueilli sa nourrice Marianne avec beaucoup d'appétit, et la brave femme avouait elle-même qu'elle se trouvait chez du bien bon monde. Mme Paline était fort douce avec moi. Quant à mon Esther, elle se remettait rapidement, et je dois dire qu'elle n'avait jamais été plus belle. Entortillée de mousseline et de dentelle, elle avait déjà reçu nombre de visites et s'était prise pour sa fille d'une tendresse passionnée. Du soir au matin elle se la faisait apporter, la couvrait de nœuds de ruban et voulait absolument friser les quelques cheveux que la chère petite avait derrière la tête.

Je perdis plusieurs jours à déguster le plaisir de la contempler; mais le sentiment du devoir me revint bientôt, et je repris ma lourde besogne avec ardeur. Plus que jamais il fallait gagner de l'argent. J'organisai une sorte de conférence qui me permettait de donner en une heure six ou huit répétitions à la fois. De plus, ayant entendu dire qu'un éditeur, alors fort répandu, projetait la publication d'une sorte de dictionnaire scientifique, je m'offris pour exécuter une partie de ce gros travail. Que n'eus-je pas fait pour réparer les pertes d'argent que j'avais subies, et reconstituer une dot pour ma petite chérie! De temps en temps mon orgueil se réveillait, et je me disais : « J'aurais pu être un homme de science, entrer à l'Institut, mériter des honneurs, des titres, laisser après moi une belle œuvre.... et me voilà réduit à trafiquer de la science.... » J'étais sot, car enfin, n'est-il donc pas aussi honorable d'être un bon père qu'un grand savant? Ma petite Valentine n'était-elle pas la plus belle de toutes les œuvres, et que lui importeraient plus tard mes titres et ma science? m'en aimerait-elle davantage? Assurément non.

Cependant les travaux du dictionnaire, auxquels je consacrais mes soirées après des journées bien remplies, et que souvent même je prolongeais fort avant dans la nuit, me fatiguaient énormément. J'avais des éblouissements qui me gênaient beaucoup, et dans la poitrine je ressentais des douleurs qui m'effrayaient. Que fût-il arrivé si la maladie m'avait obligé au repos! J'eus le tort cependant, au milieu de mon labeur, de négliger beaucoup ces dames et de me négliger moi-même. « Vous devenez malpropre, » me dit un jour Mme Paline. Et dans le fait elle avait raison : mes vêtements étaient usés plus qu'il ne convient; j'arrivais étourdiment sans cravate et j'oubliais

de me raser. Sans m'en douter, absorbé que j'étais par ma besogne, je pris peu à peu l'habitude de vivre en dehors de ma famille. Je déjeunais, pour ne pas perdre de temps, dans un petit restaurant modeste, qui se trouvait à deux pas du collége, et le plus souvent mes conférences ne me permettaient pas de rentrer dîner. Ces dames, de leur côté, envahies par les mille obligations qu'entraîne la célébrité, étaient rarement à la maison.

Les choses en étaient là, lorsqu'un dimanche après déjeuner — nous étions par hasard réunis — un petit homme au nez d'aigle se fit annoncer sous le nom d'Isaac. Il avait en effet tous les signes extérieurs qui distinguent un Israélite.

« Madame, dit-il en promenant autour de lui un regard curieux, j'irai droit au but, ainsi qu'on doit le faire lorsqu'on s'adresse à une artiste de votre valeur. Je serais désireux d'entrer en affaires avec vous, et je viens vous demander quel prix vous demandez de votre dernière toile : *Le désespoir poursuivi par le.... la....*

— Soutenu par le sentiment religieux.

— Oui, madame, parfaitement. Il y a dans ce tableau de fort grandes qualités : un dessin sûr, élevé. Veuillez me dire quel est votre prix. »

Je ne fus pas surpris par cette proposition ; j'étais persuadé que tôt ou tard la fortune et les honneurs devaient récompenser Esther de ses efforts ; mais je fus bien heureux, car je songeais toujours à la dot de Valentine. Mme Paline, voyant que ma femme hésitait à répondre, prit immédiatement la parole :

« Monsieur, dit-elle, vous arrivez bien tard ; ma fille a déjà refusé plusieurs fois ce tableau, qui a fait sensation, et je serais la première à user de mon influence sur elle pour l'empêcher de s'en déposséder à moins de trois mille francs. » J'ignorais complétement que l'on

eût fait déjà des offres semblables au sujet du tableau d'Esther. Ce M. Isaac ne parut pas étonné.

« Je crois bien, dit-il, que l'amateur dont je ne suis que l'intermédiaire ne sera pas effrayé par cette somme. Vous dites....

— Je dis trois mille cinq cents francs sans le cadre, » répliqua Mme Paline avec une assurance pleine de noblesse.

« J'avais mal entendu, » — Moi aussi j'avais mal entendu. — « Quoi qu'il en soit, il y aurait à la conclusion de cette affaire une petite condition à laquelle mon client attache une certaine importance : M. le comte de Vaugirau, je n'ai aucun motif sérieux de cacher son nom, désirerait que Mme Esther de Martignac....» — J'éprouvais toujours une véritable douleur à entendre appeler ma femme par son nom d'artiste — s'engageât à lui réserver, aux conditions qu'elle indiquera elle-même, les trois toiles qu'elle aura le plus prochainement terminées.

— J'y songe, fit ma femme.

— Mais il serait beaucoup plus simple, mon enfant, que le comte de Vaugirau vînt visiter ton atelier. Tu as nombre d'ébauches fort belles, nombre de tableaux commencés. »

Le juif approuva fort ma belle-mère, et tout le monde fut content.

Cette visite eut une influence considérable sur la façon d'être de ces dames. A partir de ce jour, j'aperçus de tous les côtés dans l'appartement, des toiles ébauchées avec une hardiesse vraiment surprenante et signées en gros caractère. Comment une imagination pouvait-elle être assez féconde pour suffire à toutes ces productions? Une fois, je fus salué dans la cour par le comte qui remontait dans sa voiture encombrée par les ébauches de ma femme. Cet amateur passionné

pour la peinture était de taille élevée, portait de longues moustaches retroussées, et dans toute sa personne il y avait un parfum de haute distinction. On ne tarissait pas à la maison sur la noblesse de ses procédés. On me montra même un coffret merveilleux dans lequel il avait offert à Esther le prix de ses dernières toiles.

J'étais malheureusement de plus en plus absorbé par mon travail, mais je vis bien que ma femme, entourée de louanges et de succès, s'abandonnait un peu trop au bonheur de se faire admirer. Je ne lui en faisais pas un reproche, c'était en somme une faiblesse bien naturelle. Elle avait conquis sa réputation à la pointe de l'épée, il eût été pitoyable de m'étonner qu'elle en fût un peu fière.

Une chose me faisait de la peine : à mesure que, se plaçant au-dessus des préjugés, elle acceptait l'expression parfois étrange d'un culte dont elle était digne, le souvenir du passé semblait lui devenir insupportable.

Elle s'occupait bien peu de sa fille, et je devinais à des riens que ma seule présence l'irritait plus que jamais. On eût dit qu'en me repoussant de leur existence, où d'ailleurs je n'avais ni le temps ni l'art de pénétrer, elles voulaient s'affranchir d'un joug intolérable.

Il arriva que la pièce où ma femme travaillait devint trop petite, et on affirma qu'il était indispensable de louer dans le voisinage du quai, un atelier, cher il est vrai, mais très-vaste et fort gai.

J'eus le courage d'intervenir et de parler d'économie : « Le grand salon aurait peut-être pu te suffire, hasardai-je.

— Eh! ne comprenez-vous pas, répliqua Mme Paline très-sèchement, ne comprenez-vous pas que tout tra-

vail sérieux est impossible dans le voisinage d'un enfant qui crie. »

Ma petite Valentine criait pourtant bien peu; il était impossible de trouver plus de douceur et de gentillesse chez un enfant de son âge. Cependant ma bellemère pouvait avoir raison. Le travail incessant de ma femme était bien autrement absorbant que le mien, et demandait un recueillement absolu. Elle aimait Valentine autrement que moi... mieux que moi, peut-être; si elle ne l'avait pas adorée, aurait-elle travaillé avec cette fureur pour assurer son avenir? Ses efforts ne remplacent-ils pas toutes les caresses qu'elle n'a pas le temps de lui donner? Pauvre Esther! Est-ce qu'on peut avoir une grande intelligence sans avoir en même temps un grand cœur? Elle ne me dit rien, la chère femme, ne me parle pas de ses affaires : elle a la pudeur de l'héroïsme.

« Si j'ai parlé d'économie, ajoutai-je, c'est que je songe toujours à notre petite fille.

— Et aussi à vous, n'est-ce pas? répliqua ma bellemère; mais ne craignez rien : Lorsque vous avez épousé ma fille, vos instincts ne vous ont pas trompé; l'affaire est excellente, et, seriez-vous ruiné, vous pouvez être sûr qu'on ne vous laissera pas mourir de faim. »

Elle dit cela en souriant d'une façon étrange, de sorte que je ne compris pas bien

« Que voulez-vous dire? fis-je.

— Moi, rien; je plaisante. Au revoir, j'ai à sortir. »

C'est plus tard seulement que ces paroles et bien d'autres encore me revinrent à l'esprit, et il fut évident pour moi que depuis longtemps ma présence les faisait horriblement souffrir. Hélas! comment aurais-je pu m'en apercevoir? Elles eurent tout à coup pour moi des égards inaccoutumés. Voyant que je souffrais

des yeux et de la poitrine, à cause du travail excessif auquel j'étais obligé, elles m'adressaient mille paroles pleines de bonté. Un jour qu'elles sortaient en voiture pour aller dîner en ville, j'entendis Esther qui disait à la cuisinière : « Rappelez-vous que monsieur n'aime pas la viande trop cuite, et veillez à ce que le dîner soit bon. » Ces attentions auxquelles je n'avais jamais été habitué me faisaient venir les larmes aux yeux.

J'étais d'ailleurs aussi épris de ma femme que jamais. A l'heure de ses sorties je me mettais encore à l'affût, soulevant soigneusement le petit rideau de la fenêtre pour l'admirer à mon aise. Sa beauté, depuis quelque temps, s'était prodigieusement accrue; j'en étais intimidé, tant elle me paraissait dépasser maintenant les limites ordinaires : un certain embonpoint donnait à toute sa personne un épanouissement et une majesté dont le charme était irrésistible; en outre, elle avait acquis tout à coup un art nouveau et merveilleux de se vêtir. Je ne savais comment lui exprimer l'admiration que me causait tout cela; mais elle, venant au devant de mes observations, m'expliquait avec bonté combien étaient en réalité simples et économiques ces toilettes que je trouvais princières. Elle avait eu telle dentelle pour presque rien, grâce à une occasion exceptionnelle; et ces bijoux, ces pierres, ces camées dont elle se parait quotidiennement avaient été achetés dans des conditions analogues. Bref, par toutes les petites confidences qu'elle me fit, je fus convaincu qu'en dépit de son apparente prodigalité, elle agissait en ménagère économe et sage. Cela fut un grand soulagement pour moi.

Des mois s'écoulèrent ainsi. Ces dames, malgré leur vie mondaine, continuant à m'accabler de prévenances et d'égards dont j'étais confus, et moi, aimant et

admirant de loin mon Esther, tandis que je retrouvais cette vie d'étudiant laborieux qui avait pour moi un attrait indéfinissable.

Un soir, vers les huit heures, comme je rentrais pour me mettre au travail, j'aperçus sur la table un si gros tas d'épreuves à corriger, que j'eus un moment de découragement, et tout en allumant ma lampe, il me revint à l'esprit que ce soir-là ces dames devaient assister à une première représentation de l'Opéra-Comique. Ce paquet d'épreuves était vraiment énorme; je n'avais pas mis le pied dans un théâtre depuis plus d'une année. L'idée d'aller surprendre ces dames s'empara de moi, et je m'habillai rapidement. Il fallait que je fusse bien maigri depuis quelque temps, car mon habit semblait flotter autour de moi. Lorsque j'eus parachevé le nœud de ma cravate blanche, j'allai prévenir la nourrice, j'embrassai Valentine qui dormait, et je partis en chantonnant.

Malheureusement la salle était pleine, et ce ne fut qu'en payant le double de la place ordinaire que j'obtins à grand'peine un modeste tabouret dans l'embrasure d'une porte. On était au milieu de l'entr'acte, il y avait dans la salle une grande confusion, et tout d'abord suffoqué par la chaleur, ébloui par les lumières, je ne pus rien distinguer. Je remarquai cependant que mes deux voisins souriaient en lorgnant dans la même direction. « Elle est vraiment superbe, disait l'un. — C'est son aplomb que j'admire, dit l'autre. » Et ils se parlèrent à l'oreille en riant beaucoup.

Je regardai, moi aussi, dans la même direction que ces messieurs, et j'aperçus au premier étage, près du couloir de gauche, devant la loge du coin, plusieurs hommes élégants qui, tournant le dos à la salle, causaient très-gaiement avec les personnes

assises dans la loge, qu'il était impossible d'ailleurs de distinguer. De temps en temps un éventail soutenu par une petite main gantée de blanc apparaissait, et rien de plus.

Peu m'importait d'ailleurs ce qui se passait là. J'étais venu au théâtre pour y rencontrer ma femme et sa mère, qui sans doute, en un jour où les simples tabourets coûtaient des prix exorbitants, devaient avoir pris des places modestes. J'examinai soigneusement les secondes loges, puis les troisièmes, mais ce fut vainement. Je songeais à traverser l'orchestre pour inspecter la partie de la salle qui m'était cachée, lorsque j'aperçus, plongé dans l'ombre de la galerie de droite, comme je l'étais moi-même dans celle de la galerie de gauche, mon ami Timoléon. Il avait les bras croisés, les sourcils froncés, et fixait avec obstination cette loge si bien entourée qui semblait attirer l'attention générale.

A ce moment la sonnette du théâtre se fit entendre, chacun regagna sa place, la fameuse loge des premières se trouva démasquée, et je reconnus ma femme et ma belle-mère souriantes et étalées parmi des flots de dentelle et de soie. Un gentilhomme d'une quarantaine d'années, portant ses moustaches militairement retroussées, et que je crus reconnaître pour l'avoir vu quelque part, était resté seul devant la loge. Les trois coups retentirent, l'orchestre préluda. Mme Paline adressa un geste gracieux à l'élégant cavalier, et celui-ci vint s'asseoir auprès de ces dames, qui s'écartèrent pour ne pas lui cacher la vue de la scène.

Cette apparition me causa un violent serrement de cœur, et mon front se couvrit tout à coup de sueur. Comme je me retournais pour prendre mon mouchoir, j'aperçus Timoléon qui s'essuyait aussi le visage avec

une grande agitation. Pourquoi mon ami était-il là dans ce coin sombre, se cachant, ému, inquiet? J'allais me précipiter vers lui pour avoir l'explication de ce mystère, lorsque la toile se leva, et les mots : Assis! assis! murmurés de tous côtés, m'obligèrent au silence et à l'immobilité.

Je voulus écouter la pièce, mais il me fut impossible d'en entendre une note et d'y comprendre un seul mot. Je revoyais toujours Esther et sa mère. Qu'avaient-elles donc de particulier? Il m'avait semblé que leurs façons, leurs gestes et jusqu'à leur mise avaient quelque chose d'étrange. Étais-je le jouet d'une illusion; ou véritablement, ma femme était-elle transformée? « Comment se fait-il que tous ces gens l'entourent et lui parlent avec cette familiarité, tandis que moi... Ne suis-je pas son mari?... Et Timoléon, pourquoi n'est-il pas auprès d'elles? Je suis fou, je suis absurde, je me conduis comme un enfant. Au lieu de raisonner, je divague. Aurais-je perdu ma faculté d'analyse?.... Soyons froid : Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'une femme justement célèbre attire l'attention lorsqu'elle se montre en public; à ce qu'elle soit entourée d'hommages et de respects? Ne sais-je pas que depuis longtemps les plus grands personnages tiennent à honneur d'être admis dans son atelier, qu'elle fréquente tout un monde qui m'est inconnu, et que cela est tout naturel?... Mais alors pourquoi suis-je ému? »

Les applaudissements qui de temps en temps retentissaient autour de moi me réveillaient tout à coup. J'aurais voulu me retourner du côté de la loge, mais je n'osais pas. Il me semblait que tout le monde devait me connaître, et qu'on allait dire en me montrant du doigt : « Ce vilain petit bonhomme au visage pâle, au dos voûté, avec sa cravate blanche de juge de paix et ses yeux rouges derrière ses lunettes bleues, c'est

le mari de la grande Esther Paline, de l'admirable femme qui est là-bas.» «Et pourquoi donc es-tu venu ici, me dis-je, sot, orgueilleux! pourquoi es-tu venu, si tu n'as pas l'humilité de rester dans l'ombre qui te convient, heureux d'un triomphe que tu ne peux partager puisque tu ne l'as pas mérité? N'étais-tu pas content dans ta vieille redingote, courbé sous ta lampe, à deux pas de ton enfant endormi, travaillant pour elle dans la mesure de tes moyens? Quelle folie t'a poussé en dehors de ton milieu? Eh oui, sans doute, Esther est triomphante, radieuse, admirée.... Et cependant c'est ma femme et je l'aime,» ajoutais-je en meurtrissant mon chapeau.

L'entr'acte étant arrivé, je montai précipitamment au premier étage, et, m'arrêtant, je me mis à lire l'affiche qui était contre le mur, contenue dans un cadre. «Je devrais partir, me disais-je, je devrais m'en aller.» mais je me rapprochais peu à peu de cette loge dans laquelle on distinguait confusément, par la porte entr'ouverte, le profil aristocratique du gentilhomme à moustaches. Après avoir essayé vainement de boutonner mes gants, je frappai deux petits coups. «Entrez,» fit Esther qui était en train de rire. Je pénétrai; ces dames se retournèrent, et ma femme, rougissant tout à coup, — était-ce la surprise ou le mécontentement, — ne put retenir un léger cri.

«Ah! dit-elle en agitant son éventail avec violence, ah! vous voilà. Bonsoir.»

Ma belle-mère, extrêmement rouge et toujours majestueuse, paraissait indignée. Quant aux cinq ou six cavaliers qui de nouveau entouraient la loge, ils se turent, braquèrent leur lorgnon et me dévisagèrent tout à leur aise. Ma situation était atroce. Je me sentais tout à fait ridicule, je souriais bêtement à tout ce monde, et j'exécutais une foule de petits saluts circu-

laires. « Soyons digne, naturel, pas d'affectation, » murmurai-je entre mes dents. Enfin, me penchant vers Esther, je lui dis :

« J'ai pensé te faire plaisir en venant vous souhaiter un petit bonsoir, mon amie.... La pièce t'amuse-t-elle ? »

Elle ne me répondit pas, se renversa dans son fauteuil, et d'une voix haute, avec une allure de reine :

« Messieurs, mon mari. »

Il se fit un grand silence, et il me sembla que tout le monde souriait; mais avant que mon trouble me laissât le loisir d'analyser la nature de ce sourire, le monsieur aux moustaches, s'inclinant avec une exquise courtoisie, murmura :

« Madame de Martignac, veuillez me faire la grâce de me présenter à monsieur; c'est la première fois, je crois, que j'ai l'honneur de le rencontrer.

— Mon bon ami, le comte de Vaugirau, qui adore la peinture, dit-elle avec une grande volubilité.

— Monsieur le comte, je suis charmé....

— Pas plus que moi, monsieur, veuillez le croire. Vous vous occupez toujours de sculpture?

— Vous faites erreur, monsieur le comte; je ne me suis jamais occupé de sculpture.

— Ah ! mille pardons. A l'un des derniers Salons, j'ai admiré, ce me semble un fort beau buste signé de Martignac, et tout naturellement j'avais cru.... Je me serai trompé.

— De Martignac est le nom de ma femme, son nom de demoiselle. J'aime beaucoup les arts....

— Cela doit être.

— Sans doute, mais je ne les pratique pas..

— Ah ! tant pis. Mme de Martignac.... Mille pardons, c'est Mlle de Martignac qu'il faut dire, ou mieux : madame.... madame?...

— Mme Babolain, monsieur le comte.

— Eh bien ! monsieur Babolain, je suis enchanté de faire votre connaissance. Vous avez des enfants, monsieur Babolain ?

— Oui, monsieur, j'ai une petite fille, » murmurai-je. Et j'eus un serrement de cœur si violent que je m'arrêtai court. Sous la politesse extrême de ce grand seigneur, il y avait je ne sais quoi dont je souffrais énormément. Etait-ce mépris, pitié ? je ne saurais dire ; je ne me trouvais pas insulté, mais je souffrais. De quel droit me parlait-il de mon enfant dans ce moment-là ?...

L'entr'acte étant terminé, chacun de ces messieurs me salua, et je me trouvai seul dans la loge avec Esther et Mme Paline. Je ne me le dissimulais pas : l'extrême politesse dont je venais d'être l'objet, avait pour cause unique la haute estime dont Esther était entourée. C'est pour le mari de la grande artiste qu'on avait eu tous ces égards ; car personnellement, j'avais été durant cette soirée aussi sot et ridicule que possible. Je n'étais pas assez homme du monde, je n'étais pas assez maître de moi pour agir avec cette aisance. Certainement, j'avais dû contrarier énormément ces dames en arrivant ainsi sans être attendu, et je croyais même qu'elles allaient m'adresser à ce sujet quelques observations ; mais, contre toute attente, elles me remercièrent d'être venu, et cela en termes charmants. Cependant, avec une voix de tendre reproche, ma femme me dit tout bas : « Mon ami, tu as laissé Valentine seule à la maison ! »

Je ne sus que répondre. Elle avait raison : durant mon absence, que d'accidents pouvaient survenir ! les domestiques sauraient-ils me venir chercher, prévenir à temps le médecin ?... L'orchestre se fit entendre, et je me réfugiai dans le fond de la loge qui était obscure.

Dès lors je fus plus à mon aise, et je m'efforçai d'analyser mes sentiments ainsi que j'en avais coutume. J'étais honteux du rôle que j'avais si mal joué, j'avais conscience d'avoir été pitoyable : j'aurais dû faire ceci, dire cela. Maintenant que je n'étais plus en scène, je retrouvais ma lucidité et je voyais fort juste. Mais en même temps je contemplais l'admirable beauté de ma femme, je distinguais confusément dans la salle les lorgnettes dirigées vers elle, et des frissons d'orgueil me parcouraient tout entier. « Oui, oui, pensais-je, regardez-la, vous tous qui êtes ici, admirez-la, jouissez de ses œuvres, soyez fiers d'avoir un de ses sourires ; mais moi, j'ai eu ses premières tendresses, j'ai su la deviner, la comprendre ; elle m'a aimé, je possède un enfant qui est le gage de notre amour, un enfant qui aura son génie et que tous deux nous chérissons. Ma femme ! oui, ma femme ! »

Tandis qu'un acteur proclamait le nom des auteurs, je me précipitai dans le corridor, je fis apporter les pelisses et j'aidai ces dames à s'en vêtir ; je m'efforçais d'être aussi peu maladroit que possible et, grâce à Dieu, j'en vins à bout sans accident. J'offris mon bras à Esther, je glissai une pièce de cinq francs dans la main de la loueuse, et je la remerciai d'un petit sourire pour toutes ses complaisances.

Était-ce le fait du hasard ou bien la présence de ma femme en était-elle la cause ? je ne sais ; mais il me sembla que dans le vestibule beaucoup de monde attendait notre passage. Outre que j'étais troublé par l'idée de traverser cette foule, j'avais une trop mauvaise vue pour distinguer nettement tous ces visages. Une sorte de haie se forma, il me parut qu'on nous saluait ; à tout hasard, je saluai aussi de droite et de gauche, jusqu'à ce que, entraîné par ces dames qui

avaient horreur de l'encombrement, je me trouvasse assis devant elles dans la voiture.

« Comment trouvez-vous la pièce? dit Esther, dont la voix vibrait comme le cristal..

— Oh, admirable, fis-je.... pardon, je te répondais sans réfléchir. La vérité est que je n'ai pas compris un mot de ce qu'on a joué, mais quel succès tu as eu, mon amie, quel succès!

— Moi? Je n'ai pas remarqué. Dites donc à Joseph de se presser un peu....» Mais que diable faisait Timoléon, caché dans l'ombre comme un conspirateur? pensais-je en écartant mes jambes pour ne pas chiffonner les robes de ces dames

XIV

Deux ou trois jours après cette première représentation de l'Opéra-Comique, j'ouvrais un matin la porte du vestiaire où les professeurs du lycée venaient mettre leur robe avant la classe, lorsque j'entendis de bruyants éclats de rire. Étant un peu en retard, j'entrai tout à coup et immédiatement les rires cessèrent. L'un de ces messieurs qui, sans doute, venait de lire à haute voix un article de journal, jeta négligemment la feuille sur la table et acheva d'agrafer le col de sa robe. Très-certainement j'avais interrompu une lecture des plus intéressantes. Bientôt je me trouvai seul; le journal était encore là, je m'en

emparai et tout d'abord j'aperçus un titre qui excita vivement ma curiosité. Il était ainsi conçu : *la femme artiste*. Malheureusement le tambour se mit à battre, je cachai la feuille sous ma robe et l'emportai en classe. C'est là qu'interrompu à chaque instant, je pus, miette à miette, dévorer cette prose maudite.

L'auteur de cette étude de mœurs, car c'était là une étude de mœurs, avait peint en termes repoussants un type de femme qu'on aurait pu prendre pour un caractère général, mais qui, en réalité, était le monstrueux portrait d'Esther. Les détails précis abondaient, les faits particuliers, à peine voilés, ne laissaient aucun doute sur les intentions de l'écrivain. Non-seulement le talent de la femme artiste y était jugé d'une façon méprisante, mais on considérait les audaces de sa folle peinture comme un moyen éhonté d'attirer à elle les regards et les cœurs. Étrange procédé de réclame dont il fallait enfin que l'on fît justice. En sorte qu'après avoir lu trente lignes de cet infernal article, on était convaincu qu'il s'agissait là d'une audacieuse et habile courtisane. Ce qui achevait le tableau, c'est le portrait du mari, grotesque et complaisant, vivant des miettes du festin, n'ayant même pas la pudeur de rester inconnu et apparaissant de temps à autre....

Ce fut d'abord un sentiment de profond dégoût que j'éprouvai. Voilà donc les fruits amers de la célébrité ; voilà ce qu'il en coûte de surpasser ses rivaux ! A quel degré de bassesse la jalousie peut elle pousser certaines âmes boueuses ? Peu m'importaient les insultes qui m'étaient personnelles ; l'excès même de ces calomnies les rendait sottes et niaises ; je ne me sentais pas atteint ; je méprisais cette fange, mais elle, l'artiste irréprochable, passionnée pour son art, ne songeant qu'à la poursuite du beau, impressionnable

sans doute ils viendraient au devant de moi, me tendraient la main en s'excusant : « S'ils ont voulu me mystifier, ajoutai-je, ils ont sans le vouloir, dépassé cruellement la mesure ! je ne crois pas être susceptible avec excès, mais...

— Babolain, nous sommes de vieux camarades et personne ne nous écoute; parlons franchement : ce que tu fais en ce moment est inutile, tu le sais bien; pourquoi tout ce bruit? Dans certaines positions... je ne t'accuse pas, remarque bien, mais enfin dans certaines situations, on se tait; si je te blesse, je le regrette... j'ai raison, crois-le. »

Je m'approchai de lui, prêt à éclater et d'une voix sourde : « Je veux que tu t'expliques à l'instant ; je le veux, ah ! tu souris comme les autres aux basses calomnies, ah ! tu aimes la boue...

— Eh, laisse-moi donc tranquille ; tu es absurde.

— Non, je ne veux pas te laisser, non ; il ne s'agit plus de moi maintenant. Ah ! s'il ne s'agissait que de moi ! mais c'est pour l'heure, la mère de ma fille, c'est mon épouse qui... »

A ce mot d'épouse il me frappa sur l'épaule : « Tu n'es pas de force à jouer ces rôles-là, dit-il. »

Je m'arrêtai un instant, j'étais suffoqué... quel intérêt mon camarade d'école avait-il pour m'accabler ainsi? Le poison de la calomnie s'était-il donc glissé dans tous les cœurs? Que faire, que dire, où trouver un appui? Cependant il fallait défendre ma femme, plaider sa cause, prouver, persuader... Je parvins à me calmer un peu, je pris dans mes mains qui tremblaient, celles de mon camarade, et je le suppliai, je le conjurai : « Dis-moi ce que l'on pense, ce que tu penses toi-même ; je ne sais rien de ces infamies, moi ! Tout ce que l'on peut dire est faux, vois-tu, je te le jure. Cela vient de l'Institut... je te conterai tout, mon

ami. Tu comprendras à quelles haines ma femme est en butte, par le seul fait de son grand talent. Tu ne peux pas savoir combien sont acharnés les combats que l'on se livre dans le monde des arts... la ligne, la couleur, le clair obscur.... C'est du fanatisme, et la jalousie s'attaque de préférence aux natures les plus délicates, aux esprits les plus élevés. »

Je vis bien qu'il se laissait toucher. C'est qu'en effet je parlais avec mon cœur. Dans ce moment-là, je ressentais pour ma femme un élan d'amour impossible à dire. Contre toutes ces attaques, j'étais son seul défenseur et cette idée me passionnait, je me sentais grandi, délivré de mes entraves, j'étais de taille à m'élever jusqu'à elle, à la secourir ; pour la première la fois de ma vie, je la protégeais.

Le professeur de rhétorique me regarda pendant un instant d'une étrange façon, et mettant ses livres sous son bras : « Ta candeur dépasse toute limite, mon pauvre garçon, me dit-il, » puis regardant à sa montre : « Je suis un peu pressé, je te quitte.

— Et lâchement, comme les autres » m'écriai-je en m'abandonnant à la plus violente fureur. Ayant ôté ma robe, je me trouvais en manches de chemise, j'étais coiffé de ma toque, et je répétais avec des gestes de grande énergie : Lâche ! oui, lâche !

— Que diable, deviens-tu fou par hasard ? Tu m'agaces à la fin. Est-ce ma faute si madame Babolain fait parler d'elle dans tout Paris ?

— Misérable, oh ! le misérable menteur ! » et tout en disant cela, je lui sautais à la gorge. La porte s'ouvrit violemment et cinq ou six personnes se précipitèrent sur moi ; je luttai comme un furieux, frappant en aveugle sur tout ce qui m'entourait, mais la rage d'être chétif et sans force devait s'ajouter à mes autres hontes. En un instant on fut maître de moi. Je murmu-

rais : « Je le tuerai, oui je le tuerai, lui et tous les autres.

— Remettez votre redingote, Monsieur, dit le censeur avec une grande gravité, et cessez ce scandale. Veuillez vous retirer, Monsieur Babolain, ou vous y seriez contraint par la force. Retirez-vous immédiatement. »

Je dus obéir, et je fus escorté jusqu'à la porte du collége par deux garçons, qu'on avait appelés pour cela. Quand je fus dans la rue, je m'assis sur une borne, j'étais comme un homme ivre. Ainsi donc, j'avais ameuté tout le monde sans persuader personne. J'avais sans résultat compromis ma dignité de professeur. Les calomnies allaient circuler plus rapidement encore, grâce à ma maladresse, il fallait que je fusse le plus sot des hommes pour n'avoir pas pu prouver l'évidence même. Je voyais ma pauvre Esther tendant vers moi ses petites mains suppliantes et me disant : « Au nom de notre enfant, défends-moi ; tout le monde m'attaque, mon ami, je n'espère qu'en toi ! »

Cette pensée me ranima, et je me mis à marcher à l'aventure, l'œil fixe, les poingts fermés. Bientôt je m'aperçus que j'avais dans ma main l'infâme journal froissé, tordu, mais à peu près complet. Ce fut un trait de lumière. Du premier coup d'œil je découvris au haut de la page l'adresse qu'il me fallait. Je montai dans un cabriolet et vingt minutes après je frappais à la porte du *Lardon*, *journal aristique et littéraire.* Dans une pièce fort étroite et divisée par un treillage orné de pancartes, était une grande table couverte de papiers imprimés, parmi lesquels furetait un Monsieur excessivement chauve, à l'air très-fatigué. L'atmosphère était épaisse et toute pleine d'une odeur déjà ancienne de tabac et de bière.

« Monsieur, dis-je sans préambule, je viens deman-

der la réparation d'injures et de calomnies que contient votre misérable journal.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, répondit en souriant l'homme chauve. Je ne comprends pas bien ce que vous voulez me dire. Quel est le numéro auquel vous faites ces graves reproches ?

— Le voici, monsieur, voyez. » Et je lançai sur la table le chiffon que je tenais toujours à la main.

— Ah ! je me souviens parfaitement ; mais il n'y a dans ce numéro qu'un article intitulé, *une femme artiste;* encore ne vois-je là rien de personnel, pas un nom, pas une initiale; c'est une étude de mœurs tout-à-fait générale, un type, où peut se reconnaître qui voudra, mais qui n'est le portrait de personne.

— Vous en avez menti. Dans cet article, madame Esther Paline est désignée clairement. C'est contre elle que sont dirigées ces calomnies anonymes; ayez le courage d'avouer votre infamie, dont je veux une rétraction complète et immédiate.

— Et qui êtes vous, monsieur, pour parler avec cette autorité ?

— Je suis monsieur Babolain, professeur de spéciales au collége Saint-Louis, et mari de l'éminente artiste, dont vous cherchez vainement à ternir la célébrité.

— Le mari ? Eh bien, monsieur, j'en suis fâché pour vous, » puis, se retournant vers le grillage, il dit à haute voix : « Vous êtes là, Henri ? Venez donc. » Un petit homme, la cigarette à la bouche, les cheveux ébouriffés et la flamme dans les yeux, apparut tout à coup, et ma surprise fut grande de reconnaître dans ce personnage le féroce Tambergeac, l'implacable Toulousain, le rempart invincible de la critique. Je rencontrais donc enfin un homme loyal, indépendant et juste, prêt à m'aider par conséquent ; je lui tendi

la main. Mais sans répondre à mes avances et se posant devant la table avec noblesse :

« C'est vainement que vous tenteriez ici un système d'intimidation hors de toute convenance, monsieur. C'est un sacrilége que de limiter les franchises sacrées de la critique, et ce journal, sachez-le, est une tribune indépendante, où l'on peut parler suivant sa conscience.

— C'est justement pour cela que j'en appelle à votre loyauté, à vos souvenirs, à l'estime que vous avez toujours témoignée pour ma femme.

— Monsieur, trève de paroles inutiles. Admettez, si bon vous semble, que je suis l'auteur de l'article en question, dont il ne sera pas effacé une ligne. J'en assume l'entière responsabilité. Le temps est enfin venu de chasser les vendeurs du temple, de purifier les arts, de faire justice complète.

— Vous êtes un fou ou un fieffé coquin, monsieur Tambergeac, misérable valet de l'Institut! » Je lançais cette insulte à tout hasard, n'en comprenant pas très-bien la portée, mais me doutant qu'il en serait blessé. L'effet fut rapide. Le Toulousain boutonna sa redingote : « Le mépris que m'inspire votre situation vous sauve d'une correction immédiate, monsieur. J'attendrai vos amis toute la journée, me dit-il.

— Pourquoi faire, misérable ?

— Pour m'entendre avec eux sur la façon de vous couper les oreilles. » Et il disparut derrière le grillage.

Je rentrai fort tard ce soir-là rue de Vaugirard. Mon brave Timoléon qui, pour des raisons que je ne compris pas bien, avait absolument refusé d'être mon témoin, s'était d'ailleurs conduit en ami dévoué ; voyant que la rencontre était inévitable, il m'avait consigné chez lui durant la journée, pour m'empêcher, disait-il. de faire encore quelque malheur, et avait

pris pour lui la pénible mission des démarches et des pourparlers. Vers dix heures du soir il rentra en nage, et me trouva assis devant un potage et une côtelette qu'on m'avait apportés d'un restaurant voisin, et auxquels il m'avait été impossible de goûter. Il me fit part du résultat de ses efforts : tout s'était passé pour le mieux; j'entends que l'on s'était entendu très-aisément sur les conditions du duel. Tambergeac convaincu de ma maladresse et de mon inexpérience, très-curieux d'ailleurs de pousser jusqu'au bout cette affaire qui, sans danger, lui assurait le bénéfice d'un scandale, Tambergeac, dis-je, fut intraitable. Je me battais donc à l'épée le lendemain matin de fort bonne heure, dans un terrain vague admirablement disposé pour la circonstance et situé derrière les carrières de Montrouge : un étudiant en pharmacie et un jeune sous-lieutenant devaient être mes seconds.

J'avoue que lorsque je sus tout cela, je me sentis glacé jusque dans la moelle des os. La fièvre qui m'avait soutenu dans la première partie de la journée s'était complétement calmée, et je voyais clairement toute la gravité de ma situation. Je n'avais jamais manié une épée, ma vue était détestable, et je n'ignorais pas que ma maladresse physique était exceptionnelle. N'y avait-il pas de bien grandes chances pour que je fusse tué? Toutefois ce qui dominait en moi n'était pas la crainte de la mort, mais la terreur de n'être pas sur le terrain à la hauteur de mon devoir et de me conduire en poltron.

C'est sous cette impression que je rentrai chez moi. J'allumai ma lampe et je me mis à ranger mes papiers, interrompant ce travail de temps en temps par de grands verres d'eau que j'avalais avidement. Au petit jour je me dirigeai vers la chambre de Valentine qui dormait paisiblement dans son berceau; je voulus

l'embrasser, la serrer dans mes bras, mais je tremblais si fort que je craignais de la réveiller; était-ce une raison parce que j'allais courir un danger pour qu'elle fût troublée dans son sommeil, ma situation en serait-elle simplifiée? Je me penchai vers ma petite fille et je murmurai tout bas :

« Il le faut bien, vois-tu, ma mignonne chérie. C'est de l'honneur de ta mère et du nôtre qu'il s'agit. Je dois vous défendre toutes deux. Si je mourais, cela serait un malheur, mais tu ne me connais pas encore beaucoup, ton chagrin serait bien vite passé.... tu ne m'oublieras pas trop vite cependant? Tu te souviens, quand nous jouions sur le tapis? Nous nous amusions bien ensemble, mon pauvre amour.... »

Cinq heures sonnèrent, j'allai m'habiller rapidement, puis je décrochai un petit portrait d'Esther qui était pendu au mur et le mis dans ma poche. Enfin, ayant salué ce logis que je ne reverrais peut-être plus, je sortis avec précaution.

Nous arrivâmes les premiers au lieu du rendez-vous : « Vous auriez mieux fait, monsieur, me dit le jeune sous-lieutenant, de vous chausser de bottes sans talons.... quelle admirable matinée!... voulez-vous me permettre de vous prêter des gants d'uniforme? j'en ai justement là une paire.... souples et épais, voyez, cela ne gêne pas le doigté, et l'arme est maintenue. Vous ne connaissez pas le jeu de votre adversaire, monsieur? »

Je songeais à ma femme et à ma fille qui devaient dormir en ce moment-là. Pourvu, me disais-je, que l'on n'ait point encore remarqué mon absence! Je n'osai répondre à l'officier, de peur que le tremblement de ma voix ne trahît mon état. Je haussai légèrement les épaules en affectant une grande indifférence.

« Ma foi, je suis comme vous; j'aime autant ne pas connaître le jeu de mon adversaire; on n'en est que

plus prudent et plus attentif. Tout dernièrement j'eus une affaire avec un individu dont j'ignorais absolument les moyens. En tombant en garde, je me dis : de deux choses l'une, où ce gaillard-là est.... »

Le récit du militaire fut interrompu par l'arrivée du critique d'art qui nous salua et immédiatement ôta sa redingote. En un instant nous fûmes prêts. Chose étrange : lorsque j'eus devant moi les yeux étincelants, le visage terrible et la lame brillante de mon adversaire, la nécessité de remplir loyalement mon devoir jusqu'au bout s'imposa si nettement à moi que toute émotion cessa, toute crainte s'évanouit, il me sembla que la fatalité m'enveloppait, qu'une puissance surhumaine m'ordonnait de châtier ce misérable et que le sentiment de mon droit me rendait invincible. Si bien que les témoins ayant fait joindre les épées et s'étant écartés, je serrai fortement la poignée de mon arme et je m'avancai rapidement sur mon ennemi pour le tuer.

Tambergeac devint extrêmement pâle et se recula avec précipitation jusqu'à ce que, arrêté par une palissade, il allongeât le bras en détournant la tête. Je sentis dans la poitrine une sensation de fraîcheur étrange, puis mes jambes chancelèrent, tout ce qui était autour de moi se mit à tournoyer et je m'affaissai.

« Le temps est faux, mais la botte est bonne, » dit quelqu'un.

Cependant mon adversaire s'était précipité sur moi et s'écriait :

« Ah ! mon Dieu, messieurs, je l'ai tué ! Comment ai-je fait !... C'est affreux ! je ne lui en voulais pas du tout, messieurs, mais pas du tout. »

Il me fut impossible de prononcer une parole et je perdis connaissance.

XV

Lorsque je rouvris les yeux, je promenai longtemps mon regard autour de moi, comme fait un homme qui se réveille dans un pays inconnu, puis peu à peu l'espèce de brouillard dans lequel j'étais enveloppé se dissipa, la forme des choses confuse et indécise d'abord comme l'est une moire, se précisa, et, avec un étonnement singulier, je reconnus le fruitier, mes livres, le lit étroit dans lequel j'étais couché. Je voulus tâter de ma main ces couvertures, toucher ce mur pour sanctionner l'impression de mes yeux. Mais je m'aperçus que je n'avais même pas la force de soulever mon bras. Cependant une femme pâle, que je reconnus bientôt à sa coiffe blanche pour être une sœur de charité, m'observait avec attention. Sous ce regard pur et bienveillant, je me sentis rassuré, mes souvenirs se réveillèrent et je me rappelai ma blessure, le duel, l'horrible scène qui en avait été la cause et tout le reste.

« Vous voilà mieux, fit la sœur qui s'était approchée de moi; ne parlez pas, vous êtes encore trop faible. »

Je murmurai d'une façon inintelligible : « Où est ma femme.... et mon enfant?

— Ne vous inquiétez pas, mon cher monsieur, la petite va bien; elle viendra vous embrasser lorsqu'elle sera revenue du Luxembourg.

— Ma femme? »

Il me semble que la sœur ne voulait pas entendre; mais voyant que je l'interrogeais toujours, elle répondit en rougissant un peu :

« Madame n'est pas ici pour le moment; voyons, voyons, calmez-vous ou sans cela le docteur nous grondera. »

J'étais trop habitué aux absences d'Esther pour m'étonner qu'elle ne fût pas là. Cependant j'eusse été heureux en revenant à la vie de lui donner mon premier regard. Je sentais bien qu'il y avait maintenant entre nous deux un lien nouveau et indissoluble, celui du sang que j'avais versé pour la défendre. Comme elle avait souffert, la pauvre femme, pendant cette crise! Elle avait dû se dire, en m'apercevant dans cet état : « S'il en mourait, c'est moi qui l'aurais tué. » D'avance je la consolais, je lui tendais les bras.... Mais pourquoi n'était-elle pas là, cela m'eût fait tant de bien! Je rêvais ainsi lorsque le médecin entra, accompagné de Timoléon qui avait les joues creuses et le regard désespéré. Mon vieux camarade vint à moi et me serra les mains tandis que le docteur, rayonnant, disait :

« Je peux me vanter de vous avoir ramené de loin, mon cher monsieur; voilà plus d'un mois, que vous vous obstinez à vouloir glisser dans l'autre monde. Grâce à Dieu, le danger est passé maintenant.

— Et ma femme? balbutiai-je en regardant Timoléon.

— Elle sera bientôt de retour, mon ami; ces dames ont dû partir à la campagne.... pour quelques jours. Elles ont attendu que ton état fût moins grave, bien entendu.

— Oui, ajouta le docteur avec une singulière expression, il le fallait. C'est moi qui ait ordonné le dé-

part à cause d'un commencement de bronchite qui demandait un changement d'air; mais calmez-vous donc, quel homme vous faites! Je vous affirme qu'il n'y a aucun danger, pure précaution.

— Bien sûr?

— Mais oui. Du repos, du calme, » dirent à la fois les trois personnes qui m'entouraient. Elles me sourirent et je leur souris aussi.

Mes forces revinrent rapidement, mais à mesure que je devenais mieux portant, l'éloignement de ma femme, son silence obstiné me semblaient plus incompréhensibles. Chaque jour j'en demandais des nouvelles.... Timoléon me dit enfin :

« Mon cher ami, puisqu'il faut te l'avouer, je crains que ces dames ne reviennent pas aussitôt que je le pensais. Elles ont été beaucoup plus loin que je ne te l'avais dit.

— Mais enfin où sont-elles? parle, je t'en conjure.

— Elles sont en Italie.... Sans doute elles auraient pu mettre moins de précipitation dans leur départ, mais tu sais combien est vive l'imagination des artistes. Ta femme était chargée de travaux importants qu'elle ne pouvait exécuter que là-bas, et depuis longtemps déjà, tu le sais, elle avait un désir ardent de visiter les musées d'Italie. L'étude des maîtres est une question capitale.... »

Tout en parlant ainsi, Timoléon cherchait ses mots avec un extrême embarras. J'étais resté stupéfait, les yeux fixés, les mains croisées l'une sur l'autre. Au bout d'un instant, je murmurai : « Sans le vouloir, elle est bien cruelle! Et si j'étais mort.... que serait devenu notre enfant? Elle n'a pas songé à tout cela, je le sais bien, son art l'envahit tout entière.... Il nous est trop aisé à nous autres qui ignorons les ivresses du génie de taxer d'ingratitude ces êtres privilégiés

dont la mission n'est pas de soigner les malades, mais d'enfanter des œuvres superbes qui sont la gloire de l'esprit humain. Pourraient-ils produire leurs chefs-d'œuvre si la recherche d'un but unique ne les rendait pas insensibles aux mille détails de la vie ordinaire? C'est nous qui sommes coupables, nous autres médiocres, qui par instinctive jalousie voulons nous accrocher à leurs ailes et trouver en leur âme nos vertus banales et mesquines qui ne sauraient y être. Elle me cause, en s'éloignant, une grande douleur, mais qu'importe en somme, si elle fait un tableau de plus?

— Tiens, tu es sublime! s'écria Timoléon

— Si l'on est sublime à si bon marché, tu es sublime aussi.

— Moi, je suis un malheureux, un misérable, un lâche. Si tu me connaissais, tu aurais honte de m'avoir tendu la main.

— Tu plaisantes. Ce n'est pourtant pas le moment.

— Oui, je plaisante : j'ai tort. Madame Paline, en partant, m'a remis une lettre pour toi et j'ai promis de te la donner, cher ami. Cette lettre je ne l'ai pas lue; mais, quoi qu'elle contienne, promets-moi de rester calme. Tu seras courageux, n'est-ce pas, tu me le jures? »

Il ouvrit un tiroir et déposa sur mes genoux un grand nombre de papiers :

« Voilà ton courrier, dit-il, beaucoup d'épreuves à corriger, comme tu vois. »

Il me serra la main et partit. Je reconnus tout de suite l'écriture de ma belle-mère, je rompis le cachet et je lus ce qui suit :

« Monsieur,

« Votre dernière folie met le comble aux tortures que

nous supportons depuis que des liens, malheureusement indissolubles, vous unissent à ma fille. » Je m'arrêtai court, je retournai la lettre en tous sens, je vérifiai la signature et je repris ma lecture : « Trop longtemps, monsieur, je vous ai excusé, vous croyant inconscient des douleurs que vous nous causiez; mais aujourd'hui le doute n'est plus possible : vous aviez tout prémédité, tout calculé d'avance, vous vous étiez donné pour tâche d'étouffer les enthousiasmes et les élans de l'artiste sous le poids vraiment trop lourd de votre écœurante individualité. Pardonnez-moi si quelque expression blessante se glisse sous ma plume; mon désespoir ne me laisse pas le loisir de choisir mes termes, et je veux vous dire tout de suite ce que nous pensons.

« Pour atteindre plus sûrement votre but, pour achever votre œuvre d'anéantissement, vous faites naître des scandales, vous appelez à votre aide la publicité de je ne sais quelles feuilles honteuses et vous perdez le respect de vous-même jusqu'à croiser l'épée avec des gens de rien, dans l'espérance sans doute que la honte de semblable aventure rejaillira jusqu'au front de votre femme et au mien. Nous avons dans le sang, monsieur, la haine de certaines bassesses et ne pouvons les tolérer en notre voisinage. Vous voulez devenir célèbre aussi, obliger la renommée ; libre à vous, mais ne comptez pas que la réputation artistique de ma fille soit un marche-pied sur lequel nous vous permettions de monter.

« Ma fille, sur mes conseils, a peu usé de votre nom jusqu'à présent; elle compte désormais l'oublier complétement. Nous brisons avec le passé. Abreuvées de désillusions, meurtries de mille coups, sanglantes de mille blessures et la rougeur au front, nous allons demander aux sources sacrées de l'art le repos et

l'oubli. Dieu vous pardonne, monsieur. Nous quittons votre toit les mains vides, nous contentant du modeste bagage des choses personnelles, car nous voulons vous enlever jusqu'à l'ombre de ces prétextes que vous êtes habile à transformer en scandale. Qu'il soit bien entendu que votre fortune, si grande qu'elle puisse être — nous ne voulons pas la connaître — n'est point une chaîne suffisante pour nous retenir sous votre autorité.

« Ma fille, qui approuve cette détermination, se joint à moi pour signer la présente lettre.

« Esther Paline de Martignac-Corbon,
« Évelina de Martignac-Corbon. »

Je ne pouvais détacher mes yeux de cette fatale lettre, mais j'avais beau concentrer mon attention, il m'était impossible d'en comprendre parfaitement le sens. J'étais au milieu d'un cauchemar dont la réalité ne m'apparaissait que confusément. La seule chose qui me parut claire, c'est qu'elles étaient parties en me haïssant. J'appelai Valentine, et lorsque je l'eus dans mes bras, j'embrassai avec passion ses joues, son front, ses cheveux, ses petites mains et ses vêtements. Je l'observais comme si je l'eusse vue pour la première fois.

« Je n'ai plus que toi, ma mignonne, disais-je. Comment ferai-je pour t'aimer sans me rendre détestable ? » Et je la serrai si fort qu'effrayée sans doute, elle appela sa nourrice.

« Oui, oui, emportez-la, fis-je avec empressement, il ne faut pas qu'elle ait peur. »

Machinalement, j'ouvris une autre lettre revêtue d'un grand cachet rouge, voici ce qu'elle contenait :

A M. Babolain, agrégé ès-sciences, chargé du cours de mathématiques spéciales au collège Saint-Louis.

« Monsieur,

« Sur le rapport de votre proviseur et d'après l'avis du conseil supérieur de l'Université en sa séance du 3 courant, Son Excellence le ministre de l'instruction publique a décidé que vous seriez, jusqu'à nouvel ordre, suspendu de vos fonctions et mis en disponibilité.

« Son Excellence, monsieur, regrette que des raisons de haute convenance, inutiles sans doute à rappeler, l'obligent à employer une mesure dont la rigueur s'allie mal aux excellents souvenirs laissés antérieurement par vous dans le corps enseignant. »

Cela était signé, parafé, contre-signé.

« Tout se brise donc autour de moi! je suis donc maudit! m'écriai-je. Mais enfin, qu'ai-je fait? pour quel crime suis-je poursuivi de la sorte? » Dans un mouvement de révolte et de désespoir, je froissai les papiers que j'avais devant moi, je les lançai dans la chambre et je les foulai aux pieds : « Êtres sans cœur, vous m'avez dépouillé, et maintenant que je n'ai plus rien, que je suis sans force et sans ressource, vous me fuyez comme un chien galeux qui n'est plus bon qu'à tuer!... Le génie, le génie! est-ce que cela me regarde? est-ce que j'entends quelque chose à vos folles imaginations? Pourquoi serais-je la victime expiatoire de votre génie?... Il faut encore, pour votre satisfaction, que je sois dans l'impossibilité de réparer le mal que vous m'avez fait, et pour que ma ruine soit sans remède, vous m'arrachez jusqu'aux ongles qui mai-

deraient à gratter la terre. Ah! vous pouvez me détester, car je vous déteste aussi. J'effacerai le souvenir de votre passage dans ma vie comme on efface la boue de son vêtement. Haine pour haine, mépris pour mépris, c'est la justice et je vous le prouverai lorsque vous serez de retour. » Épuisé par cet accès de colère je tombai sur mon lit. « .... Elles ne reviendront jamais, puisqu'elles me détestent.... Est-ce leur faute? n'est-on pas toujours coupable lorsqu'on s'est rendu odieux? qui m'obligeait à me dépouiller pour elles, ne l'ai-je pas fait de mon plein gré, par pur sentiment d'égoïsme? J'étais fier d'elles, mon orgueil était flatté lorsque je les voyais brillantes et admirées; que sert de menacer le ciel? Dieu serait-il juste si sa logique n'était inflexible? peut-il changer pour moi les lois morales; n'ai-je pas été aveugle et fou, vaniteux jusqu'à me croire aimable?... Et cependant elle a eu pour moi des moments de vraie tendresse!... Je ne peux pourtant pas me refuser à l'évidence : elle m'a aimé: oui, oui, je me souviens. »

« Elle aura beau protester, me maudire, pensais-je, elle s'est donnée à moi, la grande artiste! et de ce passé qu'elle ne peut anéantir, il me reste la plus vivante des preuves : notre Valentine, mon petit ange chéri. »

Je me levai, je ramassai les papiers qui étaient à terre et m'installant devant la table, je me mis avec ardeur à corriger mes épreuves.

C'est au milieu de ce travail que Timoléon me surprit lorsqu'il revint. Dès le seuil de la porte il me tendit les bras :

« Excuse-moi, Babolain, me dit-il, je nai pas eu le courage de rester près de toi tandis que tu lisais ces lettres dont je ne devinais que trop aisément le contenu. Mon pauvre ami, mon frère! j'ai passé tout ce

temps dans l'église des Carmes.... Tu es malheureux, n'est-ce pas? il faut te réfugier dans la prière, ouvrir ton cœur à Dieu; c'est en lui seul que tu trouveras la force de résister au coup qui t'accable. »

Je ne sais pourquoi la vive sympathie de Timoléon m'était pénible : pourquoi donc avait-il importuné la Providence et me conseillait-il d'en faire autant? Dieu avait-il besoin de tant de vaines paroles? Que pouvais-je lui apprendre, chercherais-je à le tromper en me parant à ses yeux de mes malheurs? serais-je assez pitoyable et vaniteux pour lui demander d'arrêter sa justice, et la seule prière qui fût digne de lui n'était-ce pas d'accepter son jugement inévitable et de courber le front sans plainte et sans plaidoyer?

« Ce qui est fait est fait, » dis-je en baissant les yeux, car je n'étais pas bien sûr si je le regardais en face de ne pas fondre en larmes :

« Laisse-moi corriger mes épreuves, tu vois, je suis très en retard et l'on doit être furieux à l'imprimerie. Ne me parle plus jamais de ce que tu sais, n'est-ce pas? jamais, jamais.

— La douleur glisse sur toi sans t'atteindre, fit-il avec une certaine irritation. Tu ignores ce que nous souffrons, nous autres qui avons l'âme moins bien trempée. Mais je te le jure, ton indifférence fait peur; si le scepticisme philosophique qui te tient lieu de tout a sur les cœurs de semblables effets, je le trouve repoussant et je te plains.

— Je ne suis pas indifférent, et il est inutile de me plaindre, Timoléon.

— Je n'excuse personne, mais, en vérité, je comprends maintenant bien des choses! Tu ne te doutes donc pas, cœur de pierre, que, moi qui te parle, je souffre comme un damné?... Je te dérange, au revoir, fit-il.

— Au revoir, Timoléon, au revoir. »

Ma vie était à recommencer, voilà tout : je m'étais trompé, j'avais été fou, l'orgueil m'avait grisé, j'avais cru que j'étais de taille à épouser une femme qui m'était supérieure.... Il s'agissait maintenant de voir si j'avais en moi l'étoffe d'un père. Cela devint une idée fixe. Je me figurais que dans ce nouveau rôle, ma laideur, mes défauts physiques et tout le reste ne seraient plus un obstacle, et d'ailleurs je me sentais pour ma petite fille des trésors de tendresse et de dévouement.

Je congédiai les domestiques, je vendis cheval et voiture, et je voulus mettre mes affaires en ordre; mais à mesure que je payais des notes arriérées, d'autres dettes, que je n'avais pas supposées, semblaient sortir de terre. Il y en avait d'incompréhensibles et d'exorbitantes. Était-ce donc un gouffre où nos dernières ressources seraient englouties? « Mon Dieu, me disais-je avec désespoir, s'il allait ne nous rien rester! »

En même temps que je régularisais ma position, je reprenais mon travail avec acharnement pour achever la lourde besogne dont je m'étais chargé. Le matin, le soir, la nuit j'allais au berceau de Valentine, j'abaissais les rideaux, je rajustais les couvertures, j'écoutais sa respiration. Il me semblait toujours qu'un danger la menaçait et que sa vie dépendait absolument de mes soins et de ma surveillance.

Souvent aussi j'errais dans ce grand appartement dont le désordre ne me rappelait que trop nettement le départ précipité de ces dames. Cela me faisait une peine extrême, et cependant je cherchais mille prétextes pour retourner et rester longtemps au milieu de ces meubles et de ces tentures. Ne fallait-il pas leur dire adieu ? car je les vendrais bientôt, je me sépare-

rais de ces splendeurs qui n'étaient pas faites pour moi, et je m'asseyais sur ce divan où elle se couchait parfois. J'ouvrais le piano et je m'arrêtais devant l'armoire à glace ; je fouillais dans les coins, je visitais les tablettes, et si par hasard je trouvais un bout de ruban, une épingle, un rien qui lui eût appartenu, je l'enveloppais bien vite et je le cachais soigneusement

Elle m'apparaissait parfois avec une telle réalité que j'en étais effrayé et je me réfugiais dans ma chambre où je m'enfermais à double tour.

Un jour, je ne sais quel souvenir me revenant à l'esprit, je me rappelai le juif Isaac, ce marchand de tableaux qui avait apprécié si fort le talent de ma femme. Peut-être cet homme avait-il encore dans son magasin quelque toile signée par Esther ... Dans tous les cas il était possible qu'il fût resté en relations d'affaires avec elle et me donnât de ses nouvelles. Après avoir hésité longtemps, je me dirigeai vers le magasin d'Isaac. Lorsque j'eus regardé quelques dessins qui se trouvaient là, je lui dis :

« Je crois, monsieur, que vous avez possédé plusieurs tableaux de Mme Esther Paline. »

Je vis tout de suite qu'il ne me reconnaissait pas. Il caressa son menton comme un homme qui cherche à se souvenir :

« Esther Paline.... Esther Paline.... »

Au bout d'un instant, il sourit très-gaiement.

« Ah ! oui, parfaitement, je me rappelle. Une de ces toiles fit même beaucoup de bruit ; c'est M. le comte de Vaugirau qui l'acheta, ah ! ah ! ainsi que beaucoup d'autres. J'ai tout cela là-haut. »

Je me sentis glacé.

« De sorte, monsieur, dis-je en balbutiant, que vous avez un grand nombre de toiles de cette artiste?

— Tout ce qu'elle a fait, probablement. M. de Vau-

girau, en partant dernièrement pour l'Italie, m'a laissé la collection. »

Je me cramponnai à un chevalet pour ne pas tomber. « Pour l'Italie.... pour l'Italie, répétai-je dans mon trouble, mais cela n'est pas possible.

— Vous dites?

— Rien.... Je ne dis rien, je pensais au contraire.... Ah! pour l'Italie. »

Le juif me regarda attentivement et d'une voix insinuante :

« Madame Esther Paline est une artiste d'une extrême originalité; certaines de ses ébauches sont.... étonnantes. Monsieur désirerait-il en voir quelques-unes? je pourrais les céder à un prix tout-à-fait doux.

— Oh! non, je n'ai pas.... ma situation ne me permet pas d'acheter.... j'allais, au contraire.... pardon: je suis un peu essoufflé.... j'allais vous proposer trois dessins de cette dame que j'ai par hasard. »

La physionomie d'Isaac changea complétement :

« C'est bien différent, dit-il, oh! tout-à-fait différent.

— Vous m'achèteriez ces dessins, monsieur?

— Non, certainement, et il ricana cruellement.

— Ce sont des ébauches fort intéressantes; c'est le premier jet, la première inspiration de l'artiste.

— N'insistez pas, vous le voyez, je suis encombré par les tableaux d'Esther Paline, et ces tableaux n'ont de valeur pour moi que le châssis. Vous devez comprendre que je ne suis pas assez fou pour en augmenter le nombre.... Je vous demande pardon : je suis en train de déjeuner. »

Je me redressai tout à coup comme sous l'action d'une secousse électrique.

« Vous parlez bien dédaigneusement d'œuvres qui ont excité l'enthousiasme et l'admiration.

— Entre nous, répliqua le marchand avec impatience, le prétendu talent de Mme Paline n'a jamais existé et sa peinture est au-dessous de rien. Il s'est fait du bruit autour d'elle comme autour d'une foule d'autres jolies femmes dans le succès desquelles l'art n'est absolument pour rien ; vous le savez comme moi, mon cher monsieur.

— Cela n'est pas; c'est faux, faux, m'écriai-je, en m'agitant comme un malheureux condamné au bûcher et que la flamme commence à atteindre.

— Il faut avouer que vous êtes un fameux original, dit le juif en éclatant de rire.

— Et pourquoi ce comte de Vaugirau aurait il acheté tous ces tableaux, s'ils n'avaient point eu de valeur? » Ma voix était menaçante.

— Ah! ah! ah! mais que voulez-vous que je vous dise? Le comte avait sans doute d'excellentes raisons... ces choses-là se comprennent d'elles-mêmes.

— Vous en avez menti, vous êtes un fourbe, monsieur.

— Ah mais! ah mais! Faites-moi le plaisir de sortir et rapidement. »

J'errai dans la ville comme un lièvre éperdu que les chiens poursuivent. Je traversais tout à coup la rue puis je revenais sur mes pas; je m'arrêtais sans raison, je heurtais les passants, je regardais sans voir, et je reprenais ma course, tandis que la voix du juif bourdonnait à mes oreilles : « Si ce malheureux avait dit la vérité, que serait donc la femme que j'avais épousée, de quelle infernale comédie aurais-je été le jouet?

Mais comment croire à tant d'horreurs? tout cela était faux, j'étais la victime d'abominables impostures. » Tandis que je me débattais contre l'évidence qui me serrait la gorge, je me disais : « nous parti-

rons. Demain, nous ferons nos paquets. Je briserai, je brûlerai tout ce qu'elles ont touché, il faut arracher mon enfant à ce milieu maudit, avant qu'il ait laissé dans son esprit une impression durable. Il faut que Valentine ignore toujours ces mensonges. Nous irons nous réfugier dans quelque coin, loin des méchants et des menteurs. Nous vivrons l'un pour l'autre, et le souvenir des mauvais jours s'effacera peut-être un jour. »

Mais on ne peut hélas, supprimer à son gré une partie de son existence. Toutes les pensées et les émotions de la vie se tiennent et s'enlacent comme les anneaux d'une chaîne. La mémoire est indocile aux ordres qu'on veut lui imposer; les souvenirs sont des ennemis qui veillent, et si pour un instant on arrive à les chasser de soi, ils se logent au dehors, ils vous attendent, vous guettent au passage, vous enlacent, et la ronde du passé tourne autour du vieil homme avec d'autant plus de violence qu'il a fait de plus grands efforts pour s'y soustraire. La vie n'est pas une succession de faits tout nus: autour de chacun d'eux il y a l'émotion, le rêve, les impressions de toute sorte qui l'ont précédé ou suivi, qui en ont été la cause ou l'effet, et ce travail cérébral, ces illusions, ces mirages dont nous avons emmailloté nos actes se confondent bientôt avec eux; si bien que plus tard, nous ne pouvons plus nous rappeler l'acte sans nous rappeler en même temps son entourage, ses langes, son écorce, il nous apparaît tout vêtu et nous sommes impuissants à séparer ce que nous avons fait de ce que nous aurions pu faire; le réel de l'imaginaire, l'objet de son image. C'est ainsi que l'on aime certaines choses du passé qui furent détestables, que l'on chérit certaines douleurs.

Pourquoi maudire le miroir dont le mensonge nous

rendit heureux? L'illusion fut trompeuse, mais la joie qu'elle fit naître n'en fut pas moins réelle pour cela? Qu'importe que la chose soit noire si mes yeux la virent blanche tout d'abord, et si le souvenir de cette fausse blancheur me charme et me console encore!

Qu'importe qu'elle m'ait trompé! Pourquoi fouiller dans ce mystère? Et d'ailleurs m'a-t-elle trompé? Je ne veux pas le savoir. Je veux que l'évidence qui m'accablerait ne soit plus qu'un mensonge. Il n'y aura plus de vrai pour moi que l'illusion qui m'a fait vivre. L'Esther réelle, c'est celle que j'ai là dans le cœur.

Tels étaient les raisonnements à l'aide desquels je trompais mon chagrin. C'est ainsi que me réfugiant dans le passé avec une sorte d'obstination, je remettais toujours au lendemain le moment de quitter ce milieu qui m'aidait à me souvenir. Et tandis que j'arrêtais le programme d'une vie nouvelle, que je songeais à quitter Paris, je reprenais peu à peu mes habitudes d'autrefois.

A l'heure des classes, je regardais machinalement à ma montre, comme autrefois quand je craignais d'être en retard, et je sortais, rasant les murs, traînant ma honte, fuyant les regards, tremblant d'être reconnu. Peine inutile! J'étais vieilli, brisé, mes cheveux avaient blanchi et je marchais péniblement, appuyé sur ma canne. Lorsqu'après avoir cheminé par des rues détournées je m'étais rapproché du collége, je regardais passer mes élèves. Je trouvais celui-ci changé, celui-là me paraissait grandi, je me rappelais leurs gestes, leur voix, et tous les détails de ce temps là. Que ne pouvais-je revivre de ma vieille vie, rentrer dans ce collége dont je m'étais chassé moi-même! Mais il fallait subir jusqu'au bout les conséquences logiques de mes fautes, il fallait à la justice

de la Providence que tout se brisât autour de moi, que je fusse abandonné de tous, que Timoléon, lui aussi...

Un soir, j'allai chez lui, et comme je demandais à la concierge si je pouvais monter, la bonne femme m'arrêta court, en me disant: « Qu'il était absent.

— Rentrera-t-il bientôt, dis-je?

— Je n'en sais rien ; monsieur est en voyage depuis quinze jours.

— Et où est-il?

— Voici l'adresse qu'il a écrite lui-même pour qu'on lui fît parvenir ses lettres. »

La concierge chercha dans les casiers, et me présenta un morceau de papier sur lequel on lisait ces simples mots :

Florence, bureau restant.

Je m'affaissai sur une chaise et laissai tomber à terre le papier que j'avais à la main.

XVI

Le docteur Bernard, las de nous attendre, avait été se coucher, lorsque vers onze heures du soir, notre patache poussiéreuse s'arrêta sur la place de Favras, devant l'enseigne de la *Barbe d'or*. Valentine, que j'avais tenue dans mes bras durant la route, dormait à poings fermés. On secoua la nourrice, ma bonne

Marianne, dont la tête reposait sur mon épaule depuis deux grandes heures, et nous descendîmes. La maîtresse d'auberge jeta dans le feu une bonne brassée de petit bois, tous les chaudrons de la cuisine étincelèrent joyeusement, et m'asseyant devant la flamme, je déshabillai ma petite fille. C'était le plus pressé.

Lorsqu'elle fut installée dans un grand lit bien blanc et parfumé d'une bonne odeur de lessive, que j'eus tout disposé pour la nuit, je me retirai dans la chambre voisine et j'ôtai mon chapeau qui me torturait depuis le matin; après quoi, j'ouvris la fenêtre. Un pâle reflet de la lune éclairait confusément l'église, la place et le sommet des arbres parmi lesquels apparaissait la silhouette étrange et tout d'abord indéfinissable des cheminées et des hauts pignons. Pas un bruit, si ce n'est le murmure d'une écluse, le tic-tac d'une horloge, l'aboiement lointain des chiens de ferme et le piétinement des chevaux dans l'écurie. L'air était pur et frais, tout plein de ce parfum délicieux des champs. Je me croyais transporté dans un monde imaginaire. Comme j'étais loin de ce Paris maudit dont je chassais jusqu'au moindre souvenir! Je sondais d'un regard curieux cette mystérieuse obscurité, cherchant à deviner d'avance ce que le jour me révèlerait de ce nouveau milieu où ma vie allait recommencer. Je trouvais ce grand calme consolateur et plein de promesses. Est-il donc bien difficile après tout d'effacer une moitié de sa vie? Je me mis au lit et avant de m'endormir je relus la lettre du docteur sur l'indication de laquelle j'avais entrepris ce voyage.

J'avais connu Bernard au collége d'Orléans, et quoiqu'il fût mon aîné de plusieurs années, nous avions été dans la même division. J'avais conservé pour lui

une certaine sympathie, je lui avais même écrit une lettre au moment de mon mariage. Lors donc que je fus bien décidé à me retirer à la campagne, me trouvant fort embarrassé dans le choix de ma retraite, je demandai l'avis de mon ancien condisciple que je savais installé dans le Blaisois où il exerçait la médecine avec un grand succès. Il me promit avec beaucoup d'obligeance de me chercher dans son voisinage une demeure conforme à mes indications, et presque immédiatement, dans une dernière missive, il m'annonça qu'il avait trouvé ce qui me convenait et se tenait à ma disposition. C'est ainsi qu'après avoir recueilli les dernières parcelles de ma fortune qui, grâce à Dieu, nous assurait le nécessaire, j'allais échouer dans le bourg de Favras. Le lendemain matin, le docteur venait me chercher dans son cabriolet, et par des petites routes gazonnées, bordées de haies, d'où les oiseaux s'échappaient par centaines, il me conduisait dans cette propriété qui m'était destinée, et dont il m'avoua être le propriétaire. Les conditions étaient admissibles; j'acceptai tout les yeux fermés, je retins sur l'heure une servante du pays et le soir même je m'installai dans la maison. Vraie demeure de curé, riante à l'œil, abritée contre le vent du nord, vieillotte, modeste, située à un kilomètre du bourg et entourée d'un jardin en pente où les pommiers et les chous, les giroflées et les salades poussaient fraternellement. Le long des allées étroites, de hautes bordures de buis; trois marches fendillées, donnant accès dans la salle à manger; un banc en pierre près d'un cadran solaire, et tout en bas, le ruisseau coulant sous les saules parmi les grandes herbes. Puis le lavoir et son toit en chaume, l'embarcadère pour le bateau.... rien n'y manquait.

Je venais de trouver un cadre fait pour moi; c'était

bien là le coin où j'aurais toujours dû vivre. Je remerciai Bernard avec effusion. Il me semblait qu'il avait dû choisir cette demeure avec tendresse, qu'il avait deviné, par une touchante intuition, mon triste état moral et s'efforçait de l'adoucir en me procurant ce refuge. C'était là, certainement, une affaire de cœur et j'en étais d'autant plus touché que mon vieux camarade poussait la délicatesse jusqu'à dissimuler son affectueuse sollicitude sous une apparence de brusquerie et de hauteur.

C'était un homme gros, court, très-coloré et, comme il le disait lui-même, ne connaissant pas d'obstacle. De bonne heure il avait perdu sa femme qui lui avait laissé un fils appelé Joseph. Il jouissait dans le bourg d'une grande considération, non pas seulement à cause de ses talents et de sa façon joyeuse de les mettre en évidence, mais surtout à cause de sa fortune qui s'était accrue rapidement, à cause de sa belle maison en briques et en pierre qui menaçait le ciel de son paratonnerre, à cause de son habileté à prévoir les occasions et à en profiter, à acheter son avoine, à vendre son vin, à se rendre acquéreur de grands bois qu'il morcelait ensuite à la grande joie des paysans, après en avoir vendu la superficie; à cause de son caractère entreprenant, résolu, de son timbre de voix sonore lorsqu'il disait: « Les hommes carrés par la base comme moi, ne sont jamais pris au dépourvu »; à cause de son gros ventre, de ses petits yeux, de son poil roux...

Loin de m'irriter des allures brusques et protectrices de Bernard, je les acceptai avec une sorte de reconnaissance: les dernières épreuves par lesquelles je venais de passer m'avaient rendu plus timide encore qu'autrefois. J'étais maintenant isolé, sans conseil, doutant de moi et accablé par la responsabilité des résolutions que j'aurais à prendre. Il était véritablement providen-

tiel qu'à ce moment-là même un ami solide, résolu, ignorant les obstacles et carré par la base, me permit de m'appuyer sur son épaule et de m'accrocher à lui.

Bientôt en effet je fus envahi par les préoccupations sans nombre que me causait mon installation ou pour mieux dire : l'installation de Valentine. Inhabile aux choses du ménage et porté par nature à prévoir et à peser les conséquences, j'apportais dans cette nouvelle besogne la scrupuleuse attention d'un chimiste qui fait une analyse délicate. Deux chambres me paraissaient également propres à recevoir ma fille, mais laquelle des deux choisir? L'une, il est vrai, était réchauffée par le soleil levant; mais les murs de l'autre étaient plus épais et un massif d'arbres la protégeait contre le vent. D'un autre côté, ce massif d'arbres pouvait entretenir une humidité funeste, cet inconvénient n'était pas à craindre pour la première chambre que j'eusse sans doute choisie sans les mille inconvénients que j'y découvrais à chaque instant. A force de réfléchir, j'en arrivais par des déductions logiques à accroître mon indécision et rien de plus. Plusieurs fois j'allai au bourg pour avoir l'opinion du docteur. Mais quand j'étais dans son cabinet tout plein de cartons, quand je le voyais entortillé de sa robe de chambre, assis devant son vaste bureau couvert de papiers importants et qu'après avoir promené sa main sur son front comme un homme qu'on dérange, il me disait en me riant au nez : « Eh bien, qu'est-ce encore, mon pauvre Babolain? » j'étais arrêté court dans mon désir d'expansion, et comparant mes affaires aux siennes, je m'accusais d'enfantillage, d'indiscrétion, et le plus souvent je le quittais sans lui avoir parlé de ce qui m'avait amené. Je me rappelle encore la prodigieuse hilarité dont il fut pris, lorsqu'un jour je vins lui demander quel était à son avis, dans ma propriété, l'endroit le

plus convenable pour y établir un pluviomètre dont je sentais la nécessité pour régulariser les arrosages. Et cependant, pour un esprit raisonnable, rien n'était plus naturel que ce désir de pluviomètre : comment donner à la terre la quantité d'eau qui lui convient si l'on ignore statistiquement ce que chaque mètre carré doit et peut recevoir ? mais qu'importe tout cela !

Lorsque la chambre de Valentine fut choisie, d'autres soins commencèrent pour lesquels je ne devais avoir confiance qu'en moi. Je me mis à tapisser, à calfeutrer, à clouer des bourrelets sous les portes et j'eus dès le premier jour les mains meurtries par les coups de marteau. Outre que je donnais au jardin une petite façon, je dirigeais encore les menuisiers et les serruriers que j'avais dû faire venir pour des petits arrangements... C'était une bien grosse affaire ! En fait de menuiserie et de serrurerie, j'en étais réduit à mes études de mécanique déjà lointaines, de sorte que cette direction me donna beaucoup de mal. Peut-être même calculai-je trop scientifiquement les conséquences probables de chaque chose, car il arriva souvent qu'on dut recommencer le lendemain ce qu'on avait fait la veille. Je m'en excusais auprès des ouvriers cherchant à leur faire comprendre sur quel principe j'avais basé mes raisonnements.

Malheureusement les notions les plus élémentaires leur faisaient défaut.

Bernard me dit un jour : « Mais quel métier imposes-tu donc à tes malheureux ouvriers, mon pauvre Babolain ? On ne parle que de toi dans le bourg. »

Je n'avais pourtant qu'un désir ; c'est que le monde entier nous oubliât, moi et ma fillette, dans le petit coin béni où nous nous étions réfugiés.

Enfin le silence et le calme se firent autour de nous ; notre installation était terminée ; nous étions seuls et

bien chez nous. Il se produisit alors en moi un phénomène étrange. Le silence des champs, la pureté de cet air vivifiant qui me redonnait la santé et me grisait un peu, les arbres, les fleurs, le ciel profond.... Tout cela me plongeait dans un recueillement et une béatitude que je n'avais jamais ressentis. Je me laissais pénétrer par cette bonne nature que je voyais pour la première fois. Je me livrais à elle, j'étais confiant, sans crainte de l'avenir et pendant des heures couché dans l'herbe, soulevant les brins de mousse, fouillant parmi les petites fleurs, j'écoutais, j'attendais, j'absorbais des sensations indéfinissables, vagues, confuses, mais douces et consolantes. Et ce n'étaient pas là des impressions purement physiques; il y avait entre la nature et moi échange d'émotions et de sentiments véritables. Je devinais une âme qui parlait à la mienne; il y avait de la tendresse dans la chaleur de ce bon soleil qui me caressait le dos, une hospitalité charitable dans cet arbre qui m'abritait de son ombre. Mon jardinet avait du cœur; c'était un confident sûr, discret, toujours prêt à m'entendre, jamais las de me consoler. Plus de railleries, plus de méfiance.... Depuis que j'étais seul, je n'étais entouré que d'amis.

Les chagrins et les misères d'autrefois me produisaient l'effet de cette basse vague et continue que cause le roulement de la voiture, et qui vous invite à chanter. Le matin, lorsque je repoussais les volets de ma fenêtre dans les touffes odorantes de clématites et de jasmin, que l'air pur entrait à flots, que j'apercevais mes arbres rafraîchis, heureux de vivre et mon gazon saupoudré de rosée, que j'entendais le ramage des fauvettes et des rossignols qui me disaient bonjour en faisant leur toilette, j'avais l'âme épanouie.

Je pensais : l'horizon serait-il d'autant plus vaste

que se rétrécit le milieu dans lequel on vit? Serait-ce dans notre âme qu'est l'immensité: Dieu lui-même serait-il au fond de notre cœur, et serait-ce là qu'il veut qu'on le cherche?

Tout mon passé avec ses souffrances, ses aspirations folles, me semblait maintenant inexplicable : Il ne devrait être permis de courir au bout du monde pour étudier les plantes exotiques, que lorsqu'on connaît à fond la giroflée de sa fenêtre. Nous avons tous en somme un gros fil qui nous retient prisonniers : en tirant dessus, nous nous cassons la patte, mais nous n'allongeons pas le lien. Les chèvres qui broutent sont d'étranges animaux : mettez-les au beau milieu de la pelouse et tout d'abord elles se précipiteront au bout de leur corde qui les étrangle, soupirant après les broussailles qu'elles ne peuvent atteindre et ne songeant pas à la bonne herbe tendre qui entoure le piquet. N'avais-je pas été comme la chèvre? Mange donc ton herbe, Babolain, me disais-je et tu verras après. Il me semblait que Valentine, si petite qu'elle fût, devait ressentir les mêmes émotions que moi. J'en aurais la preuve plus tard, lorsqu'elle saurait parler et me raconterait ses impressions d'enfance. Assurément elle était heureuse, se roulant sur le tapis que Marianne étalait à l'ombre. La chère petite ne pouvait pas me juger encore, elle ne me trouvait ni sot, ni ridicule, je ne lui déplaisais pas.... Il fallait profiter du moment, m'assurer de bonne heure de sa tendresse, et je cherchais dans ma cervelle le moyen de m'en faire aimer. Souvent, irritée par mon regard persistant qu'elle ne comprenait pas, elle m'évitait comme on évite ces rayons de soleil qu'une glace darde sur vous. Aussi j'attendais prudemment son sommeil pour la dévisager à mon aise. Les occasions ne me manquaient pas. Presque chaque soir, ma fil-

lette qui durant tout le jour avait respiré le grand air, s'endormait dans un fauteuil. Alors, comme un avare qui descend dans sa cave, bien sûr de ne point être observé, je m'approchais d'elle avec mille précautions, je glissais un coussin sous la tête de la petite dormeuse sans trop de maladresse, ma foi. Je rapprochais l'une de l'autre ses jambes écartées, je soulevais ses petits bras tout ronds, je disposais l'abat-jour de la lampe et penché sur elle, agenouillé, je désaltérais mes yeux :

« Dors, mon trésor, dors en repos, mon petit ange ! Comme tu me rends heureux ! Pourrai-je plus tard te payer tout le bonheur que tu me donnes. »

Et j'écoutais sa respiration calme, je voyais ses narines transparentes et veloutées se soulevant régulièrement, ses paupières épaisses avec leurs longs cils qu'agitaient des mouvements imperceptibles. Je voyais la peau satinée de son petit cou ; et derrière l'oreille, fraîche et rose comme une pétale de fleurs, les fines boucles de la nuque, moitié cheveux, moitié duvet, aspirant de leurs racines gourmandes les bons sucs de cette crème vivante.

Que de beautés et de merveilles il y avait dans ce petit corps ! Que sera-ce donc lorsque je pénétrerai dans son esprit et dans son cœur, que nous pourrons causer, penser ensemble et partager les mêmes émotions ! Ce qui m'intriguait, c'est le sourire qui parfois, durant le sommeil, soulevait le coin de sa bouche et accentuait la fossette de sa joue. Je me demandais quelle pouvait être la cause de sa gaieté. Comment les idées se formaient-elles dans cette petite tête ? J'aurais voulu savoir tout cela pour la mieux comprendre et par suite la posséder plus complètement.... Ce qui est sûr, c'est que ma présence ne la gênait pas et je la remerciais d'être heureuse devant moi.

Marianne me surprenait presque toujours en flagrant délit d'adoration; cela était terrible. Je crois que la vilaine femme y mettait une certaine malice, car à l'endroit de Valentine elle était presque aussi jalouse que moi :

« Il est pourtant bien l'heure de coucher les enfants, disait-elle en entrant tout à coup.

— Mais vous allez la réveiller! D'ailleurs la pendule avance, avance beaucoup. » Et lorsqu'ayant porté ma fille dans sa chambre, nous entamions sa toilette de nuit, la discussion reprenait à voix basse. Marianne m'accusait d'arracher les boutons, de faire des nœuds aux cordons, de commettre mille maladresses, de ne rien entendre à cette besogne.... tout cela était bien vrai, mais je n'en voulais pas convenir, et je me défendais de mon mieux :

« Pas moins vrai que la mignonne va attraper une fluxion de poitrine si monsieur passe une demi-heure à lui mettre son bonnet. »

Il est vrai que je ne me pressais guère. C'était moins le fait de ma maladresse que le désir égoïste de prolonger mon bonheur. Bien souvent je me suis réveillé la nuit, croyant l'entendre tousser, poursuivi que j'étais par l'idée de cette fluxion de poitrine dont la nourrice me menaçait toujours.

Ah! les heureux moments que je passai là! Ce n'est pas, il faut bien le dire, que j'eusse oublié tout à fait le passé; une boucle de cheveux de mon enfant, une ressemblance lointaine, un geste, un rien, me faisait tressaillir, et bien des blessures se rouvraient; mais ces moments étaient courts, car le charme de ma vie nouvelle calmait, en les voilant, les souvenirs d'autrefois. Je m'oubliais moi-même.

Durant ces jours sombres et humides, où la pluie tombe sans interruption, et où l'on devient maussade

malgré soi, j'enfilais mes grosses bottes, et j'allais faire une promenade dans le bois. Or, en voyant les pousses nouvelles, les plantes et les arbres épanouis, heureux, vivifiés par cette eau bienfaisante qu'ils buvaient avec délice, en songeant á toutes ces racines qui aspiraient dans la terre humide la fraîcheur et la vie, j'oubliais ma mauvaise humeur, mes vêtements mouillés, la fange où je pataugeais et je souriais aux vilains nuages noirs. Tous les êtres de l'univers ne peuvent être heureux à la fois. Chacun, à tour de rôle, a sa part de plaisirs et de tristesses. Il n'est pas de douleurs inutiles, car toutes font équilibre à des joies. Chaque larme qui tombe est une goutte de rosée qui fera éclore un sourire. Et c'est une grande consolation, ce me semble, quand on souffre, que de se dire : « Il y a de par le monde, en ce moment-ci, quelqu'un dont je fais le bonheur. »

Et puis, avant de maudire personne et de crier au ciel : « Douleur, tu m'accables », il faut réfléchir un peu, essayer, comme font les malades, de différentes positions, car il en est toujours une où la blessure devient tolérable. Pour moi, — est-ce excès d'égoïsme et d'orgueil? — je ne sais, mais j'ai souvent trouvé du charme à sonder mon mal, à en étudier les détails, à en observer la marche comme du haut d'un balcon, la lorgnette à la main.

Des mois, des années, se passèrent au milieu de ces jouissances intimes dont j'avais rempli mon existence. Entre la société et moi se dressait un mur imaginaire qui, chaque jour, devenait plus élevé et plus infranchissable. Depuis mon installation dans le pays, je n'avais pas été trois fois au bourg, qui m'inspirait une sorte de terreur; Bernard, lui-même, avait désappris le chemin de la maison, et je savais qu'autour de nous, les paysans me considéraient comme un

original *un peu innocent de la tête.* Malgré tout, on avait pour moi des égards à cause du pluviomètre qu'on apercevait par-dessus la haie, et que l'on appelait dans les environs : la manivelle à faire pleuvoir. Cependant Valentine n'était déjà plus l'enfant qu'on pouvait emprisonner dans ses bras et endormir avec une chanson ; elle était arrivée à ce moment délicat et charmant où la femme commence à apparaître dans la petite fille. Peu à peu les traits de sa mère s'accentuaient sur son visage ; elle avait les allures d'Esther, ses gestes, ses intonations de voix.

J'en fus d'abord troublé : ce n'étaient pas le ressentiment et la haine qui me revenaient au cœur, mais au contraire le souvenir d'illusions dont j'avais joui, d'enivrements délicieux. Si épaisse que soit la digue dont on se protége, il arrive un moment où l'eau suinte et pénètre. Les ivresses passées ont des échos qui persistent. Si j'avais su mieux comprendre ma femme, que de malheurs j'eusse évités ! La nature l'avait faite aussi bonne que belle, peut-être. Et parfois les preuves de sa bonté et de sa beauté se confondant ensemble m'assiégeaient en foule. « Ah ! si je pouvais recommencer la vie ! »

En même temps que je repensais à tout cela, l'inquiétude me gagnait d'autre part : Valentine avait des curiosités que je ne pouvais m'expliquer, des coquetteries, des façons délicates et féminines dont j'étais intimidé, et cette possibilité d'échanger nos pensées et nos émotions qui avait été pour moi la plus douce des promesses, m'effrayait maintenant. Je la trouvais trop intelligente, je sentais que j'avais devant moi un juge curieux, fin, observateur, à qui bientôt rien n'échapperait. Je devinais déjà les railleries prochaines. Railleries involontaires, inoffensives, dont je ne songerais jamais à lui faire un crime, la pauvre

enfant; pouvait-elle s'empêcher d'être vive et spirituelle? Dès lors, je veillai sur moi plus scrupuleusement que jamais, afin que pas un de mes gestes, pas une de mes paroles ne pût lui déplaire. Je savais par expérience ce que peut coûter une maladresse ou une erreur. Il s'agissait maintenant de ne pas compromettre l'avenir, de calculer d'avance les conséquences probables de mes moindres actions, de l'obliger à m'aimer, de la rendre heureuse, d'épier ses goûts, de comprendre sa nature....

Parfois, la traitant comme une petite femme, je lui demandais son avis, je faisais appel à son expérience. Durant nos promenades, je lui faisais part de mes émotions, je l'invitais à rêver avec moi.... puis, me rappelant son âge et tremblant d'avoir commis quelque imprudence, je rebroussais chemin bien vite et j'entamais énergiquement quelque récit de pure imagination, tout plein de cette bonne grosse gaieté qu'affectionnent les enfants.... Chose singulière : elle restait grave, silencieuse, m'observant avec une fixité qui me faisait perdre contenance : je cherchais mes mots, je m'embrouillais dans mes phrases, je sentais que mes gestes n'avaient aucun rapport avec ce que je voulais dire, j'avais la conscience d'être pitoyablement embourbé; et elle, après avoir observé tout cela, quittait ma main et murmurait : « Ça, c'est bien ennuyeux ! »

C'était une vraie douleur pour moi que cet aveu, et cependant je ne pouvais m'empêcher d'admirer cette cruauté touchante de l'enfance, qui, sans se soucier des conséquences, dit toujours sa pensée et toute sa pensée. Je pensais : « Valentine a un esprit au-dessus de son âge, elle sera femme de grande intelligence.... comme était sa mère! J'aurais dû comprendre cela tout de suite. Il faut à son esprit des aliments plus sérieux.

Le moment est venu de l'instruire en l'amusant; il le faut, je le dois; je suis responsable devant la société et devant ma conscience.... Cette pensée me flattait au fond, et comme père et comme professeur. J'étais là sur mon terrain : les années laborieuses de ma jeunesse, mes succès d'autrefois me revenaient à l'esprit, et je lui savais gré à elle, qui, indirectement, réveillait ces souvenirs. Je songeai profondément, et comme je considérais que le trésor le plus précieux dans la vie est la faculté de juger avec précision et d'analyser toute chose, je pris le parti de commencer l'éducation de ma fille par l'étude des sciences naturelles. Quoique je cherchasse toujours un prétexte ingénieux de l'instruire, j'eus le tort peut-être de la poursuivre un peu de trop de mon enseignement.

Si je voulais, par exemple, conduire Valentine au bord de la rivière, loin de lui imposer ma volonté, je cherchais, par l'adresse et la douceur, à faire naître en elle le désir d'y aller. Alors, j'improvisais de mon mieux : là, c'était un papillon qu'il fallait attraper; puis, un peu plus loin, une fraise énorme à cueillir, et de papillon en fraise, de fraise en papillon, nous arrivions au bord de l'eau. Alors, par une secousse habile, que j'exécutais sans qu'elle pût le remarquer, je lançais mon chapeau de paille dans la rivière :

« Ah ! mon Dieu, mon chapeau qui est tombé dans l'eau ! » m'écriais-je, en m'efforçant de donner à cette exclamation un grand accent de vérité. Quand elle avait fini de rire, je reprenais, car j'avais mon idée : « Tiens, vois donc, mignonne, mon chapeau qui s'en va ! Pourquoi s'en va-t-il ? » — Je faisais quelques pas, et à l'aide d'un bâton, je repêchais ma coiffure. Dès lors, mes prémisses étant posées, je me croyais sûr du résultat, et je disais avec une certaine assurance, en lui prenant la main :

« Je suis sûr que tu t'es demandé pourquoi mon chapeau s'en allait loin de nous?

— Non, papa, cela m'est égal.

— Ah! tu ne t'es pas demandé cela? Tu n'en seras pas moins contente de le savoir, car tu es une petite fille curieuse de t'instruire: hum.... hum. La cause de ce phénomène, mon amie, est la pesanteur. Tu vas me dire: « Quoi! papa, c'est la pesanteur qui fait marcher la rivière? » Je m'efforçais ainsi de donner à ma démonstration du mouvement et de la vie.

« Moi, je n'ai rien dit du tout, murmurait l'espiègle, en m'attirant du côté des fraises.

— Tu ne l'as pas dit, mais tu l'as pensé, mon amour; et dans le fait, cela n'est point aisé à comprendre. Il faut t'imaginer, d'abord, qu'il y a au centre de la terre une force qui attire tout ce qui est à la surface : les pierres, les arbres, les hommes, les maisons, les....

— Papa, les fraises.

— Oui, ma fille. On dit que les corps sont lourds, parce qu'en voulant les soulever, on a à lutter avec cette force, que l'on nomme pe....san....teur. Voilà que j'ai fini; n'est-ce pas que cela est bien curieux?

— Non, papa.

— .... Or, l'eau de la rivière est soumise, comme tous les corps, à l'action de la pesanteur, et tu vas comprendre dans un instant pourquoi mon chapeau....

— Mais, papa, qu'est-ce que cela fait, puisque tu l'as rattrapé.

— Sans doute, mais.... » Fallait-il insister ou me taire? Il est certain, qu'en continuant, je gravais dans sa mémoire, grâce à une circonstance fortuite, une notion scientifique précieuse; mais, d'autre part, n'allais-je pas la fatiguer et l'ennuyer par un effort d'at-

tention trop prolongé? Et comme Valentine m'attirait de plus en plus vers les fraises, il me venait une inspiration subite, j'en cueillais une, et la tenant délicatement de mes deux doigts, par le fin bout de la queue : « Ce fruit, lui-même, est soumis aux lois de la pesanteur, et la preuve, c'est que si je le lâche il fera tous ses efforts pour aller vers le centre de la terre qui le sollicite.... En effet, tu le vois, j'écarte les doigts, j'abandonne le fruit à lui-même, que fait-il? — Il tom.... »

Malheureusement, je ne pouvais achever car Valentine, sautant en l'air, enlevait rapidement la fraise et la mangeait en riant aux éclats.

N'insistons pas, pensais-je à part moi : insister serait compromettre l'avenir. J'ai été imprudent, je m'y suis mal pris. Il est même heureux qu'elle m'ait arrêté par son espièglerie, car j'allais peut-être dépoétiser pour toujours ces admirables principes de la pesanteur. Quoi de plus séduisant, pour une jeune intelligence, que de soulever le voile qui cache ces grandes lois de l'univers? Une autre fois, je préparerai plus soigneusement mon exorde, et je trouverai pour entrer en matière une voie plus détournée.

Cependant, il devint évident que ma fille avait pour idée fixe de se soustraire à nos instructives causeries. J'avais beau fractionner mes pilules en d'aussi petits fragments que possible, et entortiller chacun d'eux dans le miel le plus parfumé, l'enfant flairait la drogue et fuyait à toutes jambes. Vainement, je la priai, je la suppliai ; vainement, je lui fis entrevoir les côtés poétiques de la science humaine ; tout fut inutile. Elle ne retrouvait sa bonne humeur ordinaire que lorsque, rendue à la liberté, elle pouvait aller rejoindre sa bonne et l'aider à cueillir les haricots ou à étendre le linge sur les haies du potager. J'avais pour-

tant un devoir, une mission à remplir; que faire? Je la suivais d'un œil triste, tandis qu'elle s'échappait et courait au soleil. Je frissonnais, en entendant l'éclat de son rire, et j'étais de plus en plus jaloux de cette grosse villageoise au nez rouge, à l'œil réjoui, de cette Marianne qui, sans effort, savait se faire aimer. Je lui en voulais d'être gaie, rieuse, dévouée, d'avoir donné à mon enfant toutes les preuves de tendresse; je lui en voulais de l'habiller chaque matin, de natter ses cheveux blonds et soyeux, que j'eusse nattés moi-même avec tant de bonheur, si on me l'eût permis ; je lui en voulais de fabriquer des tartes aux cerises, dont Valentine était gourmande.... Enfin, j'étais jaloux, et j'en souffrais. « J'ai des sentiments bas, me disais-je.... Et cependant, si cette Marianne, ignorante et superstitieuse, allait avoir une influence fâcheuse sur l'esprit de mon enfant! Mon devoir ne serait-il pas de l'éloigner? »

Et me calmant tout à coup, j'ajoutais : « Je n'ai même pas le courage d'être franc avec moi-même : je calomnie la meilleure des femmes, parce qu'on l'aime et qu'on ne m'aime pas. »

Cependant, ma fille avait au fond un grand attachement pour moi; je le sentais bien à l'amour que j'éprouvais pour elle. Mon inhabileté était le seul obstacle qu'il y eût entre nous : je n'avais jamais su m'y prendre.

Plus tard, j'ai analysé tout cela et j'ai recueilli bien des observations qui m'eussent été utiles si je les eusse faites plus tôt : Les petites femmes qu'on appelle des jeunes filles sont assiégées par mille rêves capricieux, par mille fantaisies indéfinissables contre lesquelles elles ne peuvent lutter qu'en se confiant à une intelligence qu'elles savent sans faiblesse. Elles sont reconnaissantes à l'être énergique qui les oblige

à sortir d'elles-mêmes et les délivre des obsessions de leur esprit.

Que de fois elles poursuivent celui qui les aime de leurs caprices persistants dans le seul but de le mettre à l'épreuve, de tâter le terrain! Non pas qu'elles veulent se jouer de lui! Leur conduite est instinctive : avant de s'appuyer sur un bâton n'est-il pas naturel d'en éprouver la solidité? Comme elles savent bien que leurs gros désirs sont fous, leurs tentations inadmissibles et comme elles se sentent amoindries, isolées, lorsque par faiblesse on les approuve, alors qu'un refus bien net les délivrerait. Ce n'est pas un maître qu'elles cherchent; mais un ami infaillible qui choisisse, élague dans le fouillis de leurs impressions vagabondes.

Je n'avais jamais eu la force d'être complétement cet ami-là. Même dans les mauvais jours où Valentine s'obstinait à ne pas comprendre une explication répétée vingt fois, le timbre de ma voix n'avait jamais exprimé l'impatience : c'était ma façon de l'aimer. Je n'avais jamais su manifester mon affection qu'en l'entourant de patience et de douceur, en rendant ses heures également faciles et heureuses, de sorte que ma petite chérie était comme au bord de ces lacs tranquilles et purs qu'on ne saurait regarder longtemps sans éprouver le désir de les troubler en y lançant une pierre. Ma patience qui ressemblait un peu trop à de la docilité, l'irritait; elle sentait son espièglerie croître à mesure que je lui enlevais les prétextes de la manifester. Elle était tentée d'avoir raison de ma douceur dont elle n'avait jamais pu voir la fin : la curiosité s'en mêlait rapidement, elle devenait très-méchante, la pauvre mignonne en avait conscience et l'agacement qu'elle en ressentait augmentait encore sa fâcheuse humeur. Cela était plus fort qu'elle; pour-

quoi aussi ne l'avait-on pas arrêtée, pourquoi n'avait-on pas d'autorité sur elle, était-ce sa faute ?

Mécontente d'elle-même, elle en voulait aux autres, ce qui était bien naturel : c'est toujours chez le voisin qu'on cherche la racine des mauvaises herbes qui poussent en soi. Elle m'aimait quand même, assurément, mais d'une tendresse un peu compatissante, car elle savait trop que mon sort était entre ses petites mains.

Et puis, mes caresses n'arrivaient jamais à l'heure. Rien n'est plus mal reçu qu'un baiser qu'on n'avait pas souhaité, et l'ange gardien lui-même qui à chaque instant du jour entretiendrait son protégé de ses projets d'avenir et de sa sollicitude, deviendrait en peu de temps bien ennuyeux. Je compris tout cela plus tard.

Les enfants grands et petits se grisent volontiers d'arbitraire, et bientôt la différence entre le possible et l'impossible s'évanouit complétement. Ma Valentine marchait de ses jolis petits pieds dans cette voie. Elle commandait, ordonnait, réglait toute chose dans la maison ; mais sa voix était si bien timbrée, elle était si charmante dans son rôle de maîtresse de maison.... c'était une joie de courber la tête : « Quelle précocité, pensais-je, elle fait de nous ce qu'elle veut. Quelle netteté dans ses idées, quelle justesse de coup d'œil ! Elle a le sens critique, elle l'a ! et point timide, jamais indécise ! ces deux défauts que j'aurais pu lui transmettre et dont j'avais tant souffert. Il était tout simple que douée de cette façon exceptionnelle, elle aimât à donner des ordres, à les faire exécuter rapidement, à constater son évidente supériorité. J'aimais dans ma fille chérie jusqu'à ses impatiences et ses petites colères qui donnaient à ses yeux plus d'éclat et à son teint plus de fraîcheur. Sa façon de faire crier

les marches du parquet me faisait tressaillir : ce n'était plus un bruit mais une musique dont l'écho charmait encore mon oreille longtemps après avoir cessé. La beauté de mon enfant me rappelait si bien celle de sa mère, qu'en certains moments de rêverie, Esther et Valentine ne faisaient plus qu'un pour moi; le présent, le passé, l'avenir se mêlaient ensemble. J'eus, au fond de mon cœur, des désespoirs profonds ou des joies folles pour des niaiseries insignifiantes, et c'est ainsi que, concentrant ma vie dans une unique pensée, je m'efforçai de rendre plus étroite encore cette existence d'ermite où se résumait pour moi l'univers tout entier.

Un jour que je mettais mes raisins en sacs, Marianne vint me dire que le curé de Favras désirait me parler. J'en fus extrêmement surpris, car il ne venait à la maison absolument personne, et pour que le prêtre eût frappé à ma porte, il fallait assurément une raison très-grave. J'étais à peine descendu de l'échelle que j'aperçus dans l'allée se dirigeant vers moi, monsieur le curé en personne. C'était un homme affable, au visage souriant. Il parut touché en constatant mon embarras, et me saluant avec courtoisie :

« Monsieur, dit-il, veuillez excuser ma démarche si elle est indiscrète, mais j'ai cru de mon devoir de venir vous demander un moment d'entretien. »

Alors, avec beaucoup de discrétion et de bonté, il me parla de Valentine qu'il avait entrevue quelquefois; il me vanta sa grâce, les charmes de sa personne, les qualités morales dont ces avantages extérieurs devaient être l'expression.

Où voulait-il en venir? Que lui importait que mon enfant fût charmante ou détestable, belle ou jolie? Il m'exprima toute la sympathie, l'admiration que les habitants du bourg ressentaient pour elle, et aussi de

l'étonnement douloureux que leur causait l'isolement étrange auquel la pauvre petite semblait être condamnée : il y avait des devoirs dont les parents ne pouvaient s'exempter ; le contact, la fréquentation des autres enfants était une nécessité inévitable, outre que l'instruction religieuse, si fort en retard chez Valentine, était un bienfait dont on ne pouvait pas la priver sans crime. Voyant l'impression que me causaient ses paroles, le prêtre, tout en redoublant d'affabilité, me parla d'une façon plus précise et je compris qu'on me considérait dans le pays comme un être monstrueux, un tyran détestable, et que lui-même avait obéi à l'indignation du bourg tout entier en tentant auprès de moi cette visite.

« Mais, monsieur le curé, » lui dis-je avec beaucoup d'émotion, car je me sentais menacé d'un grand danger, « je n'ai jamais eu qu'une pensée : faire le bonheur de ma fille.... elle n'est encore qu'un enfant ; elle a.... mon Dieu, je ne sais plus au juste son âge, mais c'est un enfant, je vous l'assure.... nous étions si heureux. Vous ne pouvez vous imaginer comme notre vie est douce, elle vous le dirait elle-même.

— Prenez garde, cher monsieur, que votre tendresse paternelle un peu trop jalouse, ne passe aux yeux des malveillants pour un égoïsme aveugle. Ne pourrait-on pas croire en effet qu'en imposant à votre cher enfant une existence aussi exceptionnelle, vous songez plus à satisfaire vos goûts qu'à assurer son bonheur ? »

Je restai longtemps silencieux ; bien des douleurs, anciennes déjà, se réveillaient ; un voile se déchirait tout à coup et l'évidence m'apparaissait nette et cruelle comme une lame d'acier. N'y tenant plus, je pris les mains du prêtre dans les miennes, et avec un accent de désespoir et de franchise :

« Oui, monsieur, vous avez raison : je ne songe

qu'à moi, je n'ai jamais songé qu'à moi; je suis un mauvais père comme j'ai été un mauvais mari; je le sens, je le vois.

— Calmez-vous, mon cher monsieur, je me suis mal exprimé sans doute, pardonnez-moi de vous causer cette douleur.

— Je vous en prie, laissez-moi tout vous dire; je ne suis du moins ni faux, ni menteur. Mon égoïsme est tellement profond que le plus souvent je n'en ai pas conscience. Je suis un pauvre homme; méprisez-moi, je vous fais pitié, n'est-ce pas? Et cependant j'ai eu dans ma vie toutes les chances de bonheur: mais, que voulez-vous, j'ai tout gâté, tout flétri autour de moi et je voulais condamner mon enfant à respirer le même air que moi; je l'aime pourtant bien, je vous le jure. Mon Dieu, mais si je dois être toujours un embarras pour elle, si je dois lui porter malheur, je ferais peut-être mieux de me tuer?

— Ce sont là d'affreuses paroles qui n'auraient pas dû sortir de la bouche d'un père, d'un homme de science, d'un philosophe, alors même que ce philosophe ne serait pas chrétien.

— Est-ce que je sais ce que je suis, monsieur le curé! Je souffre cruellement, et je sens que mes souffrances sont méritées; voilà. On sait donc alors dans le bourg que ma fille cherche elle aussi à me fuir, à m'échapper? On sait qu'instinctivement elle s'éloigne de moi comme d'un malheureux qui n'aurait pas dû naître. »

Le bon curé fut excellent, m'offrit son amitié, me conjura d'avoir confiance en lui. Il me promit si je consentais à lui laisser diriger Valentine, de faire d'elle la plus douce et la plus tendre des filles, de resserrer plus étroitement les liens qui m'unissaient à elle, de détruire la mauvaise opinion que l'on avait

de moi dans le pays. Il me fit toucher du doigt les nécessités que m'imposait mon devoir et m'affirma qu'il saurait me les rendre douces. Il eut enfin tant d'éloquence persuasive, de douceur et de bonté que je consentis à tout avec reconnaissance.

« C'est que je ne m'en suis jamais séparé, monsieur le curé, murmurai-je en le reconduisant. Elle m'aime bien au fond, je le dis sans orgueil, une absence trop prolongée lui serait pénible... elle n'oserait peut-être pas l'avouer. Et puis... si les chemins étaient humides, s'il pleuvait... ses petits pieds... elle a toujours eu la gorge délicate, monsieur le curé.

— Eh! sans doute, sans doute! Croyez-vous qu'on exposerait votre chère fille à une maladie? En cas de mauvais temps on viendra la chercher et on la ramènera en voiture : dix personnes dans le bourg, à commencer par moi, seront heureuses de lui rendre ce petit service.

— L'église n'est pas trop froide?

— Nous aurons une chaufferette : il faut sauver l'âme et le corps tout à la fois, eh! eh! eh! *mens sana!*... Au revoir, mon cher monsieur. »

La première fois que Valentine s'éloigna de la maison, en compagnie de Marianne, pour se rendre au catéchisme, je la suivis longtemps du regard. Dès le matin je lui avais fait mes recommandations, j'avais mis dans sa poche un foulard plié soigneusement, un morceau de chocolat, trois boules de gomme.... En la voyant joyeuse, bavarde, cherchant elle-même son plus beau ruban pour nouer ses nattes, sa robe la plus fraîche, son chapeau le plus coquet, éclatant de rire et se faisant des saluts dans la glace, je m'étais efforcé d'être gai pour ne pas gêner sa joie. Mais maintenant que j'étais seul, et que je l'apercevais là-bas dans le sentier, j'avais un grand serrement de

cœur ! : « Hélas ! c'est le commencement, pensais-je, les ailes sont poussées : elle s'envole, elle s'éloigne, et cet éloignement lui paraît une délivrance. Elle ne sait pas dissimuler, la chère petite, je l'ennuyais, je la rendais malheureuse; tout le monde excepté moi s'en était aperçu. Depuis que je suis au monde, qui donc a supporté sans se plaindre ma compagnie ? » On voyait toujours dans la prairie sa jupe bleue qu'éclairait le soleil, son chapeau de paille qui se détachait sur le vert de la haie et ses petits mollets blancs qui s'agitaient gaiement.... Au détour du sentier elle se retournera sans doute pour me faire un geste de la main.... se retournera-t-elle ? Cela lui coûterait si peu ! »

Elle n'y songeait guère. Toujours sautillant, elle continua sa route et disparut.

C'est la loi, pensai-je, à chacun sa part d'individualité; quel droit ai-je sur elle? parce que je suis glacé, est-ce une raison pour que je lui prenne sa chaleur. Est-ce avec son sang jeune et vermeil que je dois vivifier mon vieux corps flétri? avec sa gaieté, sa jeunesse, ses illusions que je dois stimuler ma vieillesse? Elle ne me doit rien; c'est moi qui suis son débiteur. En exigeant d'elle un sourire, je l'exploite, je la vole, je suis heureux à ses dépens, je l'étouffe, je l'écrase. Si tu ne peux vivre qu'en t'accrochant à ce jeune rameau, disparais donc, être nuisible et parasite, tombe à terre et du moins sois un engrais fécond; cesse d'être quelqu'un, sois quelque chose.... Aurais-je par hasard la lâche sottise de me plaindre? Est-ce que la graine que le vent emporte et dépose sur un sol stérile se plaint de son sort et porte envie à l'autre graine qui germe dans le champ voisin? N'est-elle pas sage et nécessaire la loi qui condamne cet être à mourir infécond, cet autre à fructifier; qui veut

celui-ci beau, joyeux, qui impose à celui-là laideur et tristesse. Rien n'est inutile dans ce monde : le grain de poussière qui voltige dans l'air n'est pas plus livré au hasard que ne le sont les mondes dans l'immensité. Me suis-je jamais plaint qu'une équation fût inflexible et sans complaisance? Or que sont les êtres qui pensent ou végètent, que sont les choses qui se transforment, que sont les sensations et les pensées qui s'enlacent et se succèdent, si ce ne sont les termes innombrables de l'équation suprême dont nous ignorons l'inconnu? Et n'est-ce pas en somme quelque chose que de se sentir un atome nécessaire à la marche du grand problème, de constater que ses propres douleurs ne sont pas le fait d'un caprice ou d'une fantaisie, mais la conséquence inévitable et sublime de la loi divine qui nous enveloppe tous. »

Je regardai à ma montre : il devait y avoir un siècle que Valentine m'avait quitté. Pourvu qu'il n'y ait pas de courants d'air dans cette église! Comme elle doit être émue, troublée, parmi tous ces visages qu'elle ne connaît pas! on a dû l'accabler de questions indiscrètes, elle si délicate, si susceptible! Que peut-elle faire maintenant? Elle va m'arriver les larmes aux yeux peut-être... n'ai-je pas été cruel en lui imposant cette épreuve? A part moi, j'eusse souhaité qu'elle revînt avec le cœur bien gros, à jamais guérie du bourg et de ses habitants. Il n'en fut rien cependant. Le docteur la reconduisit lui-même au grand trot de ses deux chevaux, et lorsque ma fille eut sauté à terre, elle avait les yeux brillants, le teint animé et le sourire aux lèvres :

« Tu vois, l'ami, que je te la ramène en bonne santé, fit Bernard, en me frappant amicalement sur l'épaule. Ah! je t'en voulais beaucoup de ta sauvagerie, mais n'en parlons plus. Ta Valentine est un être

adorable, qui du premier coup a fait la conquête de Favras. On n'a pas plus de grâce et de gentillesse, outre qu'elle est jolie comme un ange.... Ne disons pas cela trop haut, quoique cette révélation ne soit pas faite, je m'imagine, pour la surprendre beaucoup.

— Vraiment, on l'a trouvée charmante? » Je grimaçai un sourire. car ces éloges me causaient à la fois du plaisir et de la peine. Ces admirateurs de mon enfant étaient autant d'importuns qui se mettaient entre elle et moi. Elle allait faire des efforts maintenant pour plaire à ces gens-là! A partir de ce jour, Valentine se transforma rapidement. Toujours joyeuse et de bonne humeur, elle chantait, dansait et mangeait avec un appétit qu'elle n'avait jamais eu. Elle nous racontait les nouvelles et les cancans du bourg, d'une façon si comique, que Marianne, prise d'hilarité soudaine, en cassait la vaisselle. Elle faisait le portrait de celui-ci, imitait la voix de celui-là, disait les prévenances de toute sorte dont elle avait été l'objet. Je pensais qu'elle avait bien de l'esprit, qu'elle aussi était faite pour briller et pour plaire, et que de loin, j'assisterais peut-être à ses succès. Tandis qu'elle continuait ses folies, je la regardais d'un œil mélancolique, jusqu'à ce que, me sautant au cou, elle s'écriât : « Papa, fais-moi danser, » et il n'y avait pas moyen de lui résister : il fallait à toute force relever ma robe de chambre, et confus, heureux, ridicule, me mettre à danser.

Je m'appliquais, je me mordais les lèvres, murmurant tout bas : une, deux, trois, tandis qu'elle chantait un air de valse, cambrait sa taille flexible, penchait sa tête et souriait à la glace.

Ainsi que l'avait annoncé le bon curé de Favras, les impatiences de ma chère fille, son indocilité, ses petites révoltes disparaissaient peu à peu. Il est vrai,

que vaincu ; refoulé par les tendresses inaccoutumées qu'elle me prodiguait, je n'osais plus ouvrir la bouche; ne demandant rien, acceptant tout, laissant s'émietter les dernières parcelles de mon autorité, je jouissais de mon mieux de ces caresses rapides, sans mesure dont elle semblait payer son indépendance.

Je savais que ces fils d'or et de soie dont on m'entourait, étaient autant de liens qui devaient me paralyser et me réduire à l'obéissance, mais qu'importe ! il fallait qu'elle s'occupât de moi, pour me maintenir captif; il fallait que sa petite main resserrât continuellement ces fils, s'agitât autour de moi, et tous ces soins ressemblaient si bien à de la tendresse ! D'ailleurs, je me disais : Puisque je suis incapable de la guider, je dois avouer franchement mon impuissance et en subir les conséquences. Je dois m'effacer, qu'aurai-je à lui apprendre ? Il était insensé de vouloir lui inoculer de force mes idées et mes théories, que je sais détestables. Elle est femme déjà, et je dois en toute chose respecter son individualité. C'est ainsi que je concédais ce qui depuis longtemps m'avait été enlevé. Que de souverains violemment chassés par leurs sujets, rédigent du fond de l'exil leur acte d'abdication, et se donnent la consolation de disposer d'une couronne qui fut brisée sur leur propre tête !

Déjà sûre d'elle, Valentine prenait les rênes du gouvernement ; bientôt elle eut ses relations, ses habitudes, se fit une existence à part, et s'étonna que je restasse comme par le passé, blotti dans mon coin. Elle avait raison, car j'y faisais piteuse mine. Elle me reprocha la coupe vieillotte de mes vêtements, elle voulait ne point avoir à rougir de son père, exigeait qu'il fût à la mode, eût des gants frais, devînt coquet.... et lorsque je lui répondais en souriant : « A quoi bon,

ma chérie, » elle avait une façon impatiente, spirituelle, délicieuse de répondre :

« On ne vous demande pas votre opinion, monsieur. Qu'on est malheureuse, grand Dieu, d'avoir un papa indomptable !

— Tu te moques de moi, ne sais-tu pas que je fais tout ce que tu veux ? »

Elle devenait sérieuse et se mettait à lire silencieusement dans un coin, comme une fille bien soumise qui vient de supporter une réprimande injuste. Je me disais en la regardant du coin de l'œil : Je lui ai fait de la peine involontairement ; sans doute elle aura mal compris mes paroles, j'avais l'air, en effet, de lui reprocher l'influence qu'elle a sur moi. Je cherchais dans ma tête un moyen de renouer la conversation, et bientôt je murmurais, avec la gaucherie d'un homme qui n'a pas la conscience nette :

« Valentine, ma fille, qu'est-ce que nous avons à dîner ce soir?

— Je n'en sais rien.

— Tu es fâchée, ma petite Valentine, dis?

— Je n'ai pas le droit de juger la conduite de mon père. On peut souffrir sans se plaindre, disait-elle, avec la voix d'une femme de trente ans, et je ne me plains pas.

— Moi, te faire souffrir, mon enfant ! Tu ne parles pas sérieusement? Tu ne m'as pas compris, je te jure que tu ne m'as pas compris. » Je lui embrassais les mains, et j'ajoutais, en lui parlant bien bas : « Tu sais pourtant bien que je t'aime plus que la vie, plus que tout.... Cela est vrai, mon petit ange, cela est bien vrai.... Tu ne veux plus sourire à ton vieux père maladroit, qui sans le vouloir ne fait que des sottises ?

— Eh bien ! oui, j'ai du chagrin, parce que je suis

toujours seule comme une orpheline, parce qu'on ne te voit jamais au bourg et que l'on doit croire que tu me détestes.

— Qui a dit cela ? quel est le malheureux qui a dit cela ? oh !

— Dame, les parents sont heureux ordinairement d'accompagner leurs enfants, d'assister à leurs petits succès..... l'autre jour, à la procession, j'ai pleuré.

— Toi, mon amour, tu as pleuré ; tu as pleuré à la procession ?

— Sans doute, car je me disais : Si mon père m'aimait bien, il serait là près de moi. Et après, quand tout le monde est venu me féliciter parce que j'avais bien chanté.... j'étais plus triste encore.

— J'irai avec toi, fis-je tout à coup. Ne pas t'aimer! toi, orpheline! ne dis jamais ce mot-là. » Il me semblait entendre les sanglots de ma femme, me demandant compte de ma conduite. « Personne n'est plus profondément aimé que toi, ma chérie.... Oh ! mais j'irai ; je t'accompagnerai partout, maintenant.... Orpheline!... Je craignais de te gêner. Et puis, je suis un peu.... gauche, tu sais.... Je vois bien ce qu'il faut faire ; je sais me donner des ordres, mais j'ai beaucoup de peine à m'obéir. Ce qui est très-simple pour les autres, ne l'est pas toujours pour moi.... Je te dis cela pour que tu sois indulgente, ma petite amie. Tu entendras dire de moi bien des choses. On m'a jugé sévèrement, avec raison, mais ne te hâte pas de te faire une opinion sur ton père, mon amour, je t'en supplie.... j'ai eu dans ma vie bien des petits obstacles.... je te conterai tout cela un jour.... ne me juge pas avant de me connaître. Lorsque tu ne me comprends pas, dis-moi sans crainte : « Papa, pourquoi penses-tu ainsi, pourquoi fais-tu cela ? C'est une

erreur; papa, tu as tort, tu te trompes; te voilà encore avec tes idées! » Cela me fera tant de plaisir que tu me traites en ami, j'aurai tant de bonheur à me confier à toi!... Tu ne diras plus jamais que tu es.... tu sais, le vilain mot de tout à l'heure?

— .... Alors, tu viendras à la messe dimanche?

— Oui, oui, ma fille, où tu voudras; à vêpres aussi, partout.

— Tu me conduiras à la fête du docteur?

— Quelle fête?... Il y aura beaucoup de monde?

— Tu ne sais pas que M. Bernard donne un déjeuner au moulin, à cause de l'arrivée de son fils, qui vient passer ici les vacances?

— C'est vrai, nous sommes en août. Eh bien, nous irons déjeuner au moulin, si tu en as envie. Nous ne nous séparerons plus maintenant. Cela te fera plaisir, vraiment?

— Mais sans doute.

— Que tu es bonne, mon enfant, si tu savais quel bonheur tu me causes!

— Tu iras à Blois acheter des gants?

— C'est juste, des gants. Tu trouves que je me néglige beaucoup, n'est-ce pas?

— .... Le bon Dieu veut que l'on fasse un peu de toilette pour entrer dans sa maison.

— Il ne faut pas chagriner le bon Dieu. J'aurai de beaux gants.

— .... Jaunes; et des bottes vernies; tous ces messieurs en ont. Par la même occasion, tu pourras te faire couper un peu les cheveux, petit père.... et me rapporter la robe qui est chez la couturière, tu sais, dans la grande rue.... On trouve votre fille généralement assez gentille, monsieur papa, et vous ne ferez que votre devoir en vous mettant en frais pour lui servir de cavalier.

— Assurément; surtout, si en même temps je fais plaisir au bon Dieu.... Veux-tu que je t'embrasse maintenant?

— J'ai bien envie de vous refuser, à cause de votre impiété. »

Mes débuts dans le bourg produisirent à ce qu'il paraît une certaine sensation. Je sus, depuis, que Marianne avait été interrogée curieusement sur tous les détails de ma conversion. Avais-je eu une apparition, m'étais-je confessé, observais-je les rogations, comment me comporterais-je à Pâques? J'étais alors à cent lieues de penser que mes actions pussent exciter à ce point la curiosité.

Lorsque je vis ma Valentine, publiquement entourée, fêtée, que je constatai les égards que lui valaient sa beauté, sa grâce, son esprit, que moi-même, j'en eus ressenti, pour ainsi dire, les éclaboussures, je fus troublé comme dans les jours les plus solennels de ma vie. Jamais je n'avais vu mon enfant sous cet aspect-là. J'étais effrayé, et en même temps j'éprouvais un sentiment d'orgueil tout nouveau pour moi : J'étais le père d'une jeune fille délicate, éblouissante, admirée de tous. Ces dames l'entouraient, vantaient son bon goût, la distinction de ses toilettes, la grâce de sa coiffure. Ces messieurs, le fils du docteur en tête, ce petit Joseph, que j'avais connu tout enfant, s'empressaient autour d'elle, la saluaient respectueusement, lui parlaient avec des égards qui prouvaient clairement leur enthousiasme, et elle, transformée tout à coup, répondait à tout cela, avec une aisance et une grâce merveilleuse, acceptant ces hommages comme chose due et naturelle.

Je restais devant elle et je la dévorais des yeux. C'était ma fille, elle était à moi! et je ne pouvais me rendre maître de ce sentiment de possession. Si elle

souriait, je souriais aussi ; instinctivement je répétais ses gestes, et je remerciais d'un regard, lorsqu'on lui faisait un compliment.

Ce premier moment passé, il me sembla qu'on ne s'occupait pas assez de moi. On ne se rappelait donc pas que nous étions unis par les liens les plus puissants du monde. J'eusse accepté la moitié de son triomphe, sans embarras, ni timidité. Ma fille, après tout, c'était moi. Il n'en est pas moins vrai que tous ces gens-là étaient bien plus avant dans son intimité, que je ne l'avais jamais été. C'était là un malentendu bien surprenant.... Peut-être, par délicatesse, avait-elle voulu rester enfant à la maison, pour que l'intimité fût plus facile. Elle avait craint que je ne fusse intimidé, en la voyant devenir femme. « Je suis un si drôle d'homme, et elle est si fine ! »

La fièvre me gagna ; je voulus faire partie, moi aussi, de ce public privilégié auquel elle souriait, ne plus être à ses yeux le petit vieillard humble et tremblant, dont elle avait pu rougir. Il fallait désormais tenir ma place, me montrer digne d'elle.... et oubliant les obstacles auxquels je m'étais si souvent heurté, chassant toute crainte, je me jetai tête baissée dans les plaisirs du bourg, ainsi qu'un viveur qui se livre à l'infernal tourbillon des dissipations mondaines. Dès lors, je me mêlai à toutes les conversations, de ma petite voix éraillée, je m'agitai, je jouai des coudes, j'interrompis tout le monde, et la contrainte que je m'imposais pour jouer ce rôle, si en dehors de mes moyens, augmenta mon exaltation. Peu à peu je me persuadai que dans cette lutte acharnée je combattais pour ma fille, pour son bonheur, que je la défendais contre les attaques de ceux qui l'entouraient. Je n'avais plus conscience de mon ridicule ; l'opinion d'autrui m'importait peu et, sciemment, j'eusse commis les plus

folles extravagances, pourvu que Valentine tournât ses yeux vers moi et s'aperçût de ma présence.

« Tu parles beaucoup, mon père, murmurait-elle en passant, ne crains-tu pas de te fatiguer? »

Je faisais tous mes efforts pour rentrer dans mon rôle de père, discret et silencieux, mais si Joseph (je le détestais cordialement) s'approchait de ma fille, et lui adressait la plus insignifiante des phrases, j'oubliais toute réserve, je bondissais vers mon enfant, je me mettais en batterie, je m'accrochais à elle et je la protégeais avec désespoir : « Quelle mouche te pique, mon bonhomme, s'écriait en riant le docteur Bernard. Il faut faire place à la jeunesse, que diable; laisse donc ta fille tranquille, et viens faire une partie de billard. »

J'obéissais, mais je confondais la rouge avec la blanche, je prenais la queue par le petit bout, je regardais à chaque instant par la fenêtre, et finalement, prétextant une migraine, je m'échappais.

Au milieu de ma folie, je voulais analyser mes sentiments, mais il m'était impossible de fixer mon attention; Valentine emplissait mon horizon, et, voulant m'étudier moi-même, je me noyais dans la contemplation de mon enfant. Ma tendresse s'était singulièrement modifiée : il s'y mêlait maintenant quelque chose d'âcre et de pénétrant qui me grisait. Plusieurs fois je résolus de quitter brusquement le pays, et certainement j'eusse exécuté mon projet, sans la crainte d'être accusé par Valentine de despotisme et de tyrannie.

Heureusement l'hiver approchait, Joseph venait de retourner à Paris pour y poursuivre ses études médicales; beaucoup de gens qui n'habitaient Favras ou ses environs que l'été avaient également disparu, et le bourg réduit à ses propres ressources reprit

son aspect ordinaire et ses petites habitudes intimes.

Enfin, je respirai : ma fille m'était rendue, l'orage s'éloignait, je n'avais plus de rivaux. Je souriais à notre grosse provision de bois, qui durant l'hiver allait rendre notre retraite plus chaude et l'intimité plus douce. Ma grande préoccupation fut dès lors de lui rendre la maison agréable. Je fis creuser dans le jardin un petit bassin où nous aurions plus tard des plantes aquatiques ; je lui fis la surprise d'un mobilier tout neuf pour sa chambre, ce qui était une folie, car mes revenus étaient bien modestes, mais quels sacrifices d'argent n'eus-je pas fait pour ramener le sourire sur ses lèvres ! Hélas ! tous mes efforts furent vains, il semblait qu'elle fût exilée. Souvent, tandis que nous causions assis au coin du feu, elle sortait tout à coup, s'enveloppait de son châle, et malgré le vent, le froid, allait dans la partie haute du jardin où l'on découvrait la plaine bordée au loin par la forêt. Elle restait là immobile, les yeux fixés sur les gros nuages que le vent chassait dans le ciel.

Elle avait pris tout le reste du jardin en horreur, le pluviomètre et sa girouette, les petits bosquets, le cadran solaire, le kiosque rustique que j'avais construit moi-même, et qui était charmant, tout cela l'agaçait, je ne sais pourquoi : c'est pourtant de ce côté qu'elle avait joué, qu'elle avait ri durant toute son enfance :

« J'ai besoin d'espace, disait-elle d'une voix étouffée, il en faut à l'esprit comme aux yeux, et je déteste la banalité. »

Aux jours où les châtelains du voisinage chassaient dans la forêt, j'étais sûr, vers le coucher du soleil, de la trouver à son observatoire.

Elle tressaillait à mon approche, et nous regardions

passer les cavaliers, les piqueurs et la meute. Lorsque les trompes sonnaient le *bonsoir* ou l'*appel des chiens*, son visage s'animait. « Ils sont heureux, disait-elle, de pouvoir galoper tout le jour sur un cheval de race qui va comme le vent et ne se fatigue jamais.

— Il y a des bonheurs pour toutes les bourses, ma chérie, et les petits bourgeois comme nous....

— Oh! je sais bien ce que nous sommes, » murmurait-elle avec une expression de douleur contenue.

Un jour je la surpris, arrêtée dans ma chambre devant le petit portrait de ma femme, que depuis quelque temps j'avais accroché près de la glace.

Lorsque j'entrai elle s'éloigna bien vite, mais il me sembla que ses yeux étaient humides. Elle avait donc deviné tout ce passé que je n'avais jamais osé lui confier? Il faudrait bien qu'un jour elle fût instruite. Mais quand donc aurais-je le courage de lui tout dire? A partir de ce jour où je supposai qu'elle connaissait ma vie, j'évitai son regard comme celui d'un juge; j'osais à peine lui parler, et sa froideur pour moi augmenta d'une façon visible. J'étais bien malheureux, mais elle souffrait aussi. A l'expression de son visage, à sa démarche, aux rares paroles qui lui échappaient, à mille riens, je voyais qu'elle se considérait comme la victime d'une fatalité que je ne pouvais comprendre. Tout à coup les pratiques religieuses prirent dans la vie de Valentine une extrême importance, et j'en fus heureux, car je pensais qu'elle trouverait là quelque consolation.

Sous son influence, les réunions du bourg prirent un caractère plus sérieux; les cartes furent généralement exclues, et furent remplacées par des séances de musique sacrée ou par la lecture de quelque chef-d'œuvre classique. Chez le notaire en particulier, qui était goutteux et aimait à présider du fond de son fau-

teuil, la jambe allongée sur sa béquille, la soirée paraissait longue ! On était assis en cercle, chacun avait un petit tapis sous ses pieds. Par un sourire et un geste affable, le maître de la maison maintenait l'alignement, et je surprenais Valentine regardant d'un œil fixe les bougies qui s'obstinaient à ne pas décroître.

Parfois, le docteur Bernard qui continuait à être l'homme le plus affairé du département, arrivait tout à coup. On entendait le bruit de sa voiture roulant sur les pavés pointus et puis sa grosse voix sonore. Le goutteux souriant, indiquait d'avance la place où le cercle devait se rompre pour faire place au nouvel arrivant. Le médecin entrait joyeusement, et l'animation renaissait comme renaît la flamme de tisons somnolents lorsqu'on ouvre une porte.

« Bonsoir, docteur, avez-vous des nouvelles de Joseph ?

— Oui, oui, excellentes et toutes fraîches. M est un garçon prodigieux. »

Et fouillant dans son portefeuille, il en sortait la lettre de l'étudiant en médecine dont il lisait les passages principaux. L'écriture était nette, serrée, régulière, Joseph n'y parlait que de lui, de ses études, de ses projets d'avenir : « .... Je me suis arrangé, disait-il, de façon à gagner une heure de travail sans retrancher pour cela les deux soirées que je consacre au monde chaque semaine. De neuf à onze heures du soir, je peux faire trois visites, deux au moins ; ce qui est suffisant lorsqu'on sait choisir. Je veux terminer mon internat par la médaille d'or, puis, du même coup : l'agrégation et le bureau central ; cela est possible et je le ferai. J'ai une puissance de travail considérable et par-dessus le marché un bon plan de conduite. Quant au vieux Brillette, en faveur duquel tu

m'invites à une démarche auprès de mon chef de service, je te répondrai bien franchement, mon bon père, par un refus. Sa situation est touchante assurément, mais la mienne est plus intéressante encore, et je ne veux pas émietter mon crédit. Tu peux d'ailleurs secourir cet homme avec de l'argent. Donne-lui les cinq cents francs que tu devais m'envoyer, je n'ai besoin de rien ; j'ai même pour rester pauvre mille raisons excellentes. Mes principes religieux continuent à exciter les railleries de certains ; je m'y attendais bien et je m'en réjouis. »

On fut enthousiasmé par cette lecture dont le docteur avait commenté les passages saillants. Que de volonté, d'énergie, quel admirable courage dans la conduite de ce jeune homme, disait-on. « Carré par la base, » ajoutait Bernard avec passion.

J'avoue que je n'avais pas partagé l'émotion générale. La volonté de ce Joseph, qui me semblait disposé à tout sacrifier pour arriver au but, me faisait frissonner. Je me rappelais ses allures raides, son regard froid et l'aversion que j'avais pour lui en était augmentée. Valentine, au reste, semblait éprouver la même impression que moi, car elle était restée silencieuse durant toute la soirée.

Lorsque nous fûmes seuls sur la route, la lanterne à la main, elle se mit à marcher avec une extrême rapidité, me serrant le bras fortement ; on eût dit qu'elle voulait fuir le bourg.

« Tu as peur, mon amie, lui dis-je en souriant.

— Non ! non, je n'ai pas peur.

— C'est que tu parais tout agitée, » et pour la distraire, je lui parlai de la fameuse lettre. « C'est une barre d'acier que ce Joseph, lui dis-je, ou du moins il n'est pas fâché de passer pour tel ; ne trouves-tu pas ? Sous les paroles de ce travailleur austère, il ne faudrait



peut-être pas beaucoup chercher pour découvrir un.... ambitieux et un intrigant. Je n'aime pas....

— Tu n'aimes pas la lutte, le combat, fit-elle tout à coup d'une voix vibrante et en accélérant le pas. Il en faut pourtant de ces travailleurs acharnés que la difficulté irrite et passionne, qui se précipitent tête baissée, vers un noble but, de ces fous superbes, nés pour les ivresses de la grande vie.

— Mais, ma chérie, ce n'est pas ce que je voulais dire....

— Marchons, marchons, je ne suis pas bien ce soir.

— Je comprends toutes les ambitions, quoique maintenant le calme se soit fait en moi... j'ai eu mes rêves aussi et j'ai travaillé... autant peut-être que le fils de Bernard... je ne t'ai jamais parlé de tout cela. Ah! ah! j'ai pioché! je sais ce que c'est que le labeur constant.

— Eh bien, il faut te reposer maintenant... enfin nous voilà arrivés!

— .... Quand il a fallu entrer à l'École normale .... et plus tard pour l'agrégation!... j'ai passé bien des nuits, et il ne faisait pas chaud, l'hiver, dans la petite chambrette. Je me souviens encore.... Attends que je pousse la grille ... Je me souviens que pour me préserver du froid, j'avais une peau de lapin.... Ah! ah! ah!... Oui, j'ai travaillé autant que le fils de Bernard.

— En vérité? Bonsoir, mon père.

— Oui, et peut-être plus. Je ne conteste pas d'ailleurs son mérite, tu comprends, ma chérie. C'est un garçon remarquable, je le crois, et qui sait mener sa barque; je ne crains qu'une chose, c'est qu'il la mène trop bien. Tu verras quelle fille de Crésus ce gaillard-là saura dénicher. »

Ma fille disparut tout à coup et j'entendis la porte de sa chambre qui se fermait avec fracas.

Joseph semblait avoir dit adieu pour toujours au

bourg de Favras. Deux ou trois fois par année mon ami Bernard allait passer un jour à Paris auprès de son fils et revenait toujours enthousiasmé. Les succès de l'étudiant tenaient en effet du prodige. Il serait une des gloires de la médecine, un des hommes les plus remarquables de son époque si toutefois sa santé résistait au travail acharné qu'il s'était imposé. Plusieurs travaux fort remarquables l'avaient déja mis au-dessus de tous ses camarades d'internat, et dans certains cas difficiles ses maîtres l'avaient appelé à donner son avis. Doué au suprême degré du tact médical, instruit, énergique, patient, indomptable malgré la plus angélique modestie, à quoi ne devait-il pas arriver! Devenu familier de l'hôtel de Velizy, reçu en ami intime par la vieille marquise qui ne pouvait plus se passer de lui, la plus belle clientèle l'attendait.

Telles étaient les nouvelles qu'apportait le docteur à son retour de Paris. L'impression produite sur la population du bourg qui avait vu naître le jeune héros, était immense. Durant des soirées entières on parlait de l'avenir de Joseph, on se rappelait les prodiges de son enfance et même certains affirmaient que les marques du génie étaient, dès cette époque, visibles sur son front.

Un soir, en nous rendant chez Bernard, nous fûmes étonnés de trouver la grille grande ouverte. La cuisine était joyeusement éclairée et dans l'antichambre des bagages étaient amoncelés ; une porte s'ouvrit et le doc teur radieux, le teint animé, apparut subitement.

« Ah ! c'est vous, dit-il, entrez donc, mon fils est là, j'allais vous faire prévenir. Je n'ai reçu sa lettre que ce matin. »

Joseph était bien changé. C'était maintenant un homme grave et digne qui tout d'abord inspirait le respect. Son visage pâle, complétement rasé, sillonné

de rides précoces et profondes, avait un caractère de mâle beauté. Son regard brillant et ferme vous pénétrait de part en part. Sa bouche était mince, nette, et son large front, que rendait plus vaste encore une longue chevelure rejetée en arrière, semblait être vraiment celui d'un homme de génie. Il avait des gestes rares, lents, d'une grande simplicité; parlait fort peu, d'une voix faible quoique bien timbrée, faisant attendre ses réponses conmme un homme sans cesse poursuivi par des préoccupations intimes. Quoique fort jeune encore, on le devinait mûri par l'expérience, sachant sa valeur, habitué à l'estime et au respect d'autrui.

Lorsque tout le monde se fut assis, Valentine plus froide et plus indifférente encore qu'à l'ordinaire, s'approcha de la lampe, sortit de sa poche la broderie qu'elle avait en train et se mit à travailler comme elle en avait coutume. Cela me fit plaisir de constater le peu d'impression qui lui causait la vue du jeune triomphateur.

Nous parlâmes beaucoup ce soir-là : rassurés par la modestie vraiment étonnante de Joseph, stimulés d'ailleurs par la présence d'une personne d'importance, Bernard, le curé et moi fûmes un peu trop bavards.

A peine le héros avait-il dit un mot, que tous trois, fouillant en hâte dans le sac aux souvenirs, nous risquions notre historiette. Nous avions eu, nous aussi, notre succès, notre moment d'éclat ! Le bon prêtre lui-même avait eu dans l'aristocratie les relations les plus intimes : il avait ramené au bien le jeune marquis de P., il avait été le confident de la comtesse de C. et c'est dans son cœur de pauvre pasteur que la duchesse de K. avait déposé ses dernières espérances.

Quant à moi, j'eusse été intarissable en rappelant mes prouesses de l'École normale sans les regards sup-

pliants de ma fille que je mettais évidemment à la torture par ma niaise vanité.

Vers dix heures seulement nous songeâmes à nous retirer. Quand tout le monde fut dans l'antichambre, Joseph, s'adressant au prêtre avec tous les signes de la plus respectueuse considération, lui dit :

« C'est demain dimanche, monsieur le curé ; l'office est toujours à neuf heures ?

— A neuf heures, oui, mon cher docteur, la grande messe est toujours à neuf heures. Notre église va vous paraître singulièrement modeste, à vous qui êtes habitué aux pompes du culte parisien.

— Dieu est partout, monsieur le curé ; Dieu est partout.

— J'espère du moins que vous voudrez bien prendre place dans le banc d'œuvre, à côté de monsieur votre père.

— Je suis très-touché de cette faveur, et j'accepte avec reconnaissance.

— La faveur est pour nous, monsieur Joseph... Pardon, que j'allume ma lanterne... La maison du bon Dieu... Merci, j'ai des allumettes... C'est un honneur pour nous, veuillez le croire... Bien le bonsoir. »

La conduite de Valentine effaça complétement de mon esprit mille petites inquiétudes qui m'avaient toujours poursuivi. Entre elle et moi, il ne fut pas dit un mot sur le fils de Bernard, ou du moins si je lui en parlai, ce fut d'une façon tout à fait indirecte.

« Rien n'est effrayant, lui disais-je, comme un bonheur exceptionnel ! Entrer dans la vie sur un char à quatre chevaux et passer d'abord sous un arc de triomphe, est la plus grande des calamités Comment payer tout cela plus tard ? Tu comprends, ma bonne amie, c'est prendre des engagements terribles avec la fortune. Il y a des lois fatales·

le grand soleil attire les gros nuages; les ambitions démesurées causent les chutes effroyables. Quand on a les yeux fixés à l'horizon, on tombe forcément dans le premier fossé qui traverse la route, et la vie, mon enfant, est sillonnée de fossés et d'ornières. Le sage imite la prudence des aveugles : il va pas à pas, et de son bâton éclaire la route. Il ne franchit pas les fossés, mais descend modestement et remonte suivant les caprices du terrain. Puis, quand il trouve un petit endroit abrité du soleil et du vent, il met bas sa besace et s'arrête pour voir passer les autres. C'est pour cela que le sens critique est un don si précieux. »

Valentine semblait ne pas m'écouter, mais à son silence, je devinais bien qu'elle me comprenait et partageait mes idées. Un détail me causa un plaisir bien vif : non content des allures un peu austères dont elle ne s'était pas départie depuis l'arrivée de Joseph à Favras, elle changea tout à coup son costume, ne porta plus que des robes noires ou fort sombres et privées de tout ornement. Sa coiffure eut quelque chose d'austère... et moi je me disais : «Il est bien sûr qu'elle ne songe pas à lui plaire. Quelles étranges idées m'étais-je donc fourrées dans l'esprit! J'ai méconnu son cœur simple, l'élévation de son caractère. A quoi donc, grand Dieu! m'a servi cette faculté d'analyse que je possède, si ce n'est à déflorer les bonnes choses et à me rendre les mauvaises plus difficiles à supporter? »

Qu'elle fût de marbre pour tous je n'en étais pas fâché, je l'avoue franchement, mais qu'elle conservât avec moi son expression de mélancolie et de résignation, que de nouveau, elle me tînt à distance par ses allures glaciales, c'est ce que je ne pouvais comprendre. Depuis longtemps elle fuyait mes caresses, sans doute pour n'avoir pas à y répondre. Il était naturel en effet que ses lèvres fraîches et roses eussent de la répugnance

à frôler mes vieilles joues flétries, mais pourquoi ces signes d'apparente hostilité? Que de fois je m'éloignai d'elle en avalant mes larmes! Je m'en allais dans le coin le plus sombre du jardin, et de ma serpette je taillais, je taillais, à l'aventure, avec fureur. Et si mon chien venait me surpendre au milieu de ma tristesse, je le prenais entre mes jambes, je le regardais dans les yeux, je l'accablais de questions. « Pourquoi est-elle malheureuse, dis, Sultan, que lui manque-t-il? Elle ne te caresse plus; toi aussi, tu es importun! » Et je consolais la pauvre bête, qui remuait la queue et tendait le museau.

Il me vint une pensée affreuse : « Si la conduite de ma fille était logique, me dis-je, si je ne faisais en ce moment que recueillir le fruit des germes que j'ai semés. » Je me rappelais les transformations successives qu'avait subies mon affection à mesure que mon enfant devenait femme et qu'apparaissaient les symptômes de sa naissante beauté. Je fouillai dans mon cœur et je fus effrayé. Est-ce d'un œil de père que j'observais avec tant de précautions sa démarche élégante, les ondulations de sa taille flexible, tandis qu'elle courait dans le jardin, que j'étudiais ses traits, que j'analysais son sourire, que je jouissais de ses défauts eux-mêmes, n'ayant pas le courage de les lui faire remarquer. Et plus tard, lorsque tout à coup je la vis admirée par tout le monde, n'est-ce pas un sentiment de monstrueuse jalousie que j'éprouvai? N'ai-je pas été le premier à encourager son goût pour la parure, moi son père! le premier à lui apprendre qu'elle était jolie, séduisante? N'ai-je pas fait germer en elle une coquetterie qui pouvait la perdre, mais dont le charme était irrésistible pour moi? Que de fois, en lui donnant le baiser du soir, j'avais remarqué combien elle ressemblait à sa mère! Et je l'avais embrassée de nouveau

comme pour les envelopper toutes deux dans la même caresse. Dans mon amour paternel, il y avait donc l'écho d'un autre sentiment ; c'était donc encore le souvenir de ce passé que je ne pouvais oublier, la lueur d'une flamme qui ne pouvait s'éteindre. Que de honte et de fange dans l'âme humaine ! Est-il donc étonnant qu'elle n'ait pour moi ni respect ni estime ? Je n'osais plus lui parler, je n'osais plus la regarder en face.... Ce fut une véritable torture. Quoique ses habitudes fussent toujours les mêmes, il fut bientôt évident pour moi que sa santé était atteinte. Elle tomba dans un état de langueur et d'affaiblissement dont j'observais à la dérobée toutes les nuances.

Cette cruelle situation durait depuis trois mois environ, lorsqu'un jour, en passant près de la maison, j'entendis des sanglots étouffés dans la chambre de Valentine dont les volets étaient fermés. J'en fus d'autant plus surpris que je croyais ma fille retenue au bourg pour une partie de la journée par ses pratiques de bienfaisance et de piété. Ma première pensée fut qu'il lui était arrivé quelque accident. En un instant, je fus auprès d'elle.

La pauvre enfant, encore coiffée de son chapeau, était étendue sur son lit, en proie à la crise la plus violente. Ses mains se tordaient ; son visage, d'une pâleur mortelle, était couvert de larmes, et ses yeux à demi fermés, avaient une expression qui faisait songer à la folie. Je me penchai vers elle, je l'entourai de mes bras. Allait-elle donc mourir ? « Qu'as-tu, mon enfant? dis-moi ce que tu as, » lui demandai-je en m'efforçant de conserver mon calme ; mais prise tout à coup d'un rire convulsif, et serrant mon bras avec une violence inouïe, elle murmura :

« Oui... pour toujours... tu as deviné... je t'aime...

— Et je te le rends bien, lui répondis-je, je t'aime

aussi de tout mon cœur, mon enfant, ma Valentine !

— Pour la vie !... Enfin !

— Calme-toi, ma chérie. Oui, nous serons heureux; je ferai tout ce que je pourrai. »

La crise s'apaisa peu à peu. Ses yeux se rouvrirent; elle se retourna vers moi, et me reconnaissant, elle poussa un cri.

« La lettre ! s'écria-t-elle avec une sorte d'angoisse, la lettre !

— Quelle lettre, mignonne ? C'est moi, ton père, ne me reconnais-tu pas ?

— Eh bien ! pourquoi êtes-vous là ? La lettre, où est-elle ? »

J'aperçus sur le plancher un chiffon de papier qui était là par hasard, et le lui tendant d'une main tremblante : « Est-ce cela que tu demandes ? »

Elle s'empara du papier que je lui présentais et l'embrassa avec ivresse.

Le doute n'était plus possible, ma fille était folle !

Je criai, j'appelai Marianne ; et lorsque la bonne femme fut là, je m'élançai comme un fou dans la direction du bourg, où le docteur Bernard devait être encore à cette heure.

Je ne saurais dire toutes les folles pensées qui me poursuivirent durant cette course, je me souviens seulement qu'étant arrivé à la Patte-d'Oie, je pris sans m'en apercevoir le chemin de Rochemont, et je dus revenir sur mes pas en courant. C'était un retard irréparable peut-être !

En entrant chez le docteur, je l'aperçus dans l'antichambre, marchant à grands pas avec tous les signes de la plus vive émotion.

« Bernard, lui dis-je en me jetant dans ses bras, je suis bien malheureux ! Ma fille... ma pauvre fille... »

La rapidité de ma course m'empêchait de parler, et je serrais mon vieux camarade avec une effusion croissante.

« D'abord, fit-il en se dégageant avec indignation, fais-moi le plaisir de rester tranquille et entrons dans mon cabinet ; il n'est pas besoin de crier tout cela par-dessus les toits. »

Lorsque nous fûmes assis et soigneusement enfermés, le docteur prit sa tabatière, y plongea ses deux gros doigts violemment et referma la boîte d'un coup sonore, appliqué sur le couvercle.

« Dépêchons-nous, je t'en conjure! Ma Valentine est au plus mal.

— Pas de démonstrations sentimentales, je les déteste. Laisse-moi. Je veux parler; il n'y pas de doute sur mes intentions, morbleu. J'ai toujours été carré par la base et je te le déclare, je considère cette affaire comme déplorable, insensée, folle; je la désapprouve ; je suis navré.

— Tous les reproches que tu peux me faire, je me les suis faits, lui répondis-je. Mais partons, partons vite.... Est-ce que tu considères son état comme désespéré? Mon Dieu, mon Dieu, quel affreux malheur ! »

Bernard s'enroula dans sa robe de chambre avec impatience, et me regardant en face :

« Affreux malheur! Morbleu, je trouve la plaisanterie déplacée et tu abuses singulièrement de la situation. Crois-tu que je suis dupe de cette grossière comédie ? Me prends-tu pour un niais, pour un sot? Me crois-tu donc assez stupide pour rester calme lorsque mon fils fait un mariage comme celui-là. Lui qui pouvait prétendre aux plus brilantes unions ! Valentine est jolie, je ne le conteste pas; elle a des qualités, assurément, mais....

— Comment? que veux-tu dire? explique-toi, m'écriai-je en devenant furieux à mon tour. Valentine se marier! au moment où sa vie est en danger... Se marier avec Joseph? Jamais. Qui a dit cela? C'est une calomnie, un horrible mensonge. Je ne souffrirai pas qu'on violente ma fille... Épouser Joseph! je ne le veux pas; cela ne se fera pas. J'ai des droits, moi, je suis son père, je la défendrai, et si l'on avait l'infamie de troubler son esprit par des insinuations semblables, je jure qu'on aurait affaire à moi. Vouloir séduire une pauvre enfant qui vit tranquille et heureuse, l'arracher des bras de son père! Eh bien, qu'on y vienne! je commettrai un crime s'il le faut. Ah! oui, certes, un crime!

— Ne gesticule donc pas ainsi: tu me fais pitié! A qui feras-tu accroire qu'un homme de la valeur de Joseph ait pu prendre une semblable résolution, s'il n'avait été d'abord entouré, circonvenu. Quels moyens a-t-on employés? je ne sais; mais ce qui est certain, c'est que mon fils est victime d'un coup monté, qu'il est tombé dans un piége tendu depuis longtemps sans doute. »

Devant une semblable accusation, ma fureur n'eut plus de bornes; et m'emparant d'une carafe qui se trouvait là: « Si tu continues à insulter ma fille, dis-je en frémissant, je vais te tuer, te briser la tête... à l'instant. Nous, souhaiter un mariage honteux avec un ambitieux, un intrigant qu'elle déteste, que nous détestons tous deux! Ah! par exemple!... Je te protégerai, mon amour. Je suis fort, moi, on verra que je suis fort! »

J'étais tout à fait hors de moi. Bernard posa sa grosse main sur mon épaule, et me regardant avec pitié: « Retourne chez toi, malheureux. Laisse cette carafe, tu inondes mon tapis. Demain je te parlerai.... Mais

va-t-en donc, morbleu ! ne vois-tu pas que si tu restais, je ne serais plus maître de moi ? »

Je fus poussé dehors et je partis, chancelant comme un homme ivre. Nous étions en automne, la nuit était venue et le vent soufflait avec violence. Les arbres s'inclinaient en grinçant, les feuilles sèches tourbillonnaient autour de moi avec un rire diabolique, et les idées tourbillonnaient aussi dans ma cervelle. Je m'assis effrayé de moi-même au bord d'un fossé. Au milieu du cauchemar qui s'était emparé de moi, je sentais un mystère et je disais machinalement : « Qu'est-ce que tout cela veut dire, mon Dieu, qu'est-ce que tout cela veut dire? Tout à coup je me rappelai l'état dans lequel j'avais laissé ma fille. « Elle n'existe peut-être plus maintenant, » pensai-je avec terreur, et je repris ma course aussi vite que je pus.

Enfin j'arrivai ; je poussai la grille et j'entrai dans le jardin. J'étais à quelques pas seulement de la maison, lorsque la porte s'ouvrit et j'aperçus Joseph que ma fille reconduisait en l'éclairant de la lanterne. Instinctivement j'entrai dans un massif de lilas qui bordait le chemin. Le visage de Valentine avait une expression inaccoutumée qu'il m'était impossible de définir; cependant toute trace de souffrance avait disparu. Les deux jeunes gens s'avancèrent dans l'allée en se parlant à voix si basse qu'il m'était impossible de rien comprendre ; mais quand ils furent arrivés tout près de l'endroit où j'étais caché, je pus saisir le sens de leurs paroles :

« Oui, oui, disait ma fille, si l'on pouvait mourir de joie, je serais morte aujourd'hui, mon ami. » Elle lui tendit la main, et ajouta: « Vous allez probablement rencontrer mon père sur la route ; je m'étonne qu'il ne soit pas rentré.

— Je le regrette. Il ne se doute de rien?

— Naturellement, le pauvre homme !

— Que vous avez dû souffrir, avec votre nature ardente et noble, sous la pression mortelle d'un vieillard maniaque !

— J'étouffais un peu, cela est vrai. J'avais honte surtout de cette demi-mort, de ce désœuvrement pitoyable, alors que d'autres s'efforçaient si noblement, acceptaient la lutte avec tant de courage. Oh ! je vous le jure, je me sens bien la force de vous comprendre et de vous aider. Mais ne parlons plus de cela.

— Tu m'aimes ? dit le misérable en baissant la voix.

— Oui, je vous aime, Joseph, et je vous admire. Partez, partez maintenant.

— Dieu nous a entendus. »

C'est dans mon lit que je me retrouvai. En ouvrant les yeux, j'aperçus tout d'abord Marianne qui appliquait sur mon front une compresse.

« Ah, monsieur, fit-elle, avec un accent de joie véritable, vous voilà donc ressuscité ! Vous nous avez fait grand'peur ; cela ne sera rien. C'est une faiblesse.... les couleurs vous reviennent un peu. Je ne vous serre pas trop la tête, c'est qu'en tombant, vous vous êtes écorché le front.... moi aussi j'ai failli tomber en me heurtant contre vos deux jambes, qui sortaient du massif.

— Eh bien, mon pauvre père, es-tu mieux, dit à son tour Valentine en s'approchant de moi, et en me tendant la main.

— J'ai eu un étourdissement, cela n'est rien. Tu n'as pas été inquiète au moins ? Je serais désolé de t'avoir inquiétée. » J'avais le cœur bien gros, car je me rappelais maintenant tout ce qui s'était passé et je me disais : « Elle me donne la main, mais me retire son cœur ! » « .... Je te remercie ainsi que Marianne de



m'avoir soigné ; je vous en suis reconnaissant. » Puis, d'une voix plus basse : « Tu sais bien, n'est-ce pas, ma fille chérie, tu sais bien que je fais passer ton bonheur avant tout. Je te jure que cela est vrai.... Si tu avais.... un désir.... un projet, il faudrait me le dire, mon amie. Oh, ne crains rien, je ne te ferai pas d'observations.... aucune observation ; il faut que tu sois heureuse, c'est naturel.

— Mais mon père, je....

— Ne me dis rien maintenant, je t'en prie. Plus tard. Va, va, ma mignonne, tu seras heureuse, ma fille. »

Et je l'éloignai de moi tout doucement, car je craignais qu'elle n'osât pas m'avouer toute la vérité, et je voulais éviter à ses lèvres même le semblant d'un mensonge.

Le lendemain matin, en me voyant entrer, le docteur Bernard fronça le sourcil et me dit assez rudement : « Ah, te voilà, tu viens causer.

— Je viens.... tu me permets de m'asseoir.... je viens te faire mes excuses au sujet de ma conduite d'hier. » J'arrachais de ma poitrine pour ainsi dire chacune de ces paroles, car au fond, je ressentais pour Joseph une aversion qui ressemblait maintenant à de la haine. « Je n'étais pas dans mon bon sens ; je suis désolé de m'être laissé aller jusqu'à.... Je crois t'avoir menacé.... je t'en demande pardon, Bernard. » Je cherchais le meilleur moyen de lui exprimer mon repentir, car il fallait le désarmer, l'adoucir, son consentement d'où l'avenir de ma fille dépendait, étant à ce prix. « Je pense, repris-je, que tu voudras bien oublier les paroles mauvaises qui me sont échappées. L'idée de me séparer de Valentine me rendait si malheureux !... conséquemment, il ne faut pas m'en vouloir. Si j'avais su que nos deux enfants avaient l'un

pour l'autre autant.... d'affection, je n'aurais rien dit, mon cher Bernard, car il est du devoir d'un père de tout faire pour le bonheur de son enfant, tout absolument.

— Si je n'en étais pas convaincu, je n'aurais jamais admis la possibilité d'une union comme celle-là et je n'aurais pas laissé passer les violences que tu t'es permises. » Il prit sa tabatière et l'agita avec irritation. « Mais plus un mot sur ce sujet; puisque mon fils le désire, j'accepte.... enfin, j'accepte tes excuses, mais en toute autre circonstance; je te le jure, j'aurais....

— De nouveau, Bernard, je te prie de me pardonner....

— J'aurais écrasé de mes mains l'impertinent, l'audacieux impertinent qui se serait oublié comme tu l'as fait. Ne t'ai-je donc pas donné toutes les preuves possibles d'amitié? Voyons, parle, ne te les ai-je pas données?

— Sans doute, mon ami, sans doute.

— Et c'est alors que je suis sur le point de consentir.... Encore une fois, je ne veux pas revenir sur cette scène, que j'attribue à un moment de folie.

— Oui, c'est cela : je ne savais pas ce que je disais.

— Bien, très-bien : on foule aux pieds tout sentiment de reconnaissance et d'amitié; on insulte les gens.... peu importe tout cela si l'on ajoute ensuite : « Je suis désolé; je n'avais pas conscience de mes paroles. » Ah, tu m'aurais dit simplement : « Bernard, la perspective d'entrer dans ta famille me rend confus, j'étais si loin de m'attendre à ce que ma fille pût jamais épouser un homme de la valeur de Joseph! Je ne sais comment t'exprimer l'émotion, la confusion.... » Voilà ce que tu aurais pu me dire. Sais-tu bien que

mon fils, en dehors de sa carrière qui lui assure dans un avenir prochain une brillante fortune, possède dès maintenant, du fait de sa mère, cent dix mille francs, sans compter ce que je lui laisserai.... Que penses-tu donner en dot à ta fille? »

Je tressaillis. Ma première pensée fut que mon peu de fortune allait empêcher ce mariage maudit, que je souhaitais pourtant de tout mon cœur :

« Je ferai tout ce que je pourrai, dis-je, en balbutiant, mais je ne suis pas riche.

— Nous ne sommes pas ici pour plaisanter! » Et il agita de nouveau sa tabatière. « Morbleu! Crois-tu que j'aie la mémoire assez courte pour avoir oublié l'héritage considérable que tu fis autrefois? L'inexplicable folie de Joseph te donne, il est vrai, un avantage considérable sur moi, mais je ne te conseille pas d'abuser de ta situation. Je n'ai pas une nature de dupe, je t'en préviens. Parlons sérieusement. Que donnes-tu à ta fille?

— Mais tout, mon ami. Tout ce que j'ai est à elle.

— Précisons, précisons.

— Mon Dieu, je n'y ai pas encore pensé : la maison que nous habitons d'abord, avec le jardin. Il faut qu'elle soit chez elle, c'est tout simple.... avec les meubles, bien entendu. Je ne veux rien changer à ses habitudes. D'ailleurs, elle a là des souvenirs.... tu comprends, Bernard, nous y avons vécu si longtemps! Elle était bien heureuse dans sa petite chambre bleue avec la corbeille de rosiers sous la fenêtre. Tu n'as peut-être pas remarqué les rosiers.... C'est moi qui avais planté tout cela....

— La propriété a augmenté de valeur depuis le projet de chemin de fer. J'estime que cela vaut à l'heure qu'il est une cinquantaine de mille francs. Tu vois que je compte largement. Tu donnes donc à ta fille

cette maison et ses dépendances, estimées cinquante mille francs; bon, et puis après? Dépêchons-nous, Joseph va rentrer. »

Je concentrais tous mes efforts pour faire un inventaire exact des miettes de ma fortune : « Ah, fis-je, j'ai encore une inscription de rente de deux mille et quelques francs : si vous voulez cela....

— Sans doute, et ensuite?

— Ensuite, mais je n'ai plus rien.... Je te demande pardon, mon ami, j'oubliais....

— Je me doutais aussi que tu devais oublier quelque chose.

— J'ai mon dictionnaire qui me rapporte encore six ou huit cents francs par année. Est-ce que je peux céder à Valentine ces droits d'auteur? Je m'y engagerais par un papier!

— Parfaitement; c'est entendu. Écoute, Babolain, permets-moi de te dire toute ma pensée : ta conduite est celle d'un pleutre. Jamais, non, jamais on a vu un père dans ta situation, marchander ainsi quand il s'agit de l'avenir et du bonheur de son enfant.

— Je te jure que je donne tout ce qui me reste, absolument tout, mon cher Bernard. J'ai gardé pour moi seulement les cinq cents francs que le ministère veut bien m'accorder comme ancien professeur. Oh, c'est bien assez! A mon âge, on n'a plus besoin de grand' chose. D'ailleurs, Valentine et.... son mari, me laisseront bien vivre dans leur voisinage, à côté d'eux.... une petite chambre me suffira.... je ne les gênerai pas; ils ne me verront guère. C'est que, vois-tu, j'ai toujours vécu près d'elle. » Bernard se mit à tambouriner sur sa tabatière. « Si cela est nécessaire, s'il le faut absolument.... je m'éloignerai: mais j'aurais pu leur rendre des petits services, leur éviter des embarras. Valentine est habituée à m'avoir près d'elle.. .

Elle a pour moi plus d'affection qu'elle ne pense. Étant enfant, il n'y a pas bien longtemps, elle m'appelait à son aide pour la moindre chose. Oh, c'est une bien bonne fille, qui aime son père, j'en suis sûr....

— Ce qu'il y a de plus clair dans tout cela, fit le docteur, c'est que la future femme de mon fils a cinquante mille francs en dot, plus une rente de deux mille francs, et enfin, un revenu fort douteux de quelques cents francs ! Tu es un habile homme, mais nous verrons. Joseph ouvrira les yeux, que diable! On ne se précipite pas dans les fossés de cette façon-là.

— Je voudrais avoir plus à lui donner, mais....

— Où donc alors est ta fortune?

— J'ai fait de grandes pertes.

— C'est-à-dire que tu es complétement ruiné, et que tu espères réparer le désastre en mariant ta fille. Je suis fâché de te le dire, mais c'est le fait d'un aventurier. Il y a peut-être dix ans, quinze ans, que tu lorgnes mon fils?

— Oh, Bernard, ne crois pas cela, je t'en conjure; cela serait affreux.

— J'ai été trompé par tes allures. J'ai été confiant jusqu'à l'absurdité. Pourquoi te serais-tu réfugié ici, si tu n'avais rien eu à cacher? Que sais-je de ton passé, moi? Quelles sont ces folies, qui ont amené ta ruine. Pourquoi ta femme t'aurait-elle quitté? Tu t'es bien gardé de me confier tout cela! Qu'est devenue la mère de ton enfant, Babolain? C'est, réduite au désespoir, sans doute, que la pauvre femme a dû abandonner le foyer domestique? Voyons, parle, qu'as-tu à reprocher à ta femme?

— Je n'accuse personne, » murmurai-je. Je souffrais beaucoup, car je voyais se dresser devant moi le fantôme que je croyais évanoui. Comme si l'avenir

n'était pas une conséquence fatale du passé, comme si l'on pouvait se soustraire à l'enchaînement logique des choses. J'avais été fou, orgueilleux, et le poids de mes erreurs retombait maintenant sur la tête de ma fille chérie. C'était mon passé, peut-être, qui l'empêcherait d'être heureuse. Je repris : « J'ai commis de grandes fautes, c'est vrai. Je n'étais pas fait, sans doute, pour le mariage. Ces dames étaient artistes, ne vivaient que pour leur art. Moi, tout au contraire.... Conséquemment, elles ont dû souffrir, et j'ai souffert aussi.... Ma femme et sa mère sont en Italie.... Au moins, je le crois, car je n'ai reçu de leurs nouvelles que bien rarement. Je dois même dire que.... elles ne m'en ont jamais donné depuis notre séparation.

— Pauvre femme! fit Bernard. Et pendant vingt années, il ne t'est pas venu une seule fois la pensée de réparer tes torts!

— Elles en avaient eu aussi de bien grands de leur côté.

— Lesquels? Parle franchement. Que leur reproches-tu?

— Des petites choses, me hâtai-je de répondre; car je tremblais de nuire à Valentine, en accusant sa mère. Beaucoup de petites choses. Mais j'ai tout oublié.

— Pourquoi donc alors ne pas rappeler ta femme; pourquoi ne pas vivre avec elle honorablement? Penses-tu que mon fils accepte dans sa famille une situation comme la tienne? Jamais, non, jamais. Quant à moi, je ne peux admettre cela.

— Bernard, si ce mariage ne se faisait pas, sais-tu bien que ma fille en mourrait peut-être. Elle aime Joseph, mon ami. Tu ne peux pas t'imaginer l'ardeur et la pureté de son cœur. Tu ne feras pas obstacle à ce mariage, je t'en supplie; cela serait une espèce de

meurtre, que tu ne voudrais pas avoir à te reprocher.

— A la bonne heure, je t'aime mieux ainsi. Tu laisses enfin voir ton ambition tout entière.

— Je n'ai d'autre ambition que d'empêcher ma fille de mourir de chagrin. Je ferai ce qu'il faudra pour ramener ces dames. Je ne leur en veux pas. Je n'ai pas de haine. S'il faut supplier ma femme et sa mère, pour que Valentine soit heureuse, je supplierai. Mais elles ne voudront pas revenir. Je leur écrirai, je leur dirai que je suis la cause unique de tout ce qui est arrivé. Qu'est-ce que cela me fait à moi de m'humilier. J'ai toujours cru faire pour le mieux, mon ami. Et Valentine n'est pas responsable des fautes de son père. »

Nous causâmes encore pendant longtemps, et je partis désolé. Plus je faisais d'efforts pour le calmer, et plus il se montrait irritable.

Il est pourtant bien dur d'avoir à souhaiter une chose que l'on déteste.

Et cependant, en dépit des protestations de Bernard, qui s'opposait formellement, disait-il, à cette union, les choses paraissaient marcher rapidement. Je n'osais en parler à personne, mais je voyais des ouvrières venues de Blois et installées dans la maison, remuant des pièces de toile, taillant, cousant du matin au soir. On entendait leurs éclats de rire et leurs chansons. Valentine, qui surveillait avec activité, semblait trouver cette gaieté toute naturelle. Je compris qu'il s'agissait du trousseau.

Ce qui m'était le plus douloureux, c'était la transformation singulière qui s'était opérée chez ma fille : elle était maintenant méconnaissable, sa personne tout entière respirait le bonheur, la santé et les plus minces détails de cet épanouissement me sautaient aux

yeux ; même, elle avait pour moi des prévenances et des bontés auxquelles depuis bien longtemps je n'étais plus accoutumé. Pouvais-je lui dire que son affection me torturait ?... Notre maison, que j'aimais pourtant de tout mon cœur, m'était devenue intolérable. Dès le matin, je m'enfuyais par la petite porte du jardin ; j'évitais la grande route et les chemins fréquentés, pour n'avoir pas à subir les compliments dont les voisins m'accablaient au sujet du mariage, déjà connu dans le pays. Tous ces gens qui me souriaient semblaient dire : « Pas moins vrai que le père Babolain, avec son petit air, sait faire ses affaires, et qu'on a joliment entortillé le jeune médecin de Paris. »

Instinctivement, je retournais dans les endroits que, durant son enfance, nous avions fréquentés. Dans la forêt, au bord de la rivière.... je la retrouvais partout. C'est là qu'elle s'était arrêtée, là qu'elle m'avait souri en se retournant. C'était comme autant d'apparitions, dont la réalité me replongeait dans le passé. Je la voyais, je causais avec elle. Il y avait un peu de ma fille dans ce milieu, elle avait, en passant, laissé quelque chose d'elle, et je recueillais tout cela pas à pas, suivi de mon chien, qui, me voyant triste, devenait plus docile et baissait la tête en me regardant.

Si, au lieu d'être fêtée, aimée de tous, elle eût été repoussée pour sa laideur et détestée pour ses défauts, je l'eusse aimée tout autant, moi, son père, et elle ne m'eût jamais quitté ! Dans mon égoïsme, je la rêvais infirme, repoussante, et je l'avais ainsi tout à moi.

Le plus dur moment de tous fut celui où il fallut sourire à Joseph et le considérer définitivement comme mon gendre. Je crus bien que je n'y arriverais jamais. En vain, je me disais : La haine et la jalousie m'aveuglent ; Valentine ne l'aimerait pas s'il n'en était pas digne. Je le déteste parce qu'il m'est supérieur, parce

qu'il possède des qualités que je n'ai pas; cela est repoussant. Je me disais toutes ces choses, mais je n'arrivais pas à diminuer mon antipathie pour Joseph. Je pris un parti extrême : je me jetai à son cou, je l'accablai de protestations, je l'embrassai, je lui serrai les mains, j'arrêtai les gens pour faire son éloge. Je fus menteur, faux, misérable; mais grâce à ces violences dont je m'étourdissais, j'arrivai à lui cacher mon aversion.

Deux jours avant le contrat, le docteur Bernard, qui, sous l'influence de son fils, s'était singulièrement adouci, m'attira dans l'embrasure d'une fenêtre, et me dit : « Je suis sûr que tu n'as pas songé au consentement de ta femme ?

— Ah ! mon Dieu, fis-je avec désespoir, cela était donc nécessaire ? Mais alors, le mariage n'est pas possible ?

— Fort heureusement, Joseph, qui avait prévu ta négligence, a pris les devants et....

— Comment ? Il a vu ma femme ?

— Non pas, mais Mgr de Pansol, frère de la marquise de Velizy, a bien voulu se charger de faire des démarches. Il s'est adressé à la comtesse de Monte-Revilla, qui est fort puissante à Rome. Or, cette comtesse est, paraît-il, fort liée avec ta femme, car monseigneur recevait par le retour du courrier le consentement de Mme Babolain au mariage de Valentine. Cette pièce était accompagnée d'une lettre de la comtesse de Monte-Revilla, qui est formulée, paraît-il, en termes exquis. Elle y explique que Mme Babolain, retenue à Rome par une longue convalescence, ne peut venir assister au mariage de sa fille, mais de loin, la pauvre mère priera pour le bonheur de son enfant, et Dieu entendra les vœux d'un cœur épuré par la douleur, etc., etc.... Mgr de Pansol avait

les larmes aux yeux en lisant cette lettre. Je reconnais bien là, aurait-il dit, l'âme généreuse de la comtesse de Monte-Revilla, qui sait être l'interprète et le consolateur de tous les affligés.

« Tu m'excuseras, ajouta Bernard avec beaucoup de dignité, de te rapporter ces paroles. Je n'ai plus maintenant à juger entre ta femme et toi, tu dois le comprendre, et ta conscience sera plus éloquente que moi. »

Était-il donc vrai que ma femme fût malheureuse et repentante ? Et moi qui, depuis vingt ans, n'avais pas fait un seul effort pour me rapprocher d'elle ! Si Esther n'eût point effacé le passé par vingt années de vertu, si elle n'eût pas été digne de tous les respects, cette grande dame romaine, cette comtesse de Monte-Revilla eût-elle pris aussi chaudement sa défense?

Je crois encore rêver lorsque je songe au tumulte qui se fit en moi durant cette semaine cruelle. Le jour du mariage, en particulier, j'ai la conscience d'avoir agi comme un fou. Je me sentais la tête vide, la cervelle desséchée. J'avais perdu toute autorité sur moi-même; il n'y avait plus personne au gouvernail, et cependant je me rappelle tous les détails de ce cauchemar avec une extrême précision.

Après avoir signé sur le registre qui était dans la sacristie, au lieu de déposer la plume soigneusement, je la laissai tomber, encore toute pleine d'encre, et je me précipitai dans les bras du curé, en l'appelant : mon cher ami. Une violente rumeur me fit détourner la tête, et je vis que tous les assistants me regardaient avec indignation. Ma plume, en effet, était tombée sur la robe de la femme du maire, et la tache était énorme. Je n'en fus pas surpris; l'accident me semblait tout naturel. Cependant le maire, s'approchant de moi, me dit avec autorité . « Je compte tout au

moins sur quelques excuses, monsieur Babolain. Ce serait agir en galant homme que de ne pas les faire attendre. »

Je lui pris les mains, les serrai dans les miennes, et souriant avec affection : « Cela n'a pas d'importance, lui répondis-je ; merci ; merci, oui, c'est un bien beau jour ! »

De sorte que le docteur et M. le curé durent intervenir, afin de calmer le maire, qui était véritablement furieux. Pour couper court à toute explication, on fit monter tous les invités dans les voitures qui stationnaient sur la place. Je m'aperçus alors que j'avais oublié mon paletot et mon chapeau dans la sacristie. Mais étant rentré dans l'eglise, je n'y pensai plus, et après avoir erré pendant quelques instants, je m'arrêtai devant les cierges que le sacristain venait d'éteindre. Je ne pouvais détacher mes yeux de cette fumée bleuâtre et puante qui montait en l'air. Comment pourrait-on utiliser cette force ascensionnelle, pensai-je, et tout à coup il me revint à l'esprit que j'avais donné au ferblantier mon soufflet, pour y remettre un nouveau manche. Je sortis précipitamment et je traversai la place du bourg, qui était maintenant tout à fait vide. En m'apercevant, le ferblantier s'écria : « Mon Dieu, qu'avez-vous, monsieur Babolain ?

— Je viens vous demander mon soufflet, mon cher ami.

— Mais il est chez vous depuis quinze jours ! Rentrez, monsieur Babolain, vous êtes sans paletot, et le froid est extrême....

— Non, merci, vous êtes trop bon. Je ne me souvenais plus que mon soufflet était réparé. Je vous fais mes excuses. Mon gendre est le meilleur des hommes. Permettez-moi de vous serrer la main. »

C'est vers sept heures du soir seulement que je

rentrai à la maison ; j'étais couvert de boue et horriblement fatigué, car j'avais marché longtemps dans la campagne, à l'aventure mais avec beaucoup d'ardeur. En entrant dans l'antichambre, où s'agitaient des domestiques en toilette, loués à Blois probablement, je me trouvai nez à nez avec Bernard, qui donnait des ordres :

« Es-tu fou d'arriver à cette heure et dans un état pareil, dit-il.

— Je viens de faire une grande promenade.... il fallait se mettre à table sans moi ; je suis bien fâché de vous avoir fait attendre. »

Et cela n'était pas vrai ; je n'éprouvais aucun regret, car tout m'était indifférent, excepté cette douleur toujours prête à éclater, que je contenais tout au fond de moi, et mon unique souci était de concentrer mes efforts, pour ne pas cesser d'en être maître. Durant le dîner, je parlai avec excès, n'attachant à mes paroles aucune importance, ne cherchant même pas à leur donner un sens précis. Je coupai la parole à tout le monde, j'interrompis la conversation. A un moment où le maire racontait que M. le sous-préfet n'avait pu assister au repas de noce à cause du deuil récent où l'avait plongé la perte de sa femme, je me souviens qu'au milieu du silence général, je me retournai vers le maître d'hôtel, qui me passait une assiette sous le nez, et lui dis d'une voix forte :

« Non, monsieur, je ne mange pas d'asperges : elles me sont contraires, et d'ailleurs vous m'importunez depuis une heure. »

De sorte que le maire, ayant cru que ces paroles inconvenantes s'adressaient à lui, devint extrêmement rouge, et promena son regard tout autour de la table avec stupéfaction.

Vainement le docteur Bernard et M. le curé, qui

étaient d'un caractère gai, s'efforcèrent d'atténuer un peu l'effet déplorable causé par ma conduite, on eût dit que chacun avait un manteau de glace sur les épaules. Après le repas, toutes ces dames entourèrent mon enfant; je crus entendre les compliments de condoléance qu'on lui adressait, et je vis même au milieu du groupe ma Valentine chérie porter à ses yeux son petit mouchoir brodé. C'était plus que je n'en pouvais supporter : je m'échappai, je montai dans ma chambre, et une fois dans mon lit, je versai toutes les larmes qui m'étouffaient.

J'avais malheureusement oublié de m'enfermer à clef, car j'entendis bientôt des pas dans l'escalier; la porte de ma chambre s'ouvrit tout à coup, et à la lueur de la bougie, j'aperçus Bernard, dont le visage avait une expression terrible : « Qu'est-ce que tout cela signifie, » fit-il en entrant. Il allait continuer son discours, sans doute, lorsqu'il entendit le bruit sonore et régulier de ma respiration. Je feignais le plus profond sommeil, et je crois même que je jouais mon rôle avec une certaine exagération. Il enfonça ses deux mains dans la profondeur de ses goussets, agita ses clefs, puis croisa ses bras sur sa poitrine, sans pour cela me quitter des yeux, murmura une suite d'adjectifs, qui ne laissaient aucun doute sur l'opinion qu'il avait de moi, puis il quitta la chambre, en murmurant : « Qu'il dorme donc, mieux vaut qu'il dorme. »

Sans doute, il va raconter à Valentine qu'il m'a trouvé couché dans mon lit, pensai-je, et elle croira peut-être que je ne l'aime pas, que je suis indifférent à ce qui la touche.... Dans un instant, je descendrai; il faut absolument que je descende.... un père ne peut rester au lit dans un pareil moment. Durant ce temps, j'entendais les voitures roulant sur le sable de l'allée, et s'arrêtant devant le perron, le bruit de la vais-

selle venant de la cuisine, et les sons confus du piano, qui s'échappaient du salon. Combien d'années s'étaient donc écoulées depuis le jour où je la déshabillais au coin du feu. C'était sur cette petite chaise que j'étais assis lorsque je la mettais sur mes genoux pour l'endormir en la berçant. C'est elle qui avait écorné ce meuble. C'est dans ce petit coin qu'elle jouait à la poupée, et, remontant ainsi le cours de ma vie, je perdis presque complétement la conscience de ce qui se passait autour de moi.

Tout à coup j'entendis dans le couloir le frou-frou des robes et le murmure des voix de femmes. Cela me fit sortir de mon rêve, je me levai, m'approchai de la porte, et je prêtai l'oreille. Bientôt je compris que ces dames allaient assister au coucher de la mariée.

Tout était donc fini entre ma fille et moi ? L'édifice de ma vie s'écroulait. L'espérance de certains hommes est-elle donc faite pour se briser comme un verre sous la botte d'un passant.... Et je n'avais même pas embrassé ma fille avant de me séparer d'elle!

Je sortis de la chambre avec précaution, m'arrêtant à chaque pas, prêtant l'oreille, je descendis l'escalier, et me trouvai bientôt assis dans le jardin, sur le petit banc, près du lavoir où, dans son enfance, elle battait le linge avec un gros battoir, qu'elle avait peine à porter : les laveuses s'arrêtaient et la regardaient faire en riant. On m'appelait de l'autre bout du jardin pour la venir voir.... elle était si jolie avec ses petits bras nus et la moue qu'elle faisait en soulevant son fardeau. C'étaient de fameux jours que les jours de lessive ! Et maintenant, le soleil d'autrefois avait disparu : une bise d'hiver gémissait dans les arbres dénudés, et sous les tristes rayons de la lune, le ruisseau se moirait, la nature entière s'é-

clairait de lueurs bleuâtres, lugubres comme les reflets de l'acier. Au loin, l'horloge de Favras sonna les heures lentement, une à une, comme le glas d'un enterrement Bientôt le silence se fit dans la maison, et il n'y eut plus d'éclairé que la grande chambre du premier étage, réservée aux jeunes époux.

Je me levai tout à coup, dans un mouvement de fureur. Il me semblait que dans cette chambre se commettait le plus monstrueux des crimes. J'aurais voulu l'écraser, ce misérable qui s'était introduit chez nous comme un brigand, m'avait dépouillé, pillé, et piétinait sur mes chers trésors.... Elle l'aimait !

Je compris que cette lumière me rendrait fou si je la fixais davantage. Je rentrai dans la maison sans faire de bruit, je montai dans ma chambre, et ayant enveloppé dans un mouchoir quelques menus objets, je me dirigeai sans détourner la tête vers la grande route, où la patache des dépêches devait passer au point du jour.

Le vent était devenu glacial ; je me blottis contre un arbre, où les feuilles sèches s'étaient accumulées, et j'attendis la voiture.

« Ah bien par exemple, monsieur Babolain, je ne me doutais guère que je vous conduirais ce matin à la ville, dit le courrier, en me prenant des mains mon petit paquet; dépêchons-nous, j'ai un quart d'heure de retard. »

La voiture des dépêches, que l'on appelait toujours la patache, je ne sais trop pourquoi, était très-haute sur ses roues et ne possédait qu'une étroite banquette, dont le conducteur occupait la gauche. « Vous ne pouvez pas monter, attendez que je vous aide. » Et le brave homme, qui malgré l'heure matinale avait déjà trop bu, m'attira brusquement à lui. « Vous êtes glacé, et us n'avez rien pour vous couvrir, enveloppez-vous



dans la couverture et filons... Où diable allez-vous comme cela, monsieur Babolain?

— Je ne sais pas... je vais à Blois... il fait bien froid cette nuit. Dieu! qu'il fait froid; et en effet mes dents claquaient.

— Il fait froid! eh eh, monsieur Babolain, eh eh, » fit le courrier avec un gros rire. Puis, s'adressant à sa jument qui trottait bravement : « Allume, allume, Grisette... Il fait froid cette nuit, mais pas pour tout le monde, et m'est avis qu'il y a chez vous pour le quart d'heure des gens qui n'ont pas froid... Allume, allume. Si elle ne monte pas la côte au trot, nous ne rattraperons pas nos quinze minutes. » Il fit claquer son fouet. « C'est pas l'embarras, Mlle Babolain est un beau brin de fille, et M. Joseph un bel homme. Ah, nom de nom! vous allez rire : moi, ça me fait plaisir ces choses-là ; j'ai pourtant des cheveux gris; eh bien, ça me fait plaisir tout de même. Quand j'ai marié ma fille, ah! ah! ah!... » Il se passa son gros gant fourré sous le nez. « Quand j'ai marié ma fille, ah, ça marchait!... Allume, allume,... pendant trois jours je n'ai pas dégrisé, ah! ah! à cause des politesses que l'on me faisait, naturellement. Ça n'est pas un conte : pendant trois jours. Il n'y a rien de plus gai pour un père que de marier sa fille : c'est jeune, ça s'embrasse dans les coins, ça se pousse, ça se bouscule, c'est toujours rouge, ça casse la vaisselle... ah, c'est gentil! Oui, monsieur Babolain, je n'ai pas dégrisé .. Si ça n'est pas là une jument qui marche, je ne sais pas où il faut chercher les juments qui marchent. Je vais vous étonner, eh bien, cette bête-là sait l'heure qu'il est, et dans ce moment, elle veut rattraper ses quinze minutes. Vous allez voir qu'elle va monter la côte sans que je lui dise un mot.... ça ne fait rien, c'est une drôle d'idée que de voyager à

cette heure-ci.... au fait, chacun a ses affaires, pas vrai? » Il continua à bavarder de la sorte pendant longtemps encore. Arrivé dans le faubourg de Vienne, il me dit : « Où faudra-t-il vous descendre? Eh! monsieur Babolain, pourquoi ne répondez-vous pas? vous dormez donc? » Il prit les guides d'une seule main, et de l'autre il me secoua. « Ah çà mais, vous êtes mort? En voilà une aventure! et quinze minutes de retard par-dessus le marché! »

Je l'entendais bien, mais je ne pouvais parler. J'étais comme paralysé par le froid, et les sanglots m'étouffaient presque. Il s'arrêta devant une auberge, descendit et agita le marteau de la porte avec une grande violence. Au bout d'un instant, un garçon à moitié habillé, coiffé d'un bonnet de coton, apparut. Tous deux me sortirent de la voiture et me portèrent sur un billard. « C'est M. Babolain de Favras, qui vient de se trouver mal dans ma voiture, dit le courrier, réveillez du monde, et soignez-le bien; moi, je ne peux pas attendre : j'ai au moins vingt-cinq minutes de retard. » Il remonta prestement sur son siége : « Allume, allume! » et il partit avec fracas.

endant plusieurs mois, je fus encore une fois entre la vie et la mort, et lorsque le danger eut cessé, Bernard, qui m'avait soigné avec un grand dévouement, déclara que la convalescence serait extrêmement longue. J'étais complétement épuisé; mes cheveux étaient devenus tout blancs, et j'avais peine à me reconnaître moi-même dans la glace.

Cependant, ma fille avait dû quitter Favras presque au debut de ma maladie, pour suivre son mari qui ne pouvait s'accommoder d'un séjour prolongé à la campagne. J'avais un vague souvenir de ce départ : c'était un soir, je venais d'avoir une crise violente, elle était entrée dans ma chambre en costume de voyage : j'avais

cru qu'elle allait au bourg, et pendant des semaines, je demandai, paraît-il, si elle était de retour. Plus tard, lorsque ma vieille Marianne qui était restée près de moi, m'annonça que mes enfants s'étaient définitivement installés à Paris, que je vis la maison démeublée, les chambres vides, le jardin abandonné, les massifs encombrés par les ronces, je fus tout étonné de ne point être au désespoir. On eût dit que la faculté d'être ému s'était brisée en moi. La Providence, pour me rendre plus facile la mort à laquelle je venais d'échapper par miracle, avait-elle pris soin de rompre un à un tous les liens qui m'attachaient à ce monde? Est-il donc une sorte de toilette morale, qui rend plus aisé le grand passage de vie à trépas? Les pensées ne pouvaient plus se former dans ma cervelle épuisée, ma faiblesse était comme une cuirasse qui empêchait de pénétrer jusqu'à moi les impressions du dehors; insensible aux regrets et aux espérances, sans passé, sans avenir,... les heures, les jours s'écoulaient vides et incolores, je regardais sans voir, et j'existais sans vivre.

Un jour, que l'on avait roulé mon fauteuil sur le seuil de la porte, je vis un étranger qui, accompagné de Marianne, regardait toute chose avec grande attention. Il vint bientôt vers moi, et très-poliment, me dit que cette petite propriété lui convenait beaucoup. Il ne me vint pas à l'idée de trouver ces paroles étranges, et le soir, lorsque l'on m'annonça que mon gendre avait mis notre maison en vente, je n'en fus pas autrement troublé. Que m'importait cette demeure, maintenant que Valentine l'avait abandonnée ?

Je le quittai, moi aussi, ce refuge, où notre vie devait s'achever.

A la tombée du jour, une carriole vint nous prendre ; on chargea les deux caisses, où tout ce que je

possédais était renfermé, je mis sur mes genoux le petit pot de fleurs, où commençait à prendre racine une branchette de l'arbre de ma fille, que j'avais planté devant la maison le lendemain de notre installation, et nous partîmes.

Il arrive un moment où l'on déchire sans grande douleur tout un chapitre de sa vie. Pendant longtemps, j'aperçûs parmi les arbres le toit rouge de la maison, et le pluviomètre, et le peuplier du lavoir, et,... à un détour du chemin, tout disparut.

Le vieil hôtel qu'habitait ma fille, avait une noble apparence. Il était situé rue du Regard, entre deux couvents silencieux. La cour d'honneur, où l'on entrait d'abord, était entourée de vieilles bornes cerclées de fer et réunies entre elles par de lourdes chaînes. Un valet de chambre, qui ressemblait au bedeau de l'église de Favras, vint m'aider à descendre de voiture, et me soutenant, me conduisit au premier étage. L'appartement avait quelque chose de triste et de grave ; ma première pensée, en entrant dans l'antichambre, fut que ma fille chérie devait cruellement s'ennuyer dans ce milieu-là. Les murs étaient nus, les meubles vieillis et fanés, d'une forme étrange qui ne vous attirait pas... Une porte s'ouvrit, Valentine vint à ma rencontre, et approchant son front de mes lèvres avec une sorte de crainte, murmura:

« Dieu n'a pas été insensible à nos prières, mon père. Vous avez enfin recouvré la santé, permettez que je vous conduise à la chambre qui vous est réservée. »

Il y avait près d'une année que nous nous étions vus. C'était bien long pour une première séparation, aussi avais-je souvent songé au premier baiser

que je lui donnerais en la retrouvant, mais ses façons arrêtèrent tout net mon effusion. Je ne crois pas qu'une femme puisse être plus imposante qu'elle ne l'était. Outre que son admirable visage avait pris un aspect solennel, elle était vêtue d'une robe très-sombre, montant très-haut et dépourvue de tout ornement. Ses cheveux, qui frisaient autrefois en toute liberté, étaient maintenant lisses, aplatis, contenus par un bonnet, dont les ruches encadraient tristement sa figure. Comme elle était loin la fillette d'autrefois, qui me forçait à danser, en riant de si bon cœur de ma maladresse! Hélas, si elle ne pouvait plus rire, je ne pouvais plus danser, moi. Tout change dans la vie.

Valentine me quitta bientôt en s'excusant : elle avait, me dit-elle, beaucoup de monde à recevoir, et en effet, j'avais entendu plusieurs fois la sonnette s'agiter avec un son de vieille cloche, qui semblait venir d'un monastère. Je restai seul dans la salle à manger, assis près de la fenêtre. A un certain moment, je vis entrer dans la cour une voiture lourde, flétrie, attelée d'un cheval vigoureux, qui après avoir tourné, s'arrêta devant le perron de l'hôtel. Le cocher, qui ressemblait à un négociant retiré des affaires, descendit du siége, ouvrit la portière avec beaucoup d'effort, et un homme jeune encore, au visage fatigué, au teint mat et jaunâtre, rasé comme un diacre, déjà voûté, portant ses cheveux longs et flottants sur le col de son vêtement, mit pied à terre. Son chapeau meurtri, était rejeté en arrière; il portait d'une main une poignée de brochures et de journaux; tandis que de l'autre, il attirait à lui un paletot; qui traînant sur le sol, semblait le suivre à regret. Il portait un habit noir, beaucoup trop large, boutonné de travers, et dont les basques étaient coupées carrément. Le négociant retiré attira hors de la voiture une boîte noire munie d'une poi-

gnée, puis une chancelière, et suivit son maître, qui avait déjà pénétré dans le vestibule.

J'avais été quelques instants, avant de reconnaître dans le personnage à l'habit trop large, le mari de Valentine. Je redoutais beaucoup de me trouver avec lui, car j'éprouvais toujours pour lui une antipathie mêlée de terreur. Fort heureusement, la froideur et la politesse de son accueil simplifièrent beaucoup les choses. Il m'aborda, comme s'il m'eût quitté le matin même : « Bonjour... mon père, dit-il, d'une voix éteinte, le voyage vous a fatigué; cela devait être.

— Bonjour, Joseph. J'ai en effet peu de forces.

— Voyons la langue? Elle est affreuse. » Il sortit de sa poche une grosse montre en argent, sans chaîne, et regarda le cadran avec austérité, tandis qu'il me tâtait le pouls; puis, il écouta dans mon dos, me regarda de ses yeux fixes, et s'en alla sans rien dire : j'en fus bien aise.

On aurait pu croire, et je crus d'abord moi-même, qu'en compagnie de son mari, Valentine était la femme la plus malheureuse du monde; mais, bientôt je fus détrompé : ma fille aimait Joseph de tout son cœur, et ne souhaitait rien en dehors de la vie qu'elle menait. Elle se levait de grand matin, écrivait le soir jusqu'à une heure fort avancée, et durant tout le jour donnait audience ou sortait, mais à quelque moment qu'on la rencontrât, elle était préoccupée et semblait être en retard pour un rendez-vous. Souvent, au milieu du repas, qui était rapide quoique très-abondant, les jours maigres surtout, — mon gendre étant gourmand, — je les surprenais, échangeant entre eux des regards, qui ressemblaient à de muettes confidences. Alors, je regardais bien vite le fond de mon assiette, et je n'osais plus lever les yeux. D'autres fois, ils s'adressaient des lambeaux de phrases dont je ne pou-

vais comprendre le sens. Valentine tirait de sa poche un petit agenda, et rapidement prenait une note. A mille détails, je constatais que l'entente était parfaite entre eux. Ils avaient l'air, en certains moments, de deux associés qui combinent une affaire. Je crus comprendre qu'ils étaient répandus dans le faubourg Saint-Germain, et que d'une façon ou d'une autre, ils y jouaient un rôle important. Ma fille, qui était en relation avec une foule de personnes, entretenait en outre une correspondance considérable. Elle était trésorière d'une œuvre, qui n'était pas seulement une œuvre de charité, mais avait je ne sais quelle couleur politique, que je ne pus jamais parfaitement définir.

La gravité de mes enfants était d'ailleurs plus apparente que réelle : ils étaient joyeux à leurs heures : vingt fois je surpris Valentine, promenant sa main blanche sur le front pâle de son vieux jeune mari, et le regardant avec une expression de tendresse et d'admiration. De quelle maladie morale pouvait-elle être atteinte, pour aimer ce garçon-là ?... sans doute elle était séduite par son énergie, par ses vues ambitieuses, auxquelles elle s'était associée. Elle devait le considérer comme un héros. Et puis, cette vie nouvelle était si différente de son existence passée ! Tout cela la charmait ; elle lui était reconnaissante de ses relations, de son influence, de son hôtel, et son train de maison... ma vue, qui lui rappelait la gêne et l'obscurité, ne pouvait lui être agréable. Je faisais tout au monde pour ne pas les importuner ; je tâchais de passer inaperçu. J'arrivais dans la salle à manger au moment de se mettre à table, et je m'en allais immédiatement après la dernière bouchée, comprenant bien qu'ils avaient plaisir à être ensemble et à causer librement. J'ai passé des heures bien tristes dans cette petite chambre d'où je n'osais sortir de peur

d'être indiscret. Si encore j'avais pu déballer mes deux caisses, mais la place me manquait. Elles étaient là dans un coin, placées l'une sur l'autre. Je les regardais, me disant : Il y a là dedans mes livres, mes papiers et mille petits souvenirs dont la possession changerait ma vie. J'étais comme un naufragé qui voit la terre ferme et ne peut y parvenir. Ouvrir ces caisses, étaler mes trésors, était devenu pour moi un idéal.

Un jour, comme j'arrivais pour déjeuner, mon gendre qui parcourait des lettres, dit à sa femme : « Tiens, voici des nouvelles de Favras. » Je ne pus m'empêcher de tressaillir. « L'affaire est conclue, ajouta-t-il.

— Hum, hum, » fit Valentine.

Il rejeta la lettre, et se retournant vers le domestique : « François, y a-t-il beaucoup de monde au salon ?

— On commence à arriver pour la consultation de monsieur; il y a déjà une dizaine de personnes, dont cinq bons frères.

— Ah ! déjà, cinq bons frères ! vous êtes plein d'égards pour eux, n'est-ce pas, François ? j'y tiens tout particulièrement.

— Avant-hier, observa Valentine, j'ai aperçu tous leurs manteaux mouillés entassés sur la table de l'antichambre.

— Pauvres frères, ils avaient reçu la pluie.

— Et le parquet était inondé. Il faut veiller à cela, François.

— Madame peut être certaine que je fais de mon mieux : j'ai épongé l'antichambre, mis le tapis du salon où ils se promènent en attendant la consultation ?

— Il est fâcheux que les bons frères attendent, murmura mon gendre, leur temps est précieux. Il est indispensable d'avoir une salle d'attente particulière dans le voisinage de mon cabinet; je l'ai dit cent fois

— Hum, hum, fit Valentine.

— Hum, hum, » répondit son mari.

Le soir de ce jour-là, j'étais dans ma chambre en train d'arroser la bouture, lorsque j'entendis frapper légèrement à la porte et presque immédiatement je vis entrer Valentine. Il fallait qu'elle eût une raison sérieuse pour venir ainsi me rendre visite, et je craignais de lire sur son visage quelque signe de mauvaise humeur. Je déposai la carafe, et précipitamment, je poussai la bouture dans un coin.

Loin de se fâcher, elle me dit en souriant : « Qu'est-ce donc que ce petit morceau de bois qui est dans ce petit pot?

— Oh! cela n'est rien, ma chérie... c'est un petit arbuste.

— Cette branchette desséchée?

— Oui, c'est une bouture... je l'arrosais un peu : Elle n'est pas morte; on pourrait le croire, mais elle ne l'est pas. »

J'étais rassuré par la bonne expression de son visage; je crus même un instant que ma fille m'était rendue, et l'idée de la serrer dans mes bras me vint tout à coup, mais, par prudence, je sus me contenir. Je continuai : « C'est une petite branche de ton arbre : je l'ai rapportée de Favras. » Il me sembla que j'aspirais une bonne bouffée de l'air de là-bas. « Je voulais, tu comprends, emporter quelque chose, avant de m'en aller. »

Ce pauvre père, murmurait Valentine en me souriant comme à un enfant qu'on console. « Mon pauvre papa, tu as eu du chagrin. » Dans le premier moment, un départ semblable est toujours pénible....

— Le gazon était plein de violettes.

— Naturellement, c'est la saison.

— Il y avait partout de belles petites feuilles tendres

et... tant de souvenirs. La nouvelle vigne vierge, tu sais! Eh bien! je l'ai mesurée avant de partir, elle monte maintenant jusqu'à la fenêtre du cabinet.... Oh! c'est une bien jolie propriété que Favras... Oui, certainement, j'ai eu un peu de chagrin en quittant nos arbres; on n'a pas toujours le temps à mon âge de refaire de nouveaux amis. Ils s'agitaient en me voyant partir. C'était peut-être le vent; c'était peut-être aussi l'émotion! Que sait-on? Ces êtres-là ont plus de sentiment qu'on ne pense. Ils m'ont tous parlé de toi: « Tu diras à Valentine de ne pas nous oublier tout à fait, n'est-ce pas, l'ami? Elle a joué sous notre feuillage, nous l'avons abritée, protégée, possédée. » Voilà ce qu'ils m'ont dit, et bien d'autres choses encore. Ce qui est certain, c'est qu'ils avaient conservé la trace invisible de ton passage, et tout, les murs de la maison, le sable des allées était imprégné de toi... »

Je ne la regardais pas en lui contant tout cela, je grattais de mon ongle le bois du fauteuil, je chassais un grain de poussière pour ne pas lui laisser deviner toute mon émotion, mais je sentais son regard fixé sur moi. Regard de compassion et de tendresse, tout à la fois. Elle pensait sans doute : Ce pauvre père, comme il est vieilli, brisé! Et en même temps elle me trouvait bien fou de causer ainsi avec les arbres et de planter des branches à moitié mortes dans des petits pots à fleur. Cependant, je ne pouvais m'empêcher de continuer : « Avant de partir, j'ai été m'asseoir sur ton banc, près des saules, et la rivière s'est mise à jaser. Si tu savais, comme elle a de la mémoire! Quand tu venais là, tu te croyais seule, tu étais à l'ombre, au frais, tu pensais sans contrainte; eh bien! la rivière t'écoutait penser, et elle inscrivait tout cela sur ses tablettes : sur la tige des grandes herbes, sous la feuille des nénufars, dans le fouillis de la rive...

j'ai retrouvé le trésor. Elle a conservé de toi des portraits que j'ai tous revus. Il y en a où tu es toute petite avec ton petit chapeau et ta robe à carreaux bleus... te rappelles-tu ta robe à carreaux bleus? et d'autres où tu es grande fille, et d'autres et d'autres... Il y en avait des milliers, car elle n'a jamais reflété la moindre partie de toi-même, la bonne rivière, sans en conserver l'image avec tendresse. C'est ainsi, ma mignonne, que l'affection vous entoure à votre insu, et qu'on est aimé sans le vouloir... Il y a sur la pelouse des endroits que tu as foulés de ton petit talon et où l'herbe s'est desséchée.

— Ah! ah! ah! par exemple, voilà qui est poétique; voyons, mon pauvre père, soyons raisonnable.

— Oui, l'herbe n'a pas repoussé, et elle a eu raison : pourquoi ne pas mourir sur une bonne impression, en emportant un souvenir, une caresse?... Il y a des plantes qui ont du cœur. Qui saura jamais ce qu'a éprouvé ton arbre, lorsque j'ai été lui dire adieu et lui couper une petite branche!

— Voyons, voyons, mon pauvre papa, il faut se calmer... Est-ce que cette pendule va bien?

— Je n'en sais rien, ma chérie. C'est l'horloge de là-bas, qui sonnait bien les heures, tristes ou heureuses. Elle sonnait toujours, et c'est naturel, les horloges sont là pour tout sonner, on les croirait indifférentes, mais, pour les oreilles fines, que de nuances dans leur façon de tinter!

— Sans doute, mais il ne faut pas laisser son imagination battre ainsi la campagne. D'abord je suis un peu pressée et je crois que cette pendule retarde, et puis, il est malsain de se consumer en regrets inutiles. Tu sais bien, et toi-même tu l'as avoué, que mon mari, retenu à Paris par sa carrière, ne pouvait conserver le petit ermitage de Favras.

— Oh ! sans doute, ma chérie, vous ne pouviez garder ce petit bien, qui d'ailleurs n'était pas assez beau pour vous.

— Ce pauvre papa ! Tu vois que mon mari t'a laissé en jouir aussi longtemps que possible. Durant ta longue maladie et ta convalescence, tu as été là bien tranquille, bien chez toi, et à toutes les offres d'acquisition qui lui ont été faites, mon mari à répondu : « Favras ne sera vendu que lorsque mon beau-père, parfaitement rétabli, sera venu s'installer à Paris. »

— Je vous suis reconnaissant, mon enfant. C'est bien involontairement que j'ai retardé la vente, mais il se représentera bientôt dix occasions au lieu d'une; c'est si joli ! oh ! vous trouverez aisément un acquéreur.

— C'est déjà fait; mon mari l'a appris ce matin par une lettre : Favras est vendu.

— Vendu ! » m'écriai-je malgré moi ; je me calmai tout de suite, et j'ajoutai : « Tant mieux, tant mieux, puisque vous deviez vous en défaire.

— Tu as ici tout ce qu'il te faut, n'est-ce pas, mon pauvre père?

— Oui, mon enfant, je te remercie.

— Tu es chez toi, dans cette maison ; il ne faut pas te gêner, je serais désolée si tu n'osais pas demander ce qu'il te faut. Il n'y a que cette chambre dont le séjour ne t'est pas bon. Elle est au nord, exposée au vent.

— Je n'ai pas remarqué.

— Dans ce quartier le vent est terrible, et puis ces fenêtres donnent sur les jardins ; tu es bien tristement ici. Fort heureusement j'ai mieux à t'offrir : à l'autre extrémité de l'appartement, il y a une chambre fort gaie, donnant sur la cour, en plein midi. Tu auras la vue des passants et une cheminée à la prus-

sienne, qui est excellente. Mon mari affirme que dans l'intérêt même de ta santé, il est nécessaire....

— Comme vous voudrez, mes enfants, je serai bien partout.

— Alors, c'est entendu, au revoir, mon père, je suis bien en retard.»

On ne peut se faire une idée de la grâce et du charme de toute sa personne; elle s'en alla en me souriant, j'aurais vécu volontiers dans une cave pour être de temps en temps réchauffé par un de ces sourires-là.

Une heure après, le valet de chambre entra ; il venait par ordre de ma fille, procéder à mon déménagement. Respectueusement il se mit à fouiller dans les tiroirs de la commode. J'eusse préféré de beaucoup qu'il me laissât faire, car mon linge, je le savais, était négligé depuis bien longtemps et la toile que j'avais achetée à un tisserand de Favras en était fort grosse et rugueuse. Je tremblais que ce valet de chambre ne constatât tout cela, non pas pour moi, mais pour ma fille à qui l'opinion de son valet devait importer.

« Je suis fâché vraiment de vous causer cette peine, dis-je au domestique.

— Madame m'a donné ordre de le faire, dit-il, en continuant sa besogne.

— Ma fille est trop bonne... elle pense à tout... je suis sûr que vous lui portez une grande affection, n'est-ce pas?

— Tout le monde rend justice à madame. »

Je savais bien qu'il n'était pas décent de causer ainsi, mais j'avais si peu d'occasion de parler d'elle, et de plus, la froideur de cet homme m'excitait. « Ma fille est une femme supérieure. Étant tout enfant, elle étonnait déjà par ses réflexions...

— Monsieur veut-il que je transporte aussi les caisses?

— Cela m'est égal; ma fille est prompte, je l'avoue, mais lorsqu'elle à un moment de vivacité, d'impatience, il ne faut pas s'en affliger. A peine un mot un peu vif lui est-il échappé, qu'elle en est au désespoir... vous comprenez que je connais ma fille. Attendez, mon ami, que je vous aide; vous êtes trop embarrassé pour ouvrir la porte. C'est au bout du corrido qu'est la chambre où nous allons?» C'était plutôt un cabinet qu'une chambre à coucher. Cependant en reculant un peu le lit, en me privant d'une armoire, qui d'ailleurs ne m'était pas très-utile, je parvins à me ménager près de la fenêtre un espace suffisant pour un fauteuil et une petite table. Après tout, je n'avais pas besoin d'une pièce plus vaste. Cela me rappelait cette chambrette de l'École normale où j'avais fait tant de rêves, tant de projets d'avenir. La rovidence, en me repoussant toujours dans un petit coin, n'agissait-elle pas en bonne mère, ne voulait-elle pas me prouver la folie de mon ambition et me rappeler à la raison!

Grâce au valet de chambre, qui voulut bien m'aider, j'enlevai le dessus d'une de mes caisses et je songeai à décorer ma cellule. Le premier objet qui me tomba sous la main, était précisément celui qui m'était le plus cher. Je veux parler d'un plan de Favras, que j'avais exécuté moi-même, et où les plus petits détails de la propriété avaient été marqués avec soin. Le banc du lavoir, le pluviomètre, l'arbre de Valentine, le cadran solaire, et les différentes places où j'avais fait jouer ma fille. De tous côtés il y avait des points, des signes, des numéros qui me rappelaient un souvenir heureux ou triste. C'était comme une bibliothèque où je retrouvais tous les chapitres de vingt années de ma vie; un cimetière aussi où les émotions

d'autrefois gisaient en repos sous leurs petites croix noires.

J'accrochai ce dessin à côté d'un portrait de ma Valentine, et d'une ébauche à l'encre et au crayon rouge, que ma femme avait exécutée pour son grand tableau de Caïn et Abel.

Cent fois j'avais été sur le point de brûler ce dessin, mais je n'avais jamais pu m'y décider. Douleurs et joies sont les pierres blanches ou noires d'un même édifice : celles-ci supportent celles-là. Il n'est pas d'heure dans l'existence qu'on puisse effacer ou maudire ; les plus malheureuses ont été nécessaires et parfois furent les clefs de voûte qui ont empêché l'effondrement de l'édifice.

Bientôt je fus installé dans ma cabine — je me faisais l'effet d'un passager sur un navire, — je n'avais pas, il est vrai, toutes mes aises, mais chaque jour j'améliorais mon installation et puis je n'étais séparé que par une cloison de la pièce où ma fille travaillait, de sorte que je l'entendais remuer, je la savais près de moi. Elle vint me visiter une fois, mais par une fatalité inconcevable, le bas de sa jupe s'accrocha à l'un des clous d'une caisse et il s'ensuivit une large déchirure qui la mit de mauvaise humeur. Elle me reprocha mon désordre avec vivacité, m'assurant qu'elle en serait humiliée devant ses domestiques... que sert de me rappeler tout cela ? Elle avait déchiré sa robe, cela expliquait bien son irritation ; il est certain d'ailleurs que l'encombrement était fort grand chez moi ; j'avais si peu de place !

Un soir qu'il y avait eu du monde à dîner, ma fille me dit assez sèchement : « Je comprends qu'à ton âge on ne soit pas coquet, mon pauvre père, mais en vérité l'abandon de soi-même a des limites ; et par égard pour les autres on doit éviter certaines tenues. »

J'avais pourtant mis ma redingote marron, comme je le faisais toujours pour dîner avec mes enfants. « Je croyais être convenable, dis-je avec embarras.... C'est que... je n'ai pas d'autre habit, ma bonne amie, ou du moins les autres sont beaucoup moins bien que celui-ci.

« Eh bien, mais achetez-en, que voulez-vous que je vous dise, je ne peux pourtant pas écrire moi-même à votre tailleur. Vous ferez tant que mon mari, à bout de patience, se fâchera. Quant à moi, je ne me sens pas la force d'être éternellement une espèce de tampon entre vous et lui, toujours concilier, excuser, atténuer. Faites au moins quelques efforts pour me rendre la tâche moins rude. »

En quoi donc avais-je pu déplaire à mon gendre? nous n'échangions pas dix paroles en une semaine. Je rentrai dans ma chambre et j'examinai soigneusement ma redingote. Elle était, je dois le dire, en plus mauvais état que je ne l'avais cru: il manquait des boutons, les coutures étaient blanches et même, au coude... Il est certain que je devais faire honte à mes enfants, et l'idée ne m'en était jamais venue! Dans un moment de désespoir j'arrachai ma cravate et mon col. J'apercevais déjà mon gendre me chassant de l'hôtel comme un mendiant. L'important était de me procurer des vêtements le plus tôt possible; mais lorsque j'eus retiré de ma malle le petit sac en toile où je mettais mon argent, que j'eus aligné sur ma table les sous et les pièces blanches, je constatai avec terreur que ma fortune tout entière ne dépassait pas trente-deux francs.

Ce fut une impression désolante. Je ne me reprochai pas d'avoir donné à ma fille ce que je possédais; c'eût été à refaire que j'eusse agi de même, mais pour la première fois, je compris que je serais pour toujours l'obligé de mon gendre. Fort heureusement je me

rappelai l'éditeur de mon dictionnaire dont je n'avais pas entendu parler depuis deux ans environ. J'y allai dès le lendemain et non sans peine, car mes jambes étaient encore d'une grande faiblesse. En me retrouvant dans cette librairie, où j'entrais autrefois avec tant de confiance, je faillis perdre tout courage, je me sentais tellement vieilli, changé, humble sous cette redingote marron. Ah! certes, je serais parti immédiatement s'il ne s'était pas agi de m'acheter des vêtements neufs! Lorsque j'eus dit que je venais de la part de monsieur Babolain, l'éditeur me regarda finement, sans doute il me reconnaissait vaguement: « Le dictionnaire ne se vend plus guère » fit-il « c'était d'ailleurs un bon livre, mais il est maintenant singulièrement dépassé. Il est possible qu'il y ait une fin de compte; permettez, je vais savoir cela. »

Il déboucha un tuyau vert, qui pendait au-dessus de sa table, et approcha l'ouverture de sa bouche.

Il est possible, pensai-je, qu'il y ait une fin de compte!... mais si l'on ne me doit rien, que faire?

Et qu'est devenu monsieur Babolain, me dit-il, en m'examinant de nouveau avec un mélange de curiosité et de compassion?

« Il a eu, répondis-je, des... revers, beaucoup de petits chagrins, et conséquemment, il voit peu de monde...

— Mais il n'a pas renoncé pour cela à tout travail.

— Oh! non, et même dans sa position... difficile, je crois qu'il serait heureux de s'occuper.

— Je lui en offrirai volontiers l'occasion de temps en temps. Si monsieur Babolain voulait revoir certains ouvrages que nous publions, et dont les épreuves demandent l'expérience d'un homme spécial. Ce genre de travail est peu payé il est vrai, mais... »

Il me sembla que le ciel s'entr'ouvrait. J'avais donc

un moyen de n'être à charge à personne, j'allais retravailler comme autrefois, reconquérir ma propre estime. Dans quel abîme je fusse tombé, sans cette occasion inattendue.

Un commis entra, et déposant un papier sur le bureau :

« D'après ce compte, nous sommes en effet redevables de trois cent quatre-vingt-quinze francs à monsieur Babolain, pour ses droits d'auteur. » Le commis se retira, l'éditeur prit dans un tiroir un billet de cinq cents francs, et l'ayant étalé devant moi : « Veuillez me donner un reçu, dit-il. »

J'avais les yeux humides de reconnaissance, et en même temps la honte d'avoir caché mon nom, me faisait rougir... :

« Excusez-moi, monsieur, murmurai-je, je n'ai point osé vous dire la vérité : je suis Babolain, l'auteur du dictionnaire.

— Vous n'êtes pas si changé qu'on ne puisse vous reconnaître, fit-il en souriant; au revoir, monsieur Babolain, au revoir. »

Une fois dans la rue, je fus tout surpris de me trouver des forces et une énergie que je n'avais point avant. Ce billet de cinq cents francs qui était là dans ma poche et les paroles de mon éditeur me redonnaient courage; non, certes, je ne suis pas éteint, me disais-je. Pour qu'on me propose des travaux après vingt ans d'oubli, il faut que ma valeur scientifique ait été bien réelle. N'étais-je pas professeur de spéciales à vingt-huit ans? Ma chère classe! Comment avais-je pu oublier pendant si longtemps les mathématiques? Je sentais maintenant toute la honte de cette désertion, mais il était temps encore de réparer tout cela, d'obliger mon gendre à me considérer comme son égal, d'être véritablement le chef de la

famille.... J'entrai sans aucun embarras dans un magasin de confection ; en fort peu de temps j'eus fait choix d'un costume noir qu'on m'assura être ce qu'il y avait de mieux ; je me laissai même entraîner à prendre un gilet de velours à petites fleurs bleues et blanches, gilet habillé avec lequel, paraît-il, un homme de mon âge pouvait assister indifféremment soit à un dîner, soit à un bal, c'est là précisément ce qui me convenait ; mais je dois dire tout de suite que je n'eus jamais l'occasion d'endosser ce gilet en velours à cause d'un événement de grande importance qui modifia singulièrement ma vie.

La santé de Valentine n'était pas bonne ; j'avais, de trop longue date, l'habitude de l'observation, pour ne pas remarquer en elle mille symptômes alarmants. Elle avait eu coup sur coup plusieurs indispositions qui m'inquiétaient d'autant plus que son mari traitait tout cela avec une légèreté inconcevable. Il ne voulut même pas entendre les observations très-modérées, quoique très-fermes, que je crus devoir lui faire à ce sujet. Et cependant, je me disposais à insister quand même, ainsi que m'y autorisait mon titre de père, lorsqu'une nuit, je fus réveillé tout à coup par des bruits étranges, au milieu desquels je distinguais fort bien des cris étouffés et déchirants. En un instant, je fus hors de mon lit, et m'étant précipité dans le corridor, je tombai dans les bras du valet de chambre qui accourait.

« Que le bon Dieu vous bénisse, s'écria-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a mon ami, qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Monsieur m'a cogné la tête, je fais mes excuses à monsieur. »

Et il disparut. Je le suivis, je traversai le salon où brûlait une bougie ; j'étais dans une angoisse cruelle,

mais il ne me vint pas à l'esprit que ma Valentine accouchait. C'était pourtant l'exacte vérité : mon gendre qui apparut, me l'annonça en me poussant la porte au nez. Je sais bien qu'en un pareil moment ma présence pouvait être importune, mais il suffisait de me dire : « Mon père, retirez-vous, » et je me fusse retiré. Cependant, il m'était impossible de tenir en place. Je descendis dans la cuisine pour trouver quelqu'un qui pût me renseigner sur la situation de ma fille. La garde qu'on avait été chercher en toute hâte et qui prenait un bouillon en compagnie de la cuisinière, partit d'un grand éclat de rire en m'apercevant : J'étais en effet dans la toilette de nuit la plus légère. La décence m'imposant de ne pas rester plus longtemps dans cet état en présence de deux femmes; je remontai dans le corridor, où je me promenai jusqu'au jour avec une grande agitation. Je n'ose pas dire que je partageais les douleurs de ma fille, mais avec quelle joie j'en eusse pris la plus grosse part, si cela eût été possible. Se dire : ma Valentine chérie est là qui souffre horriblement, sa vie est peut-être en danger, chacun de ses cris me traverse le cœur.... et il faut me promener silencieusement dans ce corridor! J'arrêtais tout ceux qui passaient.

« Comment cela va-t-il, disais-je avec anxiété?

— Très-bien, me répondait-on; très-bien, très-bien.

On me trompait évidemment, car les plaintes étaient de plus en plus violentes.

« C'est un garçon! cria la femme de chambre en s'échappant.

Quelques instants après, mon gendre et l'accoucheur sortirent. Je m'élançai à leur rencontre : c'est un garçon, m'écriai-je, comment va ma fille?

« Je vous présente mon beau-père, fit Joseph, avec

un haussement d'épaules, en s'adressant au docteur qui l'accompagnait, et il ajouta : mais monsieur, allez donc vous habiller, pour l'amour de Dieu. Qu'est-ce que vous faites ici, dans cet état? La mère et l'enfant vont admirablement. Allez, monsieur, allez. »

C'est deux ou trois heures après seulement, qu'il me fut permis d'entrer chez ma fille, encore n'y restai-je que pendant un instant. La garde, qui me fit l'effet d'un vrai dragon, avait des ordres précis et ne me laissa pas dire un mot; j'avais le cœur tout plein! A peine eus-je embrassé la main de Valentine, car elle trouva la force de me tendre la main, que l'on me poussa vers le berceau où mon petit-fils dormait, et presque immédiatement on me mit dehors. Je n'osai rien dire, de peur qu'une autre fois on fût plus sévère encore, mais rentré dans ma chambre je me mis à pleurer. Je crois que c'étaient là des larmes ridicules, mais je ne m'étais jamais remis complétement de ma grande maladie et j'avais des moments d'extrême faiblesse morale et physique. Je m'habillai, je pris les cent cinquante francs qui me restaient et je sortis; j'avais mon idée : Je voulais offrir à ma fille un petit bijou qui fut un souvenir à l'occasion de la naissance de son fils. Je me décidai après de longues hésitations pour un médaillon où l'on pouvait renfermer des cheveux, et comme cette acquisition réduisait mes ressources à presque rien, j'allai chez mon éditeur lui rappeler sa promesse et lui demander un peu de travail. Il me confia en effet une assez grande quantité d'épreuves que je devais revoir avec grand soin, il m'indiqua longuement dans quel esprit je devais faire les corrections et les annotations.... Bref, tout cela me prit beaucoup de temps, et je rentrai fort tard à l'hôtel. En me voyant passer dans la cour, le valet de chambre sortit de la cuisine, et venant à moi, me dit :

Monsieur n'a pas besoin de monter par le grand escalier, j'ai transporté toutes ses affaires dans son nouveau logement.

Je n'osai pas lui demander des explications, et sans dire une parole, je me laissai conduire vers une petite porte qui était proche de l'écurie et donnait entrée dans un étroit escalier qui desservait les mansardes. François mit sans doute un peu de malice à me faire monter par là, car au bout de ce grand corridor que j'avais arpenté toute la nuit, était une porte qui s'ouvrait sur l'escalier de service, c'est même par cette porte qu'à l'ordinaire, je montai chez moi.

« Ici, monsieur sera plus grandement, » fit le domestique, en m'introduisant dans une pièce carrelée et mansardée, il est vrai, mais très-vaste, « attenant à cette chambre, il y en a encore une autre où est le lit de monsieur. »

C'est bien, je vous remercie, on va bientôt dîner, n'est-ce pas?

« Monsieur le docteur ne doit rentrer que très-tard, il a donné ordre que vous soyez servi chez vous.

— Mon gendre a bien fait. »

Ce fut la cuisinière, qui, un quart d'heure après, déposa sur la table, en soufflant, le plateau qui contenait mon dîner. Cette femme, qui n'avait jamais perdu l'occasion de m'être désagréable, me fit comprendre que si l'on devait continuer à me servir chaque jour mon dîner dans ma chambre, sa situation de cuisinière ne serait bientôt plus tenable. Elle me dit encore beaucoup de choses un peu dures, mais je l'excusai sans peine, et même je fis des efforts pour la calmer, car la chaleur du fourneau et la respiration continuelle de l'acide carbonique, rendent les cuisinières facilement irritables. Il est certain que mon changement de logement donnerait aux domestiques un sur

croît de travail, et je vis bien qu'il me faudrait user dans l'avenir de grands ménagements pour rester en paix avec eux.

Ce soir-là, je pénétrai dans l'appartement de mes enfants par la porte du corridor. Ma fille dormait, mon gendre n'était pas rentré, et dans mon ancienne chambre, j'entendis mon petit-fils qui criait d'une belle petite voix claire, accompagné par une chanson de sa nourrice.

J'avais donc enfin l'explication de mon déménagement; je fus satisfait : Ce n'était pas par fantaisie que l'on m'avait fait monter là-haut, mais par nécessité et pour faire place au petit homme. Je rentrai chez moi. Malheureusement, on avait oublié de mettre des bougies dans les flambeaux, et il venait de la fenêtre un vent épouvantable. Je remplaçai le rideau absent par ma redingote marron qui ne risquait pas grand chose, et je me couchai à tâtons. J'eusse été bien sans une vilaine odeur de pipe qui, vers onze heures du soir, pénétra dans ma chambre. L'un de mes voisins, le cocher, le valet de chambre ou la cuisinière, fumait sans doute avec excès.

Durant la convalescence de ma fille, je fus, je dois le dire, bien heureux. A peine mon gendre était-il sorti que je descendais chez elle, cela ne paraissait pas la contrarier. Se trouvant trop faible encore pour recevoir des visites ou s'occuper de quoi que ce soit, elle n'était pas mécontente d'avoir à ses côtés son vieux papa pour lui tenir compagnie, lui lire le journal, lui apporter son enfant ou lui passer son chapelet. Elle écoutait sans mauvaise humeur et souvent même en souriant, les petites allusions que je faisais à notre maison de Favras, et se montrait beaucoup plus ouverte qu'elle ne l'avait jamais été sur ses propres affaires. Elle me montra un livre de prières qu'elle tenait

de Monseigneur de Pansol, et une petite croix d'or que lui avait donnée la marquise de Vélizy. Puis, comme secrétaire trésorière de cette œuvre pieuse, dont je ne compris jamais parfaitement le but, mais dont le siége était à Rome, elle avait reçu d'un cardinal plusieurs souvenirs précieux, grâce à l'intermédiaire de cette grande dame Romaine, la comtesse de Monte-Révilla, qui, lors du mariage, s'était montrée l'amie dévouée de ma femme. — Il ne fallait rien moins que ces petites jouissances d'amour-propre pour faire accepter à ma chère fille le travail auquel elle était soumise. Deux fois par mois, elle adressait à Rome un rapport des plus détaillés sur les progrès de l'œuvre et sur les différents membres qui en faisaient partie. — Elle exécutait ce travail d'après les renseignements verbaux qui, chaque jour, lui étaient donnés par son mari, sur le génie duquel elle était intarrissable. Je l'écoutais avec bonheur, j'approuvais tout, j'admirais tout, ces confidences me faisaient tant de bien! Et puis George s'agitait. — Mon petit-fils s'appelait George, — il se mettait en colère, criait comme un damné, je le prenais dans mes bras et il se taisait immédiatement; souvent même, au milieu des larmes, il me souriait. La nourrice avec laquelle d'ailleurs nous étions en termes excellents, — j'ai toujours plu beaucoup aux nourrices, — affirmait qu'elle n'avait jamais rien vu de pareil, et pour moi aussi la chose était nouvelle : quelqu'un qui instinctivement me tendit les bras et fut heureux de mes caresses! Si bien que lorsque le petit bonhomme avait une impatience, Valentine disait : allez chercher son bon papa.

Souvent, au milieu de ces joies, on entendait le roulement d'une voiture :

« C'est mon mari, murmurait Valentine, » je m'échappais en toute hâte, et je rentrais là-haut. Je le

voyais bien maintenant, mon cœur ne m'avait pas trompé : ma fille m'aimait profondément. Peu expansive en apparence, ainsi qu'il arrive parfois aux natures les plus sensibles, empêchée par ses occupations et dominée par l'influence de son mari, elle avait bien pu se montrer froide avec moi, indifférente, mais il suffisait de huit jours d'isolement pour la rendre à elle-même. Elle était mère maintenant, elle comprenait combien est ardente et profonde la tendresse que l'on a pour ses enfants, et c'était mon petit-fils, qui, par sa seule présence, allait changer ma vie et me causer tout ce bonheur. Je m'attachais à cet enfant avec passion.

Je retrouve ces notes abandonnées depuis bien longtemps. La dernière page date de quatre ou cinq ans. — Bien souvent durant ma vie, je fus tenté de trouver le sort sévère; mais maintenant, que moins orgueilleux, je peux regarder autour de moi sans amertume et sans colère, je me dis : Qu'ai-je donc pu faire, mon Dieu, pour mériter les douceurs dont vous charmez mes derniers moments, pour mériter que mon petit-fils me saluât d'un sourire dès son entrée dans la vie et me donnât son cœur. Qu'avais-je fait, pour que ses petites mains vinssent d'elles-mêmes soulever mes cheveux blancs, pour que ses lèvres angéliques s'approchassent de mes vieilles rides, pour qu'il fit son nid dans mes bras, le cher ange, et m'aimât comme si j'étais aimable.

A peine remise de ses couches, ma fille était rentrée avec plus d'ardeur que jamais dans sa vie ordinaire. Les visiteurs revinrent en foule et elle n'eût bientôt plus un moment. Elle embrassait son enfant à la hâte, le matin, en ouvrant son courrier, ou bien, en mon-

tant en voiture, pour aller à ses affaires, et cela si violemment, que le petit être en prenait peur. Elle accablait la nourrice de conseils, de recommandations, et pressée par l'heure, s'échappait avec regret. Elle aimait pourtant son fils de tout son cœur, j'en suis convaincu, mais les exigences de sa situation l'entraînaient; le temps lui faisait défaut, peut-être aussi savait-elle que j'étais là pour veiller sur George. Mon gendre, de son côté, de plus en plus célèbre et occupé, était à peine visible; de toute façon, il n'était point homme à s'attarder autour d'un enfant. C'est ainsi que le petit homme me voyant toujours auprès de lui, se fit à mes caresses, à ma figure, prit goût à mes soins qui lui devinrent bientôt indispensables. C'est en tendant vers moi ses bras, qu'il dit papa pour la première fois. Et j'acceptai cette faveur. Je frustrais ainsi mon gendre; mais pourquoi n'était-il jamais là? Ce n'est pas un grand crime que de ramasser un bonheur dont le voisin détourne la tête.

Très-rapidement, j'en arrivai à donner à mon petit-fils toutes mes pensées, tous mes instants, et l'on peut dire que ma vie se confondit dans la sienne.

Je ne peux penser sans sourire aux soucis continuels que me causa sa nourrice durant les premiers mois. Il était naturellement d'une importance capitale que cette femme donnât à George du lait de qualité supérieure, et qu'elle-même, par conséquent, fût dans un état de santé parfaite. Quelle ne fut donc pas mon inquiétude, lorsqu'à sa pâleur, à sa mélancolie croissante, j'eus la preuve qu'elle était minée par un chagrin caché. Je ne la quittai plus, je l'entourai de prévenances, d'attentions, et ayant gagné sa confiance, je sus qu'elle avait la faiblesse d'aimer infiniment trop son mari qui était resté au pays et lui donnait toutes les raisons possibles d'être jalouse. Le malheureux

écrivait à chaque instant des lettres où il demandait de l'argent, menaçant de débarquer immédiatement à Paris s'il n'obtenait pas une réponse conforme à ses désirs. Lorsque nous fûmes à bout de ressources pour satisfaire ses exigences, il fallut parlementer, trouver des prétextes, inventer mille mensonges qui me faisaient monter la rougeur au front. Ah! si le lait de mon petit George n'avait pas été directement menacé!

« Monsieur, me disait la pauvre femme, mon homme est terrible, eh bien, je l'aime tout de même, » et pour la centième fois elle me faisait le récit de ses premières amours. C'était à la fête du pays, sur les chevaux de bois qu'ils s'étaient vus pour la première fois....

Grâce à Dieu, mon petit-fils supporta cette première période de l'enfance sans accident grave. La nourrice alla retrouver son infidèle et notre vieille Marianne de Favras, que ma fille avait toujours conservée comme ouvrière, fut appelée aux fonclions de bonne d'enfant.

C'est elle qui a appris au petit homme le chemin de la mansarde, de ce *là-haut* de bon papa où nous passons une partie de notre vie. Il ouvre déjà lui-même la porte du corridor qui donne sur l'escalier de service. Je distingue le bruit de ses petits pas qui se hâtent et le toctoc qu'il sait faire de sa menotte potelée. Ses visites font mon bonheur, mais j'évite maintenant d'aller dans sa chambre, de descendre chez mes enfants. J'ai les terreurs du privilégié qui ne demande qu'à passer inaperçu. Aussi ne fus-je pas attristé le moins du monde, lorsque je vis les domestiques continuer par habitude à me monter mes repas chez moi. Valentine, qui crut sans doute que je l'avais demandé, et qui d'ailleurs avait souvent à sa table de nombreux convives, ne fit aucune observation. Tacitement, il fut

convenu que je ne descendrais plus sans y être invité. Ce fut un soulagement pour tout le monde. Je préférais aimer ma fille à distance et la voir dans mes souvenirs.

On eût dit qu'en présence de son père et de sa mère, George partageait ma contrainte. Les enfants sont si délicats dans l'estimation des caresses qu'on leur donne! Je ne le vis jamais s'épanouir en toute liberté que là-haut, dans notre chez nous, dans ma petite mansarde. Mais aussi, comme il rattrape le temps perdu! comme ses yeux s'illuminent en entrant! comme il me saute au cou, fouille dans les coins, inspecte, examine, m'accable de pourquoi, de comment, avec l'abandon d'un enfant qui se sait aimé! C'est surtout lorsque j'ouvre le tiroir de la commode qu'il est attentif et recueilli. C'est là que sont toutes mes petites reliques, enveloppées dans du papier blanc et soigneusement étiquetées en signes que moi seul peux comprendre. Le contenu de ces paquets n'a de prix que pour moi : ce sont des cheveux de sa mère, Valentine enfant, des coquillages qu'elle ramassait dans le sable du jardin et que je retrouvais dans mes poches; puis, des rubans, des épingles à cheveux, et mille choses que ma femme avait laissées lors de.... son départ pour l'Italie, et dont je n'avais jamais eu le courage de me déposséder.

Comme les joies et les douleurs d'une existence entière se réduisent à peu de chose! Tous ces témoins de ma vie tiendraient dans une valise.... Encore ce fouillis poussiéreux ne vaut-il pour tout le monde qu'un coup de balai. Pourquoi m'est-il si cher? Par crainte des regards, je me suis réfugié, moi et mon musée, dans la seconde de mes deux mansardes, celle du fond. Là, personne ne pénètre que nous deux George; que nous y soyons tous deux ou que j'y sois seul, je mets la clef en dedans.

Ce n'est pas seulement pour rêver à l'aise que je m'enferme : je tiens à être en sûreté pour une foule de petits soins de ménage, et je ne veux pas, à cause de ma fille qui pourrait en être blessée, être surpris par les domestiques le balai ou l'aiguille à la main. Or, si je ne raccommodais pas mes habits soigneusement, je serais bien vite en lambeaux et je ne pourrais plus aller me promener avec George. Il est bien sûr qu'on ne me le confierait plus si j'avais l'air d'un mendiant; cela est naturel. Dans la position de ma fille, on n'est pas bien aise d'avoir un père qui porte des haillons. Il est pour moi de la dernière importance d'avoir toujours une mise convenable. J'y arrive mais ce n'est pas sans peine : j'ai toujours été très-maladroit, ma vue a beaucoup baissé depuis trois ou quatre ans, et puis il faut avoir essayé soi-même pour savoir combien il est difficile de mettre, par exemple. une pièce bien propre, à la manche d'un habit. Et la réparation des doublures, et les reprises dans les devants de chemise! Tout cela n'a l'air de rien! Plus les vêtements sont mûrs et plus il est difficile de les réparer. Que de fois j'aurais laissé là mon ouvrage, si je n'avais pas eu en perspective la promenade du lendemain. Il est vrai que la nécessité vous rend ingénieux et patient. Quand on n'est pas riche, on finit par trouver dans Paris des ressources qu'on n'aurait jamais supposées. J'ai rencontré au Temple, que l'on fuit, je ne sais pourquoi, comme un mauvais lieu, des occasions vraiment superbes: des vêtements tout neufs, taillés avec beaucoup d'art et coûtant fort peu d'argent. Il y a deux ans je fus sur le point d'acheter une redingote à la propriétaire, chaudement doublée, ayant un grand col et des revers en velours noir, et dont on ne demandait que trentre-six francs. Elle n'avait pas été portée dix fois! Malheureusement j'é-

tais déjà sans ressources à cette époque. J'ai bien regretté ce vêtement-là.

Si j'avais pu continuer à gagner un peu d'argent, comme mon éditeur m'en avait donné le moyen, ma vie eût été bien simplifiée; mais après trois ou quatre mois d'efforts, il fallut bien m'avouer que tout travail m'était devenu impossible. Je ne pouvais plus fixer mon attention; et si je me contraignais, j'étais pris au bout de quelques minutes d'une sorte de vertige : les signes, les lettres imprimées tourbillonnaient devant mes yeux.... Quelque chose s'était brisé en moi. Ce fut un moment bien douloureux, car à mesure que j'étais plus misérable, le souvenir de mes succès passés me revenait sottement à l'esprit ; je fouillais avidement dans mes papiers, parmi mes livres ; je recherchais mes diplômes.... mes pauvres diplômes! Je finis par les clouer au mur. Où l'orgueil va-t-il se nicher! Je me trouvais pitoyable, car je n'avais pas complétement perdu mes facultés de critique et d'analyse: «Je me disais: Tu as eu une petite valeur autrefois, eh bien, qu'est-ce que cela prouve? Ton petit tabouret vermoulu s'est brisé, reste à ta hauteur. » Je fus bientôt distrait par une foule de difficultés. Vers cette époque, mon dictionnaire cessa complétement de se vendre: il avait fait son temps; c'était justice. Pour que mon embarras fût complet, la petite pension qui me venait du ministère me fut supprimée. J'étais, il est vrai, logé chez mes enfants, dont l'intention, bien certainement, était que je ne manquasse de rien; mais ma fille était beaucoup trop occupée, la pauvre enfant! pour veiller à l'exécution de ses ordres, et les domestiques oubliaient ou négligeaient beaucoup de choses de première nécessité. Peut-être même gardaient-ils pour eux une partie de ce qui m'était destiné. — Je ne me permettrais pas de laisser pla-

ner sur eux un tel soupçon, si je n'avais pour le faire des raisons sérieuses. — Ils n'avaient pas sans doute conscience de la gêne qu'ils me causaient, et pour rien au monde je ne me fusse plaint, car ma fille qui m'aimait, au fond, de tout son cœur, j'en suis bien sûr, n'eût pas manqué de faire un exemple; peut-être eut-elle dépassé la mesure.

Il était bien plus convenable de supporter ces petits ennuis. D'ailleurs, en cherchant bien, je trouvai plusieurs objets dont je pus me défaire et qui me permirent pendant quelque temps encore d'acheter un peu de bougie, de vin, de café surtout — j'avais toujours la gourmandise d'en prendre après mon repas, — et enfin du chocolat : je voulais que mon George trouvât ses pastilles dans la boîte verte aussi longtemps que possible. Ce furent mes derniers jours d'abondance. Quoique je fisse de grands efforts pour économiser mes ressources, je fus bientôt réduit au peu que l'on me montait, c'est-à-dire à presque rien. Deux fois de suite, dans l'espérance d'obtenir quelque chose, je descendis chez ma fille à l'heure où je croyais la déranger le moins; mais il y avait toujours tant de gens attendant leur audience, que je n'osais pas l'entretenir de mes misères, et j'eus raison : je m'habituai assez vite à ma nouvelle situation. En somme, que de gens plus pauvres que moi l'eussent trouvée enviable!

On attache d'autant plus de prix aux joies de la vie qu'elles sont moins nombreuses : ceux qui n'en ont qu'une en dégustent toutes les miettes, et y trouvent des saveurs que d'autres n'auraient point supposées. Ce fut George qui me causa cette joie unique; c'est lui qui m'a fait vivre depuis des années.

Je suis comme un vieux tronc d'arbre difforme, à moitié vermoulu, et n'ayant plus qu'une racine...

Cher petit homme! Tu seras heureux, Dieu veuille que tu sois heureux, mon enfant!

Le sera-t-il? L'idée qu'il a peut-être en lui le germe de mes vices me poursuit parfois. Tandis qu'il joue près de moi, je l'observe, je voudrais lire en lui. Les ressemblances morales et physiques sautent souvent une génération.... Comment expliquer l'étrange sympathie qu'il me témoigne, sa tendresse, le plaisir qu'il éprouve auprès de moi, si ce n'est par une similitude de caractère, par une communauté de goûts... Cela est effrayant.

En certains moments, je voudrais qu'il fût moins indulgent pour moi, qu'il me jugeât plus sévèrement, afin que plus tard il pût se dire : « Tout ce qu'a fait mon pauvre grand-papa est précisément ce que je dois éviter. » De cette façon, mon souvenir pourrait lui être utile. C'est quelque chose dans la vie que d'avoir des points noirs sur les pierres où l'on ne doit pas mettre les pieds. En attendant qu'il me connaisse, je ne dois pas me laisser aimer aveuglément par lui; c'est abuser de sa naïveté, c'est l'empêcher de porter sur moi un jugement impartial. Mais où trouverais-je le courage de lui dire: « Mon enfant, je ne suis pas l'homme que tu penses; l'état où tu me vois n'est pas injuste comme tu pourrais le croire; il est la conséquence logique d'une vie pleine d'erreurs coupables.»

Ce n'est pas par hasard qu'un homme termine sa vie ainsi que je le fais; ce n'est pas par hasard que tous ceux qui l'ont connu s'éloignent de lui, et qu'il finit par s'éteindre dans la misère et l'abandon. Il y a là un châtiment mérité, il y a la trace de l'immuable justice. A toutes mes misères je n'ajouterai pas la lâcheté d'en douter et d'accuser les autres. Le véritable auteur de la faute n'est pas toujours celui qui la commet: le malheureux qui la rend possible n'est-il

pas plus coupable encore? Vous ne vous y trompez pas, mon Dieu! et c'est pour cela que vous me châtiez....

L'autre jour il m'est arrivé vers trois heures de l'après-midi, mangeant sa tartine J'étais à jeun depuis la veille au soir, car on ne m'avait point encore apporté mon déjeuner, et j'avais grand faim; si bien qu'en souriant je lui demandai un peu de sa tartine. Joyeusement, il me l'offrit tout entière. Tandis que je mangeais cette bouchée de pain, avec trop d'appétit peut-être, il me regarda fixement d'un air étonné, puis il laissa son goûter sur le coin de la table comme s'il n'avait plus faim, et se mit à jouer avec affectation pour me laisser le loisir de manger la tartine tout entière. De temps en temps, je rencontrais son grand œil investigateur fixé sur moi.

Au moment de partir, il s'approcha de moi et, me prenant la tête dans ses deux petits bras, m'embrassa par trois fois avec effusion.

Sans doute il est trop sensible à mes embarras mais que faire pour remédier à cela ? Il me devine, le pauvre enfant! il m'aime, cela est clair... Depuis ce jour-là, lorsqu'il vient goûter dans ma chambre, sa tartine est plus grosse et son bon cœur lui fait trouver mille détours pour m'en faire accepter la moitié. J'ai beau me défendre, l'assurer que mon déjeuner a été servi à l'heure.... il ne veut rien entendre, me presse, me prie, sort de sa poche des provisions soigneusement empaquetées, dispose le tout sur un coin de la table, avance une chaise, pousse un petit tabouret, et finalement, nous faisons la dînette, tandis que rayonnant, fier de son triomphe, il me fait les honneurs, prétend, en éclatant de rire, que les pastilles de chocolat sont du poulet rôti et les miettes de pain des asperges aux petits pois. J'ai tant de bonheur à lui

céder! Moi seul, oui, moi seul sais ce qu'il y a de grâce et de bonté dans son cœur.

Est-ce la vieillesse qui me rapproche ainsi de lui? Je ne sais, mais son influence sur moi est irrésistible. Lorsqu'il est resté dix minutes dans ma chambre, je sens que je m'efface en lui, ses idées deviennent les miennes, je vois par ses yeux, je partage ses émotions, je me berce de ses rêves, et cela sans effort, malgré moi. Avec quel bonheur nous cavalcadons côte à côte dans ce royaume des fées où les très-jeunes et les très-vieux se retrouvent et se comprennent!

Lorsqu'il s'approche tout près de moi, loge ses petites jambes sous ma robe de chambre, me regarde de ses yeux brillants et me dit : « Petit bon-papa, veux-tu que nous parlions de Cendrillon? » il me semble qu'un rayon de soleil pénètre dans la chambre.

« Ça n'est jamais arrivé, Cendrillon, petit bon-papa?

— Non, mon chéri, mais ça ne fait rien, c'est une jolie histoire.

— C'est malheureux que ça ne soit jamais arrivé. Peau d'Ane n'est jamais arrivé non plus? Alors il n'y a pas de fées. Mais ça n'est pas bien sûr. Moi j'aime bien mieux qu'il y en ait. Bon-papa, est-ce que tu rêves des fées, la nuit, dis?

— Pas souvent, mon ami.

— Oh! moi si, je rêve des fées. Mais enfin, petit bon-papa, celles qu'on voit quand on dort, c'est de vraies fées, celles-là! »

N'a-t-il pas bien raison, le petit poëte? Je n'ose le contredire, tant sa crédulité me paraît supérieure à notre expérience. Comme elle est puissante cette réalité du rêve! Comme ils sont vrais ces mensonges de l'imagination.

Qui osera dire sûrement : « Là est la limite qui sépare la réalité vraie de la réalité fausse, l'objet de

son image, l'âme de la matière, le sentiment de la sensation, ce qu'on touche de ce qu'on croit toucher?» Que sont l'espérance, le désir, le don de croire et d'imaginer, qui prennent l'homme par la main, le poussent en avant ou l'arrêtent, le font asseoir au bord du sentier, l'aident à franchir l'obstacle, le consolent ou l'accablent?

Les grands moments de la vie, les vrais, les bons, ne sont-ils pas ceux où l'homme ne sent plus la terre que du bout de ses pieds, ceux où il frémit au contact de la baguette magique, où il croit à la bonne fée, se laisse envelopper dans le manteau de la marraine, et fixe les étoiles qui entourent son front?... La joie de la vie, n'est-ce pas de pouvoir en sortir? Le bonheur peut-être est de n'y pas rentrer! Bien malheureux celui dont les fées s'éloignent. Triste lanterne que celle de l'analyse exacte. Compter les pierres de sa prison, en mesurer les barreaux, ce n'est pas être libre. Oui, cher amour, causons de Cendrillon et de Peau d'Ane. Tu es la sagesse.

Ce qui m'est le plus pénible, c'est le manque de bois. Plus il fait froid et plus les domestiques rognent ma part pour augmenter la leur. Ils le font par habitude, non pas par méchanceté; mais j'en souffre beaucoup.

Quand j'avais encore un peu d'argent, je me tirais d'affaire : j'achetais des mottes, je les apportais sous mon bras, enveloppées dans un journal, et l'on ne se doutait de rien.... Avec des mottes et de la cendre on peut conserver la chaleur très-longtemps. Mais je n'ai plus cette ressource-là maintenant. Je réserve mes bûches pour les visites de mon petit George. Nous nous chauffons ensemble; aussitôt que je suis seul, j'éteins le feu bien soigneusement, et tout est dit.

Il faut avouer que ces ennuis-là sont plus supporta-

plus pour moi que pour un autre : durant tant d'hivers j'ai soufflé dans mes doigts à la lueur d'un quinquet ! Cela me rajeunit, je retrouve mes habitudes de jeune homme.... avec l'espérance en moins et le souvenir en plus.

C'est la nuit surtout que le temps me paraît long ! Je bouche pourtant les fenêtres et les portes aussi bien que je peux, j'accumule sur mon lit tous les vêtements disponibles.... le froid pénètre avec une obstination terrible. J'ai beau me dire : « Pensons à George, pensons à Favras. Quels sont les embellissements que je pourrais faire dans la maison et dans le jardin ? » Il m'est impossible de fixer mon attention ; mes dents claquent, la toux me prend, et en voilà jusqu'au lendemain matin.

Lorsque mes enfants reçoivent, ce qui est de plus en plus fréquent, je m'amuse à suivre le roulement des voitures sur le pavé de la cour, ou la conversation des cochers qui piétinent en maugréant. Je me représente ma fille au milieu de ses invités. La chère petite ! comme elle était gentille lorsqu'elle ouvrait le robinet du pluviomètre et que je voulais me mettre en colère sans pouvoir y parvenir !... Si j'avais de la bougie, je pourrais lire !

La température se radoucit. La terre et le soleil se réconcilient, le printemps va commencer. Comme je vais en jouir ! Dans quelques jours les arbres de Favras vont se couvrir d'une petite teinte verte, la terre deviendra plus molle, et puis les violettes embaumeront l'herbe et la mousse. Demain, dans l'après-midi, nous recommencerons nos promenades avec mon petit George. C'est mon paletot qui m'inquiète : j'ai décousu le col pour mettre l'envers à l'endroit, mais viendrai-je à bout de cette besogne ? Il faut pourtant que demain je ne fasse honte à personne.

Le temps était magnifique, une foule de prome-

neurs s'acheminaient vers les Champs-Élysées, et nous suivions le quai pas à pas, comme deux bons amis heureux d'être ensemble. A chaque instant il m'arrêtait pour me demander des explications sur les choses qu'il voyait, et je me sentais heureux. Des collégiens passèrent, George les regarda pendant un instant, et se retournant vers moi :

« Dis-donc, bon-papa, quand tu étais professeur, tu apprenais à des petits garçons pas plus grands que moi ?

— Non pas, mon chéri. Ce n'étaient pas des enfants ; quelques-uns avaient de la barbe. Tu vois les collégiens qui passent là-bas ? Eh bien, mes élèves étaient tous plus âgés que ceux-là.

— Et c'est vrai que tu avais une robe ?

— Mais certainement ; tous les professeurs de l'Université ont une robe.

— Et tu leur commandais, à tes élèves, bon-papa?

— Hum.... oui, tout doucement. Tu sais, il faut toujours parler doucement, surtout à ceux qui doivent vous obéir. On peut se tromper, tu comprends, on n'est pas infaillible.

— Tu parles doucement à tout le monde, et cependant les domestiques de la maison ne t'obéissent pas.

— Ce sont les domestiques de ton père et de ta mère, mon chéri.

— Eh bien, alors, tu n'es pas obligé de leur parler doucement ; et tu aurais joliment raison d'être méchant avec eux, car ils ne sont pas polis quand ils parlent de toi. Louis t'appelle toujours : le vieux.

— Il n'y a pas grand mal à cela, petit homme ; tout le monde voit bien que je ne suis plus jeune. Louis voulait probablement dire : le vieux monsieur, et il aura oublié d'achever ; sans doute il était pressé.

— Moi j'ai trouvé que c'était très mal de t'appeler :

le vieux; mais si ça n'est pas mal, Louis sera joliment en colère, car je lui ai répondu.... Si maman savait ce que j'ai répondu!

— Qu'est-ce donc que tu as dit à Louis?

— Je l'ai appelé : grande bête. Dame, bon-papa, j'ai cru qu'il t'attaquait, alors je t'ai défendu. Si on m'attaquait, tu me défendrais, c'est juste, puisque tu dis que nous sommes des amis. Quand on est des amis, on se défend. » Et avec sa petite canne il agitait l'air. « Ah! tu verrais, bon-papa, si on t'attaquait! »

Ne sachant que répondre à tout ce bavardage qui me réchauffait le cœur, je serrai la main du cher enfant qui répondait à mon étreinte tout en sautillant à mes côtés.

« Tu crois que je suis aussi fort que les collégiens qui viennent de passer? reprit-il.

— Pas encore tout à fait, mais cela viendra bien vite, quoique les forces soient plus lentes à venir qu'à s'en aller. Pourquoi as-tu si grande envie d'être vigoureux?

— Pour te défendre, donc! Alors, maintenant, je ne suis pas plus solide que toi, dis?

— Pas beaucoup moins, mon chéri, et c'est peut-être pour cela que nous nous aimons bien. Quand tu seras un homme, tu n'auras plus de plaisir à te promener avec ton grand-papa. »

George s'arrêta, me regarda avec des yeux étonnés, ne comprenant pas bien si l'observation était sérieuse ou non; et tandis qu'il levait la tête, il m'attira vers lui et m'embrassa d'un bon baiser large et franc. Il me dit à l'oreille :

« Moi je t'aimerai toujours; et quand tu seras vieux, vieux, eh bien! je t'aimerai encore plus; et puis quand je serai riche, je t'achèterai.... je t'achèterai un beau cadre tout en or.

— Et pourquoi faire, mon ami?

— Pour mettre tes diplômes qui sont accrochés au mur, tu sais, bon-papa? »

Arrivés aux Champs-Élysées, nous nous assîmes sur un banc. Il regardait du coin de l'œil la voiture aux chèvres qui roulait dans une contre-allée, et moi je comptais les quelques sous que j'avais au fond de mon gousset, lorsque j'aperçus, à quelque distance, un équipage étrange qui s'avançait au petit trot de deux grands chevaux efflanqués. Beaucoup de promeneurs s'arrêtaient pour voir passer cette voiture. Elle était de forme ancienne, très-élevée sur ses roues, et avait je ne sais quoi de pompeux et d'austère qui ne pouvait rester inaperçu. Sur le vaste siége, orné d'armoiries compliquées, un cocher et un valet de pied perdus dans les plis d'une livrée fauve et galonnée avec excès. L'équipage s'approchant, je distinguai le noble écusson entouré de devises et d'arabesques qui décorait les portières. Deux dames, vêtues de noir, causaient ensemble dans cette auguste berline. Bientôt George tressaillit, et me tirant par la manche :

« Maman, me dit-il tout bas, maman qui est dans la voiture ! »

C'était ma fille, en effet; mais lorsque j'eus observé avec plus d'attention la personne qui l'accompagnait, je ne pus retenir un cri et je faillis tomber à la renverse : j'avais reconnu ma femme, Esther Paline, ma femme chérie! oui, chérie, car je sentis tout à coup et avec une violence extrême que je n'avais pas cessé de l'aimer. Elle était plus belle que jamais. C'était maintenant une grande dame aux manières imposantes et graves. Une expression de douceur et de majesté souveraine l'enveloppait tout entière.

Le passé m'apparut comme à la lueur de ces éclairs qui, au milieu de la nuit, déchirent le nuage et illu-

minent l'horizon, L'émotion fut trop forte pour ma faiblesse et, misérablement, je me trouvai mal, ainsi qu'il m'arrivait toujours quand mon devoir était d'être énergique.

Lorsque je revins à moi, deux ou trois promeneurs m'entouraient. George, dans son effroi, les avait appelés sans doute, et lui, le pauvre enfant! les larmes aux yeux, la main tremblante, dénouait ma cravate et m'embrassait le front. Immédiatement je me rappelai ce qui venait de se passer; je cherchai des yeux l'équipage; il avait disparu.

Voyant que j'étais mieux, quelqu'un voulut faire avancer un fiacre; mais heureusement je me rappelai que nous n'avions pas assez d'argent; je remerciai, j'assurai que la marche me ferait du bien et, m'étant levé, je m'éloignai en chancelant. Vingt fois je dus m'arrêter et m'appuyer contre un arbre. George me tenait la main, et de temps en temps me disait : « Mon petit bon-papa, veux-tu t'appuyer sur mon épaule? je crois que je serai assez fort. » Il ne me fit pas une question sur ce qui venait de m'arriver; sans doute il avait compris, avec sa finesse et son tact, qu'il devait en ignorer la cause. Arrivés à la fontaine de la place Louis XV, je me mouillai le front, cela me fit du bien; mais que la course me parut longue! George me disait tout bas : « Voilà que c'est fini, mon petit bon papa, nous allons être chez nous. » Et moi, je pensais : « Comment se fait-il qu'elles soient ensemble? Elles se connaissent : comment n'en ai-je rien su? Il faut que je sois un misérable pour qu'elles m'aient oublié toutes deux aussi complétement! » Je n'avais jamais éprouvé pour elles autant de tendresse, et jamais aussi je ne m'étais senti plus loin et plus indigne de leur affection.

J'étais à bout de forces lorsque nous traversâmes la cour de l'hôtel, mes jambes pliaient sous moi. J'étais

étourdi, chancelant. Sans mon George qui me guidait, j'eusse été, je crois bien, dans l'impossibilité de retrouver le petit escalier. En passant devant l'office, j'aperçus les domestiques qui ricanaient en me regardant ; mais j'étais trop ému pour y faire grande attention. Je regagnai ma chambre et me couchai sur mon lit. Je n'avais qu'à moitié conscience de ce qui se passait autour de moi, et cependant je voyais mon petit-fils qui, avec mille peines, s'efforçait de ramener l'oreiller, étalait la couverture sur mes pieds, déboutonnait mon gilet, et, montant sur une chaise, me coiffait de ma calotte. J'avais le cœur gonflé de reconnaissance. Je sentais sa main qui frottait mon front en tremblant. J entendais sa respiration que l'émotion rendait haletante, et les battements de son cœur, et les douces paroles que ses petites lèvres murmuraient à mon oreille. Qu'ai-je donc fait pour mériter l'amour de cet enfant beni? qui donc l'a mis sur ma route? pourquoi m'aime-t-il ainsi? D'où vient que, logiquement, le malheur fait naître la compassion; que le fait seul d'être pitoyable attire la caresse d'un ami? D'où vient que la souffrance vous apprenne à aimer?... que la fleur qui pousse au milieu des ruines est plus odorante et plus colorée? Qui donc l'a imaginé, ce contre-poids nécessaire sans lequel l'homme serait écrasé du premier choc? Qu'est-ce que cet équilibre des lois morales, réaction logique du cœur.... si ce n'est la Providence elle-même qui veille et nous soutient ?

Bientôt on vint chercher George, et le pauvre enfant s'en alla les larmes aux yeux. Était-ce le chagrin de me laisser seul dans un moment où je pouvais avoir besoin de secours ? Était-ce le pressentiment que les bons jours de notre intimité étaient à jamais passés.

Je me trouvai seul et je me mis à trembler de tous mes membres. L'idée que ma femme était à Paris réveillait une tempête de sentiments que depuis bien longtemps je refoulais au plus profond de mon cœur. Les torts que j'avais eu dans le passé se dressaient devant moi, grossis peut-être plus que de raison, mais accablants et terribles. Je ne me rappelais plus que mes folies ambitieuses, mes erreurs sans nombre, mes ridicules intolérables, mon impuissance et mon obstination à me faire aimer d'un être supérieur qui n'était pas fait pour moi; puis les tristesses et les malheurs qui en avaient été les conséquences.

La rencontre que je venais de faire était une punition toute naturelle, et je ne songeais pas à m'en étonner: J'avais chassé loin de moi les joies de la famille, dont j'étais indigne.... Quel mépris, quel dégoût ma fille devait éprouver pour moi, maintenant qu'instruite par sa mère, elle savait tout ce que je lui avais caché avec tant de soin! L'abîme qui me séparait d'elles était devenu infranchissable, et cependant la grandeur de l'obstacle ne faisait que réveiller mes ardeurs et augmenter la tendresse que je leur portais. En ce moment, j'eusse accepté, je crois, toutes les tortures, s'il m'eût été possible de les serrer dans mes bras, de me faire pardonner le mal que je leur avais fait, d'être pour un instant époux et père.

Je pensais ainsi lorsqu'on frappa à ma porte, et le valet de chambre vint me prévenir que mon gendre désirait me parler immédiatement. Cela rentrait si peu dans nos habitudes, que j'en fus extrêmement troublé. Le mari de ma fille m'inspirait une sorte de terreur. Ce qu'il avait à me dire n'avait-il pas, d'ailleurs, quelque rapport avec la promenade que nous avions faite dans la journée?

Il était assis devant sa table lorsque j'entrai dans

son grand cabinet sombre tout encombré de livres et de bocaux étranges.

« Donnez-vous la peine de vous asseoir, » me dit-il gravement sans détourner les yeux d'une lettre qu'il achevait. Lorsqu'il eut signé bruyamment, relu, plié le papier en quatre, il me regarda fixement pendant un instant, puis joignant les mains :

« Vous me paraissez un peu remis, fit-il, et par conséquent en état de m'entendre, monsieur Babolain; veuillez me prêter attention: Lorsque j'épousai votre fille, il fut convenu, n'est-il pas vrai? que vous partageriez notre habitation et profiteriez des avantages que cette cohabitation comporte, à savoir: chauffage, éclairage et le reste?

— En effet, lui répondis-je, vous avez bien voulu me....

— Permettez-moi de continuer. Ai-je rempli mes engagements? Êtes-vous logé, chauffé, éclairé?

— Sans doute.... » La peur rend humble et lâche. « Sans doute, mon cher Joseph, lui dis-je.

— Je ne vous en demande pas davantage. Il est bien entendu que j'ai agi loyalement et que vous n'avez rien à me reprocher. De plus, ma femme et moi, nous avons voulu vous prouver notre bon vouloir en vous confiant notre fils presque chaque jour. Tout cela est-il vrai? Si vous avez des griefs à alléguer contre nous, parlez, je vous en prie. Vous ne répondez pas, monsieur Babolain? je poursuis : Loin d'être intolérant, j'excuse certaines bizarreries, certaines excentricités qu'entraîne une nature fâcheuse; c'est de l'affliction et non de l'irritation que j'éprouve à la vue des défauts d'autrui, et mes instincts me poussent à excuser ceux que d'autres condamneraient. Mais il est certains défauts qui dépassent la mesure et rendent la tolérance impossible. — Le vice dont vous êtes affligé est de ceux

qui ne méritent que l'indignation d'un honnête homme. »

M'ayant asséné ce coup de massue, il prit une enveloppe dans laquelle il glissa la lettre et, posément, écrivit l'adresse.

J'eus le tort de ne pas repousser avec vigueur son accusation, je sens bien que j'eus ce tort-là, mais j'étais tellement ému! D'ailleurs, étais-je bien sûr de ne pas avoir ce vice dont on m'accusait? Je répondis timidement :

— Que voulez-vous dire, Joseph? Je ne comprends pas bien.

— Je ne m'imaginais pas que je serais dans l'obligation de vous donner des éclaircissements à ce sujet, monsieur.

— Je suis très-pauvre, il est vrai, mais ce n'est pas là sans doute le vice que vous....

— A coup sûr; vous le savez aussi bien que moi. Je n'ai pas à discuter la façon ingénieuse dont vous avez émietté votre fortune.

— Mais vous savez bien que j'ai presque tout donné à ma fille lorsque je l'ai mariée.

— Je crois m'être conduit à cette époque d'une façon assez désintéressée pour qu'on ne puisse pas m'accuser d'être un homme d'argent. J'ai voulu ignorer quel était l'apport de ma future femme; j'ai accepté sa dot les yeux fermés. Tout ce que je sais, c'est que vous étiez riche et que vous ne l'êtes plus; quelle est la cause secrète de votre ruine, en admettant qu'elle soit aussi complète que vous le dites? Comment se fait-il, qu'en dépit de votre vie, modeste en apparence, vous soyez réduit à rien?

— Mon Dieu, mais, je....

— Brisons là, s'il vous plaît; il me répugne d'entrer dans tous ces détails, et d'ailleurs, ce n'est pas de cela

qu'il s'agit. Je voulais tout simplement vous dire ceci : désormais, je vous prie de ne plus accompagner mon fils dans ses promenades.

— Ne plus sortir avec George ! m'écriai-je. Mais qu'ai-je fait pour mériter un tel chagrin ? Mon pauvre petit George ! Je n'ai d'autre joie que d'être avec lui. Joseph, mon ami, vous ne ferez pas cela, n'est-ce pas ? J'ai bien soin de lui, allez ! J'évite les embarras de voitures ; s'il fait du vent, je lui fais mettre son paletot. M'empêcher de sortir avec lui ! Cela serait trop cruel !

— Cruel ! Je n'ai à me reprocher que trop d'indulgence à votre égard, monsieur. Cruel !... Mais vous n'êtes pas sans doute assez complétement remis de votre petite indisposition pour saisir toute la portée de vos expressions.

— De quelle indisposition parlez-vous ? Ah ! oui, j'étais un peu souffrant, en effet.

— Vous étiez ivre, monsieur, parlons français. Tous les gens de l'hôtel vous ont vu, et je veux, vous entendez, que pareil scandale ne se renouvelle pas.

— C'est faux, Joseph, c'est faux. Je vous le jure.

— Allez vous reposer, allez », dit-il en haussant les épaules, « moi-même, je suis attendu. Je vous salue. »

La nuit était venue : je remontai dans ma chambre à tâtons. J'étais comme un homme qu'on vient de dépouiller de tout ce qu'il possède. A quoi bon vivre encore, me disais-je, à quoi bon ?

J'allumai un fragment de bougie qui me restait. Il me semblait que dans l'obscurité je me laisserais aller trop facilement au désespoir. La pièce était toute pleine des traces que George y avait laissées : sur le petit tableau noir, il y avait des bonshommes qu'il avait dessinés avec un morceau de craie. Au dossier d'une chaise, pendait encore la ficelle dont il s'était

servi la veille pour jouer au cheval. Il fallait pourtant bien chasser tous ces souvenirs. Mon pauvre enfant, mon pauvre enfant! Je m'assis dans un coin, et je restai là, grelottant.

Il est bien sûr que je ne m'étais pas enivré, puisque depuis si longtemps je ne buvais presque plus que de l'eau. Mais à quoi me servait mon innocence, si personne n'y croyait? Le scandale était réel, et mon gendre avait lieu d'en être irrité. Pour me condamner ainsi, il fallait qu'on eût pour moi un bien grand mépris! Si je pouvais me prouver que je suis une victime, je serais soulagé; mais qui osera dire : « J'ai supporté plus de mal que je n'en ai fait? »

On ne voit à la fois qu'un plateau de la balance, et l'on ne distingue jamais l'aiguille qui en indique le poids. Si dans mon orgueil je n'avais pas méconnu les lois de mon existence, j'eusse évité, sans doute, tout ce qui m'est arrivé.

J'ai considéré l'affection de George comme un trésor qui m'appartenait, et maintenant qu'on me l'enlève, je m'indigne comme si on me dépouillait. Quel droit avais-je de pénétrer dans son petit cœur? N'est-ce pas une sagesse providentielle qui m'en chasse? Il se fût habitué à mes vilains instincts, les eût acceptés petit à petit, et bientôt les eût partagés. « Console-toi, mon pauvre enfant.... » Il me semblait que je l'avais là dans mes bras, qu'il s'était réfugié sur mes genoux, comme cela lui était arrivé si souvent, et qu'il me regardait en me suppliant. « Console-toi, mon amour; ne vas-tu pas pleurer parce qu'on te prive de ton vieux grand'père? » J'écartais ses cheveux, je baisais son front et je m'efforçais de sourire. « Ce n'était pas, vois-tu bien, le compagnon qu'il te fallait; il n'aurait pas pu te suivre longtemps avec ses vieilles jambes. Il faut toujours se séparer

de quelqu'un ou de quelque chose dans la vie, et cela n'est pas si difficile que tu le penses, mon mignon. Tu souriras bientôt, en te rappelant la chambre de ton vieux bon-papa; nos causeries, nos promenades; tu m'aimeras toujours, mais tu te diras : « Quel drôle « d'homme ! » Et le souvenir de mes ridicules adoucira tes regrets. Il faut que cela soit ainsi. Tout ce que le bon Dieu a fait, est bien fait, vois-tu. Que sa justice rende notre fardeau plus lourd ou plus léger, c'est toujours une consolation et une force que de savoir cette justice infaillible et immuable. Je ne vaux qu'une larme, je le sens bien, mais c'est de tes yeux qu'elle tombera, mon ami, et je quitterai ce monde en te bénissant. »

Je pensais ainsi, tandis que les bruits de la maison s'éteignaient un à un, et que la solitude se faisait plus profonde autour de moi. Je le voyais, mon petit George, je le voyais devenu homme; moi, j'étais mort depuis longtemps, et cependant, j'étais toujours là, près de lui ; je lisais dans son esprit, dans son cœur, et j'étais émerveillé par tout ce que j'y voyais de noble, de beau et de bon. Il me laissait causer, et nous riions ensemble de toutes les petites misères dont ma vie avait été si comiquement émaillée. Il m'invitait à partager ses joies, me confiait ses projets. Je reconstruisais ma vie dans la sienne, et je me sentais grandi fortifié.

Tout à coup le bout de bougie, que j'avais allumé en montant chez moi, s'éteignit, et je me trouvai dans l'obscurité. Je me déshabillai et me mis au lit.

C'est le lendemain seulement que je compris combien ma situation était changée. Mon petit-fils ne viendra pas me voir aujourd'hui, pensai-je, ni demain, ni jamais peut-être, et je restai blotti sous les couvertures, fixant à travers mes larmes les ramages du papier. Depuis

ce jour, il me semble que le temps ne veut plus marcher. Ma vie s'est arrêtée. Je sais bien que tout est fini pour moi, et cependant j'attends. Il est donc vrai que l'homme ne peut exister un instant s'il n'est attiré par le moment qui va venir. Cela n'est plus de l'espérance, mais une sorte d'anxiété, un besoin d'échapper au présent. J'attends le grattement qu'il faisait à la porte lorsqu'il venait me voir. Je sais bien que je n'aurai pas sa visite, et cependant je ne peux m'empêcher de l'attendre : si le vent fait craquer une branche d'arbre près de ma fenêtre, si une porte grince dans le lointain, ma respiration s'arrête. Je me dis : qui sait, peut-être est-ce lui! Si ce n'était pas lui, pourquoi serais-je ému? J'attends comme un événement de grande importance que le rayon du soleil qui pénètre à heure fixe, et tourne dans ma chambre, ait touché ce dessin que je fis autrefois de notre jardin et de notre maison. Le soleil n'en éclaire qu'une portion, mais ce petit espace est comme une fenêtre ouverte sur la campagne elle-même. Je sens alors le parfum des herbes et des fleurs qui poussaient là, je vois les arbres frémir, j'entends le bourdonnement des insectes, et les émotions me reviennent au cœur avec une si grande réalité que les larmes souvent me coulent des yeux. C'est ainsi qu'en écoutant certains airs qui se font entendre par hasard, une bonne page de votre existence apparaît tout à coup, et durant quelques instants, on revit de la vie d'autrefois, on oublie ce qui s'est passé depuis, on chemine délicieusement dans ce sentier connu, et l'on pose son pied dans la trace encore fraîche de ses anciens pas.

A mesure que la vie se rétrécit, et que le présent se fait plus dur, la faculté d'en sortir par l'imagination devient plus puissante : la poésie qui fut un luxe pour l'homme de quarante ans, devient le né-

cessaire pour le vieillard qui s'éteint. Il faut aux souffrances de la fin le baume, la musique du souvenir. Comment ne pas voir dans ce dédoublement de la vie la bonté d'une puissance protectrice? Comment ne pas voir dans cet équilibre moral votre prévoyante tendresse, mon Dieu! C'est aux malheureux qui n'ont plus d'oreiller pour s'endormir que vous entr'ouvrez vos bras.

J'attends les tintements de l'horloge, qui est au-dessous de moi, dans l'office : le son en est doux, affectueux pour ainsi dire, on dirait qu'il me rend visite, m'entoure, m'enveloppe de caresses. J'écoute ses vibrations mourantes, et lorsqu'il a cessé, je le suis encore dans un monde imaginaire où la vie est sans souffrances, sans troubles, sans chaos.

Et, cependant, j'ai des heures terribles quand le passé m'apparaît sous sa mauvaise face, que je ne peux plus chasser les fantômes qui me tourmentent, que je désespère, et que je voudrais mes douleurs physiques, plus profondes et plus cruelles encore, pour qu'elles m'empêchassent de penser. Quelquefois, dans ces mauvais jours-là, j'ai des mouvements de révolte. J'en arrive, fou que je suis, à maudire ma femme et ma fille. Comme s'il leur avait été possible de triompher de la répugnance que j'inspire à tout le monde! Qui me dira le nombre des douleurs que je leur ai fait supporter, à ces deux pauvres femmes, que la fatalité poussa dans mes bras? Cette idée me donne la fièvre. Ce que j'ai fait et ce que j'aurais pu faire, se confond, se brouille, et dans cette confusion, je crois entrevoir des crimes.

« Femme et enfant, pardonnez-moi le mal que je vous ai fait. Mes forces s'usent, ma vie va m'échapper.... L'heure du pardon n'est-elle pas arrivée? Chères amies, je vous tends les bras. Pour l'amour du

bon Dieu, ne passez plus sans me voir, ne me repoussez pas Dans l'état où je suis, je ne peux plus faire le malheur de personne..., Quand je pense qu'en ce moment-ci même, vous êtes peut-être toutes deux dans cette maison!... Non, jamais, jamais je ne vous ai tant aimées. Ce n'est pas d'être admis dans votre vie que je demande : j'y serais déplacé, je ne veux pas vous faire honte. Ne changeons rien à ce qui est; mais de temps en temps, en montant en voiture, levez les yeux vers ma fenêtre..., je me cacherai derrière le rideau, personne ne vous verra. J'ai si froid au cœur..., un regard de vous me ferait tant de bien! »

Vers deux heures, au moment où il sort, j'ai pu me traîner jusqu'à la fenêtre, et je l'ai vu partir pour la promenade : Il tenait son cerceau à la main, et la femme de chambre l'accompagnait. Je ne crois pas qu'il m'ait aperçu; cependant, en passant sous la porte cochère, il a tourné la tête vers moi. Il avait son petit paletot gris et ses bas à raie, mais il ne sautillait plus comme il le faisait toujours lorsque nous sortions ensemble....

Que j'ai été heureux de le posséder! Je l'ai vu s'épanouir à mes côtés; il était si confiant avec moi! Enfantillages, délicatesses adorables, niaiseries délicieuses, tendresses, curiosités comiques, réflexions profondes.... il ne m'a rien caché. Ouvrira t-il jamais aussi complétement son cœur et son esprit à d'autres qu'à moi?

Au temps où j'avais encore un peu d'argent, je le conduisais de temps en temps chez le pâtissier; j'avais arrangé mon petit budget pour cela. Mais le cher enfant, sachant bien que je n'étais pas riche, ne voulait point entrer, malgré l'envie qu'il en avait. Jamais il n'avait faim, il détournait la tête, me tirait par la manche, fuyait la tentation; et, si à force d'in-

sistances je parvenais à le faire entrer, il me disait tout bas :

« Bon-papa, un petit de deux sous, c'est bien assez, vois-tu ! »

Il faisait le tour de la boutique, choisissait, demandait le prix, tandis que ses petites lèvres frémissaient. Jamais il n'en voulait prendre qu'un, encore m'attirait-il dans un coin pour m'en offrir la moitié.

Un jour, que nous sortions de chez le pâtissier, il me parut très-préoccupé ; je pressai sa petite main dans la mienne, et lui demandai à quoi il pensait?

« Je pense que les gâteaux, c'est bon, mais c'est trop cher, et tu n'es pas assez riche, mon petit papa. »

Une fois rentrés à l'hôtel, il me laissa monter seul dans ma chambre, et quelques instants après, il vint me rejoindre. Il était rouge, fort animé, et tenait dans ses deux mains un petit paquet, qu'il ouvrit immédiatement. C'était une boîte en carton blanc, pleine de papiers enroulés les uns sur les autres. Il se mit à dérouler tout cela de ses petits doigts impatients, jetant à terre boîte et papiers à mesure qu'il avançait dans son ouvrage.

« Qu'est-ce que cela, mon petit homme? » lui dis-je.

Il était trop affairé pour me répondre; mais lorsqu'il eut fini, il me montra, dans sa main grande ouverte, une pièce de cinquante centimes et quatre sous.

« Ça, c'est des sous pour toi ! » fit-il, en me regardant de ses grands yeux.

Je ne sus d'abord que répondre; non que j'eusse honte de l'aumône : dans la simplicité un peu brutale avec laquelle il m'offrait toute sa fortune, il y avait tant d'affection et de délicatesse ! Je lui pris la tête dans mes mains, et tout en l'embrassant parmi ses boucles blondes, je disais :

« Merci, mon George,... garde ton argent, tu t'a chèteras quelque chose,... tu iras dans la voiture aux chèvres, tu sais?

— Tu ne veux pas de mes sous? fit-il, avec une émotion où l'on devinait des sanglots prêts à éclater.

— Garde pour toi, mon petit homme, garde, mon chéri. »

Il remit l'argent dans sa poche, sans mot dire, alla vers la fenêtre, et regarda dans la cour; mais la vitre me reflétait comme une glace sa figure toute triste, ses narines gonflées, et ses deux petites lèvres qu'il mordait pour ne pas pleurer.

« Tu n'es pas digne de cette tendresse, me dis-je à part moi; par sottise et par orgueil, tu vas faire pleurer le seul être au monde qui t'aime. » De sorte que j'ajoutai tout haut:

« George,... veux-tu toujours me donner ton argent? » Il se retourna, ses yeux devinrent brillants. « Tu le veux encore? Eh bien, donne-le-moi, mon ami, tu me feras bien plaisir. »

Il ne fit qu'un bond, me sauta au cou, et tout en m'accablant de caresses, il glissait dans ma poche les quatre sous et la petite pièce.

« Tu prendras bien garde, mon bon papa, pour ne pas les perdre, » murmura-t-il.

Je les ai enveloppés avec les mêmes papiers, je les ai remis dans la petite boîte blanche, et ils sont là, près des cheveux de sa mère et de mes autres reliques.

Ah! je croyais bien alors que je ne serais jamais séparé de mon George, et que mon dernier regard rencontrerait le sien.

Quand les forces me seront un peu revenues, et que je souffrirai moins, j'irai aux Tuileries, à l'heure de sa promenade, je resterai sous les arbres, dans l'ombre, comme autrefois lorsque j'étais à l'École nor-

male, et je le regarderai jouer. Il suffit que je ne lui parle pas, et qu'il ne puisse m'apercevoir, sans doute? Son père ne peut trouver mauvais que j'aille le regarder de loin.. .

Mais oserai-je jamais sortir de ma chambre, passer encore devant l'office, et traverser la cour? Je peux rencontrer ma fille, et qui sait, peut-être ma femme. D'ailleurs, mes forces reviendront-elles jamais? Il me semble que je suis de plus en plus faible, et que mes douleurs augmentent au lieu de diminuer.

. . . .

Que me veut-on? Comment tout cela finira-t-il? Que ne me laisse-t-on mourir en paix, dans mon coin! Vous le savez, mon Dieu, je n'ai plus la force de rien réparer.

Il y a deux heures, je venais de me lever, non sans peine, car je souffre beaucoup, et je me reposais entortillé dans mes couvertures, lorsqu'on a frappé à la porte, et j'ai vu entrer un grand vieillard, plein de noblesse et de dignité. Ses cheveux gris tombaient en boucles soyeuses jusque sur le velours de son long collet. Il portait une redingote noire, d'une forme particulière, boutonnée jusqu'au menton, et laissant apercevoir une cravate blanche, sur laquelle se détachait e ruban noir et jaune d'un ordre étranger. A ses façons simples et aristocratiques, je reconnus tout de suite un grand seigneur. Il s'avança vers moi, leva les yeux au ciel, joignit les mains et me regarda longuement.

Un frisson me parcourut des pieds à la tête, il me sembla que j'avais un fantôme devant moi. Quelque chose me rattachait à lui; son aspect réveillait en moi des souvenirs confus que je ne pouvais définir.

« Dans quel état d'abaissement vous retrouvé-je, ô mon ami, mon frère! dit-il avec des larmes dans la voix.

— Monsieur, fis-je avec émotion, je ne vous reconnais pas bien, et cependant, je vous ai vu, je.... excusez-moi de vous recevoir au milieu de ce désordre, et donnez-vous la peine de vous asseoir. » Il repoussa de sa canne à pomme d'or les vêtements qui encombraient le seul siége disponible, s'assit avec beaucoup de précaution et continua :

« Vingt-cinq ou trente ans changent, en effet, beaucoup les hommes, modifient singulièrement leur situation, et je ne suis qu'à moitié surpris que dans le chevalier Timoléon Morbegno, vous ayez quelque peine à reconnaître votre ami d'autrefois.

— Timoléon; m'écriai-je ! ah! mon Dieu, c'est toi! » Et dans un premier mouvement, presque involontaire, j'allais lui serrer la main, mais il y avait dans son sourire tant de hauteur et de pitié, que je m'arrêtai court. Tout à coup je me rappelai le rôle étrange qu'il avait joué, son départ précipité pour l'Italie, mais ce cauchemar n'avait rien de précis dans ma pauvre cervelle ; mon cœur n'a plus assez de ressort pour haïr personne. J'éprouvai un mouvement de répulsion et je frissonnai. Ce grand vieillard me faisait peur.

« Que me voulez-vous ? Pourquoi venez-vous ici ? murmurai-je, en m'enfonçant dans mon fauteuil

— Pour vous sauver de vous-même, mon ami, et accomplir la mission que la Providence et votre famille m'ont confiée. Que le calme et la reconnaissance entrent enfin dans votre pauvre âme aveuglée; ayez confiance en la bonté de Dieu. Mme la comtesse de Monte-Revilla, qui fut votre femme, veut bien oublier le passé.

— Comment ! la comtesse de Monte-Revilla est ma.... Expliquez-vous, comment cela est-il possible ?

— Ne feignez pas une ignorance impossible; vous ne pouvez être le seul à ignorer les titres et les honneurs dont la comtesse jouit en Italie, et dont elle s'est rendue digne par ses talents et ses vertus. Votre gendre, M. de Favras, l'éminent docteur, votre vertueuse fille, la marquise de Velizy, Mgr de Pansol et toutes les personnes considérables qui fréquentent cet hôtel, ne vous ont pas caché sûrement la respectueuse estime où ils tiennent Mme de Monte-Revilla. Pour moi, qui depuis plus de vingt ans suis resté le familier de son palais, le confident de ses pensées, son ami respectueux et dévoué, j'ai pu apprécier les qualités de sa vaste intelligence et de son grand cœur.... Rassurez-vous donc, Babolain, ce sont des paroles de paix et de pardon que je viens vous apporter. »

Pendant qu'il parlait ainsi, j'étais comme fasciné par l'image de cette grande dame italienne; je l'avais pressée dans mes bras; je l'avais possédé cet être idéal, cette femme étonnante, dont le génie n'était plus douteux maintenant. Que ne me racontait-il tous les détails de sa glorieuse carrière!

Le fol orgueil, l'amour insensé d'autrefois, se rallumaient dans ma pauvre cervelle, et cependant, devant ce grand seigneur qui me retrouvait déchu, impuissant, et grelottant sous ces haillons, je n'osais faire une question et je restais silencieux, les yeux xés à terre de peur de rencontrer son regard.

Il reprit, en ajustant sa manchette :

« J'éprouve pour vous, Babolain, une commisération profonde. Quoi que vous ayez pu faire, je ne saurais oublier les liens qui nous unirent dans le passé, et la situation où je vous retrouve me touche extrêmement. »

Je crus qu'il voulait blâmer la conduite de ma fille à mon égard, de sorte que je lui dis :

« Mes enfants sont très-bons pour moi, je ne me plains pas, je ne manque de rien.

— Je connais trop le cœur de votre sainte fille pour en douter. C'est en pleurant, que Mme de Favras, dont la vie n'est qu'une succession continue de nobles actions et de belles pensées, que Mme de Favras, disais-je....

— Vous voulez parler de ma fille?

— Que Mme de Favras me parlait de la triste voie où vous vous êtes engagé. Hélas! mon ami, pouvais-je me douter que votre scepticisme de jeune homme porterait des fruits aussi amers! « Tous les sentiments de «famille semblent éteints dans l'âme de mon pauvre « père! » me disait-elle avec désespoir; « il nous fuit, « il nous évite, et vous savez les tristes conséquences « que peuvent entraîner chez une nature faible l'isole-« lement et l'oubli des autres. »

Cela me fit une douleur affreuse : était-il bien possible que ma fille crût cela?

« Votre gendre, reprit Timoléon, qui unit à une rare intelligence les qualités d'un grand cœur, me parlait de vous avec une indulgence touchante, quoique une certaine irritation, bien excusable à coup sûr, perçât dans ses paroles. « M. Babolain, me disait-il « en confidence, ne devrait-il pas avoir le respect « de lui-même, ne serait-ce que par égard pour « nous? Peut-il oublier que dans une famille il y « a une solidarité dont on ne peut se dégager? « Peut-il oublier que vis-à-vis du monde, de nos gens, « nous portons la responsabilité de ses bizarreries et « supportons le contre-coup de ses actes? »

« Voilà ce que me disait votre gendre, mon ami. Chose triste et coupable aux yeux de Dieu, que le fait d'un chef de famille qui méconnaît sa dignité, n'a point le respect de ses cheveux blancs, oublie son autorité, et par là, porte atteinte à cette

sainte hiérarchie de la famille, image de la hiérarchie sociale, dont le bonheur des peuples est le prix.

— C'est vrai, murmurais-je, mais.... j'ai eu mes souffrances aussi, je....

— La pieuse comtesse de Monte-Revilla serait en droit de vous oublier complétement; elle ne le veut pas. Oui, celle qui fut votre femme veut vous ramener au bien, vous sortir de cette mansarde, vous arracher à vous-même, vous soustraire au mépris et aux hontes; et tout d'abord, vous devez le comprendre, le séjour de cet hôtel est désormais impossible pour vous.

— Quitter l'hôtel! m'écriai-je. Quitter mon George, m'en aller loin de lui!

— C'est à la condition de changer de milieu, que Mme de Monte-Revilla consentirait à vous servir une pension qui vous permît de tenir un rang décent pour vous-même et pour votre famille. » Et comme ma physionomie exprimait sans doute le chagrin que me causaient ces paroles, il ajouta : « Je ne croyais pas qu'une semblable proposition pût faire naître en vous un autre sentiment que celui de la reconnaissance.

— Mais je ne demande rien, mon Dieu, je n'ai jamais rien demandé!

— C'est précisément ce dont on s'afflige. « Je préférerais, me disait hier encore la comtesse, je préférerais « qu'il eût fait en cachette quelque grosse dette pour « soutenir son rang. »

— Mon rang! Quel rang ai-je donc à soutenir?

— Vous avez à ne pas faire rougir vos enfants et votre femme qui en ont un. Je regrette d'avoir à vous rappeler cela. Je reviens au sujet de ma démarche. On ne veut pas vous imposer un genre de vie auquel vous ne pourriez vous habituer, mais vous donner une retraite convenable, agréable, au grand air.... votre santé qui est ébranlée exige des soins particuliers. On

pourrait aux environs de Paris vous trouver une maison qui fût en rapport avec vos goûts.... un valet de chambre vous suffira : on le choisira attentif. Songez, Babolain, que vous ne pouvez rester éternellement l'obligé de vos enfants.

— J'ai donné tout... ce que j'avais, » murmurai-je, et je ne pus retenir un sanglot, car je me disais : C'est fini, je ne reverrai jamais mon petit George. Comment résister si l'on veut que je parte ?

« Vous souffrez, dit Timoléon. Ces souffrances doivent être un avertissement : voyez combien l'air de la campagne vous est nécessaire, non pas seulement moralement, mais physiquement aussi.

— Et quand me renvoie-t-on ?

— On ne vous chasse pas, ne dénaturez pas les faits. La comtesse est au-dessus de toute interprétation haineuse, et votre malveillance ne saurait empêcher qu'on ne trouvât digne d'éloge le désir qu'elle a d'assurer votre bonheur et votre indépendance.

— Oui, oui, mais c'est bien dur pour moi.... Il y aurait peut-être un autre moyen, fis-je avec hésitation ; ne pourrais-je pas rester ici en promettant de ne plus sortir, de ne plus me montrer... les domestiques eux-mêmes m'oublieraient. Je pourrais.... faire mon petit ménage moi-même, quoique je sois bien faible.... mais je trouverais la force, je vous l'assure, je trouverais la force.

— Votre santé est plus profondément atteinte que vous ne pensez. Rester à Paris, c'est abréger vos jours : il vous faut l'air de la campagne absolument. C'est dans votre bien que j'insiste. D'ailleurs, cette pension que vous assure la comtesse, n'est pas à dédaigner : Mme de Monte-Revilla agit en tout noblement. S'il vous faut douze, quinze, vingt mille francs, elle vous les donnera. »

— Cela serait honteux! m'écriai-je en faisant un effort pour me lever; je n'accepterai jamais cela; » et je pensais à part moi: il y a des hommes de mon âge qui peuvent encore travailler et gagner leur vie.

« Est-ce à dire que je sois capable de vous faire des propositions avilissantes, répondit le chevalier Timoléon, en se redressant de toute sa hauteur. Ah! c'est ainsi que vous êtes reconnaissant des efforts que nous faisons pour vous retirer de la fange où vous êtes... La patience et la charité ont leur limite! Fort bien, monsieur, drapez-vous dans votre orgueil. Je sais ce qui me reste à faire; je vous salue. »

Et depuis deux ou trois heures qu'il est parti, je suis là tout tremblant. Toutes mes idées se troublent dans ma tête et je n'ai plus conscience de la réalité. Tu sais bien, toi, que je ne suis pas un misérable, n'est-ce pas, mon petit George. Oui, j'ai commis de grandes fautes en ma vie, mais je te jure, mon enfant, que je ne les avais point préméditées. Je partirai, mon Dieu, si ma présence leur est intolérable, mais je ne peux pas accepter cet argent. La misère ne me fait pas peur. Si je pouvais seulement t'embrasser avant de te quitter pour toujours! mais ils ne le voudront pas!... Ce n'est pourtant pas un crime d'aimer cet enfant.... On monte l'escalier, je....

Pourquoi ne suis-je pas mort après la visite de Timoléon? C'eût été fini, tandis que maintenant je ne veux pas penser à ce qui me menace; j'ai peur, et cependant je veux écrire tout cela, ne serait-ce que pour me rendre possible l'attente du malheur qui va m'écraser.

Hier mon gendre est arrivé tout à coup dans ma cham-

bre; il n'avait pas l'aspect glacial qui lui est ordinaire. Sans doute, il avait causé avec Timoléon, car sans préambule il s'arrêta devant moi et me dit avec colère :

« Ah çà, monsieur, il paraît que vous vous trouvez en pays conquis? Qu'est-ce que me dit le chevalier de Morbegno : que vous entendez rester ici de force et refuser les bienfaits que l'on entend vous faire accepter? Il faudrait pourtant s'entendre une bonne fois ; aussi bien y a t-il longtemps que je suis à bout de patience et je souhaite avoir avec vous une explication. »

J'étais tellement épuisé et je souffrais tellement de la poitrine, que je ne pus rien lui répondre. Cela l'irrita sans doute, mais en vérité je ne pouvais pas parler.

« Vous êtes ici par charité, monsieur; vous ne vous en doutiez pas, je vous l'apprends, poursuivit-il avec hauteur. Si pour reconnaître mes bontés vous vous étiez imposé un genre de vie digne et honorable, j'aurais éternellement supporté le fardeau d'un étranger sous mon toit. Mais croyez-vous que je ne vous observe pas, que je sois la dupe de vos allures humbles, de votre apparente simplicité? Croyez-vous que je ne souffre pas d'avoir chez moi un philosophe stoïque et déguenillé qui fait scandale dans l'hôtel, ameute mes gens, et pousse l'impudence jusqu'à ne pas cacher ses vices, lui, le père de ma femme, lui, mon obligé à tous les points de vue, lui, qui ne doit qu'à ma charite de ne pas tomber dans la misère abjecte.. . Et il rentre ivre chez moi, non content de se griser à domicile.

— Non, non, vous vous trompez, fis-je en joignant les mains.

— Je ne vous demande pas votre opinion. Sachez que je ne parle jamais comme je le fais maintenant sans être sûr de ce que j'avance. Je n'ignore rien de ce que vous faites ; je sais les moyens

misérables que vous employez, à l'exemple des valets infidèles. pour vous procurer l'argent nécessaire à vos étranges besoins. Vous vendez la bougie qu'on vous donne, monsieur, l'huile de votre lampe, le bois de votre cheminée.... que sais-je? mille choses encore, sans doute. Le dénûment où je vous vois ici et auquel je n'aurais pas cru, me le prouve assez.

— Vous vous trompez, je vous le jure. Comment vendrais-je ce que l'on ne me donne pas? Ne m'injuriez pas.... par affection pour votre femme, à qui cela ferait de la peine.

—.... Et c'est alors qu'on vous offre un moyen de sortir de l'état où vous êtes, alors que par charité ou par honte.... imaginez le mobile qui vous plaira, on vous assure une pension et un asile! vous affectez des airs de pudeur et de dignité.... serait-ce par hasard dans le but d'obtenir davantage?... Parlez donc franchement.

— Laissez-moi, laissez-moi; je souffre beaucoup, lui dis-je en l'implorant.

— Cette comédie est inutile. Je veux dire ce que je pense, et le dire tout au long, car je n'ai aucune estime pour vous. Vous êtes, monsieur, un parasite, un inutile, et qui mieux est, un inutile orgueilleux. Vous avez pris votre impuissance comme un refuge inviolable, votre faiblesse morale et physique comme un moyen de vivre. Vous rentrez dans la catégorie des mendiants dangereux. Je déteste cette espèce de gens; je leur fais l'aumône, mais je ne les touche pas du doigt. Faut-il vous rappeler les tortures que vous avez imposées à la plus noble des femmes, qui par bonheur, se trouvant trop au-dessus de vous pour se laisser accabler, brisa vos chaînes honteuses! Faut-il vous rappeler l'absurde et coupable éducation que vous voulûtes infliger à votre fille unique. l'entortillant



jusqu'à l'étouffer dans votre égoïsme de maniaque, vous opposant même pendant longtemps à ce qu'elle pratiquât sa religion.... Est-ce par tendresse, dites-moi, que vous avez agi de la sorte? Vous avez, à l'occasion, trouvé des larmes pour attendrir le public. N'est-ce pas en spéculant sur votre sensibilité paternelle que vous vous êtes introduit chez moi, que vous vous y êtes fait nourrir et loger? Soyez un peu moins sensible, morbleu! et ayez plus de courage pour supporter le poids de la vie.

— Taisez-vous! taisez-vous! Pensez de moi ce que vous voudrez, mais taisez-vous pour vous-même, la porte est grande ouverte.

— Et que m'importe qu'on m'entende ou non? — Je voulais vous dire votre fait; j'ai fini. Maintenant je n'ai plus qu'à vous répéter ce que M. de Morbegno vous a déjà dit: on vous sert une pension, et désormais vous vivrez dans une maison de santé aux environs de Paris. Vous prétendez être malade; moi je l'affirme, et je déclare que le séjour d'une maison de santé vous est nécessaire. Vous ne m'obligerez pas, je l'espère, à un scandale, à quelque acte d'autorité qui me serait fort désagréable, mais devant lequel je ne reculerais pas. Je dois vous avertir que j'exécute toujours ce que j'ai résolu de faire. Vous vous pâmez! Cessez cette mise en scène, vous ne me touchez pas le moins du monde. Je compte que.... »

Il n'a pu achever, car en ce moment, mon petit George est entré dans la chambre en criant d'une voix pleine de larmes: « On te fait du mal, mon bon papa, on te fait du mal... mais moi je ne veux pas! » Il s'est élancé vers moi, et tandis que ses deux petits bras tremblants m'enlaçaient, que ses lèvres se collaient à mon front, un grand vide s'est fait dans ma tête, et j'ai perdu connaissance.



Que s'est-il passé? je ne sais. Je me suis retrouvé ce matin couché dans mon lit.... George, George! Ils ne pourront pas t'arracher de mon cœur! Et vous, mon Dieu! qui lisez dans les âmes, pardonnez-moi mes fautes et donnez-moi le courage de supporter ce qui me reste à vivre.

Ici se terminent les notes qu'on vient de lire. Par quelle cause le pauvre homme a-t-il été interrompu? A-t-il été transporté dans une maison de santé? Combien de temps a-t-il vécu encore?... Ce sont là autant de questions auxquelles il nous est impossible de répondre. Il n'est pas probable cependant que sa vie se soit prolongée beaucoup, car à coup sûr il eût ajouté quelques pages à ses Mémoires. Dans le carton qui les contenait je trouve, collée par un pain à cacheter, une lettre bordée de noir et ainsi conçue :

« Madame la comtesse de Monte-Revilla, chanoinesse « de Saint-Azème, Monsieur le docteur Joseph de Favras, officier de la Légion d'honneur, commandeur « de Saint-Lazare, Madame Joseph de Favras Monsieur « George de Favras, ont l'honneur de vous faire part « de la perte douloureuse qu'ils viennent d'éprouver « en la personne de Monsieur le comte Babolino de « Monte-Revilla, commandeur de Saint-Grégoire, décédé dans sa soixante-dixième année, muni des sa« crements de l'Église. »

FIN.

12474. — Paris, Typographie Lahure, rue de Fleurus 9